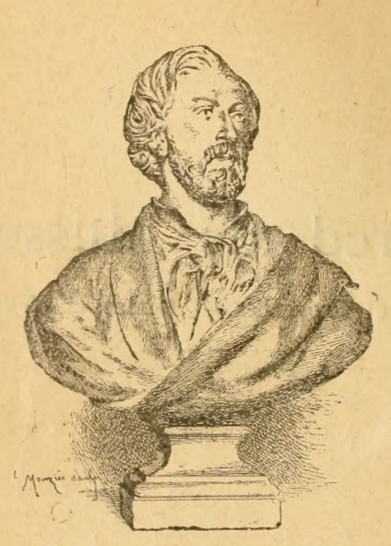

3 1761 05264209 7

Alfred de Musset

Comédies et Proverbes — Contes et Nouvelles

TOME II



LE BUSTE D'ALFRED DE MUSSET
Par Mezzara.

Alfred de Musset

Comédies et Proverbes — Contes et Nouvelles

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE SEIZE DESSINS ORIGINAUX DE BIDA

DE PORTRAITS DE MUSSET PAR DEVÉRIA, GAVARNI, LANDELLE ET DUFAUT
DE SON MÉDAILLON PAR DAVID D'ANGERS, DE SA STATUE PAR ANTONIN MERCIÉ
DE DOUZE DESSINS DE GRANDVILLE
ET DE CULS-DE-LAMPE DE WATTEAU

TOME II



COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
26, RUE AMPÈRE, PARIS (XVIIe)



PORTRAIT D'ALFRED DE MUSSET

(Gravé par *Demoulin*, d'après LANDELLE.)

LES CAPRICES DE MARIANNE

COMÉDIE EN 2 ACTES, PUBLIÉE EN 1833, REPRÉSENTÉE EN 1851

PERSONNAGES

CLAUDIO, juge.
CŒLIO.
OCTAVE.
TIBIA, valet de Claudio.
PIPPO, valet de Cœlio.
MALVOLIO, intendant d'Hermia.
UN GARÇON D'AUBERGE.
MARIANNE, femme de Claudio.
HERMIA, mère de Cœlio.
CIUTA, vieille femme.
DOMESTIQUES.

La scene est à Naples.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (Une rue devant la maison de Claudio). — MARIANNE, sortant de chez elle un livre de messe à la main. — CIUTA, l'abordant.

CIUTA. — Ma belle dame, puis-je vous dire un mot?

MARIANNE. — Que me voulez-vous?

CIUTA. — Un jeune homme de cette ville est éperdument amoureux de vous; depuis un mois entier il cherche vainement l'occasion de vous l'apprendre; son nom est Cœlio; il est d'une noble famille et d'une figure distinguée.

MARIANNE. — En voilà assez. Dites à celui qui vous envoie qu'il perd son temps et sa peine, et que s'il a l'audace de me faire entendre une seconde fois un pareil langage j'en instruirai mon mari.

(Elle sort.)

CŒLIO, entrant. — Eh bien, Ciuta, qu'a-t-elle dit?

CIUTA. — Plus dévote et plus orgueilleuse que jamais. Elle instruira son mari, dit-elle, si on la poursuit plus longtemps.

CŒLIO. — Ah! malheureux que je suis, je n'ai plus qu'à mourir. Ah! la plus cruelle de toutes les femmes! Et que me conseilles-tu, Ciuta? Quelle ressource puis-je encore trouver?

CIUTA. — Je vous conseille d'abord de sortir d'ici, car voici son mari qui la suit.

(Ils sortent. — Entrent Claudio et Tibia.)

CLAUDIO. — Es-tu mon fidèle serviteur, mon valet de chambre dévoué? Apprends que j'ai à me venger d'un outrage.

TIBIA. — Vous, monsieur?

CLAUDIO. — Moi-même, puisque ces impudentes guitares ne cessent de murmurer sous les fenêtres de ma femme. Mais, patience! tout n'est pas fini. — Écoute un peu de ce côté-ci : voilà du monde qui pourrait nous entendre. Tu m'iras chercher ce soir le spadassin que je t'ai dit.

TIBIA. — Pour quoi faire?

CLAUDIO. — Je crois que Marianne a des amants.

TIBIA. — Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO. — Oui; il y a autour de ma maison une odeur d'amants; personne ne passe naturellement devant ma porte; il pleut des guitares et des entremetteuses.

TIBIA. — Est-ce que vous pouvez empêcher qu'on donne des sérénades à votre femme?

CLAUDIO. — Non; mais je puis poster un homme derrière la poterne, et me débarrasser du premier qui entrera.

TIBIA. — Fi! votre femme n'a pas d'amants. — C'est comme si vous disiez que j'ai des maîtresses.

CLAUDIO. — Pourquoi n'en aurais-tu pas, Tibia? Tu es fort laid, mais tu as beaucoup d'esprit.

TIBIA. — J'en conviens, j'en conviens.

CLAUDIO. — Regarde, Tibia, tu en conviens toi-même; il n'en faut plus douter, et mon déshonneur est public.

TIBIA. — Pourquoi public?

CLAUDIO. — Je te dis qu'il est public.

TIBIA. — Mais, monsieur, votre femme passe pour un dragon de vertu dans toute la ville; elle ne voit personne; elle ne sort de chez elle que pour aller à la messe.

CLAUDIO. — Laisse-moi faire. — Je ne me sens pas de colère, après tous les cadeaux qu'elle a reçus de moi. —

Oui, Tibia, je machine en ce moment une épouvantable trame, et me sens prêt à mourir de douleur.

TIBIA. — Oh! que non.

CLAUDIO. — Quand je te dis quelque chose, tu me ferais plaisir de le croire.

(Ils sortent.)

CŒLIO, rentrant. — Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents l'entraînent en silence, et quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté; il ne peut plus ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas.

(On entend un bruit d'instruments.)

Quelle est cette mascarade? N'est-ce pas Octave que j'aperçois?

(Entre Octave.)

OCTAVE. — Comment se porte, mon bon monsieur, cette gracieuse mélancolie?

CŒLIO. — Octave! ô fou que tu es! tu as un pied de rouge sur les joues! D'où te vient cet accoutrement? N'as-tu pas de honte en plein jour?

OCTAVE. — O Cœlio! fou que tu es! tu as un pied de blanc sur les joues! — D'où te vient ce large habit noir? n'as-tu pas de honte en plein carnaval?

CŒLIO. — Quelle vie que la tienne! Ou tu es gris, ou je le suis moi-même.

OCTAVE. — Ou tu es amoureux, ou je le suis moi-même.

CŒLIO. — Plus que jamais de la belle Marianne.

OCTAVE. — Plus que jamais de vin de Chypre.

CŒLIO. — J'allais chez toi quand je t'ai rencontré.

OCTAVE. — Et moi aussi j'allais chez toi. Comment se porte ma maison? Il y a huit jours que je ne l'ai vue.

CŒLIO. — J'ai un service à te demander.

OCTAVE. — Parle, Cœlio, mon cher enfant. Veux-tu de l'argent? je n'en ai plus. Veux-tu des conseils? je suis ivre. Veux-tu mon épée, voilà une batte d'arlequin. Parle, parle, dispose de moi.

CŒLIO. — Combien de temps cela durera-t-il? Huit jours hors de chez toi? Tu te tueras, Octave.

OCTAVE. — Jamais de ma propre main, mon ami, jamais, j'aimerais mieux mourir que d'attenter à mes jours.

CŒLIO. — Et n'est-ce pas un suicide comme un autre, que la vie que tu mènes?

OCTAVE. — Figure-toi un danseur de corde, en brodequins d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre; à droite et à gauche, de vieilles petites figures racornies, de maigres et pâles fantômes, des créanciers agiles, des parents et des courtisanes; toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre; des phrases redondantes, de grands mots enchâssés cavalcadent autour de lui; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de l'orient à l'occident. S'il regarde en bas, la tête lui tourne; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent, et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la sienne. Voilà ma vie, mon cher ami; c'est ma fidèle image que tu vois.

CŒLIO. — Que tu es heureux d'être fou!

OCTAVE. — Que tu es fou de ne pas être heureux! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?

CŒLIO. — Il me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent un instant et sur lequel tout glisse. Une dette pour moi est un remords. L'amour, dont vous autres vous faites un passe-temps, trouble ma vie entière. O mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi! Mon cabinet d'étude est désert; depuis un moi j'erre autour de cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve, au lever de la lune, à conduire sous ces petits arbres, au fond de cette place, mon chœur modeste de musiciens, à marquer moi-même la mesure, à les entendre chanter la beauté de Marianne! Jamais elle n'a paru à sa fenêtrea jamais elle n'est venue appuyer son front charmant sur sa jalousie.

OCTAVE. — Qui est cette Marianne? est-ce que c'est m cousine?

CŒLIO. — C'est elle-même, la femme du vieux Claudio.

OCTAVE. — Je ne l'ai jamais vue; mais à coup sûr elle est ma cousine. Claudio est fait exprès. Confie-moi tes intérêts, Cœlio.

CŒLIO. — Tous les moyens que j'ai tentés pour lui faire

connaître mon amour ont été inutiles. Elle sort du couvent; elle aime son mari, et respecte ses devoirs. Sa porte est fermée à tous les jeunes gens de la ville, et personne ne peut l'approcher.

OCTAVE. — Ouais! est-elle jolie? — Sot que je suis! tu l'aimes, cela n'importe guère. Que pourrions-nous imaginer?

CŒLIO. — Faut-il te parler franchement? ne te riras-tu pas de moi?

OCTAVE. — Laisse-moi rire de toi, et parle franchement.

CŒLIO. — En ta qualité de parent, tu dois être reçu dans la maison.

OCTAVE. — Suis-je reçu? Je n'en sais rien. Admettons que je suis reçu. A te dire vrai, il y a une grande différence entre mon auguste famille et une botte d'asperges. Nous ne formons pas un faisceau bien serré, et nous ne tenons guère les uns aux autres que par écrit. Cependant Marianne connaît mon nom. Faut-il lui parler en ta faveur?

CŒLIO. — Vingt fois j'ai tenté de l'aborder; vingt fois j'ai senti mes genoux fléchir en approchant d'elle. J'ai été forcé de lui envoyer la vieille Ciuta. Quand je la vois, ma gorge se serre et j'étouffe, comme si mon cœur se soulevait jusqu'à mes lèvres.

OCTAVE. — J'ai éprouvé cela. C'est ainsi qu'au fond des forêts, lorsqu'une biche avance à petits pas sur les feuilles sèches, et que le chasseur entend les bruyères glisser sur ses flancs inquiets, comme le frôlement d'une robe légère, les battements de cœur le prennent malgré lui; il soulève son arme en silence, sans faire un pas, sans respirer.

CŒLIO. — Pourquoi donc suis-je ainsi? n'est-ce pas une vieille maxime parmi les libertins, que toutes les femmes se ressemblent? Pourquoi donc y a-t-il si peu d'amours qui se ressemblent? En vérité, je ne saurais aimer cette femme comme toi, Octave, tu l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre. Qu'est-ce donc pourtant que tout cela? deux yeux bleus, deux lèvres vermeilles, une robe blanche et deux blanches mains. Pourquoi ce qui te rendrait joyeux et empressé, ce qui t'attirerait, toi, comme l'aiguille aimantée attire le fer, me rend-il triste et immobile? Qui pourrait dire : ceci est gai ou triste? La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. — Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds; il croit voir des bois et des fleuves,

des visages divins, et l'universelle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. Octave! Octave! viens à mon secours.

OCTAVE. — J'aime ton amour, Cœlio! il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain. Donne-moi la main; je viens à ton secours; attends un peu. L'air me frappe au visage, et les idées me reviennent. Je connais cette Marianne; elle me déteste fort, sans m'avoir vu. C'est une mince poupée qui marmotte des *Ave* sans fin.

CŒLIO. — Fais ce que tu voudras, mais ne me trompe pas, je t'en conjure; il est aisé de me tromper; je ne sais pas me défier d'une action que je ne voudrais pas faire moi-même.

OCTAVE. — Si tu escaladais les murs?

CŒLIO. — Entre elle et moi est une muraille imaginaire que je n'ai pu escalader.

OCTAVE. — Si tu lui écrivais?

CŒLIO. — Elle déchire mes lettres ou me les renvoie.

OCTAVE. — Si tu en aimais une autre? Viens avec moi chez Rosalinde.

CŒLIO. — Le souffle de ma vie est à Marianne, et je peux d'un mot de ses lèvres l'anéantir ou l'embraser. Vivre pour une autre me serait plus difficile que de mourir pour elle; ou je réussirai ou je me tuerai. Silence! la voici qui détourne la rue.

OCTAVE. — Retire-toi, je vais l'aborder.

CŒLIO. — Y penses-tu? dans l'équipage où te voilà! Essuie-toi le visage; tu as l'air d'un fou.

OCTAVE. — Voilà qui est fait. L'ivresse et moi, mon cher Cœlio, nous sommes trop chers l'un à l'autre pour nous jamais disputer; elle fait mes volontés comme je fais les siennes. N'aie aucune crainte là-dessus; c'est le fait d'un étudiant en vacance qui se grise un jour de grand dîner, de perdre la tête et de lutter avec le vin; moi, mon caractère est d'être ivre; ma façon de penser est de me laisser faire, et je parlerais au roi en ce moment, comme je vais parler à ta belle.

CŒLIO. — Je ne sais ce que j'éprouve. — Non, ne lui parle pas.

OCTAVE. — Pourquoi?

CŒLIO. — Je ne puis dire pourquoi; il me semble que tu vas me tromper.

OCTAVE. — Touche là. Je te jure sur mon honneur que

Marianne sera à toi, ou à personne au monde, tant que j y pourrai quelque chose.

(Cœlio sort. — Entre Marianne, Octave l'aborde.)

OCTAVE. — Ne vous détournez pas, princesse de beauté; laissez tomber vos regards sur le plus indigne de vos serviteurs.

MARIANNE. — Qui êtes-vous?

OCTAVE. — Mon nom est Octave; je suis cousin de votre mari.

MARIANNE. — Venez-vous pour le voir? entrez au logis, il va revenir.

OCTAVE. — Je ne viens pas pour le voir, et n'entrerai point au logis, de peur que vous ne m'en chassiez tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

MARIANNE. — Dispensez-vous donc de le dire et de m'arrêter plus longtemps.

OCTAVE. — Je ne saurais m'en dispenser, et vous supplie de vous arrêter pour l'entendre. Cruelle Marianne, vos yeux ont causé bien du mal, et vos paroles ne sont pas faites pour le guérir. Que vous avait fait Cœlio?

MARIANNE. — De qui parlez-vous, et quel mal ai-je causé?

OCTAVE. — Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal sans espérance; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit lui-même et repousse la coupe salutaire jusque dans la main de l'amitié; un mal qui fait pâlir les lèvres sous des poisons plus doux que l'ambroisie, et qui fond en une pluie de larmes le cœur le plus dur, comme la perle de Cléopâtre; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui suce l'éternel aliment de ses souffrances dans tout ce qui l'entoure, comme une abeille son miel dans tous les buissons d'un jardin.

MARIANNE. — Me direz-vous le nom de ce mal?

OCTAVE. — Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise; que les rêves de vos nuits, que ces orangers verts, cette fraîche cascade vous l'apprennent; que vous puissiez le chercher un beau soir, vous le trouverez sur vos lèvres; son nom n'existe pas sans lui.

MARIANNE. — Est-il si dangereux à dire, si terrible dans sa contagion, qu'il effraye une langue qui plaide en sa faveur?

OCTAVE. — Est-il doux à entendre, cousine, que vous le demandiez? vous l'avez appris à Cœlio.

MARIANNE. — C'est donc sans le vouloir; je ne connais ni l'un ni l'autre.

OCTAVE. — Que vous les connaissiez ensemble, et que vous ne les sépariez jamais, voilà le souhait de mon cœur.

MARIANNE. — En vérité?

OCTAVE. — Cœlio est le meilleur de mes amis; si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble, et je ne mentirais pas; mais je ne veux que vous faire pitié, et je vous dirai qu'il est triste comme la mort, depuis le jour où il vous a vue.

MARIANNE. — Est-ce ma faute s'il est triste?

OCTAVE. — Est-ce sa faute si vous êtes belle? Il ne pense qu'à vous; à toute heure, il rôde autour de cette maison. N'avez-vous jamais entendu chanter sous vos fenêtres? N'avez-vous jamais soulevé, à minuit, cette jalousie et ce rideau.

MARIANNE. — Tout le monde peut chanter le soir, et cette place appartient à tout le monde.

OCTAVE. — Tout le monde aussi peut aimer, mais personne ne peut vous le dire. Quel âge avez-vous, Marianne?

MARIANNE. — Voilà une jolie question! et si je n'avais que dix-neuf ans, que voudriez-vous que j'en pense?

OCTAVE. — Vous avez donc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix pour aimer vous-même, et le reste pour prier Dieu.

MARIANNE. — Vraiment? Eh bien, pour mettre le temps à profit, j'aime Claudio, votre cousin et mon mari.

OCTAVE. — Mon cousin et votre mari ne feront jamais à eux deux qu'un pédant de village, vous n'aimez point Claudio.

MARIANNE. — Ni Cœlio; vous pouvez le lui dire.

OCTAVE. — Pourquoi?

MARIANNE. — Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio? C'est mon mari.

OCTAVE. — Pourquoi n'aimeriez-vous pas Cœlio? C'est votre amant.

MARIANNE. — Me direz-vous aussi pourquoi je vous écoute? Adieu, seigneur Octave; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps.

(Elle sort.)

OCTAVE. — Ma foi, ma foi! elle a de beaux yeux.

(Il sort.)

SCÈNE II (La maison de Cœlio). — HERMIA, PLUSIEURS DOMESTIQUES, MALVOLIO.

HERMIA. — Disposez ces fleurs comme je vous l'ai ordonné; a-t-on dit aux musiciens de venir?

UN DOMESTIQUE. — Oui, madame; ils seront ici à l'heure du souper.

HERMIA. — Ces jalousies fermées sont trop sombres; qu'on laisse entrer le jour sans laisser entrer le soleil! — Plus de fleurs autour du lit! Le souper est-il bon? Aurons-nous notre belle voisine, la comtesse Pergoli? A quelle heure est sorti mon fils?

MALVOLIO. — Pour être sorti, il faudrait d'abord qu'il fût rentré. Il a passé la nuit dehors.

HERMIA. — Vous ne savez ce que vous dites. — Il a soupé hier avec moi, et m'a ramenée ici. A-t-on fait porter dans le cabinet d'étude le tableau que j'ai acheté ce matin?

MALVOLIO. — Du vivant de son père, il n'en aurait pas été ainsi. Ne dirait-on pas que notre maîtresse a dix-huit ans, et qu'elle attend son Sigisbé!

HERMIA. — Mais du vivant de sa mère, il en est ainsi, Malvolio. Qui vous a chargé de veiller sur sa conduite? Songez-y : que Cœlio ne rencontre pas sur son passage un visage de mauvais augure, qu'il ne vous entende pas grommeler entre vos dents, comme un chien de basse-cour à qui l'on dispute l'os qu'il veut ronger, ou par le ciel! pas un de vous ne passera la nuit sous ce toit.

MALVOLIO. — Je ne grommelle rien, ma figure n'est pas un mauvais présage : vous me demandez à quelle heure est sorti mon maître, et je vous réponds qu'il n'est pas rentré. Depuis qu'il a l'amour en tête, on ne le voit pas quatre fois la semaine.

HERMIA. — Pourquoi ces livres sont-ils couverts de poussière? Pourquoi ces meubles sont-ils en désordre? Pourquoi faut-il que je mette ici la main à tout si je veux obtenir quelque chose? Il vous appartient bien de lever les yeux sur ce qui ne vous regarde pas, lorsque votre ouvrage est à moitié fait, et que les soins dont on vous charge retombent sur les autres! Allez, et retenez votre langue.

(Entre Cœlio.)

Eh bien, mon cher enfant, quels seront vos plaisirs aujourd'hui?

(Les domestiques se retirent.)

CŒLIO. — Les vôtres, ma mère.

(Il s'assoit.)

HERMIA. — Eh quoi! les plaisirs communs, et non les peines communes? C'est un partage injuste, Cœlio. Ayez des secrets pour moi, mon enfant, mais non pas de ceux qui vous rongent le cœur, et vous rendent insensible à tout ce qui vous entoure.

CŒLIO. — Je n'ai pas de secret, et plût à Dieu, si j'en avais, qu'ils fussent de nature à faire de moi une statue!

HERMIA. — Et quand vous aviez dix ou douze ans, toutes vos peines, tous vos petits chagrins se rattachaient à moi; d'un regard sévère ou indulgent de ces yeux que voilà dépendait la tristesse ou la joie des vôtres, et votre petite tête blonde tenait par un fil bien délié au cœur de votre mère. Maintenant, mon enfant, je ne suis plus qu'une vieille sœur, incapable peut-être de soulager vos ennuis, mais non pas de les partager.

CŒLIO. — Et vous aussi, vous avez été belle! Sous ces cheveux argentés qui ombragent votre noble front, sous ce long manteau qui vous couvre, l'œil reconnaît encore le port majestueux d'une reine, et les formes gracieuses d'une Diane chasseresse. O ma mère! vous avez inspiré l'amour! Sous vos fenêtres entr'ouvertes a murmuré le son de la guitare; sur ces places bruyantes, dans le tourbillon de ces fêtes, vous avez promené une insouciante et superbe jeunesse; vous n'avez point aimé; un parent de mon père est mort d'amour pour vous.

HERMIA. — Quel souvenir me rappelles-tu?

CŒLIO. — Ah! si votre cœur peut supporter la tristesse, si ce n'est pas vous demander des larmes, racontez-moi cette aventure, ma mère, faites-m'en connaître les détails.

HERMIA. — Votre père ne m'avait jamais vue alors. Il se chargea, comme allié de ma famille, de faire agréer la demande du jeune Orsini, qui voulait m'épouser. Il fut reçu comme le méritait son rang par votre grand-père, et fut admis dans son intimité. Orsini était un excellent parti, et cependant je le refusai. Votre père, en plaidant pour lui, avait tué dans mon cœur le peu d'amour qu'il m'avait inspiré pendant deux mois d'assiduités constantes. Je n'avais pas soupçonné la force de sa passion pour moi. Lorsqu'on lui apporta ma réponse, il tomba, privé de connaissance, dans les bras de votre père. Cependant une longue absence, un voyage qu'il entreprit alors, et dans lequel il augmenta sa fortune, devaient avoir dissipé ses

chagrins. Votre père changea de rôle, et demanda pour lui ce qu'il n'avait pu obtenir pour Orsini. Je l'aimais d'un amour sincère, et l'estime qu'il avait inspiré à mes parents ne me permit pas d'hésiter. Le mariage fut décidé le jour même, et l'église s'ouvrit pour nous quelques semaines après. Orsini revint à cette époque. Il vint trouver votre père, l'accabla de reproches, l'accusa d'avoir trahi sa confiance et d'avoir causé le refus qu'il avait essuyé. Du reste, ajouta-t-il, si vous avez désiré ma perte, vous serez satisfait. Épouvanté de ces paroles, votre père vint trouver le mien, et lui demander son témoignage pour désabuser Orsini. — Hélas! il n'était plus temps : on trouva dans sa chambre le pauvre jeune homme traversé de part en part de plusieurs coups d'épée.

SCÈNE III (Le jardin de Claudio). — CLAUDIO ET TIBIA, entrant.

CLAUDIO. — Tu as raison, et ma femme est un trésor de pureté. Que te dirais-je de plus? c'est une vertu solide.

TIBIA. — Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO. — Peut-elle empêcher qu'on ne chante sous ses croisées? Les signes d'impatience qu'elle peut donner dans son intérieur sont les suites de son caractère. As-tu remarqué que sa mère, lorsque j'ai touché cette corde, a été tout d'un coup du même avis que moi?

TIBIA. — Relativement à quoi?

CLAUDIO. — Relativement à ce qu'on chante sous ses croisées.

TIBIA. — Chanter n'est pas un mal, je fredonne moi-même à tout moment.

CLAUDIO. — Mais bien chanter est difficile.

TIBIA. — Difficile pour vous et pour moi, qui, n'ayant pas reçu de voix de la nature, ne l'avons jamais cultivée; mais voyez comme ces acteurs de théâtre s'en tirent habilement.

CLAUDIO. — Ces gens-là passent leur vie sur les planches.

TIBIA. — Combien croyez-vous qu'on puisse donner par an?

CLAUDIO. — A qui? à un juge de paix?

TIBIA. — Non, à un chanteur.

CLAUDIO. — Je n'en sais rien. — On donne à un juge de paix le tiers de ce que vaut ma charge. Les conseillers de justice ont moitié.

TIBIA. — Si j'étais juge en cour royale, et que ma femme eût des amants, je les condamnerais moi-même.

CLAUDIO. — A combien d'années de galère?

TIBIA. — A la peine de mort. Un arrêt de mort est une chose superbe à lire à haute voix.

CLAUDIO. — Ce n'est pas le juge qui le lit, c'est le greffier.

TIBIA. — Le greffier de votre tribunal a une jolie femme.

CLAUDIO. — Non, c'est le président qui a une jolie femme; j'ai soupé hier avec eux.

TIBIA. — Le greffier aussi; le spadassin qui va venir ce soir est l'amant de la femme du greffier.

CLAUDIO. — Quel spadassin?

TIBIA. — Celui que vous avez demandé.

CLAUDIO. — Il est inutile qu'il vienne après ce que je t'ai dit tout à l'heure.

TIBIA. — A quel sujet?

CLAUDIO. — Au sujet de ma femme.

TIBIA. — La voici qui vient elle-même.

(Entre Marianne.)

MARIANNE. — Savez-vous ce qui m'arrive pendant que vous courez les champs? j'ai reçu la visite de votre cousin.

CLAUDIO. — Qui cela peut-il être? Nommez-le par son nom.

MARIANNE. — Octave, qui m'a fait une déclaration d'amour de la part de son ami Cœlio. Qui est ce Cœlio? Connaissez-vous cet homme? Trouvez bon que ni lui ni Octave ne mettent les pieds dans cette maison.

CLAUDIO. — Je le connais; c'est le fils d'Hermia, notre voisine. Qu'avez-vous répondu à cela?

MARIANNE. — Il ne s'agit pas de ce que j'ai répondu, comprenez-vous ce que je dis? Donnez ordre à vos gens qu'ils ne laissent entrer ni cet homme ni son ami. Je m'attends à quelque importunité de leur part; et je suis bien aise de l'éviter.

(Elle sort.)

CLAUDIO. — Que penses-tu de cette aventure, Tibia? Il y a quelque ruse là-dessous.

TIBIA. — Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO. — Pourquoi n'a-t-elle pas voulu dire ce qu'elle a répondu? La déclaration est impertinente, il est vrai; mais la réponse mérite d'être connue. J'ai le soupçon que ce Cœlio est l'ordonnateur de toutes ces guitares.

TIBIA. — Défendre votre porte à ces deux hommes est un moyen excellent de les éloigner.

CLAUDIO. — Rapporte-t'en à moi. — Il faut que je fasse part de cette découverte à ma belle-mère. J'imagine que ma femme me trompe, et que toute cette fable est une pure invention pour me faire prendre le change, et troubler entièrement mes idées.

(Ils entrent.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I (Une rue). — OCTAVE ET CIUTA entrent.

OCTAVE. — Il y renonce, dites-vous?

CIUTA. — Hélas! pauvre jeune homme! il aime plus que jamais; et sa mélancolie se trompe elle-même sur les désirs qui la nourrissent. Je croirais presque qu'il se défie de vous, de moi, de tout ce qui l'entoure.

OCTAVE. — Non, de par le ciel! je n'y renoncerai pas; je me sens moi-même une autre Marianne, et il y a du plaisir à être entêté. Ou Cœlio réussira, ou j'y perdrai ma langue.

CIUTA. — Agirez-vous contre sa volonté?

OCTAVE. — Oui, pour agir d'après la mienne, qui est sa sœur aînée, et pour envoyer aux enfers messer Claudio le juge, que je déteste, méprise et abhorre depuis les pieds jusqu'à la tête.

CIUTA. — Je lui porterai donc votre réponse, et, quant à moi, je cesse de m'en mêler.

OCTAVE. — Je suis comme un homme qui tient la banque d'un pharaon pour le compte d'un autre, et qui a la veine contre lui; il noierait plutôt son meilleur ami que de céder, et la colère de perdre avec l'argent d'autrui l'enflamme cent fois plus que ne le ferait sa propre ruine.

(Entre Cœlio.)

Comment, Cœlio, tu abandonnes la partie!

CŒLIO. — Que veux-tu que je fasse?

OCTAVE. — Te défies-tu de moi? Qu'as-tu? te voilà pâle comme la neige. — Que se passe-t-il en toi?

CŒLIO. — Pardonne-moi, pardonne-moi! Fais ce que tu voudras; va trouver Marianne. — Dis-lui que me tromper, c'est me donner la mort, et que ma vie est dans ses yeux.

(Il sort.)

OCTAVE. — Par le ciel, voilà qui est étrange!

CIUTA. — Silence! vêpres sonnent; la grille du jardin

vient de s'ouvrir: Marianne sort. — Elle approche lentement.

(Ciuta se retire. — Entre Marianne.)

OCTAVE. — Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. — Le cœur de Cœlio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE. — Quel dommage et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là! Voyez comme le hasard me contrarie! Moi qui allais l'aimer.

OCTAVE. — En vérité!

MARIANNE. — Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE. — Raillez, raillez! nous ne vous craignons plus.

MARIANNE. — Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

OCTAVE. — La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE. — Comment s'appelle ce lait merveilleux?

OCTAVE. — L'indifférence. Vous ne pouvez ni aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épine et sans parfum.

MARIANNE. — Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-le-moi, de grâce, que je les apprenne à ma perruche.

OCTAVE. — Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi : et le jour où, comme une Galathée d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

MARIANNE. — Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes? Voyez un peu ce qui m'ar-

rive : Il est décrété par le sort que Cœlio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Cœlio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Cœlio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire? Si elle refuse au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable? Est-il une statue plus froide qu'elle? et l'homme qui lui parle, qui osa l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : Vous êtes une rose du Bengale, sans épine et sans parfum?

OCTAVE. — Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

MARIANNE. — N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée? que l'éducation d'une fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie, il faut que le calice en soit baigné de larmes, épanoui par quelques rayons de soleil, entr'ouvert par une main délicate? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon qui au premier soupir d'un cavalier à la mode doit s'évaporer dans les airs?

OCTAVE. — Vous vous méprenez sur mon compte et sur Cœlio.

MARIANNE. — Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme c'est une partie de plaisir! Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : Voilà une belle nuit qui passe? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières, que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière, » et qui la laisserait passer?

(Elle sort.)

OCTAVE seul. — Tra, tra, poum, poum! tra deri la la! Quelle drôle de petite femme! Hai! holà!

(Il frappe à une auberge.)

Apportez-moi ici, sous cette tonnelle, une bouteille de quelque chose.

LE GARÇON. — Ce qui vous plaira, Excellence. Voulez-vous du lacryma-christi?

OCTAVE. — Soit, soit. Allez-vous-en un peu chercher dans les rues d'alentour le seigneur Cœlio, qui porte un manteau noir et des culottes plus noires encore. Vous lui direz qu'un de ses amis est là qui boit tout seul du lacryma-christi. Après quoi, vous irez à la grande place, et vous m'apporterez une certaine Rosalinde qui est rousse et qui est toujours à sa fenêtre.

(Le garçon sort.)

Je ne sais ce que j'ai dans la gorge; je suis triste comme une procession.

(Buvant.)

Je ferai aussi bien de dîner ici; voilà le jour qui baisse. Drig! drig! quel ennui que ces vêpres! Est-ce que j'ai envie de dormir? je me sens tout pétrifié.

(Entrent Claudió et Tibia.)

Cousin Claudio, vous êtes un beau juge; où allez-vous si couramment?

CLAUDIO. — Qu'entendez-vous par là, seigneur Octave?

OCTAVE. — J'entends que vous êtes un magistrat qui a de belles formes.

CLAUDIO. — De langage, ou de complexion?

OCTAVE. — De langage, de langage. Votre perruque est pleine d'éloquence, et vos jambes sont deux charmantes parenthèses.

CLAUDIO. — Soit dit en passant, seigneur Octave, le marteau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

OCTAVE. — En quelle façon, juge plein de science?

CLAUDIO. — En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

OCTAVE. — Ajoute hardiment plein de respect, juge, pour le marteau de ta porte; mais tu peux le faire peindre à neuf, sans que je craigne de m'y salir les doigts.

CLAUDIO. — En quelle façon, cousin plein de facéties?

OCTAVE. — En n'y frappant jamais, juge plein de causticité.

CLAUDIO. — Cela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion.

OCTAVE. — Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce; tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

CLAUDIO. — Mes lunettes sont excellentes, cousin plein

de riposte : n'as tu pas fait à ma femme une déclaration amoureuse?

OCTAVE. — A quelle occasion, subtil magistrat?

CLAUDIO. — A l'occasion de ton ami Cœlio, cousin; malheureusement j'ai tout entendu.

OCTAVE. — Par quelle oreille, sénateur incorruptible?

CLAUDIO. — Par celle de ma femme, qui m'a tout raconté, godelureau chéri.

OCTAVE. — Tout absolument, époux idolâtre? Rien n'est resté dans cette charmante oreille?

CLAUDIO. — Il y est resté sa réponse, charmant pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

OCTAVE. — Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procès-verbal.

CLAUDIO. — Ce sera donc ma porte en personne qui te la fera, aimable croupier de roulettes, si tu t'avises de la consulter.

OCTAVE. — C'est ce dont je ne me soucie guère, chère sentence de mort; je vivrai heureux sans cela.

CLAUDIO. — Puisses-tu le faire en repos, cher cornet de passe-dix! je te souhaite mille prospérités.

OCTAVE. — Rassure-toi sur ce sujet, cher verrou de prison! je dors tranquille comme à une audience.

(Sortent Claudio et Tibia.)

OCTAVE, seul. — Il me semble que voilà Cœlio qui s'avance de ce côté. Cœlio! Cœlio! A qui diable en a t-il?

(Entre Cœlio.)

Sais-tu, mon cher ami, le beau tour que nous joue ta princesse? elle a tout dit à son mari.

CŒLIO. — Comment le sais-tu?

OCTAVE. — Par la meilleure de toutes les voies possibles. Je quitte à l'instant Claudio. Marianne nous fera fermer la porte au nez, si nous nous avisons de l'importuner davantage.

CŒLIO. — Tu l'as vue tout à l'heure; que t'avait-elle dit?

OCTAVE. — Rien qui pût me faire pressentir cette douce nouvelle; rien d'agréable cependant. Tiens, Cœlio, renonce à cette femme. Holà! un second verre!

CŒLIO. — Pour qui?

OCTAVE. — Pour toi. Marianne est une bégueule; je ne sais trop ce qu'elle m'a dit ce matin, je suis resté comme une brute sans pouvoir lui répondre. Allons! n'y pense plus, voilà qui est convenu; et que le ciel m'écrase si je lui adresse jamais la parole! Du courage, Cœlio, n'y pense plus.

CŒLIO. — Adieu, mon cher ami.

OCTAVE. — Où vas-tu?

CŒLIO. — J'ai affaire en ville ce soir.

OCTAVE. — Tu as l'air d'aller te noyer. Voyons, Cœlio, à quoi penses-tu? Il y a d'autres Mariannes sous le ciel. Soupons ensemble, et moquons-nous de cette Marianne-là.

CŒLIO. — Adieu, adieu, je ne puis m'arrêter plus longtemps. Je te verrai demain, mon ami.

(Il sort.)

OCTAVE. — Cœlio! Écoute donc, nous te trouverons une Marianne bien gentille, douce comme un agneau et n'allant pas à vêpres surtout! Ah! les maudites cloches! quand auront-elles fini de me mener en terre!

LE GARÇON, rentrant. — Monsieur, la demoiselle rousse n'est point à sa fenêtre; elle ne peut se rendre à votre invitation.

OCTAVE. — La peste soit de tout l'univers! Est-il donc décidé que je souperai seul aujourd'hui? La nuit arrive en poste; que diable vais-je devenir? Bon! bon! ceci me convient.

(Il boit.)

Je suis capable d'ensevelir ma tristesse dans ce vin, ou du moins ce vin dans ma tristesse. Ah! ah! les vêpres sont finies; voici Marianne qui revient.

(Entre Marianne.)

MARIANNE. — Encore ici, seigneur Octave? et déjà à table? C'est un peu triste de s'enivrer tout seul.

OCTAVE. — Le monde entier m'abandonne; je tâche d'y voir double, afin de me servir à moi-même de compagnie.

MARIANNE. — Comment? pas un de vos amis, pas une de vos maîtresses qui vous soulage de ce fardeau terrible, la solitude!

OCTAVE. — Faut-il vous dire ma pensée? J'avais envoyé chercher une certaine Rosalinde, qui me sert de maîtresse; elle soupe en ville comme une personne de qualité.

MARIANNE. — C'est une fâcheuse affaire sans doute, et votre cœur en doit ressentir un vide effroyable.

OCTAVE. — Un vide que je ne saurais exprimer, et que je communique en vain à cette large coupe. Le carillon des vêpres m'a fendu le crâne pour toute l'après-dînée.

MARIANNE. — Dites-moi, cousin, est-ce du vin à quinze sous la bouteille que vous buvez?

OCTAVE. — N'en riez pas; ce sont les larmes du Christ en personne.



Les caprices de Marianne.

(Dessin original de Bida.)

MARIANNE. — Cela m'étonne que vous ne buviez pas du vin à quinze sous ; buvez-en, je vous en supplie.

OCTAVE. — Pourquoi en boirai-je, s'il vous plaît ?

MARIANNE. — Goûtez-en ; je suis sûre qu'il n'y a aucune différence avec celui-là.

OCTAVE — Il y en a une aussi grande qu'entre le soleil et une lanterne.

MARIANNE. — Non, vous dis-je, c'est la même chose.

OCTAVE. — Dieu m'en préserve ! Vous moquez-vous de moi ?

MARIANNE. — Vous trouvez qu'il y a une grande différence ?

OCTAVE. — Assurément.

MARIANNE. — Je croyais qu'il en était du vin comme des femmes. — Une femme n'est-elle pas aussi un vase précieux, scellé comme ce flacon de cristal ? Ne renferme-t-elle pas une ivresse grossière ou divine, selon sa force et sa valeur ? Et n'y a-t-il pas parmi elles le vin du peuple et les larmes du Christ ? Quel misérable cœur est-ce donc que le vôtre, pour que vos lèvres lui fassent la leçon ? Vous ne boiriez pas le vin que boit le peuple ; vous aimez les femmes qu'il aime ; l'esprit généreux et poétique de ce flacon doré, ces sucs merveilleux que la lave du Vésuve a cuvés sous son ardent soleil, vous conduiront chancelant et sans force dans les bras d'une fille de joie ; vous rougiriez de boire un vin grossier ; votre gorge se soulèverait. Ah ! vos lèvres sont délicates ; mais votre cœur s'enivre à bon marché. Bonsoir, cousin ; puisse Rosalinde rentrer ce soir chez elle.

OCTAVE. — Deux mots, de grâce, belle Marianne, et ma réponse sera courte. Combien de temps pensez-vous qu'il faille faire la cour à la bouteille que vous voyez pour obtenir ses faveurs ? Elle est, comme vous dites, toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui ressemble aussi peu qu'un paysan ressemble à son seigneur. Cependant, regardez comme elle se laisse faire ! — Elle n'a reçu, j'imagine, aucune éducation, elle n'a aucun principe ; voyez comme elle est bonne fille ! Un mot a suffi pour la faire sortir du couvent ; toute poudreuse encore, elle s'en est échappée pour me donner un quart d'heure d'oubli, et mourir. Sa couronne virginale empourprée de cire odorante est aussitôt tombée en poussière, et, je ne puis vous le cacher, elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans la chaleur de son premier baiser.

MARIANNE. — Êtes-vous sûr qu'elle en vaut davantage ? Et

si vous êtes un de ses vrais amants, n'iriez-vous pas, si la recette en était perdue, en chercher la dernière goutte jusque dans la bouche du volcan?

OCTAVE. — Elle n'en vaut ni plus ni moins. Elle sait qu'elle est bonne à boire et qu'elle est faite pour être bue, Dieu n'en a pas caché la source au sommet d'un pic inabordable, au fond d'une caverne profonde; il l'a suspendue en grappes dorées au bord de nos chemins; elle y fait le métier des courtisanes; elle y effleure la main du passant; elle y étale aux rayons du soleil sa gorge rebondie, et toute une cour d'abeilles et de frelons murmure autour d'elle matin et soir. Le voyageur dévoré de soif peut se coucher sous ses rameaux verts : jamais elle ne l'a laissé languir, jamais elle ne lui a refusé les douces larmes dont son cœur est plein. Ah! Marianne, c'est un don fatal que la beauté! — La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice, et il y a plus de miséricorde dans le ciel pour ses faiblesses que pour sa cruauté. Bonsoir, cousine; puisse Cœlio vous oublier!

(Il entre dans l'auberge, Marianne dans sa maison.)

SCÈNE II (Une autre rue). CŒLIO, CIUTA.

CIUTA. — Seigneur Cœlio, défiez-vous d'Octave. Ne vous a-t-il pas dit que la belle Marianne lui avait fermé sa porte.

CŒLIO. — Assurément. — Pourquoi m'en défierais-je?

CIUTA. — Tout à l'heure, en passant dans sa rue, je l'ai vu en conversation avec elle sous une tonnelle couverte.

CŒLIO. — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? il aura épié ses démarches et saisi un moment favorable pour lui parler de moi.

CIUTA. — J'entends qu'ils se parlaient amicalement et comme gens qui sont de bon accord ensemble.

CŒLIO. — En es-tu sûre, Ciuta? Alors je suis le plus heureux des hommes; il aura plaidé ma cause avec chaleur.

CIUTA. — Puisse le ciel vous favoriser!

(Elle sort.)

CŒLIO. — Ah! que je fusse né dans le temps des tournois et des batailles! Qu'il m'eût été permis de porter les couleurs de Marianne et de les teindre de mon sang! Qu'on m'eût donné un rival à combattre, une armée entière à défier! Que le sacrifice de ma vie eût pu lui être utile! Je

sais agir, mais je ne puis parler. Ma langue ne sert point mon cœur. et je mourrai sans m'être fait comprendre comme un muet dans une prison.

(Il sort.)

SCÈNE III (Chez Claudio). — CLAUDIO, MARIANNE.

CLAUDIO. — Pensez-vous que je sois un mannequin, et que je me promène sur la terre pour servir d'épouvantail aux oiseaux?

MARIANNE. — D'où vous vient cette gracieuse idée?

CLAUDIO. — Pensez-vous qu'un juge criminel ignore la valeur des mots, et qu'on puisse se jouer de sa crédulité comme de celle d'un danseur ambulant?

MARIANNE. — A qui en avez-vous?

CLAUDIO. — Pensez-vous que je n'ai pas entendu vos propres paroles : Si cet homme ou son ami se présente à ma porte, qu'on la lui fasse fermer? et croyez-vous que je trouve convenable de vous voir converser librement avec lui sous une tonnelle, lorsque le soleil est couché?

MARIANNE. — Vous m'avez vue sous une tonnelle?

CLAUDIO. — Oui, oui, de ces yeux que voilà, sous la tonnelle d'un cabaret! La tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu de conversation pour la femme d'un magistrat, et il est inutile de faire fermer sa porte, quand on se renvoie le dé en plein air avec si peu de retenue.

MARIANNE. — Depuis quand m'est-il défendu de causer avec un de vos parents? .

CLAUDIO. — Quand un de mes parents est un de vos amants il est fort bien fait de s'en abstenir.

MARIANNE. — Octave! un de mes amants? Perdez-vous la tête? Il n'a de sa vie fait la cour à personne.

CLAUDIO. — Son caractère est vicieux. — C'est un coureur de tabagies.

MARIANNE. — Raison de plus pour qu'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement, *un de mes amants.* — Il me plaît de parler à Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

CLAUDIO. — Ne me poussez pas à quelque fâcheuse extrémité par vos extravagances, et réfléchissez à ce que vous faites.

MARIANNE. — A quelle extrémité voulez-vous que je vous pousse? Je suis curieuse de savoir ce que vous feriez.

CLAUDIO. — Je vous défendrais de le voir, et d'échanger

avec lui aucune parole, soit dans la maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

MARIANNE. — Ah! ah! vraiment, voilà qui est nouveau! Octave est mon parent tout autant que le vôtre; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans cette maison, s'il lui plaît d'y venir.

CLAUDIO. — Souvenez-vous de cette dernière phrase que vous venez de prononcer. Je vous ménage un châtiment exemplaire, si vous allez contre ma volonté.

MARIANNE. — Trouvez bon que j'aille d'après la mienne, et ménagez-moi ce qui vous plaît. Je m'en soucie comme de cela.

CLAUDIO. — Marianne, brisons cet entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle, ou vous me réduirez à une violence qui répugne à mon habit.

(Il sort.)

MARIANNE, seule. — Holà! quelqu'un!

(Un domestique entre.)

Voyez-vous là-bas, dans cette rue, ce jeune homme assis devant une table, sous cette tonnelle? Allez lui dire que j'ai à lui parler, et qu'il prenne la peine d'entrer dans ce jardin.

(Le domestique sort.)

Voilà qui est nouveau! Pour qui me prend-on? Quel mal y a-t-il donc? Comment suis-je donc faite aujourd'hui? Voilà une robe affreuse. Qu'est-ce que cela signifie? — Vous me réduirez à la violence! Quelle violence? Je voudrais que ma mère fût là. Ah bah! elle est de son avis dès qu'il dit un mot. J'ai une envie de battre quelqu'un!

(Elle renverse des chaises.)

Je suis bien sotte en vérité! voilà Octave qui vient. — Je voudrais qu'il le rencontrât. — Ah! c'est donc là le commencement! On me l'avait prédit. Je le savais. — Je m'y attendais! Patience, patience. Il me ménage un châtiment! et lequel, par hasard? Je voudrais bien savoir ce qu'il veut dire.

(Entre Octave.)

Asseyez-vous, Octave j'ai à vous parler.

OCTAVE. — Où voulez-vous que je m'assoie? Toutes les chaises sont les quatre fers en l'air. Que vient-il donc de se passer ici?

MARIANNE. — Rien du tout.

OCTAVE. — En vérité, cousine, vos yeux disent le contraire.

MARIANNE. — J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit sur le

compte de votre ami Cœlio. Dites-moi, pourquoi ne s'explique-t-il pas lui-même?

OCTAVE. — Par une raison assez simple : — Il vous a écrit, et vous avez déchiré ses lettres; il vous a envoyé quelqu'un, et vous lui avez fermé la bouche; il vous a donné des concerts, vous l'avez laissé dans la rue. Ma foi, il s'est donné au diable, et on s'y donnerait à moins.

MARIANNE. — Cela veut dire qu'il a songé à vous?

OCTAVE. — Oui.

MARIANNE. — Eh bien! parlez-moi de lui.

OCTAVE. — Sérieusement?

MARIANNE. — Oui, oui, sérieusement. Me voilà. J'écoute.

OCTAVE. — Vous voulez rire?

MARIANNE. — Quel pitoyable avocat êtes-vous donc? Parlez, que je veuille rire ou non.

OCTAVE. — Que regardez-vous à droite et à gauche? En vérité, vous êtes en colère.

MARIANNE. — Je veux prendre un amant, Octave... sinon un amant, du moins un cavalier. Que me conseillez-vous? Je m'en rapporte à votre choix : — Cœlio ou tout autre, peu m'importe; — dès demain, — dès ce soir, celui qui aura la fantaisie de chanter sous mes fenêtres trouvera ma porte entr'ouverte. Eh bien! vous ne parlez pas? Je vous dis que je prends un amant. Tenez, voilà mon écharpe en gage : — qui vous voudrez la rapportera.

OCTAVE. — Marianne! quelle que soit la raison qui a pu vous inspirer une minute de complaisance, puisque vous m'avez appelé, puisque vous consentez à m'entendre, au nom du ciel, restez là même une minute encore; permettez-moi de vous parler.

(Il se jette à genoux.)

MARIANNE. — Que voulez-vous me dire?

OCTAVE. — Si jamais homme au monde a été digne de vous comprendre, digne de vivre et de mourir pour vous, cet homme est Cœlio. Je n'ai jamais valu grand'chose, et je me rends cette justice, que la passion dont je fais l'éloge trouve un misérable interprète. Ah! si vous saviez sur quel autel sacré vous êtes adorée comme un dieu! Vous, si belle, si jeune, si pure encore, livrée à un vieillard qui n'a plus de sens, et qui n'a jamais eu de cœur! Si vous saviez quel trésor de bonheur, quelle mine féconde repose en vous! en lui! dans cette fraîche aurore de jeunesse, dans cette rosée céleste de la vie, dans ce premier accord de deux âmes jumelles! Je ne vous parle pas de sa souffrance,

de cette douce et triste mélancolie qui ne s'est jamais lassée de vos rigueurs, et qui en mourrait sans se plaindre. Oui, Marianne, il en mourra. Que puis-je vous dire? Qu'inventerais-je pour donner à mes paroles la force qui leur manque? Je ne sais pas le langage de l'amour. Regardez dans votre âme; c'est elle qui peut vous parler de la sienne. Y a-t-il un pouvoir capable de vous toucher? Vous qui savez supplier Dieu, existe-t-il une prière qui puisse rendre ce dont mon cœur est plein?

MARIANNE. — Relevez-vous, Octave. En vérité, si quelqu'un entrait ici, ne croirait-on pas, à vous entendre, que c'est pour vous que vous plaidez?

OCTAVE. — Marianne! Marianne! au nom du ciel, ne souriez pas! Ne fermez pas votre cœur au premier éclair qui l'ait peut-être traversé! ce caprice de bonté, ce moment précieux va s'évanouir. Vous avez prononcé le nom de Cœlio, vous avez pensé à lui, dites-vous. Ah! si c'est une fantaisie, ne me la gâtez pas. — Le bonheur d'un homme en dépend.

MARIANNE. — Êtes-vous sûr qu'il ne soit pas permis de sourire?

OCTAVE. — Oui, vous avez raison, je sais tout le tort que mon amitié peut faire. Je sais qui je suis, je le sens : un pareil langage dans ma bouche a l'air d'une raillerie. Vous doutez de la sincérité de mes paroles; jamais peut-être je n'ai senti avec plus d'amertune qu'en ce moment le peu de confiance que je puis inspirer.

MARIANNE. — Pourquoi cela? Vous voyez que j'écoute. Cœlio me déplaît; je ne veux pas de lui. Parlez-moi de quelque autre, de qui vous voudrez. Choisissez-moi dans vos amis un cavalier digne de moi; envoyez-le-moi, Octave. Vous voyez que je m'en rapporte à vous.

OCTAVE. — O femme trois fois femme! Cœlio vous déplaît, — mais le premier venu vous plaira. L'homme qui vous aime depuis un mois, qui s'attache à vos pas, qui mourrait de bon cœur sur un mot de votre bouche, celui-là vous déplaît! Il est jeune, beau, riche et digne en tout point de vous; mais il vous déplaît et le premier venu vous plaira!

MARIANNE. — Faites ce que je vous dis ou ne me revoyez pas.

(Elle sort.)

OCTAVE, seul. — Ton écharpe est bien jolie, Marianne, et ton petit caprice de colère est un charmant traité de

paix. — Il ne me faudrait pas beaucoup d'orgueil pour le comprendre : un peu de perfidie suffirait. Ce sera pourtant Cœlio qui en profitera.

(Il sort.)

SCÈNE IV (Chez Cœlio). — CŒLIO, UN DOMESTIQUE.

CŒLIO. — Il est en bas, dites-vous? Qu'il monte. Pourquoi ne le faites-vous pas monter sur-le-champ?

(Entre Octave.)

Eh bien! mon ami, quelle nouvelle?

OCTAVE. — Attache ce chiffon à ton bras droit, Cœlio; prends ta guitare et ton épée. — Tu es l'amant de Marianne.

CŒLIO. — Au nom du ciel, ne te ris pas de moi!

OCTAVE. — La nuit est belle; — la lune va paraître à l'horizon. Marianne est seule, et sa porte est entr'ouverte. Tu es un heureux garçon, Cœlio.

CŒLIO. — Est-ce vrai? — Est-ce vrai? Ou tu es ma vie, Octave, ou tu es sans pitié.

OCTAVE. — Tu n'es pas encore parti? Je te dis que tout est convenu. Une chanson sous sa fenêtre; cache-toi un peu le nez dans ton manteau, afin que les espions du mari ne te reconnaissent pas. Sois sans crainte, afin qu'on te craigne; et si elle résiste, prouve-lui qu'il est un peu tard.

CŒLIO. — Ah! mon Dieu, le cœur me manque.

OCTAVE. — Et à moi aussi, car je n'ai dîné qu'à moitié. — Pour récompense de mes peines, dis en sortant qu'on me monte à souper.

(Il s'assoit.)

As-tu du tabac turc? Tu me trouveras probablement ici demain matin. Allons, mon ami, en route! tu m'embrasseras en revenant. En route! en route! la nuit s'avance.

(Cœlio sort.)

OCTAVE, seul. — Écris sur tes tablettes, Dieu juste, que cette nuit doit m'être comptée dans ton paradis. Est-ce bien vrai que tu as un paradis? En vérité, cette femme était belle, et sa petite colère lui allait bien. D'où venait-elle? c'est ce que j'ignore. Qu'importe comment la bille d'ivoire tombe sur le numéro que nous avons appelé? Souffler une maîtresse à son ami, c'est une rouerie trop commune pour moi. Marianne ou toute autre, qu'est-ce que cela me fait? La véritable affaire est de souper; il est clair que Cœlio est à jeun. Comme tu m'aurais détesté, Marianne, si je

t'avais aimée! comme tu m'aurais fermé ta porte! comme ton bélitre de mari t'aurait paru un Adonis, un Sylvain, en comparaison de moi! Où est donc la raison de tout cela? pourquoi la fumée de cette pipe va-t-elle à droite plutôt qu'à gauche? Voilà la raison de tout. — Fou! trois fois fou à lier, celui qui calcule ses chances, qui met la raison de son côté! La justice céleste tient une balance dans ses mains. La balance est parfaitement juste, mais tous les poids sont creux. Dans l'un il y a une pistole, dans l'autre un soupir amoureux, dans celui-là une migraine, dans celui-ci il y a le temps qu'il fait, et toutes les actions humaines s'en vont de haut en bas, selon ces poids capricieux.

UN DOMESTIQUE, entrant. — Monsieur, voilà une lettre à votre adresse; elle est si pressée, que vos gens l'ont apportée ici; on a recommandé de vous la remettre, en quelque lieu que vous fussiez ce soir.

OCTAVE. — Voyons un peu cela.

(Il lit.)

« Ne venez pas ce soir. Mon mari a entouré la maison
« d'assassins, et vous êtes perdu s'ils vous trouvent.

« MARIANNE. »

Malheureux que je suis! qu'ai-je fait? Mon manteau! mon chapeau! Dieu veuille qu'il soit encore temps! Suivez-moi, vous et tous les domestiques qui sont debout à cette heure. Il s'agit de la vie de votre maître.

(Il sort en courant.)

SCÈNE V (Le jardin de Claudio. — Il est nuit). — CLAUDIO, DEUX SPADASSINS, TIBIA.

CLAUDIO. — Laissez-le entrer, et jetez-vous sur lui dès qu'il sera parvenu à ce bosquet.

TIBIA. — Et s'il entre par l'autre côté?

CLAUDIO. — Alors, attendez-le au coin du mur.

UN SPADASSIN. — Oui, monsieur.

TIBIA. — Le voilà qui arrive. Tenez, monsieur, voyez comme son ombre est grande! c'est un homme d'une belle stature.

CLAUDIO. — Retirons-nous à l'écart, et frappons quand il en sera temps.

(Entre Cœlio.)

CŒLIO, frappant à la jalousie. — Marianne! Marianne, êtes-vous là?

MARIANNE, paraissant à la fenêtre. — Fuyez, Octave; vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

CŒLIO. — Seigneur mon Dieu! quel nom ai-je entendu?

MARIANNE. — La maison est entourée d'assassins; mon mari vous a vu entrer ce soir, il a écouté notre conversation, et votre mort est certaine, si vous restez une minute encore.

CŒLIO. — Est-ce un rêve? suis-je Cœlio?

MARIANNE. — Octave, Octave! au nom du ciel, ne vous arrêtez pas! Puisse-t-il être encore temps de vous échapper! Demain, trouvez-vous, à midi, dans un confessionnal de l'église, j'y serai.

(La jalousie se referme.)

CŒLIO. — O mort! puisque tu es là, viens donc à mon secours. Octave, traître Octave! puisse mon sang retomber sur toi! Puisque tu savais quel sort m'attendait ici, et que tu m'y as envoyé à ta place, tu seras satisfait dans ton désir. O mort! je t'ouvre les bras; voici le terme de mes maux.

(Il sort. — On entend des cris étouffés et un bruit éloigné dans le jardin.)

OCTAVE, en dehors. — Ouvrez, ou j'enfonce les portes!

CLAUDIO, ouvrant, son épée sous le bras. — Que voulez-vous?

OCTAVE. — Où est Cœlio?

CLAUDIO. — Je ne pense pas que son habitude soit de coucher dans cette maison.

OCTAVE. — Si tu l'as assassiné, Claudio, prends garde à toi; je te tordrai le cou de ces mains que voilà.

CLAUDIO. — Êtes-vous fou ou somnambule?

OCTAVE. — Ne l'es-tu pas toi-même, pour te promener à cette heure, ton épée sous le bras?

CLAUDIO. — Cherchez dans ce jardin; si bon vous semble; je n'y ai vu entrer personne; et si quelqu'un l'a voulu faire, il me semble que j'avais le droit de ne pas lui ouvrir.

OCTAVE, à ses gens. — Venez, et cherchez partout!

CLAUDIO, bas à Tibia. — Tout est-il fini comme je l'ai ordonné?

TIBIA. — Oui, monsieur; soyez en repos, ils peuvent chercher tant qu'ils voudront.

(Tous sortent.)

SCÈNE VI (Un cimetiere). — OCTAVE ET MARIANNE, auprès d'un tombeau.

OCTAVE. — Moi seul au monde je l'ai connu. Cette urne d'albâtre, couverte de ce long voile de deuil, est sa parfaite image. C'est ainsi qu'une douce mélancolie voilait les per-

fections de cette âme tendre et délicate. Pour moi seul cette vie silencieuse n'a point été un mystère. Les longues soirées que nous avons passées ensemble sont comme de fraîches oasis dans un désert aride; elles ont versé sur mon cœur les seules gouttes de rosée qui y soient jamais tombées. Cœlio était la bonne partie de moi-même; elle est remontée au ciel avec lui. C'était un homme d'un autre temps; il connaissait les plaisirs, et leur préférait la solitude; il savait combien les illusions sont trompeuses, et il préférait ses illusions à la réalité. Elle eût été heureuse la femme qui l'eût aimé.

MARIANNE. — Ne serait-elle point heureuse, Octave, la femme qui t'aimerait?

OCTAVE. — Je ne sais point aimer; Cœlio seul le savait. La cendre que renferme cette tombe est tout ce que j'ai aimé sur la terre, tout ce que j'aimerai. Lui seul savait verser dans une autre âme toutes les sources de bonheur qui reposaient dans la sienne. Lui seul était capable d'un dévouement sans bornes; lui seul eût consacré sa vie entière à la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il aurait bravé la mort pour elle. Je ne suis qu'un débauché sans cœur; je n'estime point les femmes; l'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Je ne sais pas les secrets qu'il savait. Ma gaieté est comme le masque d'un histrion; mon cœur est plus vieux qu'elle, mes sens blasés n'en veulent plus. Je ne suis qu'un lâche; sa mort n'est point vengée.

MARIANNE. — Comment aurait-elle pu l'être, à moins de risquer votre vie? Claudio est trop vieux pour accepter un duel, et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous.

OCTAVE. — Cœlio m'aurait vengé si j'étais mort pour lui comme il est mort pour moi. Ce tombeau m'appartient; c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre; c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées; c'est moi qu'ils ont tué. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve! Adieux les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés! Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts! Adieu l'amour et l'amitié! ma place est vide sur la terre.

MARIANNE. — Mais non pas dans mon cœur, Octave. Pourquoi dis-tu : Adieu l'amour?

OCTAVE. — Je ne vous aime pas, Marianne; c'était Cœlio qui vous aimait!

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

COMÉDIE EN 3 ACTES, PUBLIÉE EN 1834, REPRÉSENTÉE EN 1861

PERSONNAGES

LE BARON.
PERDICAN, son fils.
MAITRE BLAZIUS, gouverneur de Perdican.
MAITRE BRIDAINE, curé.
CAMILLE, nièce du baron.
DAME PLUCHE, sa gouvernante.
ROSETTE, sœur de lait de Camille.
PAYSANS, VALETS, etc.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (Une place devant le château).

LE CHŒUR. — Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bleuets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS. — Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR. — Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius; le vin est bon, vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS. — Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que

lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvrirez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs, de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHOEUR. — Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAITRE BLAZIUS. — Ma foi l'écuelle est vide, je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche.

(Il sort.)

LE CHOEUR. — Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE. — Un verre d'eau, canaille que vous êtes! un verre d'eau et un peu de vinaigre!

LE CHOEUR. — D'où venez-vous, Pluche, ma mie? Vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE. — Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation,

Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise! Ainsi soit-il! Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR. — Défripez-vous honnête Pluche, et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE. — Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnez-moi la main pour descendre; vous êtes des butors et des malappris.

(Elle sort).

LE CHŒUR. — Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air d'aujourd'hui.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Le salon du baron). — Entrent LE BARON, MAITRE BRIDAINE ET MAITRE BLAZIUS.

LE BARON. — Maître Bridaine, vous êtes mon ami; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés; il est docteur à quatre boules blanches. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroise, c'est mon ami.

MAITRE BLAZIUS, saluant. — A quatre boules blanches, seigneur: littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

LE BARON. — Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche.

(Maître Blazius sort.)

MAITRE BRIDAINE. — Vous dirai-je ma pensée, monseigneur! le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON. — Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE. — J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout à l'heure; il sentait le vin à faire peur.

LE BARON. — Brisons là; je vous répète que cela est impossible.

(Entre dame Pluche.)

Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE. — Elle me suit, monseigneur; je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON. — Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, saluant. — Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON. — Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà : ma nièce va bientôt venir, j'espère, soyez prête à l'heure du dîner.

(Dame Pluche sort.)

MAITRE BRIDAINE. — Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

LE BARON. — Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

MAITRE BRIDAINE. — Mais le gouverneur sent le vin ; j'en ai la certitude.

LE BARON. — Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce : c'est un couple assorti; leur éducation me coûte six mille écus.

MAITRE BRIDAINE. — Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON. — Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. O mon ami! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'Etat! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur!

MAITRE BRIDAINE. — Ce mariage se fera-t-il ici ou à Paris?

LE BARON. — Voilà où je vous attendais, Bridaine; j'étais sûr de cette question. Eh bien! mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains (ne lès regardez pas d'une manière aussi piteuse), étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers? Hé?

MAITRE BRIDAINE. — Je me tais; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON. — Regardez par cette fenêtre; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfants arrivent en même temps; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

MAITRE BRIDAINE. — Laquelle?

LE BARON. — Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, — vous savez le latin, Bridaine?

MAITRE BRIDAINE. — *Ità ædepol*, pardieu, si je le sais!

LE BARON. — Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-le parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien; mais au dessert — entendez-vous?

MAITRE BRIDAINE. — Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON. — Raison de plus, ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAITRE BRIDAINE. — Je connais peu les femmes; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON. — Je les connais, Bridaine, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage.

(Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.)

Bonjour, mes enfants; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN. — Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! Quel bonheur! que je suis heureux!

CAMILLE. — Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN. — Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour.

LE BARON. — Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDICAN. — Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON. — Vous devez être fatigués; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN. — Oh! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie!

LE BARON. — Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE. — Excusez-moi.

LE BARON. — Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN. — Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE. — L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine. — Voilà un commencement de mauvais augure, hé?

MAITRE BRIDAINE, au baron. — Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine. — Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi!* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici, que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. — Je suis vexé, piqué. — Diable! voilà qui est fort mauvais.

MAITRE BRIDAINE. — Dites-leur quelques mots; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON. — Eh bien! mes enfants, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie?

CAMILLE, regardant un tableau. — Voilà un beau portrait, mon oncle! N'est-ce pas une grand'tante à nous?

LE BARON. — Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins la sœur de ton bisaïeul, — car la chère dame n'a

jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissementt de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE. — Oh! oui, une sainte! c'est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON. — Et toi, Perdican, que fais tu là devant ce pot de fleurs?

PERDICAN. — Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

LE BARON. — Te moques-tu? elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN. — Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAITRE BRIDAINE. — Sans doute! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient, de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN. — Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCÈNE III (Devant le château). — Entre LE CHOEUR.

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? c'est que lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence : tous deux ont pour ventre un tonneau; non seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront, à dîner, non seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe en peut avoir deux langues. *Item*, tous deux sont bavards;

mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. *Item*, ils sont aussi ignorants l'un que l'autre. *Item*, ils sont prêtres tous deux; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera dans sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils préludent par de légères escarmouches; bientôt la guerre se déclare; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilés.

Maintenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort; retirons-nous à l'écart.

(Ils sortent. — Entrent le baron et dame Pluche.)

LE BARON. — Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE. — Est-il possible, monseigneur?

LE BARON. — Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce; cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement; ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE. — Les voilà qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE BARON. — Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il sera bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant.

(Il se retire avec dame Pluche. — Entrent Camille et Perdican.)

PERDICAN. — Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser?

CAMILLE. — Je suis comme cela; c'est ma manière.

PERDICAN. — Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village?

CAMILLE. — Non, je suis lasse.

PERDICAN. — Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE. — Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN. — Tu me fends l'âme. Quoi! pas un souvenir, Camille? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme?

CAMILLE. — Non, pas ce soir.

PERDICAN. — Pas ce soir! et quand donc? Toute notre vie est là.

CAMILLE. — Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN. — Comment dis-tu cela?

CAMILLE. — Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN. — Cela t'ennuie?

CAMILLE. — Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN. — Pauvre enfant! Je te plains sincèrement.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

LE BARON, rentrant avec dame Pluche. — Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me semble assister au concert où le violon joue : *Mon cœur soupire*, pendant que la flûte joue *Vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE. — Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON. — Parlez-vous sérieusement?

DAME PLUCHE. — Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON. — Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors....

DAME PLUCHE. — Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON. — Mais je répète.... je vous dis....

DAME PLUCHE. — C'est là mon opinion.

LE BARON. — Etes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire.... Il y a certaines expressions que je ne veux pas....

qui me répugnent.... Vous me donnez envie.... En vérité, si je ne me retenais.... Vous êtes une pécore, Pluche! je ne sais que penser de vous.

(Il sort.)

SCÈNE IV (Une place). — LE CHŒUR, PERDICAN.

PERDICAN. — Bonjour, mes amis, me reconnaissez-vous?

LE CHŒUR. — Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN. — N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme?

LE CHŒUR. — Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN. — Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger?

LE CHŒUR. — Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles! Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras; mais nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN. — Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents; vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR. — Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN. — Voilà donc ma chère vallée! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine! voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance! O patrie! patrie, mot incompréhensible! l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHŒUR. — On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN. — Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR. — Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence, il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN. — Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau; mais en vérité je ne veux pas encore. Comme ce lavoir est petit! autrefois il me paraissait immense; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts ; et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres?

LE CHŒUR. — C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN, s'avançant. — Descends vite, Rosette, et viens ici.

ROSETTE, entrant. — Oui, monseigneur.

PERDICAN. — Tu me voyais de ta fenêtre et tu ne venais pas, méchante fille? Donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE. — Oui, monseigneur.

PERDICAN. — Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE. — Oh! non.

PERDICAN. — Pourquoi! Il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR. — Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN. — Est-ce vrai, Rosette?

ROSETTE. — Oh! non.

PERDICAN. — Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE. — Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN. — Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et vien souper au château.

SCÈNE V (Une salle). — Entrent LE BARON ET MAITRE BLAZIUS.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, j'ai un mot à vous dire; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON. — Fi donc! cela ne se peut pas.

MAITRE BLAZIUS. — J'en suis certain; il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON. — Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS. — Et en sortant de table il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON. — Sur les plates-bandes? — Je suis confondu — Voilà qui est étrange! — Boire trois bouteilles de vin à dîner! marcher sur les plates-bandes! C'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

MAITRE BLAZIUS. — Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, à part. — Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

MAITRE BLAZIUS. — De plus il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

LE BARON. — Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAITRE BLAZIUS. — Il a lâché quelques mots latins; c'étaient autant de solécismes. Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, à part. — Pouah! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis pas un majordome.

MAITRE BLAZIUS. — A Dieu ne plaise que je vous déplaise, monsieur le baron. Votre vin est bon.

LE BARON. — Il y a de bon vin dans mes caves.

MAITRE BRIDAINE, entrant. — Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON. — Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE. — Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

LE BARON. — Des ricochets? ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

MAITRE BRIDAINE. — Mettez-vous à la fenêtre, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, à part. — O ciel! Blazius a raison; Bridaine va de travers.

MAITRE BRIDAINE. — Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON. — Une jeune paysanne? Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous le bras! et tous les gamins du village autour de lui! Je me sens hors de moi.

MAITRE BRIDAINE. — Cela crie vengeance.

LE BARON. — Tout est perdu! — perdu sans ressource! — Je suis perdu : Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets!

(Il sort).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I (Un jardin). — Entrent MAITRE BLAZIUS ET PERDICAN.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN. — Pourquoi cela?

MAITRE BLAZIUS. — Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille.

PERDICAN. — Eh bien? Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS. — Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN. — Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS. — Rendrez-vous par là ce mariage impossible?

PERDICAN. — Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

(Il sort. — Entre Camille.)

PERDICAN. — Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE. — Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN. — Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE. — Pas plus qu'un autre, je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN. — L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE. — Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

PERDICAN. — Il y a de la franchise dans ta démarche; touche là et soyons bons amis.

CAMILLE. — Je n'aime pas les attouchements.

PERDICAN, lui prenant la main. — Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? Tu ne veux pas qu'on nous marie? eh bien! ne nous marions pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne, et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE. — Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN. — Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE. — Je suis obligée de partir.

PERDICAN. — Pourquoi?

CAMILLE. — C'est mon secret.

PERDICAN. — En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE. — Non; mais je veux partir.

PERDICAN. — Irrévocablement?

CAMILLE. — Oui, irrévocablement.

PERDICAN. — Eh bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais, si cela te déplaît, n'en parlons plus; adieu, mon enfant.

(Il sort.)

CAMILLE, à dame Pluche qui entre. — Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLUCHE. — Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE. — Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUCHE. — Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme?

CAMILLE. — Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE. — Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oubliiez Jésus?

CAMILLE. — Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ.

(Elles sortent.)

SCENE II (La salle à manger. On met le couvert). — Entre MAITRE BRIDAINE.

Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis! Un âne bâté, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table! Le majordome lui versera le premier verre de malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés; il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte Église catholique! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le bénédicité! Je retourne à ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome.

(Il sort.)

SCÈNE III (Un champ devant une petite maison). Entrent ROSETTE ET PERDICAN.

PERDICAN. — Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE. — Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez?

PERDICAN. — Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? Ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE. — Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN. — Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE. — Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN. — Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE. — Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN. — De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie.

(Il l'embrasse.)

ROSETTE. — Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN. — Pardonnez-moi.

ROSETTE. — Que vous ai-je fait pour que vous pleuriez?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV (Au château). — Entrent MAITRE BLAZIUS ET LE BARON.

MAITRE BLAZIUS. — Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie : qu'aurais-je été faire dans l'office? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'étrusque

LE BARON. — Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! Vos discours sont inexplicables.

MAITRE BLAZIUS. — Écoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel! Il y va de l'honneur de la famille.

LE BARON. — De la famille! Voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius! Savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province?

MAITRE BLAZIUS. — Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON. — Pourquoi hors d'haleine, Blazius? Ceci est insolite.

MAITRE BLAZIUS. — Et, à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON. — Qui était rouge de colère, ma nièce ou dame Pluche?

MAITRE BLAZIUS. — Votre nièce, seigneur.

LE BARON. — Ma nièce rouge de colère! Cela est inouï! Et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAITRE BLAZIUS. — Je ne puis rien affirmer là-dessus; cela se peut; mais elle s'écriait avec force : Allez-y! Trouvez-le! Faites ce qu'on vous dit! Vous êtes une sotte! Je le veux! Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation.

LE BARON. — Dans la luzerne?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAITRE BLAZIUS. — La gouvernante répondait : Je ne veux pas y aller! Je ne l'ai pas trouvé! Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons. Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici; — et tout en parlant elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON. — Je n'y comprends rien; mes idées s'embrouillent tout à fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant

des soubresauts dans une luzerne? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

MAITRE BLAZIUS. — Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait?

LE BARON. — Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

MAITRE BLAZIUS. — Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON. — Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

MAITRE BLAZIUS. — Je les pèserais dans la balance céleste qui doit peser mon âme au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON. — Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

MAITRE BLAZIUS. — Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi aurait-elle crié : *Trouvez-le!* tandis que l'autre boudait et rechignait?

LE BARON. — Et à qui était adressée cette lettre?

MAITRE BLAZIUS. — Voilà précisément le *hic*, monseigneur, *hic jacet lepus*. A qui était adressée cette lettre? A un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or, un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

LE BARON. — O ciel! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerait-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées.

(Ils sortent.)

SCÈNE V (Une fontaine dans un bois). — Entre PERDICAN, lisant un billet.

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. » Que veut dire cela? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout?

Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit? Est-ce une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il quelque intrigue?

(Entre Camille.)

CAMILLE. — Bonjour, cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà.

(Elle l'embrasse.)

Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons.

(Elle s'assoit.)

PERDICAN. — Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?

CAMILLE. — Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas? Je suis d'humeur changeante; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis ». Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

PERDICAN. — Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois?

CAMILLE. — Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine; cela est tout simple : j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse?

PERDICAN. — Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE. — Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses?

PERDICAN. — Pourquoi cela?

CAMILLE. — Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN. — J'en ai eu.

CAMILLE. — Les avez-vous aimées?

PERDICAN. — De tout mon cœur.

CAMILLE. — Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

PERDICAN. — Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE. — Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimé le mieux?

PERDICAN. — Tu es une drôle de fille! Veux-tu te faire mon confesseur?

CAMILLE. — C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN. — Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE. — Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une fois?

PERDICAN. — Il y en a certainement.

CAMILLE. — Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

PERDICAN. — Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE. — Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

PERDICAN. — Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même ton catéchisme?

CAMILLE. — Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâché que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

PERDICAN. — Où veux-tu en venir? parle; je répondrai.

CAMILLE. — Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PERDICAN. — Non.

CAMILLE. — Je ferais donc mieux de vous épouser?

PERDICAN. — Oui.

CAMILLE. — Si le curé de votre paroisse soufflait sur un

verre d'eau, et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel?

PERDICAN. — Non.

CAMILLE. — Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire?

PERDICAN. — Oui et non.

CAMILLE. — Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

PERDICAN. — De prendre un amant.

CAMILLE. — Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus?

PERDICAN. — Tu en prendras un autre.

CAMILLE. — Combien de temps cela durera-t-il?

PERDICAN. — Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

CAMILLE. — Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes?

PERDICAN. — Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE. — J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur la terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau. Son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

PERDICAN. — Cela est possible.

CAMILLE. — Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est

venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances : c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : Là, j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : Là, j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN. — Ma ressemblance à moi?

CAMILLE. — Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN. — Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE. — Dix-huit ans.

PERDICAN. — Continue, continue; j'écoute.

CAMILLE. — Il y a deux cents femmes dans notre couvent: un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie; et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent le calme et l'ordre de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican? Ont-elles tort, ou ont-elles raison?

PERDICAN. — Je n'en sais rien.

CAMILLE. — Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire autant?

PERDICAN. — Je n'en sais rien.

CAMILLE. — Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN. — J'en suis dispensé tout naturellement; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE. — Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet malappris.

Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de la cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

PERDICAN. — Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE. — Vous me disiez non tout à l'heure.

PERDICAN. — Ai-je dit non? Cela est possible.

CAMILLE. — Ainsi vous me le conseillez?

PERDICAN. — Ainsi tu ne crois à rien?

CAMILLE. — Lève la tête, Perdican! quel est l'homme qui ne croit à rien?

PERDICAN, se levant. — En voilà un; je ne crois pas à la vie immortelle. — Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE. — Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. Voilà mon amant.

(Elle montre son crucifix.)

PERDICAN. — Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE. — Pour moi, du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi; retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne lorsque vous serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui prierai pour vous.

PERDICAN. — Tu es une orgueilleuse; prends garde à toi.

CAMILLE. — Pourquoi?

PERDICAN. — Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour!

CAMILLE. — Y croyez-vous, vous qui parlez? vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de

désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées: vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie, car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN. — Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

CAMILLE. — Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien; la froide nonne qui coupera mes cheveux, pâlira peut-être de sa mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN. — Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE. — J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. O Perdican! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN. — Pauvre enfant, je te laisse dire et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE. — Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

PERDICAN. — Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

CAMILLE. — Je le crois.

PERDICAN. — Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont?

CAMILLE. — Vous me faites peur : la colère vous prend aussi.

PERDICAN. — Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de frère; mais ton cœur a battu; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin : il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE. — Ni pour moi, n'est-ce pas?

PERDICAN. — Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

(Il sort.)

ACTE III

SCÈNE I (Devant le château). — Entrent LE BARON ET MAITRE BLAZIUS.

LE BARON. — Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélître, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office, et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS. — Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler....

LE BARON. — Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant moi; il est déraisonnable d'agir comme vous le faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie.

(Il sort; maître Blazius le suit. — Entre Perdican.)

PERDICAN. — Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans; d'une autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête, auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable! je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-

être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? En vérité, j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc? — Ah! je vais au village.

(Il sort.)

SCÈNE II (Un chemin). — Entre MAITRE BRIDAINE.

Que font-ils maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils? que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisin.

(Entre maître Blazius.)

MAITRE BLAZIUS. — O disgrâce imprévue! me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAITRE BRIDAINE. — Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

MAITRE BLAZIUS. — Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu?

MAITRE BRIDAINE. — Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAITRE BLAZIUS. — Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAITRE BRIDAINE. — Hélas! le vin m'avait monté à la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAITRE BLAZIUS. — Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINE. — C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS. — Oh! oh! monsieur le curé que faites-vous là?

MAITRE BRIDAINE. — Moi, je vais dîner. N'y venez-vous pas?

MAITRE BLAZIUS. — Pas aujourd'hui. Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement Mlle Camille d'avoir une correspon-

dance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINE. — Que m'apprenez-vous là?

MAITRE BLAZIUS. — Hélas! hélas! la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINE. — Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAITRE BLAZIUS. — Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur!

MAITRE BRIDAINE, à part. — O fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse!

MAITRE BLAZIUS. — Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MAITRE BRIDAINE. — Cela m'est impossible, monsieur; il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne.

(A part.)

Vite, volons à la grille; et toi, mon ventre, arrondis-toi.

(Il sort en courant.)

MAITRE BLAZIUS, seul. — Misérable Pluche! c'est toi qui payeras pour tout; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déhontée, vile entremetteuse, c'est à toi que je dois cette disgrace. O sainte université de Paris! on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience! voici du nouveau.

(Passe dame Pluche portant une lettre.)

Pluche, donne-moi cette lettre.

DAME PLUCHE. — Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais porter à la poste au village.

MAITRE BLAZIUS. — Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE. — Moi, morte! morte! Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAITRE BLAZIUS. — Oui, morte, Pluche; donnez-moi ce papier.

(Ils se battent. Entre Perdican.)

PERDICAN. — Qu'y a-t-il? Que faites vous Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

DAME PLUCHE. — Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur; justice!

MAITRE BLAZIUS. — C'est une entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE. — C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZIUS. — C'est un billet doux à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE. — Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

PERDICAN. — Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais, en qualité de fiancée de Camille, je m'arroge le droit de la lire.

(Il lit.)

« A la sœur Louise, au couvent de ***. »

(A part.)

Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi! Mon cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un sot. Allez dîner; je me charge de remettre cette lettre à la poste.

(Sortent maître Blazius et dame Pluche.)

PERDICAN, seul. — Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y changerai rien.

(Il ouvre la lettre et lit.)

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose; ce pauvre jeune homme a le poignard dans le cœur; il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai tout fait au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus. Hélas! ma chère, que pouvais-je y faire? Priez pour moi; nous nous reverrons demain, et pour toujours. Toute à vous du meilleur de mon âme. « CAMILLE. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi! Moi au désespoir de son refus! Eh! bon Dieu! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a tout fait au monde pour me dégoûter,

dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit est-elle donc vraie? O femmes! cette pauvre Camille a peut-être une grande pitié! c'est de son cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir au couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Holà! brave homme!

(Entre un paysan.)

Allez au château; dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à Mlle Camille le billet que voici.

(Il écrit.)

LE PAYSAN. — Oui, monseigneur.

(Il sort.)

PERDICAN. — Maintenant à l'autre. Ah! je suis au désespoir! Holà! Rosette! Rosette!

(Il frappe à une porte.)

ROSETTE, ouvrant. — C'est vous, monseigneur! Entrez, ma mère y est.

PERDICAN. — Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE. — Où donc?

PERDICAN. — Je te le dirai; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE. — Oui, monseigneur.

(Elle entre dans la maison.)

PERDICAN. — J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

SCÈNE III (Le petit bois.) — Entrent CAMILLE ET LE PAYSAN.

LE PAYSAN. — Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE. — Donne-la-moi.

LE PAYSAN. — Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder.

CAMILLE. — Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN. — Ce qui vous plaira.

(Il donne la lettre.)

CAMILLE. — Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN. — Grand merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

CAMILLE. — Si tu veux.

LE PAYSAN. — Je m'en vais, je m'en vais.

(Il sort.)

CAMILLE, lisant. — Perdican me demande de lui dire adieu avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà justement la fontaine et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous? Ah!

(Elle se cache derrière un arbre.)

Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

(Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.)

CAMILLE, cachée, à part. — Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entende. — Je t'aime, Rosette! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus; prends ta part de ma vie nouvelle, donne-moi ton cœur, chère enfant; voilà le gage de notre amour.

(Il lui pose sa chaîne sur le cou.)

ROSETTE. — Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN. — Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer.

(Il jette sa bague dans l'eau.)

Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau, qui s'était troublée, reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton

joli visage : regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part. — Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN. — Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute, le vent se tait; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil, que voilà, je t'aime! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse; on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse, te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. O Rosette, Rosette! sais-tu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE. — Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN. — Oui, comme tu pourras; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu repètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE. — Comme vous me parlez, monseigneur!

PERDICAN. — Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères et moi pour l'un d'entre eux; lève-toi, tu seras ma femme et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

(Il sort avec Rosette.)

SCÈNE IV. — Entre LE CHOEUR.

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château; Camille a refusé d'épouser Perdican, elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, entrant. — Vite, vite, qu'on selle mon âne!

LE CHŒUR. — Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame? Allez-vous si promptement enfourcher derechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter!

DAME PLUCHE. — Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHŒUR. — Mourez au loin, Pluche, ma mie ; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE. — Voici ma maîtresse qui s'avance.

(A Camille qui entre.)

Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes et mon âne est bâté.

CAMILLE. — Allez au diable, vous et votre âne! je ne partirai pas aujourd'hui.

(Elle sort.)

LE CHŒUR. — Que veut dire ceci? Dame Pluche est pâle de terreur; ses faux cheveux tentent de se hérisser, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en se crispant.

DAME PLUCHE. — Seigneur Jésus! Camille a juré!

(Elle sort.)

SCÈNE V. — Entrent LE BARON ET MAITRE BRIDAINE.

MAITRE BRIDAINE. — Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village.

LE BARON. — C'est absurde, mon ami.

MAITRE BRIDAINE. — Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille, et lui promettait de l'épouser.

LE BARON. — Cela est monstrueux.

MAITRE BRIDAINE. — Soyez-en convaincu; il lui a fait un présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

LE BARON. — O ciel! considérable, Bridaine? En quoi considérable?

MAITRE BRIDAINE. — Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

LE BARON. — Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI (La chambre de Camille). — Entrent CAMILLE ET DAME PLUCHE.

CAMILLE. — Il a pris ma lettre, dites-vous?

DAME PLUCHE. — Oui, mon enfant; il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE. — Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici.

(Dame Pluche sort.)

Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une vengeance comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard?

(Elle lève la tapisserie.)

Es-tu là, Rosette?

ROSETTE, entrant. — Oui, puis-je entrer?

CAMILLE. — Ecoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE. — Hélas! oui.

CAMILLE. — Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE. — Ce matin? Où donc?

CAMILLE. — Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE. — Vous m'avez donc vue?

CAMILLE. — Pauvre innocente! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE. — Comment le savez-vous?

CAMILLE. — Qu'importe comment? je le sais. Crois-tu à ses promesses, Rosette?

ROSETTE. — Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? Pourquoi faire?

CAMILLE. — Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE. — Hélas! je n'en sais rien.

CAMILLE. — Tu l'aimes, pauvre fille; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai.

(Rosette sort.)

CAMILLE, seule. — Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité? La pauvre fille a le cœur pris.

(Entre Perdican.)

Bonjour, cousin, asseyez-vous.

PERDICAN. — Quelle toilette, Camille! A qui en voulez-vous?

CAMILLE. — A vous, peut-être; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

PERDICAN, à part. — Voilà, sur ma vie, un petit mensonge

assez gros, pour un agneau sans tache; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation.

(Haut.)

Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE. — J'aime la discussion; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN. — A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE. — Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

PERDICAN. — Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE. — Je voudrais qu'on me fît la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien, mettons-nous en bateau; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

PERDICAN. — Je l'ai perdue.

CAMILLE. — C'est donc pour cela que je l'ai trouvée; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN. — Est-ce possible? Où l'avez-vous trouvée?

CAMILLE. — Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et je vous dis, cela m'a changée; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN. — Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu? pourquoi restes-tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil?

CAMILLE. — Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican? Etes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous

voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité.

PERDICAN. — Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE. — Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais?

PERDICAN. — Jamais.

CAMILLE. — En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois.

(Elle lève la tapisserie; Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise)

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant me dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir.

(Elle veut sortir.)

PERDICAN. — Un instant, Camille, écoutez-moi.

CAMILLE. — Que voulez-vous me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou, je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

PERDICAN. — Ecoutez-moi, écoutez-moi!

CAMILLE. — N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine Eh bien! oui, j'y étais et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque

amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu; mais tu épouseras cette fille ou tu n'es qu'un lâche!

PERDICAN. — Oui, je l'épouserai.

CAMILLE. — Et tu feras bien.

PERDICAN. — Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui téchauffe si fort? Cette enfant s'est évanouïe; nous la ferons bien revenir, il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII. — LE BARON ET CAMILLE

LE BARON. — Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE. — Employez votre autorité.

LE BARON. — Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE. — Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON. — Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE. — Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON. — Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE. — Mais, parlez-lui, au nom du ciel! C'est un coup de tête qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON. — Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom.

(Il sort.)

CAMILLE. — Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche on est effrayé de sa solitude.

(Entre Perdican.)

Eh bien, mon cousin, à quand le mariage?

PERDICAN. — Le plus tôt possible; j'en ai déjà parlé au notaire, au curé, et à tous les paysans.

CAMILLE. — Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDICAN. — Assurément.

CAMILLE. — Qu'en dira votre père?

PERDICAN. — Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille; c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera, on raillera; je m'en lave les mains.

CAMILLE. — Il n'y a rien là de risible; vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDICAN. — Vous êtes fâchée de cela? Oh! que non.

CAMILLE. — Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN. — Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE. — Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

PERDICAN. — Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

CAMILLE. — Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans tous les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN. — Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas; quand une femme est douce et sensible, fraîche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE. — Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN. — Oui; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE. — Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN. — Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE. — Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN. — Quelle plaisanterie?

CAMILLE. — Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN. — Bien peu de temps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée : trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE. — Je suis curieuse de danser à vos noces!

PERDICAN. — Ecoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE. — Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN. — Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout à l'heure assez.

CAMILLE. — Allez-vous chez votre épousée!

PERDICAN. — Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE. — Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi.

(Entre Rosette.)

PERDICAN. — Te voilà, mon enfant! Viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, *se mettant à genoux.* — Monseigneur, je viens vous demander une grâce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE. — Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN. — Cela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE. — Pourquoi? Cela est inutile.

PERDICAN. — Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal : il faut laiser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu! nous les ferons bien taire.

(Il sort avec Rosette.)

CAMILLE. — Que se passe-t-il donc en moi? Il l'emmène

d'un air bien tranquille. Cela est singulier : il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon? Holà! dame Pluche, dame Pluche! N'y a-t-il donc personne ici?

(Entre un valet.)

Courez après le seigneur Perdican; dites-lui vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler.

(Le valet sort.)

Mais qu'est-ce donc que tout cela? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir.

(Rentre Perdican).

PERDICAN. — Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE. — Non, — non.

PERDICAN. — En vérité, vous voilà pâle; qu'avez-vous à me dire? Vous m'avez fait rappeler pour me parler?

CAMILLE. — Non, non! — Ô Seigneur Dieu!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII (Un oratoire). — Entre CAMILLE, elle se jette au pied de l'autel.

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience, vous le savez, mon père; ne voulez-vous donc plus de moi? Oh! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ah! malheureuse, je ne puis plus prier!

(Entre Perdican.)

PERDICAN. — Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE. — Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN. — Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve! pourquoi encore y mêler les nôtres? Ô mon Dieu! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici bas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste

tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'antre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu que nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. O insensés! nous nous aimons.

(Il la prend dans ses bras.)

CAMILLE. — Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN. — Chère créature, tu es à moi!

(Il l'embrasse; on entend un cri derrière l'autel.)

CAMILLE. — C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN. — Comment est-elle ici? Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE. — Entrons dans cette galerie; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN. — Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que me mains sont couvertes de sang.

CAMILLE. — La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

PERDICAN. — Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener.

(Camille sort.)

Je vous en supplie, mon Dieu! ne faites pas de moi un meurtrier! Vous voyez ce qui se passe; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute, elle est jeune, elle sera heureuse; ne faites pas cela, ô Dieu! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien! Camille, qu'y a-t-il?

(Camille rentre.)

CAMILLE. — Elle est morte. Adieu, Perdican!

LE CHANDELIER

COMÉDIE EN 3 ACTES, PUBLIÉE EN 1835, REPRÉSENTÉE EN 1848

PERSONNAGES

MAITRE ANDRÉ, notaire.
JACQUELINE, sa femme.
CLAVAROCHE, officier de dragons.
FORTUNIO, clerc.
GUILLAUME, *idem.*
LANDRY, *idem.*
UNE SERVANTE.
UN JARDINIER.

Une petite ville.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (Une chambre à coucher). — JACQUELINE, dans son lit. Entre MAITRE ANDRÉ, en robe de chambre.

MAITRE ANDRÉ. — Holà! ma femme! hé! Jacqueline! hé! holà! Jacqueline! ma femme! La peste soit de l'endormie! Hé, hé! ma femme, éveillez-vous! Holà! holà! levez-vous, Jacqueline. — Comme elle dort! Hola, holà, holà! hé, hé, hé! ma femme, ma femme, ma femme! c'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé! pstt, pstt! hem! brum, brum! pstt! Jacqueline, êtes-vous morte? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE. — Qu'est-ce que c'est, mon bon ami?

MAITRE ANDRÉ. — Vertu de ma vie! ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer les bras? c'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry, mon clerc....

JACQUELINE. — Eh mais, mon Dieu! il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison? De grâce, allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade?

MAITRE ANDRÉ. — Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc; vous le connaissez bien....

JACQUELINE. — Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît?

MAITRE ANDRÉ. — Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, madame, le vôtre et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu, cette nuit....

JACQUELINE. — Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher cœur, de vous soigner et de vous veiller?

MAITRE ANDRÉ. — Je me porte bien, bien, vous dis-je; êtes-vous d'humeur à m'écouter?

JACQUELINE. — Eh, mon Dieu! vous me faites peur; est-ce qu'on nous aurait volés?

MAITRE ANDRÉ. — Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude....

JACQUELINE. — Ah, sainte Vierge! j'en suis sûre, vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

MAITRE ANDRÉ. — Non, non, je n'ai point eu de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme cette nuit se glisser par votre fenêtre.

JACQUELINE. — Je devine à votre visage que vous avez perdu au jeu.

MAITRE ANDRÉ. — Ah çà! ma femme, êtes-vous sourde? Vous avez un amant, madame; cela est-il clair? Vous me trompez. Un homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela signifie?

JACQUELINE. — Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

MAITRE ANDRÉ. — Le voilà ouvert; vous bâillerez après dîner; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline! Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de votre

père, et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai résolu, en venant ici, de vous traiter avec douceur; et vous voyez que je le fais, puisque, avant de vous condamner, je veux m'en rapporter à vous, et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne! bonne quantité de hussards Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JACQUELINE. — Ah! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis; vous ne parliez pas de ce ton; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres. Mais quoi! la jalousie vous pousse: depuis longtemps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez.

MAITRE ANDRÉ. — Voilà qui est bon, Jacqueline; il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu un homme....

JACQUELINE. — Eh, mon Dieu! j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de me rebattre ainsi la tête? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAITRE ANDRÉ. — A quoi tient-il que vous ne répondiez?

JACQUELINE, *pleurant*. — Seigneur mon Dieu, que je suis malheureuse! qu'est-ce que je vais devenir? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort, vous ferez de moi ce qui vous plaira; vous êtes homme, et je suis femme; la force est de votre côté. Je suis résignée; je m'y attendais; vous saisissez le premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici; je m'en irai avec ma fille dans un couvent, dans un désert, s'il est possible; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

MAITRE ANDRÉ. — Ma femme, ma femme! pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi?

JACQUELINE. — Ah çà! tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites?

MAITRE ANDRÉ. — Si ce que je dis est sérieux? jour de Dieu! la patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

JACQUELINE. — Vous, en justice?

MAITRE ANDRÉ. — Moi, en justice; il y a de quoi faire damner un homme, d'avoir affaire à une telle mule; je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

JACQUELINE, sautant à bas du lit. — Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre? l'avez-vous vu, monsieur, oui ou non?

MAITRE ANDRÉ. — Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUELINE. — Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice?

MAITRE ANDRÉ. — Oui, par le ciel! si vous ne répondez.

JACQUELINE. — Savez-vous une chose, maître André, que ma grand'mère a apprise de la sienne? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève; quand on manque de preuves, on se tait; et quand on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Allons! venez; sortons d'ici.

MAITRE ANDRÉ. — C'est donc ainsi que vous le prenez?

JACQUELINE. — Oui, c'est ainsi; marchez, je vous suis.

MAITRE ANDRÉ. — Et où veux-tu que j'aille à cette heure?

JACQUELINE. — En justice.

MAITRE ANDRÉ. — Mais, Jacqueline....

JACQUELINE. — Marchez, marchez; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

MAITRE ANDRÉ. — Allons, voyons! calme-toi un peu.

JACQUELINE. — Non; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

MAITRE ANDRÉ. — Que diras-tu pour ta défense? dis-le-moi aussi bien maintenant.

JACQUELINE. — Non, je ne veux rien dire ici.

MAITRE ANDRÉ. — Pourquoi?

JACQUELINE. — Parce que je veux aller en justice.

MAITRE ANDRÉ. — Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde! je m'en vais faire une maladie. Comment? quoi? cela est possible? J'étais dans mon lit; je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon âme. Landry mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médit de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grâce de m'expliquer ce que cela signifie, et

vous me dites des injures! vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge! Non, cela passe toute idée; je serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme! c'est vous qui me traitez ainsi!

JACQUELINE. — Allez, allez! vous êtes un pauvre homme.

MAITRE ANDRÉ. — Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement? Hélas, mon Dieu! un mot te suffit : Pourquoi ne veux-tu pas le dire? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre; ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri. Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres? Tu n'en sais rien, je le vois bien; ce n'est pas toi qui les encourages; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons, voyons! donne la main; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline?

JACQUELINE. — Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage.

MAITRE ANDRÉ. — Eh! mon enfant, ne le lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries? Ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

JACQUELINE. — A la bonne heure! touchez là.

MAITRE ANDRÉ. — Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance? Est-ce que depuis deux ans tu ne m'as pas donné toutes les preuves de la terre que tu es toute à moi, Jacqueline? Cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout à fait dans ta chambre; en traversant le péristyle, on va là au potager; je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, ne vînt braconner dans mes espaliers. Va, va! je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piège à loup dans l'allée; nous rirons demain tous les deux.

JACQUELINE. — Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

MAITRE ANDRÉ. — Recouche-toi, ma chère petite, je m'en vais, je te laisse ici. Allons! adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la moindre recherche dans ton appartement; je n'ai pas ouvert une armoire; je t'en crois sur parole. Il me semble que je t'en aime cent fois plus de t'avoir soupçonnée à tort et de te savoir innocente. Tantôt je réparerai tout cela; nous irons à la campagne et je te ferai un cadeau. Adieu, adieu, je te reverrai.

(Il sort. — Jacqueline, seule, ouvre une armoire; on y aperçoit accroupi le capitaine Clavaroche.)

CLAVAROCHE, sortant de l'armoire. — Ouf!

JACQUELINE. — Vite, sortez! mon mari est jaloux; on vous a vu, mais non reconnu; vous ne pouvez pas revenir ici. Comment étiez-vous là dedans?

CLAVAROCHE. — A merveille.

JACQUELINE. — Nous n'avons pas de temps à perdre; qu'allons-nous faire? Il faut nous voir, et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre? le jardinier y sera ce soir; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre; d'aller ailleurs, impossible ici; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE. — J'ai le genou et la tête brisés. La poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtes. Pouah! c'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE. — Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue; ma mère me mettrait au couvent. Landry, un clerc, vous a vu passer; il me le payera. Que faire? quel moyen? répondez! Vous êtes pâle comme la mort.

CLAVAROCHE. — J'avais une position fausse quand vous avec poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit-de-vin.

JACQUELINE. — Eh bien! voyons! que ferons-nous?

CLAVAROCHE. — Bon! il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE. — Mais encore?

CLAVAROCHE. — Je n'en sais rien; mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire? Je suis rompu; donnez-moi un verre d'eau.

JACQUELINE. — Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAROCHE. — Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont

d'incommodes animaux! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade!

(Il boit.)

Avez-vous une brosse ici? Le diable m'emporte! avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

JACQUELINE. — Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous plaît!

CLAVAROCHE, se brossant la tête. — A quoi bon aller à la ferme? Votre mari est, à tout prendre, d'assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes?

JACQUELINE. — Non, Dieu merci! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

CLAVAROCHE. — Pourquoi sur moi?

JACQUELINE. — Pourquoi? Mais... je ne sais... il me semble que cela doit être. Tenez! Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres : on la pressent sans la toucher.

CLAVAROCHE, ajustant son uniforme. — Bah! ce sont les grands-parents et les juges de paix qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que tout ce qui ne se sait pas s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

JACQUELINE. — Tout ce que vous voudrez. Les mains me remblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE. — Patience, nous arrangerons cela.

JACQUELINE. — Comment? Partez, voilà le jour.

CLAVAROCHE. — Eh, bon Dieu! quelle tête folle! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu, mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là! il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE. — Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE. — Eh bien! ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux..

JACQUELINE. — Ah! Clavaroche, par égard pour moi!

CLAVAROCHE. — Je vous ai choquée?

(Il l'embrasse.)

JACQUELINE. — Au moins, parlez plus bas.

CLAVAROCHE. — Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter. Mais celui-là, nous n'en voulons guère.

JACQUELINE. — Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE. — Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin....

JACQUELINE. — Eh bien?

CLAVAROCHE. — Non, celui-là ne vaut rien non plus; vous avez un mari de plume; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième; c'est de trouver un *chandelier*.

JACQUELINE. — Un chandelier? Qu'est-ce que voulez dire?

CLAVAROCHE. — Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un châle ou un parapluie au besoin; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire; l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir; bourdonne sans cesse autour d'elle, assiège son oreille d'une pluie de fadaises. Admire-t-on la dame, il se rengorge, et, si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse, c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est; car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversi et au piquet. Comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts, qu'il serre avec amour; il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire et les entrées aux jours de gala; mais le cabinet leur est clos; ce ne sont pas leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables; il a tout ce qu'on voit des femmes et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui; tient-on des propos? c'est sur

son compte, c'est lui qu'on mettra à la porte un beau matin que les valets auront entendu marcher la nuit dans l'appartement de madame; c'est lui qu'on épie en secret; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre; moyennant quoi, l'amant discret et la très innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

JACQUELINE. — Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier*?

CLAVAROCHE. — Eh, mais! c'est que c'est lui qui porte la....

JACQUELINE. — C'est bon, c'est bon, je vous comprends.

CLAVAROCHE. — Voyez, ma chère : parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne âme capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur? Cherchez, voyez, pensez à cela.

(Il regarde à sa montre.)

Sept heures! il faut que je vous quitte. Je suis de semaine aujourd'hui.

JACQUELINE. — Mais, Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne; et puis c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage. Quoi! encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir! C'est une rouerie que vous me proposez.

CLAVAROCHE. — Aimez-vous mieux que je vous perde? et, dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons?

JACQUELINE. — Pourquoi les faire tomber sur un autre?

CLAVAROCHE. — Eh! pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

JACQUELINE. — Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très réellement?

CLAVAROCHE. — Plaisantez-vous? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence? Un amoureux n'est pas un amant!

JACQUELINE. — Eh bien!... mais le temps presse. Qui voulez-vous? Désignez-moi quelqu'un.

CLAVAROCHE, à la fenêtre. — Tenez! voilà, dans votre cour;

trois jeunes gens assis au pied d'un arbre; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux, quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JACQUELINE. — Comment cela serait-il possible? Je ne leur ai jamais dit un mot.

CLAVAROCHE. — Est-ce que tu n'es pas fille d'Ève? Allons? Jacqueline, consentez.

JACQUELINE. — N'y comptez pas; je n'en ferai rien.

CLAVAROCHE. — Touchez là; je vous remercie. Adieu, la très craintive blonde; vous êtes fine, jeune et jolie, amoureuse.... un peu, n'est-il pas vrai, madame! A l'ouvrage! un coup de filet!

JACQUELINE. — Vous êtes hardi, Clavaroche.

CLAVAROCHE. — Fier et hardi; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver.

(Il sort.)

SCÈNE II (Un petit jardin). — FORTUNIO, LANDRY ET GUILLAUME, assis.

FORTUNIO. — Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

LANDRY. — N'allez pas en jaser, au moins; vous me feriez mettre dehors.

FORTUNIO. — Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY. — Promettez-moi de n'en rien dire; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME. — De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO. — Que de pareilles choses existent, cela me fait bondir le cœur. Vraiment, Landry, tu as vu cela?

LANDRY. — C'est bon; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO. — Tu as entendu marcher doucement?

LANDRY. — A pas de loup, derrière le mur.

FORTUNIO. — Craquer doucement la fenêtre?

LANDRY. — Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO. — Puis sur le mur l'ombre d'un homme, quand il a franchi la poterne?

LANDRY. — Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO. — Et une main derrière le volet?

LANDRY. — Tremblante comme la feuille.

FORTUNIO. — Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains?

LANDRY. — Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO. — Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME. — Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline Tu aurais fait là un joli métier!

FORTUNIO. — Je le jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense, je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

GUILLAUME. — Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté! Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry : aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO. — Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette? je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

GUILLAUME. — Te voilà bien avec tes fredaines! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO. — J'aurais voulu être dans l'étude; j'aurais voulu voir tout cela.

GUILLAUME. — Dieu soit béni! c'est notre libraire qui t'empoisonne avec ses romans. Que te revient-il de ce conte? D'être Gros-Jean comme devant. N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour? Eh oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon! tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge, et une fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change? Tous les militaires se ressemblent; qui en aime un en aime cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste, ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la même allure de corps de garde, le même langage et le même plaisir? Ils sont tous faits sur un modèle; à la rigueur, elles peuvent s'y tromper.

FORTUNIO. — Il n'y a pas à causer avec toi; tu passes

tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boule.

GUILLAUME. — Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la belle différence! Avec tes idées romanesques tu deviendras fou à lier. Allons! rentrons; à quoi pense tu? il est l'heure de travailler.

FORTUNIO. — Je voudrais bien avoir été avec Landry cette nuit dans l'étude.

(Ils sortent. Entrent Jacqueline et sa servante.)

JACQUELINE. — Nos prunes seront belles cette année, et nos espaliers ont bonne mine. Viens donc un peu de ce côté-ci, et asseyons-nous sur ce banc.

LA SERVANTE. — C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

JACQUELINE. — En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvrefeuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

LA SERVANTE. — Avec cela que madame n'est pas couverte; elle a voulu descendre en cheveux.

JACQUELINE. — Dis-moi, puisque te voilà : qu'est-ce que c'est donc que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse? Est-ce que je me trompe? Je crois qu'ils nous regardent; ils étaient tout à l'heure ici.

LA SERVANTE. — Madame ne les connaît donc pas! Ce sont les clercs de maître André.

JACQUELINE. — Ah! est-ce que tu les connais, toi, Madelon? Tu as l'air de rougir en disant cela.

LA SERVANTE. — Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les connais de les voir tous les jours; et encore, je dis tous les jours. Je n'en sais rien, si je les connais.

JACQUELINE. — Allons! avoue que tu as rougi. Et, au fait, pourquoi t'en défendre! Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons! lequel préfères-tu? fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela?

LA SERVANTE. — Je ne dis pas qu'il y ait du mal; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables. Il y a là un petit blond; les grisettes de la Grand'Rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

JACQUELINE, s'approchant de la maison. — Qui? celui-là avec sa moustache?

LA SERVANTE. — Oh! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

JACQUELINE. — C'est donc cet autre qui écrit?

LA SERVANTE. — Nenni, nenni; c'est M. Guillaume, un honnête garçon bien rangé: mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié, le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

JACQUELINE. — De qui veux-tu donc parler? Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

LA SERVANTE. — Vous ne voyez pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez! le voilà qui se penche; c'est le petit Fortunio.

JACQUELINE. — Oui-da, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec ses cheveux sur l'oreille et son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là, avec ses yeux bleus? Eh bien! Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maître à danser?

LA SERVANTE. — Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux, ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

JACQUELINE. — Plaisantez-vous, mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

LA SERVANTE. — Un chien regarde bien un évêque et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'insulte à regarder passer les gens?

JACQUELINE. — Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidence là-dessus.

LA SERVANTE. — Quand un garçon tourne la tête, allez! madame, il ne faut guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra pas ce que j'en sais.

JACQUELINE. — J'ai froid. Allez me chercher un châle, et faites-moi grâce de vos propos.

(La servante sort.)

JACQUELINE, seule. — Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres. Holà! Pierre, écoutez.

LE JARDINIER, entrant. — Vous m'avez appelé, madame?

JACQUELINE. — Oui, entrez là; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici; j'ai à lui parler.

(Le jardinier sort. Un instant après entre Fortunio.)

FORTUNIO. — Madame, on se trompe sans doute; on vient de me dire que vous me demandiez.

JACQUELINE. — Asseyez-vous, on ne se trompe pas. — Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous.

FORTUNIO. — Je ne suis que troisième clerc; s'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là; souhaitez-vous que je l'appelle?

JACQUELINE. — Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari?

FORTUNIO. — Puis-je être bon à quelque chose? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

JACQUELINE. — C'est galamment et vaillamment parler; et cependant si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

FORTUNIO. — L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent; mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau.

JACQUELINE. — C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite pour deux motifs : d'abord vous pouvez me trahir, et, en second lieu, même en me servant, prendre de moi mauvaise opinion.

FORTUNIO. — Puis-je me soumettre à quelque épreuve? Je vous supplie de croire en moi.

JACQUELINE. — Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez croire en vous, et ne pas toujours en répondre.

FORTUNIO. — Vous êtes plus belle que je ne suis jeune; de ce que mon cœur sent, j'en réponds.

JACQUELINE. — La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

FORTUNIO. — Personne; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

JACQUELINE. — Non, décidément je ne puis parler; pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

FORTUNIO. — Hélas! madame, je suis bien malheureux! il en sera comme il vous plaira.

JACQUELINE. — C'est que la position où je suis n'a

vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerai-je? non pas tout à fait d'un ami, et cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.

FORTUNIO. — Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter. Je ne puis que répéter mes paroles : je mourrais de bon cœur pour vous.

JACQUELINE. — Ne me le répétez pas trop; c'est le moyen de me faire taire.

FORTUNIO. — Pourquoi ? c'est le fond de mon cœur....

JACQUELINE. — Pourquoi? pourquoi? vous n'en savez rien, et je n'y veux seulement pas penser. Non; ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave, Dieu merci! c'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple; tout homme à votre place en pourrait dire autant.

FORTUNIO. — Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles; mais telles qu'elles sont, Dieu peut les juger.

JACQUELINE. — C'est bon, vous savez votre rôle, et vous ne vous dédisez pas. En voilà assez là-dessus; prenez donc ce siège, et mettez-vous là.

FORTUNIO. — Je le ferai pour vous obéir.

JACQUELINE. — Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme de chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

FORTUNIO. — Oui, madame; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE. — Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand'Rue?

FORTUNIO. — Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE. — Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez, quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de



LE CHANDELIER.
(Dessin original de BIDA.)

l'année elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses: mais chaque mois, presque chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avares, ne font pas faute aux échéances; enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette, en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité »; ces choses-là se payent au grand jour; mais, à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité », qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

FORTUNIO. — Je ne vois pas grand mal à cela.

JACQUELINE. — Maintenant donc, voilà ce qui arrive : le mari, un peu soupçonneux, a fini par apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis; mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidents, plus de mémoires secrets, plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison; qu'il pût entrer et sortir avec assurance; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille à qui on sût qu'il fît sa cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose? ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire. Voilà ce qu'il faudrait trouver.

FORTUNIO. — Dites à votre amie que je m'offre à elle; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE. — Mais si cela se pouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que, pour avoir dans la maison le libre accès dont je vous parle, le confident devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon? Vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance, mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien? Il faudrait qu'un soir, je suppose comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse; qu'il fût prudent, leste et avisé; qu'il se souvînt d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le suivent « Aux audacieux Dieu prête la main. »

FORTUNIO. — Je vous en supplie, servez-vous de moi

JACQUELINE. — Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûre du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste! j'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence, adieu. L'amie, c'est moi; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise.

(Elle sort. — Guillaume et Landry, sur le pas de la porte.)

GUILLAUME. — Holà! Fortunio; maître André est là qui t'appelle.

LANDRY. — Il y a de l'ouvrage sur ton bureau, que fais-tu là hors de l'étude?

FORTUNIO. — Hein? Plaît-il? Que me voulez-vous?

GUILLAUME. — Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY. — Arrive ici; on a besoin de toi. A quoi songe donc ce rêveur?

FORTUNIO. — En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

(Ils sortent.)

ACTE II

SCÈNE I (Un salon). — CLAVAROCHE, devant une glace.

En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des

bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille et au milieu du plus doux transport on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manœuvre, qu'un messager envoyé à la hâte vient nous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre! On court, on vole; il n'est plus temps, le mari est rentré; la pluie tombe : il faut faire le pied de grue une heure durant. Avisez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur! Point; le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilège d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du cœur. En vérité, on représente l'amour avec des ailes et un carquois; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de canards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottes bêtes que les hommes, de se refuser leurs franches lippées pour courir après quoi, de grâce? Après l'ombre de leur orgueil! Mais la garnison dure six mois; on ne peut pas toujours aller au café; les comédiens de province ennuient, on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine; c'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difficile.

(Entre Jacqueline.)

Eh bien! ma chère, qu'avez-vous fait? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Comment vous y êtes-vous prise? vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps?

JACQUELINE. — Le premier venu; je n'en sais rien.

CLAVAROCHE. — Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes, quand il vous plaît de nous endiabler! Et notre mari, comment voit-il la chose! La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée? commence-t-elle à se détourner?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Parbleu! nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave, je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous? Je parierais que je l'ai rencontré comme je montais : un visage affairé et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge? s'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité? porte-t-il déjà vos couleurs? met-il l'écran devant le feu? a-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse? êtes-vous contente de lui?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Et, comme acompte sur ses futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux? a-t-il déjà obtenu quelque grâce? Voyons, franchement, où en êtes vous? Avez-vous croisé le regard? avez-vous engagé le fer? C'est bien le moins qu'on l'encourage pour le service qu'il nous rend.

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Qu'avez-vous donc? Vous êtes rêveuse et vous répondez à demi.

JACQUELINE. — J'ai fait ce que vous m'avez dit.

CLAVAROCHE. — En avez-vous quelque regret?

JACQUELINE. — Non.

CLAVAROCHE. — Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

JACQUELINE. — Non.

CLAVAROCHE. — Verriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie? Laissez donc, tout cela n'est rien.

JACQUELINE. — Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous peut-être raison?

CLAVAROCHE. — Bon! c'est un jeu, c'est une misère; ne m'aimez-vous pas, Jacqueline?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Eh bien donc! qui peut vous fâcher? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Je vous assure que cela m'amuse et que je n'y regarde pas de si près.

JACQUELINE. — Silence! l'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

CLAVAROCHE. — Est-ce notre homme qui est avec lui?

JACQUELINE. — C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

(Entrent maître André et Fortunio.)

MAITRE ANDRÉ. — Non! je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser et qu'il ne soit question que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

CLAVAROCHE. — Peste! vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

MAITRE ANDRÉ. — Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme; j'ai fait mettre le piège à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin; c'est bien fait, je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

JACQUELINE. — C'est bon, je n'ai pas de rancune; obligez-moi de n'en plus parler.

MAITRE ANDRÉ. — Non, je veux que tout le monde le sache. Je l'ai dit partout dans la ville, et j'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

CLAVAROCHE. — Voilà agir en digne mari; je reconnais là maître André.

MAITRE ANDRÉ. — Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous? Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bienvenu.

CLAVAROCHE. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

MAITRE ANDRÉ. — Je vous présente un nouvel hôte; c'est un de mes clercs, capitaine. Hé! hé! *cedant arma togæ.* Ce n'est pas pour vous faire injure; le petit drôle a de l'esprit; il vient faire la cour à ma femme.

CLAVAROCHE. — Monsieur, peut-on vous demander votre nom? Je suis ravi de faire votre connaissance.

(Fortunio salue.)

MAITRE ANDRÉ. — Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaillait à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très nette; et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son zèle. C'est leur secret; nous autres maris nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable, dans une petite ville, n'est pas une chose de peu de prix; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise! nous le recevrons de notre mieux.

FORTUNIO. — Je ferai tout pour m'en rendre digne.

MAITRE ANDRÉ, à Clavaroche. — Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles, il lit fort bien à haute voix; il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parents l'ont bien élevé; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

CLAVAROCHE. — Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service; c'est une chose qui vous est acquise et dont vous pouvez disposer.

FORTUNIO. — Monsieur le capitaine est bien honnête; et je ne sais comment le remercier.

CLAVAROCHE. — Touchez là! L'honneur est pour moi si vous me comptez pour un ami.

MAITRE ANDRÉ. — Allons! voilà qui est à merveille. Vive la joie! La nappe nous attend; donnez la main à Jacqueline, et venez goûter de mon vin.

CLAVAROCHE, bas à Jacqueline. — Maître André ne me paraît pas envisager tout à fait les choses comme je m'y attendais.

JACQUELINE, bas. — Sa confiance et sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui souffle.

CLAVAROCHE, de même. — Mais ce n'est pas cela qu'il nous faut. Si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

JACQUELINE, de même. — J'ai fait ce que vous m'avez dit.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (A l'étude). — GUILLAUME ET LANDRY, travaillant.

GUILLAUME. — Il me semble que Fortunio n'est pas resté longtemps à l'étude.

LANDRY. — Il y a gala ce soir à la maison, et maître André est invité.

GUILLAUME. — Oui; de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

LANDRY. — Il n'est pourtant que troisième clerc; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME. — Après tout, c'est un bon garçon; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY. — Non. Il n'y en aurait pas non plus si on nous eût mis de la noce.

GUILLAUME. — Hum, hum! quelle odeur de cuisine! On fait un bruit là-haut, c'est à ne pas s'entendre.

LANDRY. — Je crois qu'on danse; j'ai vu des violons.

GUILLAUME. — Au diable les paperasses! Je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY. — Sais-tu une chose? J'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME. — Bah! Comment cela?

LANDRY. — Oui, oui. Tout n'est pas clair, et si je voulais un peu jaser....

GUILLAUME. — N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY. — Tu te souviens que j'ai vu l'autre jour un homme escalader la fenêtre : qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME. — Qu'est-ce que c'était? Conte-moi cela.

LANDRY. — J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait : Ne craignez rien, je reviendrai tantôt.

GUILLAUME. — Vraiment! cela n'est pas possible.

LANDRY. — Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME. — Ma foi, s'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus ni moins.

LANDRY. — Cela demande réflexion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances à courir. il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME. — Entends-tu le carillon qu'ils font? Paf, les portes! Clip-clap, les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY. — Oui, c'est la voix de maître André lui-même. Pauvre bonhomme! on se rit bien de lui.

GUILLAUME. — Viens donc un peu sur la promenade; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi! quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent.

(Ils sortent.)

SCÈNE III (La salle à manger). — MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO ET JACQUELINE, à table. — On est au dessert.

CLAVAROCHE. — Allons, monsieur Fortunio, servez donc à boire à Madame.

FORTUNIO. — De tout mon cœur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE. — Fi donc! vous n'êtes pas galant. A la santé de votre voisine.

MAITRE ANDRÉ. — Eh oui! à la santé de ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez ce vin de votre goût

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse....

CLAVAROCHE. — Cette chanson-là est trop vieille. Chantez donc monsieur Fortunio.

FORTUNIO. — Si Madame veut l'ordonner.

MAITRE ANDRÉ. — Hé, hé! le garçon sait son monde.

JACQUELINE. — Eh bien! chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE. — Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit; cela vous ouvrira la voix et vous donnera du montant.

MAITRE ANDRÉ. — Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO. — Je vous remercie, cela m'étoufferait.

CLAVAROCHE. — Bon, bon! Demandez à Madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger.

(Regardant sous la table.)

O ciel! que vois-je? Vos pieds sur le carreau! Souffrez, madame, qu'on apporte un coussin.

FORTUNIO, se levant. — En voilà un sous cette chaise.

(Il le place sous les pieds de Jacqueline.)

CLAVAROCHE. — A la bonne heure, monsieur Fortunio. Je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

MAITRE ANDRÉ. — Oh! oh! le garçon ira loin; il n'y a qu'à lui dire un mot.

CLAVAROCHE. — Maintenant donc, chantez, s'il vous plaît ; nous écoutons de toutes nos oreilles.

FORTUNIO. — Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chanson de table.

CLAVAROCHE. — Puisque Madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

FORTUNIO. — Je ferai donc comme je pourrai.

CLAVAROCHE. — N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à Madame? Voyez, l'occasion se présente.

MAITRE ANDRÉ. — Silence, silence! Laissez-le chanter.

CLAVAROCHE. — Une chanson d'amour surtout, n'est-il pas vrai, monsieur Fortunio! Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

JACQUELINE. — Je vous en prie, Fortunio.

FORTUNIO chante.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

MAITRE ANDRÉ. — En vérité, le petit gaillard est amoureux

comme il le dit; il en a les larmes aux yeux. Allons! garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là.

CLAVAROCHE. — Je ne crois pas à M. Fortunio l'ambition si roturière; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit Madame, et quel est son avis?

JACQUELINE. — Très bien. Donnez-moi le bras et allons prendre le café.

CLAVAROCHE. — Vite, monsieur Fortunio, offrez votre bras à Madame.

JACQUELINE prend le bras de Fortunio; bas en sortant. — Avez-vous fait ma commission?

FORTUNIO. — Oui, madame ; tout est dans l'étude.

JACQUELINE. — Allez m'attendre dans ma chambre, je vous y rejoins dans un instant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV (La chambre de Jacqueline). Entre FORTUNIO.

FORTUNIO. — Est-il un homme plus heureux que moi? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé dans la maison. Elle m'a fait mettre à table à côté d'elle; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle voix, quel sourire! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps; j'ai une joie qui me prend à la gorge; je lui sauterais au cou si je ne me retenais. Non; — plus j'y pense, plus je réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, out est certain; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout à l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux! Allons! ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoux; c'est une commission secrète, et Jacqueline, sûrement, ne tardera pas à venir.

(Entre Jacqueline.)

JACQUELINE. — Etes-vous là, Fortunio.

FOTRUNIO. — Oui. Voilà votre écrin, madame, et ce que vous avez demandé.

JACQUELINE. — Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

FORTUNIO. — Comment vous dire ce que j'éprouve? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

JACQUELINE. — Vous nous avez chanté, à table, une jolie chanson tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite? Me la voulez-vous donner par écrit?

FORTUNIO. — Elle est faite pour vous, madame; je meurs d'amour et ma vie est à vous.

(Il se jette à genoux.)

JACQUELINE. — Vraiment! Je croyais que votre refrain défendît de dire qui on aime.

FORTUNIO. — Ah! Jacqueline, ayez pitié de moi; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, à travers ces charmilles, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grâce à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous cultiviez des fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais; je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre cœur. Hélas! je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

JACQUELINE. — Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours demain.

FORTUNIO. — Que je vous perde si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour! que je vous perde s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous!

JACQUELINE. — Levez-vous donc; si on venait, qu'est-ce qu'on penserait de moi?

FORTUNIO. — Non! je ne me lèverai pas, je ne quitterai pas cette place, que vous ne croyiez à mes paroles. Si nous repoussez mon amour, du moins n'en douterez-vous pas.

JACQUELINE. — Est-ce une surprise que vous faites?

FORTUNIO. — Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs; comment j'ai osé vous parler, je n'en sais rien. Ma raison est perdue; j'aime, je souffre; il faut que vous le sachiez, que vous le voyiez, que vous me plaigniez.

JACQUELINE. — Ne va-t-il pas rester là une heure, ce méchant enfant obstiné? Allons! levez-vous, je le veux.

FORTUNIO, se levant. — Vous croyez donc à mon amour?

JACQUELINE. — Non, je n'y crois pas; cela m'arrange de n'y pas croire.

FORTUNIO. — C'est impossible! vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE. — Bah! on ne se prend pas si vite à trois mots de galanterie.

FORTUNIO. — De grâce! jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper? Je suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aimé personne, si ce n'est vous qui l'ignoriez.

JACQUELINE. — Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO. — Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire?

JACQUELINE. — Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

FORTUNIO. — Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela?

JACQUELINE. — Je vous l'ai déjà dit hier, cela se conçoit; vous êtes jeune, et à l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

FORTUNIO. — Que faut-il faire pour vous convaincre? Je vous en prie, dites-le-moi.

JACQUELINE. — Vous demandez un joli conseil. Eh bien! il faudrait le prouver.

FORTUNIO. — Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime? Quoi, me voilà à genoux devant vous; mon cœur à chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incrédule? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore? Vous niez même ce que je souffre quand je suis prêt à mourir devant vous? Ah! c'est plus cruel qu'un refus? c'est plus affreux que le mépris? L'indifférence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

JACQUELINE. — Debout! on vient. Je vous crois, je vous aime, sortez par le petit escalier, revenez en bas, j'y serai.

(Elle sort.)

FORTUNIO, seul. — Elle m'aime! Jacqueline m'aime! elle s'éloigne, elle me quitte ainsi! Non! je ne puis descendre

encore. Silence! on approche; quelqu'un l'a arrêtée; on vient ici. Vite, sortons!

(Il lève la tapisserie.)

Ah! la porte est fermée en dehors, je ne puis sortir; comment faire? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent.

CLAVAROCHE, en dehors. — Venez donc, venez donc un peu.

FORTUNIO. — C'est le capitaine qui monte avec elle. Cachons-nous vite et attendons; il ne faut pas qu'on me voie ici.

(Il se cache dans le fond de l'alcôve. — Entrent Clavaroche et Jacqueline.)

CLAVAROCHE, se jetant sur un sofa. — Parbleu! madame, je vous cherchais partout; que faisiez-vous donc toute seule?

JACQUELINE, à part. — Dieu soit loué, Fortunio est parti!

CLAVAROCHE. — Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie? Et justement vous nous laissez ensemble quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

FORTUNIO, caché. — C'est singulier; que veut dire ceci?

CLAVAROCHE, ouvrant l'écrin qui est sur la table. — Voyons un peu. Sont-ce des anneaux? et dites-moi, qu'en voulez-vous faire? Est-ce que vous faites un cadeau?

JACQUELINE. — Vous savez bien que c'est notre fable.

CLAVAROCHE. — Mais, en conscience, c'est de l'or? Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir.... A propos, que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié!

FORTUNIO, caché. — Initié? à quel mystère? est-ce de moi qu'il veut parler?

CLAVAROCHE. — La chaîne est belle; c'est bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO, de même. — Ah! il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE. — Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre! Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir.

FORTUNIO, de même. — Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE. — Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO, de même. — Rendre la chaîne! et pourquoi donc?

CLAVAROCHE. — Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'œil pour tout de bon.

FORTUNIO, de même. — Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve? suis-je éveillé? Qu'est-ce donc que ce Clavaroche?

CLAVAROCHE. — Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

JACQUELINE. — Qui peut savoir ce qui arrivera? Avec ce caractère-là il n'y a jamais rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

FORTUNIO, de même. — Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes.

CLAVAROCHE. — Je suis d'avis de le congédier.

JACQUELINE. — Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité.

CLAVAROCHE. — Tu crois?

FORTUNIO, de même. — Sang du Christ! il est son amant.

CLAVAROCHE. — Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout à fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin, et le mettre aux lisières. Si les soupçons de maître André lui revenaient jamais en tête, eh bien! alors on aurait à portée votre M. Fortunio, pour les détourner de nouveau. Je le tiens pour poisson d'eau vive; il est friand de l'hameçon.

JACQUELINE. — Il me semble qu'on a remué.

CLAVAROCHE. — Oui, j'ai cru entendre un soupir.

JACQUELINE. — C'est probablement Madeleine; elle range dans le cabinet.

ACTE III

SCÈNE I (Le Jardin). — Entrent JACQUELINE ET LA SERVANTE.

LA SERVANTE. — Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout à l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade qui doit avoir lieu cette nuit.

JACQUELINE. — Une embuscade! en quel lieu? pour quoi faire?

LA SERVANTE. — Dans l'étude, le clerc affirmait que la nuit dernière il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous, dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

JACQUELINE. — Tu ne te trompes pas, Madelon?

LA SERVANTE. — Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service. J'ai mon ouvrage qui m'attend.

JACQUELINE. — C'est bien, et vous pouvez compter que je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin? où est-il? j'ai à lui parler.

LA SERVANTE. — Il n'est pas venu à l'étude; le jardinier, à ce que je crois, l'a aperçu; mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout à l'heure de tous les côtés du jardin. Tenez! voilà M. Guillaume, le premier clerc, qui le cherche encore; le voyez-vous passer là-bas?

GUILLAUME, au fond du théâtre. — Holà! Fortunio! Fortunio! holà! où es-tu?

JACQUELINE. — Va, Madelon, tâche de le trouver.

(Madelon sort. — Entre Clavaroche.)

CLAVAROCHE. — Que diantre se passe-t-il donc ici? Comment, moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas; les clercs me regardent de travers, et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie? et à quel propos maltraite-t-on les gens?

JACQUELINE. — Nous n'avons pas sujet de rire; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois : nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

CLAVAROCHE. — A l'action? que voulez-vous dire?

JACQUELINE. — Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers.

CLAVAROCHE. — N'est-ce que cela qui vous inquiète?

JACQUELINE. — Assurément; que voulez-vous de pire? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque nous sommes avertis, ce n'est pas là le difficile; mais du moment que maître André agit sans rien dire, nous avons tout à craindre de lui.

CLAVAROCHE. — Vraiment! c'est là toute l'affaire, et il n'y a pas plus de mal que cela?

JACQUELINE. — Êtes-vous fou? comment est-il possible que vous en plaisantiez?

CLAVAROCHE. — C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux? eh bien! qu'il crie; quel inconvénient? Il veut se mettre en embuscade? qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les clercs sont-ils de la partie? qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très humble serviteur! eh! qu'ils surprennent, je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui nous gêne?

JACQUELINE. — Je ne comprends rien à ce que vous dites.

CLAVAROCHE. — Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur? Comment! nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne! Allons! vite, avertissez-le.

JACQUELINE. — J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

CLAVAROCHE. — Bon! cela est impossible; il est par là quelque part dans vos jupes; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au porte-manteau.

JACQUELINE. — Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai demandé où il était sans trop savoir pourquoi moi-même; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

CLAVAROCHE. — Hé! ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice! Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les privilèges de l'amour.

JACQUELINE. — Pour ce soir? et dans quel dessein?

CLAVAROCHE. — Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à

la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que ces pauvres clercs qui se vont donner bien du mal ne trouvent personne au logis? Fi donc! nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides; il faut leur dépêcher quelqu'un.

JACQUELINE. — Cela ne sera pas; trouvez autre chose; vous avez là une idée horrible, et je ne puis consentir.

CLAVAROCHE. — Pourquoi horrible? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même; car le moindre mot en ce monde vaut mieux que le plus gros écrit. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer : que ce garçon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

JACQUELINE. — On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

CLAVAROCHE. — On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître, et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

JACQUELINE. — Oui.

CLAVAROCHE. — Eh bien donc! puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin comme hier, la première chose venue, cela suffira. Songez donc que, si nous n'employons ce moyen, nous en avons pour une année entière. Maître André s'embusque aujourd'hui, il se rembusquera demain, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous suprenne. Moins il trouvera, plus il cherchera; mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

JACQUELINE. — C'est impossible! il n'y faut pas songer.

CLAVAROCHE. — Un rendez-vous dans un jardin n'est pas d'ailleurs un si gros péché. A la rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez qu'à ne pas descendre. On ne trouvera que le jeune homme, et il s'en tirera toujours. Il serait

plaisant qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est innocente quand elle l'est. Allons! vos tablettes, et prenez-moi le crayon que voici.

JACQUELINE. — Vous n'y pensez pas, Clavaroche; c'est un guet-apens que vous faites là.

CLAVAROCHE, lui présentant un crayon et du papier. — Écrivez donc, je vous en prie : « A minuit, ce soir, au jardin. »

JACQUELINE. — C'est envoyer un enfant dans un piège, c'est le livrer à l'ennemi.

CLAVAROCHE. — Ne signez pas, c'est inutile.

(Il prend le papier.)

Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul, et profiter du temps qu'il fait. Je pense, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire.

JACQUELINE. — Ce mot d'écrit sera un témoin.

CLAVAROCHE. — Fi donc! nous autres gens de cœur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme? Que pourrions-nous y gagner? en serions-nous donc moins coupables de ce qu'un crime serait partagé? D'ailleurs vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés. Allons! je vais donner cette lettre au jardinier, Fortunio l'aura tout de suite. Venez; les vautours ont leur proie, et l'oiseau de Vénus, la pâle tourterelle, peut dormir en paix sur son nid.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Une charmille). — FORTUNIO, seul, assis sur l'herbe.

Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui des soupçons tombés sur un autre; lui laisser croire qu'on l'aime, le lui dire au besoin, troubler peut-être bien des nuits tranquilles; remplir de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien accorder; rester immobile et inanimée dans une œuvre de vie et de mort; tromper; mentir, — mentir du fond du cœur; faire de son cœur un

appât; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés; voilà ce qui fait sourire une femme! voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait.

(Il se lève.)

C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine, ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion; il la réveille, il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. A tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre, elle voit un jeune homme au bas; qui est-ce? elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage; est-il bon ou méchant discret ou perfide, sensible ou insouciant? elle n'en sait rien; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle, elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle joue à rouge ou noir. Si elle s'était aussi bien adressée à Guillaume qu'à moi, que serait-il arrivé de cela? Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son cœur lui servît à autre chose qu'à respirer. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il n'en aurait pas vu davantage; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André; il ne se serait point jeté à genoux, il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servît de lui à son insu, pour détourner les soupçons d'un mari? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans sans lui dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé à merveille, et personne ne pourrait se plaindre le jour où la vérité viendrait.

(Il se rassoit.)

Pourquoi s'est-elle adressée à moi? Savait-elle donc que

je l'aimais? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume? Est-ce hasard? est-ce calcul? Peut être au fond se doutait-elle que je n'étais pas indifférent. M'avait-elle vu à cette fenêtre? S'était-elle jamais retournée le soir quand je l'observais dans le jardin? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piège qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable; elle n'y a vu qu'une occasion.

Est-ce bien sûr? N'y a-t-il rien autre chose? Quoi! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter! Quoi! elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre? O Dieu juste! s'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire et dans quel abîme suis-je tombé?

(Il se lève.)

Non, tant d'horreur n'est pas possible! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : « Je vous aime », elle voulait dire : « Aimez-moi ». Non, Jacqueline n'est pas méchante; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah! insensé, tu l'aimes! tu l'aimes : tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi!

(Entre Madelon.)

MADELON. — Ah, Dieu merci! je vous trouve enfin; madame vous demande, elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

FORTUNIO. — Sais-tu ce qu'elle a à me dire? Je ne saurais y aller maintenant.

MADELON. — Vous avez donc affaire aux arbres? Elle est bien inquiète, allez! toute la maison est en colère.

LE JARDINIER, entrant. — Vous voilà donc, monsieur? on

vous cherche partout; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

FORTUNIO, lisant. — « A minuit, ce soir, au jardin. »

(Haut.)

C'est de la part de Jacqueline?

LE JARDINIER. — Oui, monsieur; y a-t-il une réponse?

GUILLAUME, entrant. — Que fais-tu donc, Fortunio? on te demande dans l'étude.

FORTUNIO. — J'y vais, j'y vais.

(Bas à Madelon.)

Qu'est ce que tu disais tout à l'heure? Quelle inquiétude a ta maîtresse?

MADELON, bas. — C'est un secret; maître André s'est fâché.

FORTUNIO, de même. — Il s'est fâché? Pour quelle raison?

MADELON, de même. — Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude; c'est moi qui ai découvert cela, et si je vous le dis, dame! c'est que je pense que vous n'y êtes pas indifférent.

FORTUNIO. — Pourquoi se cacher dans l'étude?

MADELON. — Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO. — En vérité? est-ce possible?

LE JARDINIER. — Y a-t-il réponse, monsieur?

FORTUNIO. — J'y vais moi-même; allons, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III (Une chambre). — JACQUELINE, seule.

Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger? Je n'enverrai pas ce jenne homme à un péril si affreux. Ce Clavaroche est sans pitié; tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité; puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien! soit; je ne rends pas le mal pour le bien.

(Entre Fortunio.)

On a dû vous remettre un billet de ma part; l'avez vous lu?

FORTUNIO. — On me l'a remis, et je l'ai lu; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE. — C'est inutile, j'ai changé d'avis; déchirez-le, et n'en parlons plus.

FORTUNIO. — Puis-je vous servir à quelque autre chose?

JACQUELINE, à part. — C'est singulier, il n'insiste pas.

(Haut.)

Mais non, je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

FORTUNIO. — La voilà. Sont-ce tous vos ordres?

JACQUELINE. — Oui, — je crois que oui. Qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle, ce me semble.

FORTUNIO. — Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE. — Je l'aime beaucoup, cette chanson, elle a un petit air naïf qui va avec votre coiffure, et elle est bien faite pour vous.

FORTUNIO. — Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE. — Oui, voyez-vous! j'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir; mais j'ai réfléchi, c'est une folie; je vous ai trop vite écouté. — Mettez-vous donc au piano et chantez-moi votre romance.

FORTUNIO. — Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

JACQUELINE. — Et pourquoi donc? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice? J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez bon gré, mal gré. Est-ce que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là?

(Elle place la chanson sur le piano.)

FORTUNIO. — Ce n'est pas mauvaise volonté; je ne puis rester plus longtemps et maître André a besoin de moi.

JACQUELINE. — Il me plaît assez que vous soyez grondé, asseyez-vous là et chantez.

FORTUNIO. — Si vous l'exigez, j'obéis.

(Il s'assoit.)

JACQUELINE. — Eh bien! à quoi pensez-vous donc? Est-ce que vous attendez qu'on vienne?

FORTUNIO. — Je souffre, ne me retenez pas.

JACQUELINE. — Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas? Eh bien! que fait-il donc? Allons, voyons! si vous chantez, je vous donnerai le bout de ma mitaine.

FORTUNIO. — Tenez! Jacqueline, écoutez-moi : vous

auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE. — Qu'est-ce que vous dites? de quoi parlez-vous?

FORTUNIO. — Oui, vous auriez mieux fait de me le dire; oui, devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

JACQUELINE. — Tout fait pour moi? qu'entendez-vous par là?

FORTUNIO. — Ah! Jacqueline, Jacqueline! il faut que vous l'aimiez beaucoup, il doit vous en coûter de mentir et de railler ainsi sans pitié.

JACQUELINE. — Moi, je vous raille? Qui vous l'a dit?

FORTUNIO. — Je vous en supplie, ne mentez pas davantage; en voilà assez; je sais tout.

JACQUELINE. — Mais enfin, qu'est-ce que vous savez?

FORTUNIO. — J'étais hier dans votre chambre lorsque Clavaroche était là.

JACQUELINE. — Est-ce possible? Vous étiez dans l'alcôve?

FORTUNIO. — Oui, j'y étais; au nom du ciel! ne dites pas un mot là-dessus.

(Un silence.)

JACQUELINE. — Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être, et pourrait, sinon pardonner, du moins excuser ma conduite; mais vous êtes malheureusement une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée et j'attends.

FORTUNIO. — N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

JACQUELINE. — Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas droit d'en douter. Je dois même dire que, si vous l'oubliiez, j'aurais encore moins le droit de m'en plaindre. Mon imprudence doit porter sa peine. C'est sans vous connaître, monsieur, que je me suis adressée à vous. Si cette circonstance rend ma faute moindre, elle rendait mon danger plus grand. Puisque je m'y suis exposée, traitez-moi donc comme vous l'entendrez. Quelques paroles échangées hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi croire que votre orgueil est la seule personne offensée. Si cela est, que ces deux jours s'oublient; plus tard, nous en reparlerons.

FORTUNIO. — Jamais; c'est le souhait de mon cœur.

JACQUELINE. — Comme vous voudrez; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence; mais il existe une autre personne dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO. — Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE. — Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous? Ce que vous jugerez convenable sera reçu par moi comme une grâce, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous? Répondez.

FORTUNIO. — Je n'exige rien; vous l'aimez, soyez en paix tant qu'il vous aimera.

JACQUELINE. — Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniez à vous en repentir, je vous répète que toute condition sera reçue, imposée par vous. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-je dès à présent réparer autrement mes torts? Est-il en ma disposition quelque moyen de vous obliger? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour vous laisser de moi un souvenir moins désavantageux. Que puis-je faire? je suis à vos ordres.

FORTUNIO. — Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

(Il va pour sortir et prend sa romance.)

JACQUELINE. — Ah! Fortunio, laissez-moi cela.

FORTUNIO. — Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de vos excuses, de sacrifices et de réparations! il s'agit bien de votre Clavaroche et de sa sotte vanité! il s'agit bien de mon orgueil! Vous croyez donc l'avoir blessé? Vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner? Je ne m'en souviens seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc que je n'en sens rien? Quand je vous parle de deux ans de souffrances,

vous croyez donc que je fais comme vous? Eh quoi! vous me brisez le cœur, vous prétendez vous en repentir, et c'est ainsi que vous me quittez! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret; vous rougissez, vous détournez la tête; ce que je souffre vous fait pitié; vous me voyez, vous comprene votre œuvre; et la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez! Ah! elle est au cœur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. O Dieu! la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'ici.

(Il s'appuie sur un meuble.)

JACQUELINE. — Pauvre enfant! je suis bien coupable. Tenez, respirez ce flacon.

FORTUNIO. — Ah! gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne; ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heureux, ni habile; je ne saurais à l'occasion forger un profond stratagème. Insensé! j'ai cru être aimé! oui, parce que vous m'aviez souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos yeux semblaient chercher mes yeux et m'inviter comme deux anges à un festin de joie et de vie; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, et qu'un vain son en était sorti; oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais cru qu'on aimait ainsi! Quelle misère! Est-ce à une parade que votre sourire m'avait félicité de la beauté de mon cheval? Est-ce le soleil, dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure, d'où je suivais, depuis deux ans, vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingéniait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer!

JACQUELINE. — Pauvre enfant!

FORTUNIO. — Oui, pauvre enfant! dites-le encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier je suis assis à terre, je me frappe le cœur et le front; je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. A l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni

amour ni haine, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu; comment se peut-il que vous que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais.... Ah! je vous accuse, vous que j'aime plus que ma vie! ô ciel! vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

JACQUELINE. — Calmez-vous, venez, calmez-vous.

FORTUNIO. — Et à quoi suis-je bon, grand Dieu! sinon à vous donner ma vie? sinon au plus chétif usage que vous voudrez faire de moi? sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine? J'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi! ma place était à votre table, j'allais compter dans votre existence. Vous alliez dire à la nature entière, à ces jardins, à ces prairies, de me sourire comme vous; votre belle et radieuse image commençait à marcher devant moi, et je la suivais; j'allais vivre.... Est-ce que je vous perds, Jacqueline? est-ce que j'ai fait quelque chose pour que vous me chassiez? pourquoi donc ne voulez-pas faire encore semblant de m'aimer?

(Il tombe sans connaissance.)

JACQUELINE, courant à lui. — Seigneur mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? Fortunio, revenez à vous.

FORTUNIO. — Qui êtes-vous? laissez-moi partir.

JACQUELINE. — Appuyez-vous, venez à la fenêtre; de grâce, appuyez-vous sur moi; posez ce bras sur mon épaule, je vous en supplie, Fortunio.

FORTUNIO. — Ce n'est rien; me voilà remis.

JACQUELINE. — Comme il est pâle, comme son cœur bat! Voulez-vous vous mouiller les tempes? prenez ce coussin, prenez ce mouchoir; vous suis-je tellement odieuse que vous me refusiez cela!

FORTUNIO. — Je me sens mieux, je vous remercie.

JACQUELINE. — Comme ces mains-là sont glacées! Où allez-vous? vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un instant. Puisque je vous fais tant souffrir, laissez-moi du moins vous soigner.

FORTUNIO. — C'est inutile, il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire; je n'étais pas maître de mes paroles.

JACQUELINE. — Que voulez-vous que je vous pardonne? Hélas! c'est vous qui ne pardonnez pas. Mais qui vous presse? pourquoi me quitter? vos regards cherchent quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas? Restez en

repos, je vous en conjure. Pour l'amour de moi, Fortunio! vous ne pouvez sortir encore.

FORTUNIO. — Non! adieu; je ne puis rester.

JACQUELINE. — Ah! je vous ai donc fait bien du mal!

FORTUNIO. — On me demandait quand je suis monté; adieu, madame, comptez sur moi.

JACQUELINE. — Vous reverrai-je?

FORTUNIO. — Si vous voulez.

JACQUELINE. — Monterez-vous ce soir au salon?

FORTUNIO. — Si cela vous plaît.

JACQUELINE. — Vous partez donc? — encore un instant!

FORTUNIO. — Adieu! Adieu! je ne puis rester.

(Il sort.)

JACQUELINE, appelle. — Fortunio! écoutez-moi!

FORTUNIO, rentrant. — Que me voulez-vous, Jacqueline?

JACQUELINE. — Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon; je ne veux revenir sur rien; je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère; j'ai été fausse et déloyale : je ne peux pas vous quitter ainsi.

FORTUNIO. — Je vous pardonne de tout mon cœur.

JACQUELINE. — Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous? que voulez-vous faire? comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici?

FORTUNIO. — Vous m'aviez fait demander.

JACQUELINE. — Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu?

FORTUNIO. — Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

JACQUELINE. — Pourquoi pour me rendre service?

FORTUNIO. — Madelon m'a dit quelques mots....

JACQUELINE. — Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin!

FORTUNIO. — Le premier mot que je vous aie dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE. — Vous le saviez et vous veniez? Songez-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'un guet-apens.

FORTUNIO. — Je savais tout.

JACQUELINE. — Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison; que sais-je? c'est horrible à dire.

FORTUNIO. — Je savais tout.

JACQUELINE. — Vous saviez tout? vous saviez tout? Vous étiez caché là, hier, dans cette alcôve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai? vous saviez encore tout, n'est-ce pas!

FORTUNIO. — Oui.

JACQUELINE. — Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue? vous saviez que j'aime Clavaroche et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut, que je joue une comédie? que là, hier, je vous ai pris pour dupe? que je suis lâche et méprisable?que je vous expose à la mort par plaisir? Vous saviez tout vous, en étiez sûr? Eh bien! eh bien... qu'est-ce que vous savez maintenant?

FORTUNIO. — Mais, Jacqueline, je crois... je sais...

JACQUELINE. — Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure; et que je te le demande à genoux?

SCÈNE IV (La salle à manger). — MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO ET JACQUELINE, à table.

MAITRE ANDRÉ. — Grâces au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis et tous amis. Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner.

JACQUELINE. — Donnez-moi donc à boire, monsieur Fortunio.

CLAVAROCHE, bas. — Je vous répète que votre clerc m'ennuie; faites-moi la grâce de le renvoyer.

JACQUELINE, bas. — Je fais ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ. — Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

JACQUELINE. — Monsieur Fortunio, donnez-moi ce coussin.

CLAVAROCHE, bas. — Me croyez-vous un autre maître André? Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE. — J'ai fait ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ. — Mais je l'ai conté à tout le monde; il faut que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je suis; et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit.

JACQUELINE. — Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE, bas. — En voilà assez, Jacqueline, et je com-

prends ce que cela signifie. Ce n'est pas là ce que je vous ai dit.

MAITRE ANDRÉ. — Oui! aux amours de Fortunio!

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse.

FORTUNIO. — Cette chanson-là est bien vieille : chantez donc, monsieur Clavaroche!



IL NE FAUT JURER DE RIEN

COMÉDIE EN 3 ACTES, PUBLIÉE EN 1836, REPRÉSENTÉE EN 1848

PERSONNAGES

VAN BUCK, négociant.
VALENTIN VAN BUCK, son neveu.
UN ABBÉ.
UN MAITRE DE DANSE.
UN AUBERGISTE.
UN GARÇON.
LA BARONNE DE MANTES.
CÉCILE, sa fille.

La scène est à Paris dans la première partie de l'acte premier, et ensuite au château de la baronne.

ACTE I

SCÈNE (La chambre de Valentin). — VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK. — Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN. — Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK. — Restez assis ; j'ai à vous parler.

VALENTIN. — Asseyez-vous ; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, s'asseyant. — Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas ; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN. — Oh ! oh ! voilà qui est debuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK. — Monsieur, veuillez garder le silence et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!).... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté....

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK. — Non, monsieur; n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne, mais, finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK. — Non, monsieur; je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle. Si je n'avais pas vendu du guingans à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton, vous vous oubliez; vous avez mieux commencé que cela.

VAN BUCK. — Sacrebleu! tu te moques de moi? Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin : soixante louis! te railles-tu des gens? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!), quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec des gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que

toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes; tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra. Je t'en réponds. Va, va! un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN. — Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Epargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut; qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante mille livres de rente....

VAN BUCK. — Cinquante.

VALENTIN. — Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente....

VAN BUCK. — Cinquante, cinquante; pas un denier de plus.

VALENTIN. — Soixante; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK. — Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN. — Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure; et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets : voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre et que mes amis ne le sont pas : tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état :

faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entre-sol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose si je descendais d'un beau cheval pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien! vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingans; et plût à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même; mais c'est pourquoi je ne m'attelle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez! mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie, je vais demander le chocolat.

(Il sonne. On sert à déjeuner.)

VAN BUCK. — Quel déjeuner! Le diable m'emporte! tu vis comme un prince.

VALENTIN. — Eh, que voulez-vous! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire.

(Ils s'attablent.)

VAN BUCK. — Je suis sûr que parce que je me mets là tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN. — Moi? Pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK. — C'est bon, c'est bon ; il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose. Tu devrais bien te marier.

VALENTIN. — Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que vous dites?

VAN BUCK. — Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge et que tu devrais te marier.

VALENTIN. — Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

VAN BUCK. — Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais,

parbleu! bien à plaindre quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur la table pour t'égayer demain matin au réveil! Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux! Tu as des dettes, je te les payerai ; une fois marié, tu te rangeras. Mlle de Mantes a tout ce qu'il faut....

VALENTIN. — Mlle de Mantes! Vous plaisantez?

VAN BUCK. — Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux....

VALENTIN. — Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
De l'épouser si elle voulait.

VAN BUCK. — Non; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé, tu lui plais.

VALENTIN. — Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK. — Cela ne fait rien; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN. — En vérité?

VAN BUCK. — Je t'en donne ma parole.

VALENTIN. — Eh bien donc! elle me déplaît.

VAN BUCK. — Pourquoi?

VALENTIN. — Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK. — Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN. — Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK. — Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN. — Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK. — J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins, en somme, que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi ; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées et vivre en repos?

VALENTIN. — Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, je vais vous répondre : prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK. — Voyons, quel est ton sentiment?

VALENTIN. — Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien; qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos.

VAN BUCK. — De qui diantre me parles-tu?

VALENTIN. — De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK. — Que le diable t'emporte et moi avec! Je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN. — Pourquoi? Il me semble tout simple....

VAN BUCK. — Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun.

(Il se lève.)

Allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui, la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK. — Non, monsieur; mais, en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter....

VALENTIN. — Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK, se rassayant. — Eh bien! quand je l'aurais lu?

VALENTIN. — Vous me parlez de mariage; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK. — Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement?

VALENTIN. — Soit; trinquons à cœur ouvert; je ne serai compris de vous que si vous vouliez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens. Faut-il m'expliquer sans réserve?

VAN BUCK. — Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN. — J'avais seize ans et je sortais du collège, quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide échangé entre

ma belle et moi me fait bondir le cœur de joie : nous allions être seuls ! Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire vînt me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK. — C'est-à-dire qu'en franc libertin tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as eu peur que les autres te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN. — Vous l'avez dit : j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK. — Bah ! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN. — Comme il vous plaira; c'est la mienne; dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK. — Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

VALENTIN. — Je ne prétends rien, et je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et quand je vois une femme, ne pas l'épouser; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK. — Fi donc! Mlle de Mantes est sage et bien élevée; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN. — A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! Elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous. Quelle éducation a-t-elle reçue? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures? A-t-elle une femme de chambre adroite, un

escalier dérobé? A-t-elle vu *la Tour de Nesle*, et lit-elle les romans de M. de Balzac? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sofa élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sombre et muette? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne? Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard et revenir bâiller? Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano pour se promener sous les charmilles, en chuchotant avec un hussard? Va-t-elle aux eaux? A-t-elle des migraines?

VAN BUCK. — Jour de Dieu! qu'est-ce que tu dis là?

VALENTIN. — C'est que, si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'chose; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors, qui peut rien prévoir?

VAN BUCK. — Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on les suivît?

VALENTIN. — Non; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons! mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK. — Tu refuses Mlle de Mantes?

VALENTIN. — Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK. — Tu me feras damner; tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances : cette fille-là sera très riche un jour. Tu me ruineras et tu iras au diable; voilà tout ce qui arrivera. — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu veux?

VALENTIN. — Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air si cela vous convient.

VAN BUCK. — Je me soucie bien de prendre l'air! Je te déshérite si tu refuses de te marier.

VALENTIN. — Vous me déshéritez, mon oncle?

VAN BUCK. — Oui, par le ciel! j'en fais serment! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

VALENTIN. — Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix?

VAN BUCK. — Par écrit, insolent que tu es.

VALENTIN. — Et à qui laisserez-vous votre bien? Vous fonderez donc un prix de vertu ou un concours de grammaire latine?

VAN BUCK. — Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN. — Il n'y a plus de loterie ni de jeu; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK. — Je quitterai Paris; je retournerai à Anvers; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN. — Et moi, je m'en irai à Alger; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Éthiopienne, et je vous ferai vingt-quatre petits-neveux noirs comme de l'encre et bêtes comme des pots.

VAN BUCK. — Jour de ma vie! si je prends ma canne....

VALENTIN. — Tout beau, mon oncle; prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK, l'embrassant. — Ah, malheureux! tu abuses de moi.

VALENTIN. — Écoutez-moi : le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK. — De quoi s'agit-il? dépêche-toi.

VALENTIN. — Promettez-moi d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK. — Je ne le puis sans rien savoir.

VALENTIN. — Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK. — Eh bien! soit, je te le promets.

VALENTIN. — Si vous voulez que j'épouse Mlle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gant dont nous parlions.

VAN BUCK. — Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN. — Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que, si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BUCK. — Certainement. Quelle apparence.....

VALENTIN. — Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que sa fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon : j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande; le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK. — Mais tu m'effrayes. Qu'est-ce que tu veux faire? à quel titre te présenter?

VALENTIN. — C'est mon affaire; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château; j'ai besoin d'air, et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

VAN BUCK. — Deviens-tu fou? et que prétends-tu faire? Séduire une jeune fille en huit jours? Faire le galant sous un nom supposé? La belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

VALENTIN. — Il est deux heures, allez-vous-en chez vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Au château). — LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE. La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.

LA BARONNE. — C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ. — Vous le teniez il y a un quart d'heure; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE. — Si mademoiselle veut encore faire la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE. — Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE. — Mme la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ. — Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE. — C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ. — Plaît-il?

LA BARONNE. — Ah! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ. — J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE. — Où donc?

L'ABBÉ. — A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE. — Mais oui, très bien. Tout le monde

pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis en ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE. — Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE. — Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE. — Fi donc! c'est une chose horrible. Tenez, voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? Vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE. — C'est une chose inconcevable que je ne trouve plus mon peloton bleu.

CÉCILE. — Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

LA BARONNE. — Parce que c'est indécent. — Avez-vous lu *Jocelyn?*

L'ABBÉ. — Oui, madame; il y a de beaux vers; mais le fond, je vous l'avouerai....

LA BARONNE. — Le fond est noir; tout le pet meuble l'est; vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE. — Mais, maman, miss Clary valse bien, et Mlles de Raimbaut aussi.

LA BARONNE. — Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ. — Moi, madame, sur miss Clary?

LA BARONNE. — Eh! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge, où est-il passé?

L'ABBÉ. — Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent et de la facilité.

CÉCILE. — Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE. — Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ. — Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE. — Ah! c'est vrai; Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE. — Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ. — Je ne vois pas entrer de voitures; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE, s'approchant. — Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE. — Non. Ah! oui. Il va venir quelqu'un; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. — C'est un parti. Etes-vous coiffée?

CÉCILE. — Un parti?

LA BARONNE. — Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; — non, je n'en sais rien; très bien; allez danser.

CÉCILE. — Mais, maman, je voulais vous dire....

LA BARONNE. — C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

(Entre Van Buck.)

VAN BUCK. — Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE. — Ah bah! vraiment, il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK. — J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu....

LA BARONNE. — Vous ne voulez pas boire quelque chose? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous?

VAN BUCK. — Mon neveu, madame, est bien fâché....

LA BARONNE. — Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAITRE DE DANSE. — Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE. — Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour. — Dites-moi donc, vous,

(Bas à Van Buck.)

est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK. — J'en ai peur; et s'il faut tout dire....

LA BARONNE. — Ah bah! il refuse! Eh bien! c'est joli.

VAN BUCK. — Mon Dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père....

LA BARONNE. — Enfin, il refuse, pas vrai? C'est manqué?

VAN BUCK. — Mais, madame, si je pouvais sans mentir....

(On entend un grand tumulte au dehors.)

LA BARONNE. — Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ. — Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE. — Ah! mon Dieu! un mort qui m'arrive! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras.

(Ils sortent.)

ACTE II

SCÈNE I (Une allée sous une charmille). — Entrent VAN BUCK ET VALENTIN, qui a le bras en écharpe.

VAN BUCK. — Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras?

VALENTIN. — Il n'y a rien de plus possible; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

VAN BUCK. — Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance!

VALENTIN. — Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter ainsi incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné : il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute, mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK. — Que vas-tu faire? et quel est ton dessein?

VALENTIN. — Je ne viens pas du tout ici pour épouser Mlle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée, et jusqu'ici tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant il s'agit de savoir si tout le

reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet....

VAN BUCK. — C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

VALENTIN. — Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK. — Mais, mon neveu.

VALENTIN. — Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK. — C'est un guêpier incompréhensible, et il est inouï que je sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi!

VALENTIN. — Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai sera bien dit; ce que j'essayerai, bien essayé, et ce que je pourrai faire bien fait : vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tout cas.

VAN BUCK. — Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses.... — Je vous prie de remarquer que, si vous allez vous prévaloir.... — Miséricorde! comme tu y vas!

VALENTIN. — Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez présentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de Mlle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? il aime. O mon oncle Van Buck! rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK. — De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN. — Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration; secondement, écrire plusieurs billets; troisièmement gagner la fille de chambre; quatrièmement, rôder dans les petits coins; cinquièmement, prendre l'empreinte

serrures avec de la cire à cacheter; sixièmement, faire une échelle de cordes, et couper les vitres avec ma bague; septièmement, me mettre à genoux par terre en récitant *la Nouvelle Héloïse*; et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau, mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK. — Tu es un roué et un imprudent; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN. — Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse Mlle de Mantes; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK. — C'est un piège que tu m'as tendu; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN. — Et que pensiez-vous donc prévoir quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK. — Mais, mon ami, je pensais, je croyais, — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme, par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien.... Mais que diable! tu es effrayant.

VALENTIN. — Tenez! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-vous dans la charmille. Vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK. — Tu l'épouseras si elle te reçoit mal?

(Il se cache dans la charmille.)

VALENTIN. — Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh! que voulez-vous! c'est qu'on est pâle; il n'y au monde que cela :

Un jeune malade à pas lents....

Surtout pas de bruit; voici l'instant critique; respectez

la foi des serments. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés.

(Entre Cécile, un livre à la main.)

VALENTIN. — Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois?

CÉCILE. — C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part. — Foulure! voilà un vilain mot.

(Haut.)

C'est trop de grâce que vous me faites, il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

CÉCILE. — Vous a-t-on servi à déjeuner?

VALENTIN. — Vous êtes trop bonne; de toutes les vertus de votre sexe, l'hospitalité est la moins connue, et on ne la trouve nulle part ausi douce, aussi précieuse que chez vous; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne....

CÉCILE. — Je vais dire qu'on vous monte un bouillon....

(Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant. — Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté ! quelle pudeur divine! On ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN. — Un moment, mon oncle, un moment; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK. — Pourquoi pas? il n'en faut pas plus; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là! Allons tout dire à la baronne ; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN. — Bouillon! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là? Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK. — Plaisantez-vous? où est votre parole? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance comme d'un manteau pour vos méchants desseins? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve? Jour de Dieu! si je le croyais!...

VALENTIN. — Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

VAN BUCK. — En quoi peut-elle vous déplaire? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et

l'italien; elle aura trente mille livres de rente, et, en attendant, une très belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas?

VALENTIN. — Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

VAN BUCK. — C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant vous la trouvez laide, parce qu'elle fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN. — Comme vous voudrez. Je ne veux pas d'elle; je vous répète que je la trouve laide; elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde, je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK. — A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de sembable? Va, va! ce que je disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver de balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans, que nul autre peut-être à ma place....

VALENTIN. — Est-ce que je me trompe? Regardez donc, mon oncle, il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je l'aperçois entre les arbres; elle va repasser dans le taillis.

VAN BUCK. — Où donc? quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN. — Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas, c'est bien elle. Vite, mon oncle, entrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK. — A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN. — Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK. — Tu l'épouseras si elle persévère?

(Il se cache de nouveau.)

VALENTIN. — Chut! pas de bruit; la voici qui arrive.

CÉCILE, entrant. — Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui?

VALENTIN. — Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE. — C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN. — J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE. — Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN. — Je vous remercie; je n'en mange pas.

CÉCILE. — Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN. — Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE. — C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

(Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant. — Ah çà! voyons, l'épouseras-tu? Qu'est-ce que tout cela signifie! Tu dis que tu as demandé des chevaux : est-ce que c'est vrai! ou si tu te moques de moi?

VALENTIN. — Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK. — On vas-tu? Qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sér eusement?

VALENTIN. — Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite!

VAN BUCK. — Moi? Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

VALENTIN. — Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist; y jouez-vous, mon oncle? Vous devriez rentrer au château.

VAN BUCK. — Certainement; je devrais y entrer; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

VALENTIN. — Si je reste, c'est pour notre gageure; je n'en voudrais pas avoir le démenti; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt; mon bras malade me met au supplice.

VAN BUCK. — Rentrons : tu te reposeras.

VALENTIN. — Oui, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive; je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK. — Ecrire! j'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN. — Si je luis écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

VAN BUCK — Je m'y oppose formellement, à moins que tu ne me montres ta lettre.

VALENTIN. — Tant que vous voudrez. Je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK. — Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN. — Pourquoi?

VAN BUCK. — Sans doute; qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN. — C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez! la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là-bas dans l'allée?

VAN BUCK. — Elle tourne autour de la plate-bande et la charmille est circulaire. Il n'y rien là que de très convenable.

VALENTIN. — Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK. — Tâche donc qu'elle t'aime auparavant; le reste est le moins difficile.

VALENTIN. — Soit. Regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime; sinon, je m'en vais à Paris.

VAN BUCK. — Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN. — Oh, que si! Ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK. — Tu as raison. — Non, pas encore : elle paraît lire attentivement.

VALENTIN. — Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK. — Non, elle avance; la touffe d'arbres approche. Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN. — Elle doit pourtant nous voir, rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK. — Elle a passé, tu as perdu.

VALENTIN. — Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manège! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui

dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

VAN BUCK. — Tout beau, mon neveu! quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN. — Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est impossible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe, je veux voir clair dans son âme. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK. — Le diable m'emporte! tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais, par hasard?

VALENTIN. — Non; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose? Dépêchons-nous, rentrons au château.

VAN BUCK. — Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

VALENTIN. — Venez toujours, nous nous déciderons.
(Il sortent.)

SCÈNE II (Le salon). — LA BARONNE ET L'ABBÉ, devant une table de jeu préparée.

LA BARONNE. — Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ. — Mais où est donc M. Van Buck? est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

LA BARONNE. — Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ. — S'il a des affaires pressées....

LA BARONNE. — Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! Si on ne pensait jamais qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez! l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

L'ABBÉ, mêlant les cartes. — Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE. — Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? et qu'est-ce que c'est d'être polis? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ. — C'était le bon, madame la baronne, et plût au ciel que j'y fusse né!

LA BARONNE. — J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenez! ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ. — Je n'ai pas un as; voilà M. Van Buck.

(Entre Van Buck.)

LA BARONNE. — Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne. — Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE. — Eh bien! après le marqué.

L'ABBÉ. — Cinq cartes, valent quarante-cinq.

LA BARONNE. — Cela ne vaut pas.

(A Van Buck.)

Qu'est-ce donc?

VAN BUCK. — Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE, se levant. — Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK. — Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit est mon neveu.

LA BARONNE. — Ah, bah! quelle idée!

VAN BUCK. — Il désirait approcher de vous sans être connu; je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui en pareil cas n'est pas nouvelle.

LA BARONNE. — Ah, mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK. — Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à Mlle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces ni mes prières n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE. — Vraiment? eh bien! ce n'est pas si mal. Il a de la tête votre petit bonhomme.

VAN BUCK. — Jour de Dieu! je vous en réponds! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Eufin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et quant à moi, je vous avouerai que je suffoque et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans une chaise.)

LA BARONNE. — Ah ciel! qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes pâle comme un linge! Vite! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK. — Je vous ai tout dit : je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE. — Ah bah! ce n'est que ça? Soyez donc sans crainte : si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera le billet.

VAN BUCK. — En êtes-vous sûre, baronne? Cela est dangereux.

LA BARONNE. — Belle question! Où en serions-nous si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit?

VAN BUCK. — Hum! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE. — Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? Savez-vous à qui vous parlez? Dans quel monde avez-vous vécu pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va notre bourgeoisie; mais, vertu de ma vie! en voilà assez; j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons.

(Elle se remet au jeu. — Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'assoit à l'écart.)

L'ABBÉ. — Quarante-cinq ne valent pas?

LA BARONNE. — Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ. — Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne. — Je ne vois pas que Mlle Cécile vous fasse encore de confidence....

LA BARONNE, bas à Van Buck. — Vous ne savez ce que vous dites; c'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulemen. Cent, et dix-sept de reste. A vous à faire.

UN DOMESTIQUE, entrant. — Monsieur l'abbé, on vous demande, c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ. — Qu'est-ce qu'ils me veulent? je suis occupé.

LA BARONNE. — Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort. Van Buck prend sa place.)

LA BARONNE. — C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué, selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas. — Je vous confesse que je ne suis pas tranquille : votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

LA BARONNE. — Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez; je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK. — Vous croyez? moi je ne vois rien.

LA BARONNE. — Cécile, venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue.

(Cécile approche son fauteuil.)

Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE. — Moi! Non, maman.

LA BARONNE. — Ah bah! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck; le point est à vous. J'ai trois valets.

VAN BUCK. — Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE. — Non; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE. — Moi, maman? Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE. — Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE. — Non, maman.

LA BARONNE. — C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK. — Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE. — Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

VAN BUCK, se levant. — Eh, morbleu! je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant aussi. — Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

CÉCILE, pleurant. — Mais, maman, ce n'est pas de ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE. — Voyons cela.

(Cécile donne la lettre.)

Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez.

(Elle lit.)

« Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon.... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rendît? Nous avons bien affaire de le savoir!
« à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé! Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château.... »

J'aime beaucoup ça! Qui est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui refuse de rester à dîner.
« me déterminent à vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance.... »

La belle remarque, et faite à propos!
« mais l'amour peut tout excuser; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. »

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?
« .... et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends; sinon je me brûle la cervelle. »

Bien.

« .... la cervelle. Je ne crois pas que votre mère.... »

Ah! que votre mère? voyons un peu cela.
« fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir.... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

VAN BUCK. — Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE. — Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK. — Il y a *girouette*, c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

LA BARONNE. — Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez! vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.)

VAN BUCK. — Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? j'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui.

(Il sort en courant.)

CÉCILE, seule. — C'est singulier; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I (Un chemin). — Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui frappe à une auberge.

VALENTIN. — Holà! hé! il y a-t-il quelqu'un ici capable de me faire une commission?

UN GARÇON, sortant. — Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin; car vous voyez qu'il pleut à verse.

VAN BUCK. — Je m'y oppose de toute mon autorité, et au nom des lois du royaume.

VALENTIN. — Connaissez-vous le château de Mantes, ici près?

LE GARÇON. — Que oui, monsieur; nous y allons tous les jours. C'est à main gauche; on le voit d'ici.

VAN BUCK. — Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

VALENTIN. — Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour Mlle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

LE GARÇON. — O monsieur! n'ayez pas peur.

VAN BUCK. — Voilà quatre louis si vous refusez.

LE GARÇON. — O monseigneur! il n'y a pas de danger.

VALENTIN. — En voilà dix; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos!

LE GARÇON. — O mon prince! soyez tranquille! je serai bientôt revenu.

(Il sort.)

VALENTIN. — Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

(Ils s'assoient sur un banc.)

VAN BUCK. — Sois-en certain, je ne te quitterai pas! J'en jure par l'âme de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme et à ses horribles conséquences.

VALENTIN. — Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK. — N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang? Quoi! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher!

VALENTIN. — N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous soyez mon oncle? Quoi! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on vous chasse, ni les injures qu'on vous a dites à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

VAN BUCK. — Encore si tu étais amoureux! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahison, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

VALENTIN. — Encore si je vous voyais pester! si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables. Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

VAN BUCK. — Ah! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os! Quoi! c'est moi! Dieu juste! à mon âge, il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom!

VALENTIN. — C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace : oui, par le ciel! ce nom me convient. Comme à lui, on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs, mais comme lui je saisirai ma proie, et, comme Clarisse, la sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

VAN BUCK. — Ah ciel! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu

de se marier à quarante ans passés! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner!

VALENTIN. — Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné? Oui, à coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron! je me fais une fête de la voir descendre, en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées! Je ne l'aime pas; mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative; je veux qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'AUBERGISTE, sortant de sa maison. — Messieurs, le soleil commence à baisser : est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi?

VALENTIN. — Si fait : apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons! mon oncle, un peu de fermeté; venez et commandez le dîner.

VAN BUCK. — Ils auront du vin détestable, je connais le pays; c'est un vinaigre affreux.

L'AUBERGISTE. — Pardonnez-moi; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK. — En vérité! dans un trou pareil? c'est impossible; vous nous en imposez.

L'AUBERGISTE. — C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

VAN BUCK. — Allons! tâchons donc de dîner; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Au château. Un salon). — Entrent LA BARONNE ET L'ABBÉ.

LA BARONNE. — Dieu soit loué, ma fille est enfermée! Je crois que j'en ferai une maladie.

L'ABBÉ. — Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

LA BARONNE. — Le verrou est mis; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal, je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'ABBÉ. — Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous pas retarder vos projets?

LA BARONNE. — Êtes-vous fou? Vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte! Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ. — Je croyais qu'en telle occasion on aurait pu, sans blesser personne....

LA BARONNE. — Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougie! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ. — Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE. — Vous avez raison : ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça!

L'ABBÉ. — Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée....

LA BARONNE. — Bah! des Van Buck? des marchands de toile? qu'est-ce que voulez-vous donc que ça fasse? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix? Il faut que je démeuble le petit salon; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'ABBÉ. — Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée?

LA BARONNE. — Dix et dix font vingt; les Raimbault sont quatre : vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites l'abbé?

L'ABBÉ. — Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que Mlle Cécile est enfermée?

LA BARONNE. — Non; c'est là, dans la bibliothèque; c'est encore mieux, je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'ABBÉ. — Désirez-vous que je l'entretienne?

LA BARONNE. — Je vous dis que le verrou est mis; ce qui est fait, est fait; nous n'y pouvons rien.

L'ABBÉ. — Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire, je vous en supplie; il s'agit là de quelque anguille sous roche qu'il importe de ne pas négliger.

LA BARONNE. — Décidément il faut que j'aille à l'office; c'est la dernière fois que je reçois ici.

(Elle sort.)

L'ABBÉ, seul. — Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré!

CÉCILE, en dehors. — Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir?

L'ABBÉ. — Mademoiselle, je ne le puis sans autorisation préalable.

CÉCILE, de même. — La clef est là, sous le coussin de la causeuse; vous n'avez qu'à la prendre, et vous m'ouvrirez.

L'ABBÉ, prenant la clef. — Vous avez raison, mademoiselle, la clef s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE, de même. — Ah, mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ. — Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais quérir Madame la baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement? Au nom du ciel! mademoiselle, repondez-moi, que ressentez-vous.

CÉCILE, de même. — Je me trouve mal! Je me trouve mal!

L'ABBÉ. — Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi! je prends sur moi d'ouvrir, on en dira ce qu'on voudra.

(Il ouvre la porte.)

CÉCILE. — Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III (Un petit bois). — Entrent VAN BUCK ET VALENTIN.

VALENTIN. — La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles : comme ce vent tiède les fait rouler! A peine si le sable garde l'empreinte de nos pas; le gravier sec à déjà bu la pluie.

VAN BUCK. — Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant; mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien! garçon, arrivons-nous?

VALENTIN. — Voici le terme de notre promenade, mais si vous m'en croyez, à présent, vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettrez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud avec du sucre et de la cannelle.

VAN BUCK. — Ne te feras-tu pas trop attendre? Combien de temps vas-tu rester ici? songe du moins à tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

VALENTIN. — Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme en tout je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvaise amie. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

VAN BUCK. — C'est à merveille! et n'aie pas de crainte que tu manques de femmes pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu! il fait beau clair de lune; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN. — Ce billet doux que je viens de recevoir n'est pas si niais, savez-vous? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne, est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah! que le cœur est un grand maître! on n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK. — Je me souviens qu'étant à la Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma fois, un beau brin de fille : elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN. — Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK. — C'est sans doute le bal qu'on prépare; il y a fête ce soir au château.

VALENTIN. — Séparons-nous pour plus de sûreté; dans une demi-heure, à la ferme.

VAN BUCK. — C'est dit. Bonne chance, garçon; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson; c'était notre ancienne manière, pas de fredaine qui ne fît un couplet.

(Il chante.)

Eh! vraiment, oui, mademoiselle,
Eh! vraiment, oui, nous serons trois.

(Valentin sort. On voit des hommes qui portent des torches rôder à travers la forêt. Entrent la baronne et l'abbé).

LA BARONNE. — C'est clair comme le jour, elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ. — Elle me crie : « Je me trouve mal; » vous concevez ma position.

VAN BUCK, chantant.

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que, pour votre fête,
Colin vous a fait....
Présent d'un bouquet.

LA BARONNE. — Et justement dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'était la marquise de Valangoujar et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ. — Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité; mais que voulez-vous faire? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre; elle criait à tue-tête, j'avais la clef dans ma main.

VAN BUCK, chantant.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit....
Un frisson subit,

LA BARONNE. — Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champs, et trente voitures qui entrent ensemble! Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ. — Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-

être retenue par son châle.... ou du moins.... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK.

Dites à présent,
Charmante bergère,
Dites à présent
Que vous n'aimez guère
Qu'un amant constant....
Vous fasse un présent.

LA BARONNE. — C'est vous, Van Buck ? Ah ! mon cher ami, nous sommes perdus; qu'est-ce que ça veut dire? Ma fille est folle, elle court les champs! Avez-vous idée d'une chose pareille? J'ai quarante personnes chez moi; me voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois? Elle s'est sauvée, c'est comme un rève; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc; elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir! Mes gens ne trouvent rien; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué, n'en parlons plus, Tenez! aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait?

(Elle se met à pleurer.)

VAN BUCK. — Est-il possible, madame la baronne? vous seule à pied! vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

L'ABBÉ. — Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK. — Venez, baronne, prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE. — Ah bah! c'est un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! A qui se fier désormais ?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV (Une clairière dans le bois). — CÉCILE ET VALENTIN.

VALENTIN. — Qui est là? Cécile, est-ce vous?

CÉCILE. — C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt?

VALENTIN. — Je ne sais; qu'importe ? Ce n'est pas pour nous.

CÉCILE. — Venez là, où la lune éclaire; là où vous voyez ce rocher.

VALENTIN. — Non, venez là, où il fait sombre; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE. — Je ne verrais pas votre visage; venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN. — Où tu voudras, charmante fille; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

CÉCILE. — Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il longtemps que vous m'attendez?

VALENTIN. — Depuis que la lune est dans le ciel; regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE. — Menteur! c'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN. — Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète? Pourquoi ces regards? Que cherches-tu autour de toi?

CÉCILE. — C'est singulier! je ne me reconnais pas. Où est votre oncle? Je croyais le voir ici.

VALENTIN. — Mon oncle est gris de chambertin; ta mère est loin, et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

CÉCILE. — Votre oncle est gris? — Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille?

VALENTIN. — Ce matin? où donc? que veux-tu dire? Je me promenais seul dans le jardin.

CÉCILE. — Ce matin quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en détournant l'allée.

VALENTIN. — Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE. — Oh! je l'ai bien vu; il écartait les branches; c'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN. — Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

CÉCILE. — Oui, mon ami, et de tout mon cœur; asseyez-vous là près de moi. — Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère?

VALENTIN. — Pardonne-moi : c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.



IL NE FAUT JURER DE RIEN.

(Dessin original de BIDA.)

CÉCILE. — Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer ; je savais ce qui allait arriver. Mais qui est-ce donc qui l'avait avertie ? Elle n'a pourtant rien pu deviner ; la lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN. — Pauvre enfant ! on t'a maltraitée ; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas ?

CÉCILE. — Oh non ! ma femme de chambre est sûre ; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN. — N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. O ma Cécile que tu es belle, et quel bonheur repose en toi ! Par quels serments, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses ! Ah ! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur ; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu !

CÉCILE. — Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux comme ils sont doux ; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. — Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom ?

VALENTIN. — Je ne puis le dire : c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE. — Une gageure ! Avec qui donc ?

VALENTIN. — Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies ?

CÉCILE. — Avec votre oncle peut-être ; n'est-ce pas ?

VALENTIN. — Oui. Je t'aimais, et voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE. — Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN. — Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions ? ne m'aimes-tu pas, ma belle Cécile ? réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE. — Oui, mon ami, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée ; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les miennes. — Pourquoi donc m'avez-vous refusée tantôt quand je vous ai prié à dîner ?

VALENTIN. — Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

CÉCILE. — Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble ; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN. — Tu m'as vu? Comment le sais-tu!

CÉCILE. — Oh! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke? Je vous l'ai vu danser l'autre hiver.

VALENTIN. — Où donc? je ne m'en souviens pas.

CÉCILE. — Chez Mme de Gesvres, au bal déguisé. Comment ne vous en souvenez-vous pas? Vous me disiez dans votre lettre d'hier que vous m'aviez vu cet hiver; c'était là.

VALENTIN. — Tu as raison; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure! Comme ce vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure! Prête l'oreille : c'est la voix de la nuit, c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile et mes deux bras le remplacer.

CÉCILE. — Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne et qu'il va au vôtre par là. — Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN. — Il le fallait; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? Oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE. — Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez?

(Valentin se lève et fait quelques pas.)

Qu'avez-vous donc qui vous chagrine? Venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN. — Ce n'est rien : j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE. — Nous sommes seuls : soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever? Ai-je dit quelque chose qui vosn ait blessé? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon châle, quoique vous vouliez que je l'ôtasse? C'est qu'il fait froid; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Mais qu'avez-vous? Vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN. — Non, je vous le jure, vous vous trompez; c'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE. — Vous me disiez « tu » tout à l'heure, et même,

je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? Je serais bien à plaindre! Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise.

(Elle se lève.)

Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre un bon bouillon que Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée, m'avez-vous vue? Alors vous êtes monté; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? L'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN. — Oui, chère enfant, le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

CÉCILE. — Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais, dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire, de s'aller jeter dans un fossé, risquer de se tuer, et pour quoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN. — Quelquefois. Allons donc nous rasseoir.

(Ils se rassoient.)

CÉCILE. — Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir qui tient bien un peu du roman; mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée, et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée : voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part. — Suis-je un renard pris à son piège, ou un fou qui revient à la raison.

CÉCILE. — Eh bien! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN. — Vous me paraissez savante pour votre âge, et en même temps aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE. — Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? Je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal; mais j'ai du cœur et je m'en souviens. Vous avez valsé avec Mlle de Gesvres, et, en passant contre la porte, son épingle italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu! Tenez! croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part. — Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle le chemin des cieux.

CÉCILE. — Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons! savez-vous ce que c'est que cela?

VALENTIN. — Quoi? cette étoile à droite de cet arbre?

CÉCILE. — Non; celle-là qui se montre à peine et qui brille comme une larme.

VALENTIN. — Vous avez lu Mme de Staël?

CÉCILE. — Oui, et ce mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

VALENTIN. — Et à moi envie de t'aimer, de te le dire et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser?

CÉCILE. — Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

VALENTIN. — Eh bien! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'océan des nuits.

CÉCILE. — Non pas; c'en est une plus chaste et bien plus digne de respect; vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les métairies et que vous aurez des pauvres à vous : admirez-la, et gardez-vous de sourire: c'est Cérès, déesse du pain.

VALENTIN. — Tendre enfant! je devine ton cœur; tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE. — C'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN. — Vraiment? Je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE. — Ah! mon ami, ni vous ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à des pauvres gens! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait! Allez! elle a le droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois.

VALENTIN. — Tu regardes toujours ta larme céleste; et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

CÉCILE. — Que le ciel est grand! que ce monde est heureux! Que la nature est calme et bienfaisante!

VALENTIN. — Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi, s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE. — Par l'éternelle pensée.

VALENTIN. — Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière si l'un d'entre eux cessait d'aimer.

CÉCILE. — Ah! toute la vie est là!

VALENTIN. — Oui, toute la vie, — depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler. Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! Voilà ce que je sais, ma chère; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de

la terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les éléments impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie; donne-moi ta main, tu en sais plus que moi en amour.

CÉCILE. — J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN. — Non, tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE. — Pourquoi? De quoi aurais-je peur? Est-ce de vous ou de la nuit?

VALENTIN. — Pourquoi pas de moi? Qui te rassure? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE. — Eh bien! Quel mal y a-t-il à cela?

VALENTIN. — C'est vrai, il n'y a aucun mal; écoutez-moi et laissez-moi me mettre à genoux.

CÉCILE. — Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

VALENTIN. — Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant, il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres; après quoi, comme elle résiste, Bedfort arrive... c'est-à-dire Tomlinson, un capitaine... je veux dire Morden... non, je me trompe.... Enfin, pour abréger... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple... Dieu soit loué! tu ne m'as pas compris... je t'aime, je t'épouse : il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

(Entrent Van Buck, la baronne, l'abbé, et plusieurs domestiques qui les éclairent.)

LA BARONNE. — Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

VAN BUCK. — Hélas! Madame, c'est la vérité.

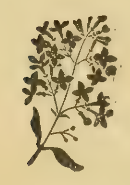
LA BARONNE. — Séduire ma fille! tromper une enfant! déshonorer une famille entière! Chanson! Je vous dis que c'est une sornette; on ne fait plus de ces choses-là. Tenez!

les voilà qui s'embrassent. Bonsior, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ. — Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès; toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK. — Ah çà! mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sotte gageure....

VALENTIN. — Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.



UN CAPRICE

COMÉDIE EN 1 ACTE, PUBLIÉE EN 1837, REPRÉSENTÉE EN 1847

PERSONNAGES :

M. DE CHAVIGNY.
MATHILDE.
MADAME DE LÉRY.

La scène se passe dans la chambre à coucher de Mathilde.

SCÈNE I. — MATHILDE, seule, travaillant au filet.

Encore un point, et j'ai fini.

(Elle sonne; un domestique entre.)

Est-on venu de chez Janisset?

LE DOMESTIQUE. — Non, madame, pas encore.

MATHILDE. — C'est insupportable; qu'on y retourne; dépêchez-vous.

(Le domestique sort.)

J'aurais dû prendre les premiers glands venus; il est huit heures; il est à sa toilette; je suis sûre qu'il va venir ici avant que tout soit prêt. Ce sera encore un jour de retard.

(Elle se lève.)

Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage! Qu'est-ce que Mme de Léry, par exemple, en dirait si elle le savait? Et lui-même, qu'en pensera-t-il? Bon! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais : il me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui; cela aurait eu l'air de lui dire : Voyez comme je pense à vous; cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

LE DOMESTIQUE, rentrant. — On apporte cela à madame de chez le bijoutier.

(Il donne un petit paquet à Mathilde.)

MATHILDE. — Enfin!

(Elle se rasseoit.)

Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi.

(Le domestique sort.)

Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette. Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là? Pas mal. Comment serez-vous reçue maintenant? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine?

(Elle baise sa bourse et s'arrête.)

Pauvre petite! tu ne vaux pas grand'chose; on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi? N'as-tu pas été commencée pour être finie le plus vite possible? Ah! tu as été commencée plus gaiement que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de cela; que quinze jours, est-ce possible? Non, pas davantage; et que de chose en quinze jours! Arrivons-nous trop tard, petite?... Pourquoi de telles idées. On vient, je crois; c'est lui; il m'aime encore.

LE DOMESTIQUE, entrant. — Voilà monsieur le comte, madame.

MATHILDE. — Ah, mon Dieu! je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotte que je suis! Je ne pourrai pas encore la lui donner aujourd'hui? Qu'il attende un instant, une minute, au salon; vite, avant qu'il entre...

LE DOMESTIQUE. — Le voilà, madame.

(Il sort. Mathilde cache sa bourse.)

SCÈNE II. — MATHILDE, CHAVIGNY.

CHAVIGNY. — Bonsoir, ma chère; est-ce que je vous dérange?

(Il s'assoit.)

MATHILDE. — Moi, Henri? quelle question!

CHAVIGNY. — Vous avez l'air troublée, préoccupée. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

MATHILDE. — Il y a là un peu de méchanceté; mais

comme il y a un peu d'amour, je ne vous embrasserai pas moins.

(Elle l'embrasse.)

Qu'est-ce que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari?

CHAVIGNY. — Ton amant, ma belle, est-ce que je me trompe?

MATHILDE. — Amant et ami, tu ne te trompes pas.

(A part.)

J'ai envie de lui donner la bourse comme elle est.

CHAVIGNY. — Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

MATHILDE. — Non, je voulais.... j'espérais que peut-être....

CHAVIGNY. — Vous espériez?... Qu'est-ce que c'est donc?

MATHILDE. — Tu vas au bal? tu es superbe.

CHAVIGNY. — Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

MATHILDE. — Inconstant! vous ne pensez pas à moi en vous mirant dans cette glace.

CHAVIGNY. — Bah! à qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MATHILDE. — Eh bien! restez, je vous en supplie. Nous serons seuls, et je vous dirai....

CHAVIGNY. — Il me semble que ta pendule avance; il ne peut pas être si tard.

MATHILDE. — On ne va pas au bal à cette heure-ci, quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de table il y a un instant.

CHAVIGNY. — J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

MATHILDE. — Ah! c'est différent. Je.... je ne savais pas.... j'avais cru....

CHAVIGNY. — Eh bien?

MATHILDE. — J'avais supposé.... d'après ce que tu disais.... Mais la pendule va bien; il n'est que huit heures. Accordez-moi un petit moment. J'ai une petite surprise à vous faire.

CHAVIGNY, se levant. — Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre et que vous sortez quand il vous plaît. Vous trouverez juste que ce soit réciproque. Quelle surprise me destinez-vous?

MATHILDE. — Rien; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

CHAVIGNY. — Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre. Avez-vous là ces valses de Strauss? Prêtez-les moi, si vous n'en faites rien.

MATHILDE. — Les voilà; les voulez-vous maintenant?

CHAVIGNY. — Mais, oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas longtemps.

MATHILDE. — Est-ce pour Mme de Blainville?

CHAVIGNY, prenant les valses. — Plaît-il? Ne parlez-vous pas de Mme de Blainville?

MATHILDE. — Moi! non. Je n'ai pas parlé d'elle.

CHAVIGNY. — Pour cette fois j'ai bien entendu.

(Il se rassoit.)

Qu'est-ce que vous dites de Mme de Blainville?

MATHILDE. — Je pensais que mes valses étaient pour elle.

CHAVIGNY. — Et pourquoi pensiez-vous cela?

MATHILDE. — Mais parce que.... parce qu'elle les aime.

CHAVIGNY. — Oui, et moi aussi; et vous aussi, je crois? il y en a une surtout; comment est-ce donc? Je l'ai oublié.... Comment dit-elle donc?

MATHILDE. — Je ne sais pas si je m'en souviendrai.

(Elle se met au piano et joue.)

CHAVIGNY. — C'est cela même! C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.

MATHILDE. — Est-ce aussi bien qu'elle, Henri?

CHAVIGNY. — Qui, elle? Mme de Blainville? Vous y tenez, à ce qu'il paraît.

MATHILDE. — Oh! pas beaucoup. Si j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

CHAVIGNY. — Et vous auriez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme ni par une valse.

MATHILDE. — Comptez-vous gagner ce soir, mon ami?

CHAVIGNY. — Eh! ma chère, quelle idée avez-vous? On joue, mais on ne compte pas jouer.

MATHILDE. — Avez-vous de l'or dans vos poches?

CHAVIGNY. — Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez?

MATHILDE. — Moi, grand Dieu! que voulez-vous que j'en fasse?

CHAVIGNY. — Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.

MATHILDE. — Vous mentez, monsieur; il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.

CHAVIGNY. — Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des

pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.

MATHILDE. — Cher Henri! que tu es noble et bon! Dis-moi un peu : te souviens-tu d'un jour où tu avais une petite dette à payer, et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?

CHAVIGNY. — Quand donc? Ah! c'est juste. Le fait est que, quand on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien....

MATHILDE. — Aimerais-tu une bourse rouge avec un filet noir?

CHAVIGNY. — Non, je n'aime pas le rouge. Parbleu! tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier; c'est un cadeau. Qu'en pensez-vous?

(Il tire une bourse de sa poche.)

Est-ce de bon goût?

MATHILDE. — Voyons; voulez-vous me la montrer?

CHAVIGNY. — Tenez.

(Il la lui donne, elle la regarde, puis la lui rend.)

MATHILDE. — C'est très joli. De quelle couleur est-elle?

CHAVIGNY, riant. — De quelle couleur, la question est excellente.

MATHILDE. — Je me trompe.... Je veux dire.... Qui est-ce qui vous l'a donnée?

CHAVIGNY. — Ah! c'est trop plaisant! sur mon honneur! vos distractions sont adorables.

UN DOMESTIQUE, annonçant. — Madame de Léry!

MATHILDE. — J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY. — Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas la recevoir?

MATHILDE. — Eh bien! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur?

SCÈNE III. — MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY, en toilette de bal.

CHAVIGNY. — Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Mathilde vient de me faire une étourderie qui, en vérité, vaut son pesant d'or. Figurez-vous que je lui montre cette bourse....

MADAME DE LÉRY. — Tiens! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY. — Je lui montre cette bourse; elle la regarde, la tâte, la retourne, et, en me la rendant, savez-vous ce

qu'elle me dit? Elle me demande de quelle couleur elle est!

MADAME DE LÉRY. — Eh bien! elle est bleue.

CHAVIGNY. — Eh oui! elle est bleue.... C'est bien certain.... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on me le demande?

MADAME DE LÉRY. — C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade?

MATHILDE. — Non, je compte rester.

CHAVIGNY. — Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY. — Mais si. Et qui est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la reconnais, c'est Mme de Blainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

CHAVIGNY, brusquement. — A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

MADAME DE LÉRY. — A ce qu'elle est bleue, justement. Je l'ai vue traîner pendant des siècles; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination. Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

CHAVIGNY. — On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

MADAME DE LÉRY. — Non, mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

MATHILDE. — C'est couleur de la constance.

MADAME DE LÉRY. — Bah! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme; il faut arriver de bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou. Pourquoi donc n'y venez-vous pas? Je n'y manquerais pas pour un monde.

MATHILDE. — Je n'y ai pas pensé, et il est trop tard à présent.

MADAME DE LÉRY. — Laissez donc, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je vais sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny à la porte avec son petit meuble. Je vous coiffe, je vous pose deux brins de fleurettes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une affaire bâclée.

MATHILDE. — Pas pour ce soir; je reste décidément.

MADAME DE LÉRY. — Décidément! est-ce un parti pris? Monsieur de Chavigny, amenez donc Mathilde.

CHAVIGNY, *sèchement*. — Je ne me mêle des affaires de personne.

MADAME DE LÉRY. — Oh! oh! vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien! écoutez, savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je vais rester ici.

MATHILDE. — Que vous êtes gentille, chère Ernestine! Non, je ne veux pas priver ce bal de sa reine. Allez me faire un tour de valse et revenez à onze heures, si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

CHAVIGNY. — Moi? pas du tout; je ne sais si je sortirai.

MADAME DE LÉRY — Eh bien! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs : j'ai été volée comme dans un bois.

MATHILDE. — Volée! qu'est-ce que vous voulez dire?

MADAME DE LÉRY. — Quatre robes, ma chère, quatre amours de robes qui me venaient de Londres, perdues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer; il y en avait une perse et une puce; on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE. — Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées?

MADAME DE LÉRY. — Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes; ils ont fourré leur sonde je ne sais par où dans ma caisse; ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier à déjeuner.

CHAVIGNY. — Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?

MADAME DE LÉRY. — Non, monsieur, pas la moindre. Adieu, belle; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, je crois, à ma douzième grippe de l'hiver; je vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'accours, et me plonge dans vos fauteuils. Nous causerons douane, chiffons, pas vrai? Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment. Enfin, n'importe! Bonsoir, monsieur de l'azur.... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IV. — CHAVIGNY, MATHILDE.

CHAVIGNY. — Quel cerveau fêlé que cette femme! Vous choisissez bien vos amies!

MATHILDE. — C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY. — Je parierais que vous croyez que c'est Mme de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE. — Non, puisque vous me dites le contraire.

CHAVIGNY. — Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE. — Et pourquoi en êtes-vous sûr?

CHAVIGNY. — Parce que je connais votre caractère : Mme de Léry est votre oracle : c'est une idée qui n'a pas le sens commun.

MATHILDE. — Voilà un beau compliment que je ne mérite guère.

CHAVIGNY. — Oh! mon Dieu, si; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE. — Mais si je ne le crois pas; je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

CHAVIGNY. — Je vous dis que vous le croyez; c'est écrit sur votre visage.

MATHILDE. — S'il le faut dire pour vous satisfaire, eh bien! j'y consens : je le crois.

CHAVIGNY. — Vous le croyez? et quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il?

MATHILDE. — Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

CHAVIGNY. — Je ne le nie pas; c'est elle qui l'a faite.

(Il se lève.)

Bonsoir, je reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

MATHILDE. — Henry, ne me quittez pas ainsi!

CHAVIGNY. — Qu'appelez-vous *ainsi*? Sommes-nous fâchés? Je ne vois là rien que de très simple : on me fait une bourse, et je la porte; vous demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

MATHILDE. — Et si je vous demandais cette bourse, m'en feriez-vous le sacrifice?

CHAVIGNY. — Peut-être; à quoi vous servirait-elle?

MATHILDE. — Il n'importe; je vous la demande.

CHAVIGNY. — Ce n'est pas pour la porter, je suppose?

MATHILDE. — C'est pour la porter.

CHAVIGNY. — Quelle plaisanterie! Vous porteriez une bourse faite par Mme de Blainville?

MATHILDE. — Pourquoi non? Vous la portez bien.

CHAVIGNY. — La belle raison! Je ne suis pas femme.

MATHILDE. — Eh bien! si je ne m'en sers pas, je la jetterai au feu.

CHAVIGNY. — Ah! ah! nous voilà donc enfin sincère. Eh bien! très sincèrement aussi, je la garderai, si vous le permettez.

MATHILDE. — Vous en êtes libre, assurément; mais je vous avoue qu'il m'est cruel de penser que tout le monde sait qui vous l'a faite, et que vous allez la montrer partout.

CHAVIGNY. — La montrer! Ne dirait-on pas que c'est un trophée!

MATHILDE. — Écoutez-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main dans les miennes.

(Elle l'embrasse.)

M'aimez-vous, Henri? Répondez.

CHAVIGNY. — Je vous aime, et je vous écoute.

MATHILDE. — Je vous jure que je ne suis pas jalouse; mais si vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mon cœur. C'est un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

CHAVIGNY. — Voyons votre échange; qu'est-ce que c'est?

MATHILDE. — Je vais vous le dire, si vous y tenez; mais si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHAVIGNY. — Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE. — Voyons, Henri, je vous en prie.

CHAVIGNY. — Non.

MATHILDE. — Eh bien! je t'en supplie à genoux.

CHAVIGNY. — Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour; vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne veux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ici que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage; si vous l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons, levez-vous, et n'en parlons plus. Adieu; à ce soir; je reviendrai.

(Il sort.)

SCÈNE V. — MATHILDE, seule.

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera donc l'autre que je brûlerai.

(Elle va à son secrétaire et en tire la bourse qu'elle a faite.)

Pauvre petite, je te baisais tout à l'heure; et te souviens-tu de ce que je te disais? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi.

(Elle s'approche de la cheminée.)

Qu'on est folle de faire des rêves! ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée? Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret? A quoi bon tout cela? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance? Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet enfantillage. Ah! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il vous aime, Madame de Blainville!

(Elle pleure.)

Allons, il n'y faut plus penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite; si je le lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah! sans nul doute, il l'aurait fait; il laisserait ma bourse traîner sur sa table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant, à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil; je le vois l'étaler sur le tapis, et faire résonner l'or qu'elle renferme. Malheureuse! je suis jalouse; il me manquait cela pour me faire haïr.

(Elle va jeter sa bourse au feu et s'arrête.)

Mais qu'as-tu fait? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains? Il n'y a pas de ta faute; tu attendais, tu espérais aussi! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je t'aime; dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie; ah! non, non, la main qui t'a faite ne te tuera pas, je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, et je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices; et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher.

(Elle s'assoit et attache le gland qui manquait.)

SCÈNE VI. — MATHILDE, MADAME DE LÉRY.

MADAME DE LÉRY, derrière la scène. — Personne nulle part! qu'est-ce que ça veut dire? on entre ici comme dans un moulin.

(Elle ouvre la porte et crie en riant :)

Madame de Léry!

(Elle entre. Mathilde se lève.)

Rebonsoir, chère, pas de domestiques chez vous; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah! je suis rompue.

(Elle s'assoit.)

MATHILDE. — Débarrassez-vous de vos fourrures.

MADAME DE LÉRY. — Tout à l'heure; je suis gelée. Aimez-vous ce renard-là? on dit que c'est de la martre d'Éthiopie, je ne sais quoi; c'est M. de Léry qui me l'a apporté de Hollande. Moi, je trouve ça laid, franchement; je le porterai trois fois, par politesse, et puis je le donnerai à Ursule.

MATHILDE. — Une femme de chambre ne peut pas mettre cela.

MADAME DE LÉRY. — C'est vrai; je m'en ferai un petit tapis.

MATHILDE. — Eh bien! ce bal était-il beau?

MADAME DE LÉRY. — Ah! mon Dieu, ce bal! mais je n'en viens pas. Vous ne croiriez jamais ce qui m'arrive.

MATHILDE. — Vous n'y êtes donc pas allée?

MADAME DE LÉRY. — Si fait, j'y suis allée, mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir de rire. Figurez-vous une queue.... une queue....

(Elle éclate de rire.)

Ces choses-là vous font-elles peur, à vous?

MATHILDE. — Mais, oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

MADAME DE LÉRY. — C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas; j'étais d'une colère! j'avais envie de monter sur le siège; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là, en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé; car, avec cela, il pleut à verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants, et puis j'ai dit de retourner. Voilà mon bal! — Ce feu me fait un plaisir! je me sens renaître!

(Elle ôte sa fourrure. Mathilde sonne et un domestique entre.)

MATHILDE. — Le thé.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LÉRY. — M. de Chavigny est donc parti?

MATHILDE. — Oui; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

MADAME DE LÉRY. — Je crois qu'il ne m'aime guère, soit dit entre nous.

MATHILDE. — Vous vous trompez, je vous assure; il m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE LÉRY. — Vraiment? c'est très poli de sa part; mais je le mérite, car je le trouve fort bien. Voulez-vous me prêter une épingle?

MATHILDE. — Vous en avez à côté de vous.

MADAME DE LÉRY. — Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules; on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là?

MATHILDE. — Oui.

MADAME DE LÉRY. — Très jolies, très bien, très jolies. Décidément il n'y a que les manches plates; mais j'ai été longtemps à m'y faire, et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse pour les porter, parce que sans cela on a l'air d'une cigale, avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE. — J'aime assez la comparaison.

(On apporte le thé.)

MADAME DE LÉRY. — N'est-ce pas? Regardez Mlle Saint-Ange. Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récrie sur la marquise d'Ermont; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête, si vous voulez, mais c'est une madone au bout d'un bâton.

MATHILDE, riant. — Voulez-vous que je vous serve, ma chère?

MADAME DE LÉRY. — Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, versant le thé. — Allez-vous demain chez Mme d'Égly? Je vous prendrai, si vous voulez.

MADAME DE LÉRY. — Ah! Mme d'Égly! en voilà une autre! avec sa frisure et ses jambes, elle me fait l'effet de ces grands balais pour épousseter les araignées.

(Elle boit.)

Mais certainement, j'irai demain. Non, je ne peux pas; je vais au concert.

MATHILDE. — Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LÉRY. — Regardez-moi donc, je vous prie.

MATHILDE. — Pourquoi?

MADAME DE LÉRY. — Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE. — Que me trouvez-vous d'extraordinaire?

MADAME DE LÉRY. — Eh! certainement, vous avez les yeux rouges; vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde?

MATHILDE. — Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe?

MADAME DE LÉRY. — Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer; je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE. — Au contraire, chère; je vous supplie de rester.

MADAME DE LÉRY. — Est-ce bien franc? Je reste si vous voulez; mais vous me direz vos peines.

(Mathilde secoue la tête.)

Non? alors je m'en vais, car vous comprenez que du moment que je ne suis bonne à rien, je ne peux que nuire involontairement.

MATHILDE. — Restez, votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse, et s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LÉRY. — Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère; personne n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est que de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment : ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

MATHILDE. — Je vous crois bonne, et surtout très sincère; mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY. — Ah, mon Dieu! j'y suis, c'est la bourse bleue. J'ai fais une sottise affreuse en nommant Mme de Blainville. J'y ai pensé en vous quittant; est-ce que M. de Chavigny lui fait la cour?

(Mathilde se lève ne pouvant répondre, se détourne et porte son mouchoir à ses yeux.)

MADAME DE LÉRY. — Est-il possible?

(Un long silence. Mathilde se promène quelque temps, puis va s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Mme de Léry semble réfléchir. Elle se lève et s'approche de Mathilde; celle-ci lui tend la main.)

MADAME DE LÉRY. — Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier quand ils vous font mal. Moi, je vous dis : Pleurez! pleurez! Douces ou amères, les larmes soulagent toujours.

MATHILDE. — Ah, mon Dieu!

MADAME DE LÉRY. — Mais c'est incroyable, une chose pareille! On ne peut pas aimer Mme de Blainville; c'est une coquette à moitié perdue, qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt; on ne quitte pas un ange pour un diable.

MATHILDE, sanglotant. — Je suis sûre qu'il l'aime, j'en suis sûre.

MADAME DE LÉRY. — Non, mon enfant, ça ne se peut pas : c'est un caprice, une fantaisie. Je connais M. de Chavigny plus qu'il ne pense ; il est méchant, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutade ; avez-vous pleuré devant lui?

MATHILDE. — Oh! non, jamais!

MADAME DE LÉRY. — Vous avez bien fait ; il ne m'étonnerait pas qu'il en fût bien aise.

MATHILDE. — Bien aise? bien aise de me voir pleurer?

MADAME DE LÉRY. — Eh ! mon Dieu, oui. J'ai vingt-cinq ans d'hier, mais je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu?

MATHILDE. — Mais.... je ne sais pas....

MADAME DE LÉRY. — Parlez. Avez-vous peur de moi? Je vais vous rassurer tout de suite ; si, pour vous mettre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous et vous forcer à l'avoir en moi ; est-ce nécessaire? Je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte?

MATHILDE. — Vous êtes ma meilleure amie ; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit de rien de bien grave ; mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais fait à M. de Chavigny une petite bourse en cachette que je comptais lui offrir aujourd'hui ; depuis quinze jours, je le vois à peine ; il passe ses journées chez Mme de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse il a tiré l'autre.

MADAME DE LÉRY. — Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE. — Oh! si, il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie ; je lui ai demandé l'autre bourse.

MADAME DE LÉRY. — Aïe! ce n'est pas diplomatique.

MATHILDE. — Non, Ernestine, et il m'a refusé.... Et alors.... Ah! j'ai honte....

MADAME DE LÉRY. — Eh bien?

MATHILDE. — Eh bien! Je l'ai demandée à genoux. Je voulais qu'il me fît ce petit sacrifice, et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié.... Je l'ai supplié....

MADAME DE LÉRY. — Et il n'en a rien fait ; cela va sans dire. Pauvre innocente! il n'est pas digne de vous!

MATHILDE. — Ah! malgré tout, je ne le croirai jamais!

MADAME DE LÉRY. — Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est digne de vous et vous aime ; mais il est homme et orgueilleux. Quelle pitié! et où est donc votre bourse?

MATHILDE. — La voilà ici sur la table.

MADAME DE LÉRY, prenant la bourse. — Cette bourse-là? Eh bien! ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sienne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

MATHILDE. — Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY. — En être là après un an de mariage, c'est inouï! Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là-dedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez-vous faire une chose? Il ne vous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendra-t-il ce soir?

MATHILDE. — Je n'en sais rien, mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉRY. — Comment étiez-vous quand il est sorti?

MATHILDE. — Ah! j'étais bien triste et lui bien sévère.

MADAME DE LÉRY. — Il viendra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol; je me connais, je réussirai.

MATHILDE. — Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY. — Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée. Vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille ; ce ne sera pas très divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant, prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier, je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE. — Dites-moi du moins ce que vous voulez faire.

MADAME DE LÉRY. — Ce que je veux faire, enfant, est impossible à dire, et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi?

MATHILDE. — Oui, tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY. — Allons, preste! Voilà une voiture.

MATHILDE. — C'est lui; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY. — Sauvez-vous! Y a-t-il un escalier dérobé par là?

MATHILDE. — Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée, comment croira-t-on à ce bal?

MADAME DE LÉRY, ôtant la guirlande qu'elle a sur la tête et la donnant à Mathilde.

Tenez, vous arrangerez cela en route.

(Mathilde sort.)

SCÈNE VII. — MADAME DE LÉRY, seule.

A genoux! Une telle femme à genoux! Et ce monsieur-là qui la refuse! Une femme de vingt ans, belle comme un ange et fidèle comme un lévrier! Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle, en échange d'un cadeau de Mme de Blainville! Mais quel abîme est donc le cœur de l'homme! Ah! ma foi! nous valons mieux qu'eux!

(Elle s'assoit et prend une brochure sur la table. Un instant après on frappe à la porte.)

Entrez.

SCÈNE VIII. — MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY.

MADAME DE LÉRY, lisant d'un air distrait. — Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé?

CHAVIGNY. — Je vous rends grâces. Je n'en prends jamais.

(Il s'assoit et regarde autour de lui.)

MADAME DE LÉRY. — Est-il amusant, ce bal?

CHAVIGNY. — Comme cela. N'y étiez-vous pas?

MADAME DE LÉRY. — Voilà une question qui n'est pas galante. Non, je n'y étais pas; mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY. — Vous plaisantez, à ce que je vois?

MADAME DE LÉRY. — Plaît-il? je vous demande pardon, je tiens un article d'une *Revue* qui m'intéresse beaucoup.

(Un silence. Chavigny, inquiet, se lève et se promène.)

CHAVIGNY. — Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal?

MADAME DE LÉRY. — Mais oui; vous voyez que je l'attends.

CHAVIGNY. — C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LÉRY. — Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CHAVIGNY. — Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous?

MADAME DE LÉRY. — Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CHAVIGNY. — Elle s'est donc passée de voiture?

MADAME DE LÉRY. — Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu ça, monsieur de Chavigny?

CHAVIGNY. — Quoi?

MADAME DE LÉRY. — C'est la *Revue des Deux Mondes*; un article très joli de Mme Sand sur les orangs-outangs.

CHAVIGNY. — Sur les...?

MADAME DE LÉRY. — Sur les orangs-outangs. Ah! je me trompe, ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté; c'est très amusant.

CHAVIGNY. — Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRY. — Aimez-vous les romans de Mme Sand?

CHAVIGNY. — Non, pas du tout. Mais si elle y est, comment se fait-il que je ne l'aie pas trouvée?

MADAME DE LÉRY. — Quoi? la *Revue*? Elle était là-dessus.

CHAVIGNY. — Vous moquez-vous de moi, madame?

MADAME DE LÉRY. — Peut-être; c'est selon à propos de quoi.

CHAVIGNY. — C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY. — Est-ce que vous me l'avez donnée à garder?

CHAVIGNY. — Vous avez raison; je suis très ridicule; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY. — Bah! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY. — C'est vrai; je ferai aussi bien d'attendre, et j'attendrai.

(Il s'approche du feu et s'assoit.)

MADAME DE LÉRY, quittant sa lecture. — Savez-vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre, et qu'elle allait où bon lui semblait.

CHAVIGNY. — Certainement; vous en voyez la preuve.

MADAME DE LÉRY. — Pas tant; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY. — Moi? par exemple! pas le moins du monde.

MADAME DE LÉRY. — Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un tout autre homme, je l'avoue, et pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY. — Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY. — Non, non, vous ne me remerciez pas; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que, si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVIGNY. — J'aime beaucoup cela! que ne m'accompagnait-elle?

MADAME DE LÉRY. — Eh oui! c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes nous autres : nous ne voulons pas, et puis nous voulons. Décidément, vous ne prenez pas de thé?

CHAVIGNY. — Non, il me fait mal.

MADAME DE LÉRY. – Eh bien donnez-m'en.

CHAVIGNY. — Plaît-il, madame?

MADAME DE LÉRY. — Donnez-m'en.

(Chavigny se lève et remplit une tasse qu'il offre à Mme de Léry.)

MADAME DE LÉRY. — C'est bon; mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir?

CHAVIGNY. — Je n'en sais rien.

MADAME DE LÉRY. — Ce sont de drôles d'auberges que ces ministères. — On y entre et on en sort sans savoir pourquoi; c'est une procession de marionnettes.

CHAVIGNY. — Prenez donc ce thé à votre tour; il est déjà à moitié froid.

MADAME DE LÉRY. — Vous n'y avez pas mis assez de sucre, mettez-m'en un ou deux morceaux.

CHAVIGNY. — Comme vous voudrez, il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY. — Bien; maintenant, encore un peu de lait.

CHAVIGNY. — Êtes-vous satisfaite?

MADAME DE LÉRY. — Une goutte d'eau à présent. Est-ce fait? Donnez-moi la tasse.

CHAVIGNY, lui présentant la tasse. — La voilà; mais il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY. — Vous croyez? En êtes-vous sûr?

CHAVIGNY. — Il n'y a pas le moindre doute.

MADAME DE LÉRY. — Et pourquoi ne vaut-il rien?

CHAVIGNY. — Parce qu'il est froid et trop sucré.

MADAME DE LÉRY. — Eh bien! s'il ne ne vaut rien, ce thé, jetez-le.

(Chavigny est debout, tenant la tasse; Mme de Léry le regarde en riant.)

MADAME DE LÉRY. — Ah, mon Dieu! que vous m'amusez: Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

CHAVIGNY, impatienté, vide la tasse dans le feu, puis il se promène à grands pas, et dit avec humeur. — Ma foi, c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

MADAME DE LÉRY. — Je ne vous ai jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un Othello.

CHAVIGNY. — Pas le moins du monde; je ne peux pas souffrir qu'on se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux?

MADAME DE LÉRY. — Par amour-propre, comme tous les maris.

CHAVIGNY. — Bah! propos de femme. On dit : « Jaloux par amour-propre », parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre très humble serviteur. » Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LÉRY. — Pas tant que pour ces pauvres femmes.

CHAVIGNY. — Oh! mon Dieu, si. Tout est relatif. Peut-on permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous? C'est d'une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LÉRY. — Oui, les caprices, par exemple.

CHAVIGNY. — Pourquoi pas? Eh bien! oui, les caprices. Il est certain qu'un homme peut en avoir, et qu'une femme....

MADAME DE LÉRY. — En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un talisman qui en préserve?

CHAVIGNY. — C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DE LÉRY. — A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher. C'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGNY. — Oh! que non; il n'est pas minuit.

(Un domestique entre, et remet un petit paquet à M. de Chavigny).

CHAVIGNY. — Qu'est-ce que c'est? Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE. — On vient d'apporter cela pour monsieur le comte.

(Il sort. Chavigny défait le paquet, qui renferme la bourse de Mathilde.)

MADAME DE LÉRY. — Est-ce encore un cadeau qui vous arrive? A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY. — Que diable est-ce que ça veut dire? Hé! François, hé! qui est-ce qui qui a apporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE, rentrant. — Monsieur?

CHAVIGNY. — Qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est le portier qui vient de monter.

CHAVIGNY — Il n'y a rien avec? pas de lettre?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur.

CHAVIGNY. — Est-ce qu'il avait cela depuis longtemps, ce portier?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur; on vient de le lui remettre.

CHAVIGNY. — Qui le lui a remis?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il ne sait pas.

CHAVIGNY. — Il ne sait pas! Perdez-vous la tête? Est-ce un homme ou une femme?

LE DOMESTIQUE. — C'est un domestique en livrée, mais il ne le connaît pas.

CHAVIGNY. — Est-ce qu'il est en bas, ce domestique?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur, il est parti sur-le-champ.

CHAVIGNY. — Il n'a rien dit?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur.

CHAVIGNY. — C'est bon.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LÉRY. — J'espère qu'on vous gâte, monsieur de Chavigny. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

CHAVIGNY. — Je veux être pendu si j'y comprends rien.

MADAME DE LÉRY. — Laissez donc! vous faites l'enfant.

CHAVIGNY. — Ma foi! si, vous avez raison. C'est singulier; je connais l'écriture.

MADAME DE LÉRY. — Peut-on voir?

CHAVIGNY. — C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer; mais tant pis pour qui s'y expose. Tenez. J'ai certainement vu de cette écriture-là quelque part.

MADAME DE LÉRY. — Et moi aussi, très certainement.

CHAVIGNY. — Attendez donc, je me trompe. Est-ce en bâtarde ou en coulée?

MADAME DE LÉRY. — Fi donc! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi comme ces lettres-là sont fines. Oh! la dame est bien élevée.

CHAVIGNY. — Vous avez l'air de la reconnaître.

MADAME DE LÉRY, avec une confusion feinte. — Moi! pas du tout?

(Chavigny, étonné, la regarde, puis continue à se promener.)

MADAME DE LÉRY. — Où en étions-nous donc de notre conversation? — Eh! mais il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

CHAVIGNY. — Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DE LÉRY. — Il y a des gens qui ne savent rien faire; si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

CHAVIGNY. — Voyons! soyez franche; dites-moi qui c'est.

MADAME DE LÉRY. — Je croirais assez que c'est Mme de Blainville.

CHAVIGNY. — Vous êtes impitoyable, madame; savez-vous bien que nous nous brouillerons?

MADAME DE LÉRY. — Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

CHAVIGNY. — Vous ne voulez pas m'aider à trouver l'énigme?

MADAME DE LÉRY. — Belle occupation! Laissez donc cela; on dirait que vous n'y êtes pas fait. Vous ruminerez lorsque vous serez couché, quand ce ne serait que par politesse.

CHAVIGNY. — Il n'y a donc plus de thé? j'ai envie d'en prendre.

MADAME DE LÉRY. — Je vais vous en faire; dites donc que je ne suis pas bonne!

(Un silence.)

CHAVIGNY, se promenant toujours. — Plus je cherche, moins je trouve.

MADAME DE LÉRY. — Ah çà! dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourse? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHAVIGNY. — C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LÉRY. — Je vous dis que c'est Mme de Blainville. Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre par repentir. Ou mieux encore : elle veut ~~tout~~ tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne

CHAVIGNY. — Je porterai celle-ci sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LÉRY. — Je ne comprends pas; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY. — Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la voie demain entre les mains; croyez-vous que je m'y tromperais?

MADAME DE LÉRY, éclatant de rire. — Ah! c'est trop fort; je n'y tiens pas.

CHAVIGNY. — Est-ce que ce serait vous, par hasard?

MADAME DE LÉRY. — Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui que vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme?

CHAVIGNY. — C'est vous, c'est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY. — C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAVIGNY. — Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LÉRY. — Non.

CHAVIGNY. — Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY. — Pas davantage.

CHAVIGNY. — Je vous en supplie,

MADAME DE LÉRY. — Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY. — A genoux? tant que vous voudrez.

MADAME DE LÉRY. — Allons! voyons!

CHAVIGNY. — Sérieusement.

(Il se met à genoux en riant devant Mme de Léry.)

MADAME DE LÉRY, sèchement. — J'aime cette posture, elle vous va à merveille; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CHAVIGNY, se relevant. — Ainsi, vous ne direz rien, n'est-ce pas?

MADAME DE LÉRY. — Avez-vous là votre bourse bleue?

CHAVIGNY. — Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LÉRY. — Je crois que oui aussi. Donnez-la-moi, je vous dirai qui a fait l'autre.

CHAVIGNY. — Vous le savez donc?

MADAME DE LÉRY. — Oui, je le sais.

CHAVIGNY. — Est-ce une femme?

MADAME DE LÉRY. — A moins que ce ne soit un homme, je ne ~~sais~~ pas...

CHAVIGNY. — Je veux dire : est-ce une jolie femme?

MADAME DE LÉRY. — C'est une ~~jolie~~ femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY. — Brune ou blonde?

MADAME DE LÉRY. — Bleue.

CHAVIGNY. — Par quelle lettre commence son nom?

MADAME DE LÉRY. — Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi la bourse de Mme de Blainville.

CHAVIGNY. — Est-elle petite ou grande?

MADAME DE LÉRY. — Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY. — Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LÉRY. — La bourse ou la vie!

CHAVIGNY. — Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse?

MADAME DE LÉRY. — Oui.

CHAVIGNY, tirant la bourse bleue. — Votre parole d'honneur?

MADAME DE LÉRY. — Ma parole d'honneur.

CHAVIGNY semble hésiter; Mme de Léry tend la main; il la regarde attentivement. Tout à coup il s'assoit à côté d'elle et dit

gaiement : Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme peut en avoir?

MADAME DE LÉRY. — Est-ce que vous en êtes à le demander?

CHAVIGNY. — Pas tout à fait; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler, et, jusqu'à un certain point, deux façons d'agir.

MADAME DE LÉRY. — Eh bien! et ce marché, est-ce qu'il s'envole? Je croyais qu'il était conclu.

CHAVIGNY. — Un homme marié n'en reste pas moins homme; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre un rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LÉRY. — J'entends, c'est un choix qu'on peut faire; mais où s'y reconnaît le public?

CHAVIGNY. — Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY. — Vous renoncez donc à ce fameux nom? Allons! voyons! donnez-moi cette bourse.

CHAVIGNY. — Une femme d'esprit, par exemple (une femme d'esprit sait tant de choses!), ne doit pas se tromper, à ce que je crois, sur le vrai caractère des gens : elle doit bien voir, au premier coup d'œil....

MADAME DE LÉRY. — Décidément, vous gardez la bourse?

CHAVIGNY. — Il me semble que vous y tenez beaucoup. Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari, et celle de l'homme par conséquent? Comment êtes-vous donc coiffée? Vous étiez toute en fleurs ce matin.

MADAME DE LÉRY. — Oui; ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah! mon Dieu, mes cheveux sont défaits d'un côté.

(Elle se lève et s'ajuste devant la glace.)

CHAVIGNY. — Vous avez la plus jolie taille qu'on puisse voir. Une femme d'esprit comme vous....

MADAME DE LÉRY. — Une femme d'esprit comme moi se donne au diable quand elle a affaire à un homme d'esprit comme vous.

CHAVIGNY. — Qu'à cela ne tienne; je suis assez bon diable.

MADAME DE LÉRY. — Pas pour moi, du moins, à ce que je pense.

CHAVIGNY. — C'est qu'apparemment quelque autre me fait tort.

MADAME DE LÉRY. — Qu'est-ce que ce propos-là veut dire?

CHAVIGNY. — Il veut dire que, si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

MADAME DE LÉRY. — C'est modeste et poli; mais vous vous trompez : personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

CHAVIGNY. — A votre âge et avec ces yeux-là, je vous en défie.

MADAME DE LÉRY. — C'est cependant la vérité pure.

CHAVIGNY. — Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

MADAME DE LÉRY. — Je vous le ferai croire bien aisément. J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

CHAVIGNY. — Ne peut-elle souffrir un serviteur?

MADAME DE LÉRY. — Bah! serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

CHAVIGNY, se levant. — C'est assez vrai, et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours détesté la conduite des hommes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se faire haïr.

MADAME DE LÉRY. — Est-ce votre opinion sincère?

CHAVIGNY. — Très sincère; je ne conçois pas comment on peut se figurer que, parce qu'on a plu ce soir, on est en droit d'en abuser demain.

MADAME DE LÉRY. — C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

CHAVIGNY. — Oui, et si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

MADAME DE LÉRY. — C'est possible; les liaisons d'aujourd'hui sont des mariages, et quand il s'agit d'un jour de noces, cela vaut la peine d'y penser.

CHAVIGNY. — Vous avez mille fois raison; et, dites-moi, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise? Une jolie femme qui se fie à un galant homme ne saurait-elle le distinguer? il n'y a pas que des sots sur la terre.

MADAME DE LÉRY. — C'est une question en pareille circonstance.

CHAVIGNY. — Mais je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de l'avis des sots; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on

puisse être franc sans danger, sans arrière-pensée, sans crainte des indiscrétions.

(Il lui prend la main.)

Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug, et votre prudence ne veut pas d'un lien ; vous n'avez à redouter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de roses et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée : votre liberté est sur le seuil ; vous la retrouverez en quittant cette chambre ; ce qui s'offre à vous n'est pas le plaisir sans l'amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume ; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens ; mais celui du cœur, qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

MADAME DE LÉRY. — Vous me parliez de comédie ; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes ?

CHAVIGNY. — Oui, dans cette table ; qu'en voulez-vous faire ?

MADAME DE LÉRY. — Donnez-le-moi, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir si vous ne voulez vous contredire.

(Elle prend une carte dans le jeu.)

Allons, comte, dites rouge ou noir.

CHAVIGNY. — Voulez-vous me dire quel est l'enjeu.

MADAME DE LÉRY. — L'enjeu est une discrétion [1].

CHAVIGNY. — Soit. — J'appelle rouge.

MADAME DE LÉRY. — C'est le valet de pique ; vous avez perdu. Donnez-moi cette bourse bleue.

CHAVIGNY. — De tout mon cœur, mais je garde la rouge, et quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais ; car je sais aussi bien que vous quelle est la main qui me l'a faite.

MADAME DE LÉRY. — Est-elle petite ou grande, cette main ?

1. On appelle *discrétion* un pari dans lequel le perdant s'oblige à donner au gagnant ce que celui-ci demande, à sa discrétion (*Note de l'auteur.*)

CHAVIGNY. — Elle est charmante comme le satin.

MADAME DE LÉRY. — Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie?

(Elle jette au feu sa bourse bleue.)

CHAVIGNY. — Ernestine, je vous adore!

MADAME DE LÉRY regarde brûler la bourse. Elle s'approche de Chavigny et lui dit tendrement. — Vous n'aimez donc plus Mme de Blainville?

CHAVIGNY. — Ah, grand Dieu! je ne l'ai jamais aimée.

MADAME DE LÉRY. — Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY. — Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là? Ah! ce n'est pas elle à qui je demanderai jamais un instant de bonheur; ce n'est pas elle qui me le donnera!

MADAME DE LÉRY. — Ni moi non plus, monsieur de Chavigny. Vous venez de me faire un petit sacrifice, c'est très galant de votre part; mais je ne veux pas vous tromper : la bourse rouge n'est pas de ma façon.

CHAVIGNY. — Est-il possible? Qui est-ce donc qui l'a faite?

MADAME DE LÉRY. — C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grâce de réfléchir une minute et de m'expliquer cette énigme à mon tour. Vous m'avez fait, en bon français, une déclaration très aimable; vous vous êtes mis à genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me l'avez laissé brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvez-vous de si extraordinaire? Je ne suis pas mal, c'est vrai; je suis jeune; il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette et vous un libertin, uniquement parce qu'il est minuit et que nous sommes en tête-à-tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires! C'est pourtant là tout, n'est-ce pas? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez à la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimiez!

(On entend le bruit d'une voiture.)

CHAVIGNY. — Mais, madame, qui a pu vous instruire?

MADAME DE LÉRY. — Parlez plus bas, monsieur, la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher. Je n'ai pas

le temps de vous faire ma morale; vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu; vous m'en voudrez aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi, et, croyez-moi, cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà Mathilde, vous en avez un beau à vous passer ce soir. Il vous en fera, j'espère, oublier un autre que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais.

(Mathilde entre, Mme de Léry va à sa rencontre et l'embrasse. M. de Chavigny les regarde, il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de Mme de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant :)

Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.



IL FAUT QU'UNE PORTE
SOIT OUVERTE OU FERMÉE

PROVERBE EN 1 ACTE, PUBLIÉ EN 1845, REPRÉSENTÉ EN 1848

PERSONNAGES

LE COMTE.
LA MARQUISE.

La scène est à Paris.

Un petit salon. — LE COMTE, LA MARQUISE. **La marquise, assise sur un canapé, près de la cheminée, fait de la tapisserie. Le comte entre et salue.**

LE COMTE. — Je ne sais pas quand je me guérirai de ma maladresse, mais je suis d'une cruelle étourderie. Il m'est impossible de prendre sur moi de me rappeler votre jour, et toutes les fois que j'ai envie de vous voir cela ne manque jamais d'être un mardi.

LA MARQUISE. — Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

LE COMTE. — Non; mais, en le supposant, je ne le pourrais pas, car c'est un hasard que vous soyez seule, et vous allez avoir, d'ici un quart d'heure, une cohue d'amis intimes qui me fera sauver, je vous en avertis.

LA MARQUISE. — Il est vrai que c'est aujourd'hui mon jour, et je ne sais trop pourquoi j'en ai un. C'est une mode qui a pourtant sa raison. Nos mères laissaient leur porte ouverte; la bonne compagnie n'était pas nombreuse, et se bornait, pour chaque cercle, à une fournée d'ennuyeux qu'on avalait à la rigueur. Maintenant, dès qu'on reçoit, on reçoit tout Paris; et tout Paris, au temps où nous sommes, c'est bien réellement Paris tout entier, ville et faubourgs. Quand on

est chez soi, on est dans la rue. Il fallait bien trouver un remède; de là vient que chacun a son jour. C'est le seul moyen de se voir le moins possible, et quand on dit : Je suis chez moi le mardi, il est clair que c'est comme si on disait : Le reste du temps, laissez-moi tranquille.

LE COMTE. — Je n'en ai que plus tort de venir aujourd'hui, puisque vous me permettez de vous voir dans la semaine.

LA MARQUISE. — Prenez votre parti et mettez-vous là. Si vous êtes de bonne humeur, vous parlerez, sinon, chauffez-vous. Je ne compte pas sur grand monde aujourd'hui, vous regarderez défiler ma petite lanterne magique. Mais, qu'avez-vous donc? vous me semblez....

LE COMTE. — Quoi?

LA MARQUISE. — Pour ma gloire, je ne veux pas le dire.

LE COMTE. — Ma foi, je vous l'avouerai; avant d'entrer ici, je l'étais un peu.

LA MARQUISE. — Quoi? je le demande à mon tour.

LE COMTE. — Vous fâcherez-vous si je vous le dis?

LA MARQUISE. — J'ai un bal ce soir où je veux être jolie : je ne me fâcherai pas de la journée.

LE COMTE. — Eh bien! j'étais un peu ennuyé. Je ne sais ce que j'ai; c'est un mal à la mode, comme vos réceptions. Je me désole depuis midi; j'ai fait quatre visites sans trouver personne. Je devais dîner quelque part; je me suis excusé sans raison. Il n'y a pas un spectacle ce soir. Je suis sorti par un temps glacé; je n'ai vu que des nez rouges et des joues violettes. Je ne sais que faire, je suis bête comme un feuilleton.

LA MARQUISE. — Je vous en offre autant; je m'ennuie à crier. C'est le temps qu'il fait, sans aucun doute.

LE COMTE. — Le fait est que le froid est odieux; l'hiver est une maladie. Les badauds voient le pavé propre, le ciel clair, et, quand un vent bien sec leur coupe les oreilles, ils appellent cela une belle gelée. C'est comme qui dirait une belle fluxion de poitrine. Bien obligé de ces beautés-là.

LA MARQUISE. — Je suis plus que de votre avis. Il me semble que mon ennui me vient moins de l'air du dehors, tout froid qu'il est, que de celui que les autres respirent. C'est peut-être que nous vieillissons. Je commence à avoir trente ans, et je perds le talent de vivre.

LE COMTE. — Je n'ai jamais eu ce talent-là, et ce qui m'épouvante, c'est que je le gagne. En prenant des

années, on devient plat ou fou, et j'ai une peur atroce de mourir comme un sage.

LA MARQUISE. — Sonnez pour qu'on mette une bûche au feu; votre idée me gèle.

(On entend le bruit d'une sonnette au dehors.)

LE COMTE. — Ce n'est pas la peine; on sonne à la porte, et votre procession arrive.

LA MARQUISE. — Voyons quelle sera la bannière, et surtout tâchez de rester.

LE COMTE. — Non; décidément je m'en vais.

LA MARQUISE. — Où allez-vous?

LE COMTE. — Je n'en sais rien.

(Il se lève, salue et ouvre la porte.)

Adieu, madame, à jeudi soir.

LA MARQUISE. — Pourquoi jeudi?

LE COMTE, debout, tenant le bouton de la porte. — N'est-ce pas votre jour aux Italiens? J'irai vous faire une petite visite.

LA MARQUISE. — Je ne veux pas de vous; vous êtes trop maussade. D'ailleurs, j'y mène M. Camus.

LE COMTE. — M. Camus, votre voisin de campagne?

LA MARQUISE. — Oui; il m'a vendu des pommes et du foin avec beaucoup de galanterie, et je veux lui rendre sa politesse.

LE COMTE. — C'est bien vous, par exemple! L'être le plus ennuyeux! on devrait le nourrir de sa marchandise. Et, à propos, savez-vous ce qu'on dit?

LA MARQUISE. — Non. Mais on ne vient pas : qui avait donc sonné?

LE COMTE, regardant par la fenêtre. — Personne, une petite fille, je crois, avec un carton, je ne sais quoi, une blanchisseuse. Elle est là, dans la cour, qui parle à vos gens.

LA MARQUISE. — Vous appelez cela je ne sais quoi; vous êtes poli, c'est mon bonnet. Eh bien! qu'est-ce qu'on dit de moi et de M. Camus? — Fermez donc cette porte.... Il vient un vent horrible.

LE COMTE, fermant la porte. — On dit que vous pensez à vous remarier, que M. Camus est millionnaire, et qu'il vient chez vous bien souvent.

LA MARQUISE. — En vérité! pas plus que cela! Et vous me dites cela au nez tout bonnement?

LE COMTE. — Je vous le dis, parce qu'on en parle.

LA MARQUISE. — C'est une belle raison. Est-ce que je vous répète tout ce qu'on dit de vous aussi par le monde?

LE COMTE. — De moi, madame? Que peut-on dire, s'il vous plaît, qui ne puisse pas se répéter?

LA MARQUISE. — Mais vous voyez bien que tout peut se répéter, puisque vous m'apprenez que je suis à la veille d'être annoncée madame Camus. Ce qu'on dit de vous est au moins aussi grave, car il paraît malheureusement que c'est vrai.

LE COMTE. — Et quoi donc? Vous me feriez peur.

LA MARQUISE. — Preuve de plus qu'on ne se trompe pas.

LE COMTE. — Expliquez-vous, je vous en prie.

LA MARQUISE. — Ah! pas du tout; ce sont vos affaires.

LE COMTE, se rasseyant. — Je vous en supplie, marquise, je vous le demande en grâce. Vous êtes la personne du monde dont l'opinion a le plus de prix pour moi.

LA MARQUISE. — L'une des personnes, vous voulez dire.

LE COMTE. — Non, madame, je dis : la personne, celle dont l'estime, le sentiment, la....

LA MARQUISE. — Ah, ciel! vous allez faire une phrase.

LE COMTE. — Pas du tout. Si vous ne voyez rien, c'est qu'apparemment vous ne voulez rien voir.

LA MARQUISE. — Voir quoi?

LE COMTE. — Cela s'entend de reste.

LA MARQUISE. — Je n'entends que ce qu'on me dit, et encore pas des deux oreilles.

LE COMTE. — Vous riez de tout; mais, sincèrement, serait-il possible que, depuis un an, vous voyant presque tous les jours, faite comme vous l'êtes, avec votre esprit, votre grâce et votre beauté....

LA MARQUISE. — Mais, mon Dieu! c'est bien pis qu'une phrase, c'est une déclaration que vous me faites là. Avertissez, au moins : est-ce une déclaration ou un compliment de bonne année?

LE COMTE. — Et si c'était une déclaration?

LA MARQUISE. — Oh! c'est que je n'en veux pas ce matin. Je vous ai dit que j'allais au bal, je suis exposée à en entendre ce soir; ma santé ne me permet pas ces choses-là deux fois par jour.

LE COMTE. — En vérité, vous êtes décourageante, et je me réjouirai de bon cœur quand vous y serez prise à votre tour.

LA MARQUISE. — Moi aussi, je m'en réjouirai. Je vous jure qu'il y a des instants où je donnerais de grosses sommes pour avoir seulement un petit chagrin. Tenez, j'étais comme cela pendant qu'on me coiffait, pas plus

tard que tout à l'heure. Je poussais des soupirs à me fendre l'âme de désespoir, de ne penser à rien.

LE COMTE. — Raillez, raillez! vous y viendrez.

LA MARQUISE. — C'est bien possible; nous sommes tous mortels. Si je suis raisonnable, à qui la faute? Je vous assure que je ne me défends pas.

LE COMTE. — Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour?

LA MARQUISE. — Non. Je suis très bonne personne; mais quant à cela, c'est par trop bête. Dites-moi un peu, vous qui avez le sens commun, qu'est-ce que signifie cette chose-là : faire la cour à une femme.

LE COMTE. — Cela signifie que cette femme vous plaît et qu'on est bien aise de le lui dire.

LA MARQUISE. — A la bonne heure; mais cette femme, cela lui plaît-il, à elle, de vous plaire? Vous me trouvez jolie, je suppose, et cela vous amuse de m'en faire part. Eh bien, après? Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce une raison pour que je vous aime? J'imagine que, si quelqu'un me plaît, ce n'est pas parce que je suis jolie. Qu'y gagne-t-il, à ces compliments? La belle manière de se faire aimer que de venir se planter devant une femme avec un lorgnon, de la regarder des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et de lui dire bien agréablement : Madame, je vous trouve charmante! Joignez à cela quelques phrases bien fades, un tour de valse et un bouquet, voilà pourtant ce qu'on appelle faire sa cour. Fi donc! Comment un homme d'esprit peut-il prendre goût à ces niaiseries-là? Cela me met en colère, quand j'y pense.

LE COMTE. — Il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher.

LA MARQUISE. — Ma foi, si. Il faut supposer à une femme une tête bien vide et un grand fonds de sottise, pour se figurer qu'on la charme avec de pareils ingrédients. Croyez-vous que se soit bien divertissant de passer sa vie au milieu d'un déluge de fadaises, et d'avoir du matin au soir les oreilles pleines de balivernes? Il me semble, en vérité, que, si j'étais un homme et si je voyais une jolie femme, je me dirais : Voilà une pauvre créature bien assommée de compliments. Je l'épargnerais; j'aurais pitié d'elle, et, si je voulais essayer de lui plaire, je lui ferais l'honneur de lui parler d'autre chose que de son malheureux visage. Mais non, toujours : Vous êtes jolie, et puis : Vous êtes jolie, et encore jolie. Eh, mon Dieu! on le sait bien. Voulez-vous que je vous dise? vous autres hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés.

LE COMTE. — Eh bien! madame, vous êtes charmante, prenez-le comme vous voudrez.

(On entend la sonnette.)

On sonne de nouveau; adieu, je me sauve.

(Il se lève et ouvre la porte.)

LA MARQUISE. — Attendez donc, j'avais à vous dire.... je ne sais plus ce que c'était.... Ah! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses?

LE COMTE. — Ce ne sera pas par hasard, madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

LA MARQUISE. — Encore un compliment! mon Dieu, que vous m'ennuyez! C'est une bague que j'ai cassée, je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, mais c'est qu'il faut que je vous explique....

(Elle ôte la bague de son doigt.)

Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas? Ça s'ouvrait de côté, par là; je l'ai heurté ce matin je ne sais où, le ressort a été forcé.

LE COMTE. — Dites donc, marquise, sans indiscrétion, il y avait des cheveux là dedans.

LA MARQUISE. — Peut-être bien. Qu'avez-vous à rire?

LE COMTE. — Je ne ris pas le moins du monde.

LA MARQUISE. — Vous êtes un impertinent; ce sont des cheveux de mon mari. Mais je n'entends personne. Qui avait donc sonné encore?

LE COMTE, regardant à la fenêtre. — Une autre petite fille, et un autre carton. Encore un bonnet, je suppose. A propos, avec tout cela, vous me devez une confidence.

LA MARQUISE. — Fermez donc cette porte, vous me glacez.

LE COMTE. — Je m'en vais. Mais vous me promettez de me répéter ce qu'on vous a dit de moi, n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE. — Venez ce soir au bal, nous causerons.

LE COMTE. — Ah, parbleu! oui, causer dans un bal. Joli endroit de conversation, avec accompagnement de trombones et un tintamarre de verres d'eau sucrée! L'un vous marche sur le pied, l'autre vous pousse le coude, pendant qu'un laquais tout poissé vous fourre une glace dans votre poche. Je vous demande un peu si c'est là....

LA MARQUISE. — Voulez-vous rester ou sortir? Je vous répète que vous m'enrhumez. Puisque personne ne vient, qu'est-ce qui vous chasse?

LE COMTE, fermant la porte et venant se rasseoir — C'est que

je me sens, malgré moi, de si mauvaise humeur, que je crains vraiment de vous excéder. Il faut décidément que je cesse de venir chez vous.

LA MARQUISE. — C'est honnête; et à propos de quoi?

LE COMTE. — Je ne sais pas, mais je vous ennuie, vous me le disiez vous-même tout à l'heure, et je le sens bien, c'est très naturel. C'est ce malheureux logement que j'ai là en face; je ne peux pas sortir sans regarder vos fenêtres, et j'entre ici machinalement, sans réfléchir à ce que j'y viens faire.

LA MARQUISE. — Si je vous ai dit que vous m'ennuyez ce matin, c'est que ce n'est pas une habitude. Sérieusement, vous me feriez de la peine; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

LE COMTE. — Vous? Pas du tout. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais retourner en Italie.

LA MARQUISE. — Ah! qu'est-ce que dira mademoiselle....

LE COMTE. — Quelle demoiselle, s'il vous plaît?

LA MARQUISE. — Mademoiselle je ne sais qui, mademoiselle votre protégée. Est-ce que je sais le nom de vos danseuses?

LE COMTE. — Ah! c'est donc là ce beau propos qu'on vous a tenu sur mon compte?

LA MARQUISE. — Précisément. Est-ce que vous niez?

LE COMTE. — C'est un conte à dormir debout.

LA MARQUISE. — Il est fâcheux qu'on vous ait vu très distinctement au spectacle avec un certain chapeau rose à fleurs, comme il n'en fleurit qu'à l'Opéra. Vous êtes dans les chœurs, mon voisin; cela est connu de tout le monde.

LE COMTE. — Comme votre mariage avec M. Camus.

LA MARQUISE. — Vous y revenez? Eh bien! pourquoi pas? M. Camus est un fort honnête homme; il est plusieurs fois millionnaire; son âge, bien qu'assez respectable, est juste à point pour un mari. Je suis veuve, et il est garçon; il est très bien quand il a des gants.

LE COMTE. — Et un bonnet de nuit : cela doit lui aller.

LA MARQUISE. — Voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît? Est-ce qu'on parle de choses pareilles?

LE COMTE. — Dame! à quelqu'un qui peut les voir.

LA MARQUISE. — Ce sont apparemment ces demoiselles qui vous apprennent ces jolies façons-là.

LE COMTE, se levant et prenant son chapeau. — Tenez, marquise, je vous dis adieu. Vous me feriez dire quelque sottise.

LA MARQUISE. — Quel excès de délicatesse!

LE COMTE. — Non, mais, en vérité, vous êtes trop cruelle. C'est bien assez de défendre qu'on vous aime, sans m'accuser d'aimer ailleurs.

LA MARQUISE. — De mieux en mieux. Quel ton tragique! Moi, je vous ai défendu de m'aimer?

LE COMTE. — Certainement! — de vous en parler, du moins.

LA MARQUISE. — Eh bien! je vous le permets; voyons votre éloquence.

LE COMTE. — Si vous le disiez sérieusement....

LA MARQUISE. — Que vous importe? pourvu que je le dise.

LE COMTE. — C'est que, tout en riant, il pourrait bien y avoir quelqu'un ici qui courût des risques.

LA MARQUISE. — Oh! oh! de grands périls, monsieur?

LE COMTE. — Peut-être, madame; mais, par malheur, le danger ne serait que pour moi.

LA MARQUISE. — Quand on a peur, on ne fait pas le brave. Eh bien! voyons. Vous ne dites rien? Vous me menacez, je m'expose, et vous ne bougez pas? Je m'attendais à vous voir au moins vous précipiter à mes pieds comme Rodrigue, ou M. Camus lui-même. Il y serait déjà, à votre place.

LE COMTE. — Cela vous divertit donc beaucoup de vous moquer du pauvre monde?

LA MARQUISE. — Et vous, cela vous surprend donc bien de ce qu'on ose vous braver en face?

LE COMTE. — Prenez garde! Si vous êtes brave, j'ai été hussard, moi, madame, je suis bien aise de vous le dire, et il n'y a pas encore si longtemps.

LA MARQUISE. — Vraiment! Eh bien! à la bonne heure, Une déclaration de hussard, cela doit être curieux; je n'ai jamais vu cela de ma vie. Voulez-vous que j'appelle ma femme de chambre? Je suppose qu'elle saura vous répondre. Vous me donnerez une représentation.

(On entend la sonnette.)

LE COMTE. — Encore cette sonnerie! Adieu donc, marquise. Je ne vous en tiens pas quitte, au moins.

(Il ouvre la porte.)

LA MARQUISE. — A ce soir, toujours, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends?

LE COMTE, regardant à la fenêtre. — C'est le temps qui vient de changer. Il pleut et il grêle à faire plaisir. On vous

apporte un troisième bonnet, et je crains bien qu'il n'y ait un rhume dedans.

LA MARQUISE. — Mais ce tapage-là? est-ce que c'est le tonnerre? en plein mois de janvier! Et les almanachs?

LE COMTE. — Non; c'est seulement un ouragan, une espèce de trombe qui passe.

LA MARQUISE. — C'est effrayant. Mais fermez donc la porte; vous ne pouvez pas sortir de ce temps-là. Qu'est-ce qui peut produire une chose pareille?

LE COMTE, *fermant la porte.* — Madame, c'est la colère céleste qui châtie les carreaux de vitre, les parapluies, les mollets des dames et les tuyaux de cheminée.

LA MARQUISE. — Et mes chevaux qui sont sortis!

LE COMTE. — Il n'y a pas de danger pour eux, s'il ne leur tombe rien sur la tête.

LA MARQUISE. — Plaisantez donc à votre tour! Je suis très propre, moi, monsieur, je n'aime pas à crotter mes chevaux. C'est inconcevable! Tout à l'heure il faisait le plus beau ciel du monde.

LE COMTE. — Vous pouvez bien compter, par exemple, qu'avec cette grêle vous n'aurez personne. Voilà un jour de moins parmi vos jours.

LA MARQUISE. — Non pas, puisque vous êtes venu. Posez donc votre chapeau, qui m'impatiente.

LE COMTE. — Un compliment, madame! Prenez garde. Vous qui faites profession de les haïr, on pourrait prendre les vôtres pour la vérité.

LA MARQUISE. — Mais je vous le dis, et c'est très vrai. Vous me faites grand plaisir en venant me voir.

LE COMTE, *se rasseyant près de la marquise.* — Alors laissez-moi vous aimer.

LA MARQUISE. — Mais je vous le dis aussi, je le veux bien; cela ne me fâche pas le moins du monde.

LE COMTE. — Alors laissez-moi vous en parler.

LA MARQUISE. — A la hussarde, n'est-il pas vrai?

LE COMTE. — Non, madame; soyez convaincue qu'à défaut de cœur, j'ai assez de bon sens pour vous respecter. Mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte....

LA MARQUISE. — D'attendre que la pluie soit passée, n'est-ce pas? Vous êtes entré ici tout à l'heure sans savoir pourquoi, vous l'avez dit vous-même; vous étiez ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les pre-

mières venues, là, au coin de ce feu, vous parleriez, à l'heure qu'il est, littérature ou chemins de fer, après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait? Qu'il arrive ici une visite, vous allez peut-être avoir de l'esprit; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville ; et vite, vous abordez votre thème, et si je voulais vous écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas? De ces pauvres auteurs sifflés qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer, dès que vous êtes seule un quart d'heure avec eux.

LE COMTE. — Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis?

LA MARQUISE. — Vous ne m'aimez pas plus que le Grand Turc.

LE COMTE. — Oh! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant, et si vous ne me croyez pas sincère....

LA MARQUISE. — Non, non, et non! Mon Dieu! croyez-vous que je ne sache pas ce que vous pourriez me dire? J'ai très bonne opinion de vos études; mais, parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'aie rien lu? Tenez, je connais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres assez bien faites, très proprement écrites, des lettres d'amour, bien entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman, où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les moments d'hypocrisie où l'on se rabat sur l'amitié, pour les brouilleries, pour les désespoirs, pour les instants de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres. L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien! j'ai résisté, moi, à toute la collection. Je vous demande si j'ai

de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

LE COMTE. — Vous êtes bien blasée, marquise.

LA MARQUISE. — Des injures? J'aime mieux cela; c'est moins fade que vos sucreries.

LE COMTE. — Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

LA MARQUISE. — Vous le croyez? Eh bien! pas du tout.

LE COMTE. — Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfants.

LA MARQUISE. — Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur? Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre; il n'y a qu'à vous laisser faire. Réfléchissez; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instants où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capucins de cartes. Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces moments funestes, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire, ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales de ses valseurs. Je lui dirais seulement : N'en écoute pas un seul, écoute-les tous; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si, par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose; eh bien! mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose. Voilà mon histoire et ma science; appelez-vous cela être blasée?

LE COMTE. — Horriblement, si ce que vous dites est vrai; et cela semble si peu naturel, que le doute pourrait être permis.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non?

LE COMTE. — Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi! à votre âge, vous méprisez l'amour? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman? Ses regards, ses gestes, ses sentiments vous semblent une comédie? Vous vous piquez de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres? Mais d'où revenez-vous donc, marquise? Qu'est-ce qui vous a donné ces maximes-là?

LA MARQUISE. — Je reviens de loin, mon voisin.

LE COMTE. — Oui, de nourrice. Les femmes s'imaginent qu'elles savent toute chose au monde; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une femme rousse, et qui écrivait sur son journal : « Les femmes sont rousses dans ce pays-ci ».

LA MARQUISE. — Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

LE COMTE, mettant la bûche. — Être prude, cela se conçoit; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, cela se peut; mais le nier, quelle plaisanterie. Vous découragez un pauvre diable en lui disant : Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre : Oui, madame, vous le savez peut-être; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais je l'oublie en vous parlant! Rien n'est nouveau sous le soleil; mais je dis à mon tour : Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE. — A la bonne heure, au moins! vous parlez très bien; à peu de chose près, c'est comme un livre.

LE COMTE. — Oui, je parle, et je vous assure que, si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très sincèrement.

LA MARQUISE. — A votre aise; faites comme chez vous.

LE COMTE. — Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre? Quand vous nous comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire? Eh, mon Dieu! si l'amour est une comédie....

LA MARQUISE. — Le feu ne va pas; la bûche est de travers.

LE COMTE, arrangeant le feu. — Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais. Les rôles sont rebattus, j'y consens; mais, si a

pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur; — et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel?

LA MARQUISE. — Monsieur, voilà de la poésie.

LE COMTE. — Non, madame; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces compliments, ces déclarations, tout ce radotage, sont de très bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

LA MARQUISE. — Vous vous embrouillez; qu'est-ce qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune?

LE COMTE. — L'amour.

LA MARQUISE. — Monsieur, voilà de l'éloquence.

LE COMTE. — Non, madame; je veux dire : que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortège de vieux chambellans, de vieux diplomates, de vieux ministres, c'est le caquet de l'antichambre d'un roi; tout cela se passe, mais ce roi-là ne meurt pas. L'amour est mort, vive l'amour!

LA MARQUISE. — L'amour?

LE COMTE. — L'amour. Et quand même on ne ferait que s'imaginer....

LA MARQUISE. — Donnez-moi l'écran qui est là.

LE COMTE. — Celui-là?

LA MARQUISE. — Non, celui de taffetas; voilà votre feu qui m'aveugle.

LE COMTE, donnant l'écran à la marquise. — Quand même on ne ferait que s'imaginer qu'on aime, est-ce que ce n'est pas une chose charmante?

LA MARQUISE. — Mais je vous dis, c'est toujours la même chose.

LE COMTE. — Et toujours nouveau, comme dit la chanson. Que voulez-vous donc qu'on invente? Il faut apparemment qu'on vous aime en hébreu. Cette Vénus qui est là sur votre pendule, c'est aussi toujours la même chose; en est-elle moins belle, s'il vous plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. — Bon, voilà le refrain : jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

LE COMTE, prenant le coussin et le tenant à la main. — Cette

Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde a eu plus d'amoureux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.

LA MARQUISE. — Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, tenant toujours le coussin. — Non, madame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cette air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre; c'est une maladie qui court les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. — Et qu'est-ce que ce coussin fait dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. — Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car je suis furieux contre vous.

(Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.)

LA MARQUISE. — Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. — Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. — Vous ne voulez pas vous lever?

LE COMTE. — Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. — J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Elle se lève.)

LE COMTE, toujours à genoux. — Marquise, au nom du ciel, cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. — Cela vous passera au *Café de Paris*.

LE COMTE, de même. — Non, sur l'honneur, je parle du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir

vos railleries, vos froideurs même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore.... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi.... oui, depuis plus d'un an, je vous adore, je ne songe....

LA MARQUISE. — Adieu.

(La marquise sort et laisse la porte ouverte.)

LE COMTE, demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit : — C'est la vérité que cette porte est glaciale.

(Il va pour sortir et voit la marquise.)

LE COMTE. — Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, appuyée sur la porte entr'ouverte. — Vous voilà debout?

LE COMTE. — Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

LA MARQUISE. — Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE. — Jamais, jamais, je ne vous reverrai! Je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE. — Qu'avez-vous?

LE COMTE. — Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde....

LA MARQUISE. — Adieu.

(Elle veut sortir.)

LE COMTE. — C'est moi qui sors, madame; restez, je vous en supplie. Ah! je sens combien je vais souffrir.

LA MARQUISE, d'un ton sérieux. — Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez?

LE COMTE. — Mais, madame, je veux, je désirerais....

LA MARQUISE. — Quoi? car enfin vous m'impatientez. Vous imaginez-vous que je vais être votre maîtresse, et hériter de vos chapeaux roses? Je vous préviens qu'une pareille idée fait plus que me déplaire, elle me révolte.

LE COMTE. — Vous, marquise! Grand Dieu! s'il était possible, ce serait ma vie entière que je mettrais à vos pieds ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant, je ne dis pas seulement avec ces créatures dont vous ne parlez que pour me chagriner, mais avec aucune femme au monde! L'avez-vous bien pu supposer? Me croyez-vous si dépourvu de sens? Mon étourderie ou ma déraison a-t-elle donc été si loin, que de vous faire douter de mon respect?

Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai, marquise?), pouvez-vous penser qu'un homme ainsi distingué par vous, que vous avez pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez? Suis-je donc aveugle ou insensé? Vous, ma maîtresse! non pas, mais ma femme!

LA MARQUISE. — Ah! — Eh bien! si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés. — Ainsi, vous voulez m'épouser?

LE COMTE. — Mais certainement, j'en meurs d'envie, je n'ai jamais osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance....

LA MARQUISE. — Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

LE COMTE. — Oh! mon Dieu! je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce! Ma vie est dans vos mains.

LA MARQUISE. — Je vais vous dire deux proverbes : le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

LE COMTE. — Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas?

LA MARQUISE. — Mais non. Voici mon second proverbe : c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

LE COMTE. — Chez Fossin, madame, pour quoi faire?

LA MARQUISE. — Ma bague.

LE COMTE. — Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien! votre bague, marquise?

LA MARQUISE. — Marquise, dites-vous? Eh bien! à ma bague, il y a justement sur le chaton une petite couronne de marquise; et comme cela peut servir de cachet.... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous? Il faudra peut-être ôter les fleurons? Allons, je vais mettre un chapeau.

LE COMTE. — Vous me comblez de joie!... Comment vous exprimer....

LA MARQUISE. — Mais fermez donc cette malheureuse porte! Cette chambre ne sera plus habitable.

ANDRÉ DEL SARTO

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

ANDRÉ.
CORDIANI, peintre, élève d'André.
LIONEL, —
DAMIEN, —
GRÉMIO, concierge.
MONTJOIE, gentilhomme français.
MATHURIN, domestique.
JEAN, —
PAOLO.
CESARIO, élève d'André.
LUCRETIA DEL FEDE, femme d'André.
SPINETTE, suivante.
PEINTRES, VALETS, etc.
UN MÉDECIN.

La scène est à Florence.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (La maison d'André. — Une cour, un jardin au fond).

GRÉMIO, sortant de la maison du concierge. — Il me semble, en vérité, que j'entends marcher dans la cour : à quatre heures du matin, c'est singulier. Hum! hum! que veut dire cela?

(Il avance; un homme enveloppé d'un manteau descend d'une fenêtre du rez-de-chaussée.)

GRÉMIO. — De la fenêtre de madame Lucrèce? Arrête, qui que tu sois.

L'HOMME. — Laisse-moi passer, ou je te tue!

(Il le frappe et s'enfuit dans le jardin.)

GRÉMIO, seul. — Au meurtre! au voleur! Jean, au secours!

DAMIEN, sortant en robe de chambre. — Qu'est-ce? qu'as-tu à crier, Grémio?

GRÉMIO. — Il y a un voleur dans le jardin.

DAMIEN. — Vieux fou! tu te seras grisé.

GRÉMIO. — De la fenêtre de madame Lucrèce, de sa propre fenêtre, je l'ai vu descendre. Ah! je suis blessé! il m'a frappé au bras de son stylet.

DAMIEN. — Tu veux rire! ton manteau est à peine déchiré. Quel conte viens-tu faire, Grémio? Qui diable veux-tu avoir vu descendre de la fenêtre de Lucrèce, à cette heure-ci? Sais-tu, sot que tu es, qu'il ne ferait pas bon l'aller redire à son mari?

GRÉMIO. — Je l'ai vu comme je vous vois.

DAMIEN. — Tu as bu, Grémio; tu vois double.

GRÉMIO. — Double! je n'en ai vu qu'un.

DAMIEN. — Pourquoi réveilles-tu une maison entière avant le lever du soleil? et une maison comme celle-ci, pleine de jeunes gens, de valets! T'a-t-on payé pour imaginer ce mauvais roman sur le compte de la femme de mon meilleur ami? Tu cries au voleur, et tu prétends qu'on a sauté par sa fenêtre? Es-tu fou ou es-tu payé? Dis, réponds; que j'entende.

GRÉMIO. — Mon Dieu! mon Seigneur Jésus! je l'ai vu; en vérité de Dieu, je l'ai vu. Que vous ai-je fait? je l'ai vu.

DAMIEN. — Écoute, Grémio. Prends cette bourse, elle peut être moins lourde que celle qu'on t'a donnée pour inventer cette histoire-là. Va-t'en boire à ma santé. Tu sais que je suis l'ami de ton maître, n'est-ce pas? Je ne suis pas un volenr, moi; je ne suis pas de moitié dans le vol qu'on lui ferait? Tu me connais depuis dix ans comme je connais André. Eh bien, Grémio, pas un mot là-dessus. Bois à ma santé; pas un mot, entends-tu? ou je te fais chasser de la maison. Va, Grémio, rentre chez toi, mon vieux camarade. Que tout cela soit oublié.

GRÉMIO. — Je l'ai vu, mon Dieu; sur ma tête, sur celle de mon père, je l'ai vu, bien vu.

(Il rentre.)

DAMIEN, s'avançant seul vers le jardin et appelant. — Cordiani! Cordiani!

(Cordiani paraît.)

DAMIEN. — Insensé! en es-tu venu là? André, ton ami, le mien, le bon, le pauvre André!

CORDIANI. — Elle m'aime, ô Damien, elle m'aime! Que vas-tu me dire? Je suis heureux. Regarde-moi, elle m'aime. Je cours dans ce jardin depuis hier; je me suis jeté dans les herbes humides; j'ai frappé les statues et les arbres,

et j'ai couvert de baisers terribles les gazons qu'elle avait foulés.

DAMIEN. — Et cet homme qui te surprend! A quoi penses-tu? Et André! André, Cordiani!

CORDIANI. — Que sais-je? je puis être coupable, tu peux avoir raison; nous en parlerons demain, un jour, plus tard : laisse-moi être heureux. Je me trompe peut-être, elle ne m'aime peut-être pas; un caprice, oui, un caprice seulement, et rien de plus; mais laisse-moi être heureux.

DAMIEN. — Rien de plus? et tu brises comme une paille un lien de vingt-cinq années! et tu sors de cette chambre! Tu peux être coupable? et les rideaux qui se sont refermés sur toi sont encore agités autour d'elle! et l'homme qui te voit sortir crie au meurtre!

CORDIANI. — Ah! mon ami, que cette femme est belle.

DAMIEN. — Insensé! Insensé!

CORDIANI. — Si tu savais quelle région j'habite! comme le son de sa voix seulement fait bouillonner en moi une vie nouvelle! comme les larmes lui viennent aux yeux au-devant de tout ce qui est beau, tendre et pur comme elle! O mon Dieu! c'est un autel sublime que le bonheur. Puisse la joie de mon âme monter à toi comme un doux encens! Damien, les poètes se sont trompés : est-ce l'esprit du mal qui est l'ange déchu? C'est celui de l'amour, qui, après le grand œuvre, ne voulut pas quitter la terre, et, tandis que ses frères remontaient au ciel, laissa tomber ses ailes d'or en poudre aux pieds de la beauté qu'il avait créée.

DAMIEN. — Je te parlerai dans un autre moment. Le soleil se lève; dans une heure, quelqu'un viendra s'asseoir aussi sur ce banc; il posera comme toi ses mains sur son visage, et ce ne sont pas des larmes de joie qu'il cachera. A quoi penses-tu?

CORDIANI. — Je pense au coin obscur d'une certaine taverne où je me suis assis tant de fois, regrettant ma journée. Je pense à Florence qui s'éveille, aux promenades, aux passants qui se croisent, au monde, où j'ai erré vingt ans comme un spectre sans sépulture, à ces rues désertes où je me plongeais au sein des nuits, poussé par quelque dessein sinistre; je pense à mes travaux, à mes jours de découragement; j'ouvre les bras, et je vois passer les fantômes des femmes que j'ai possédées, mes plaisirs, mes peines, mes espérances! Ah! mon ami, comme tout est foudroyé, comme tout ce qui fermentait en moi s'est

réuni en une seule pensée : l'aimer! C'est ainsi que mille insectes épars dans la poussière viennent se réunir dans un rayon de soleil.

DAMIEN. — Que veux-tu que je te dise, et de quoi servent les paroles après l'action? Un amour comme le tien n'a pas d'ami.

CORDIANI. — Qu'ai-je eu dans le cœur jusqu'à présent? Dieu merci, je n'ai pas cherché la science; je n'ai voulu d'aucun état, je n'ai jamais donné un centre aux cercles gigantesques de la pensée; je n'y ai laissé entrer que l'amour des arts, qui est l'encens de l'autel, mais qui n'en est pas le dieu. J'ai vécu de mon pinceau, de mon travail; mais mon travail n'a nourri que mon corps; mon âme a gardé sa faim céleste. J'ai posé sur le seuil de mon cœur le fouet dont Jésus-Christ flagella les vendeurs du temple. Dieu merci, je n'ai jamais aimé; mon cœur n'était à rien jusqu'à ce qu'il fût à elle.

DAMIEN. — Comment exprimer tout ce qui se passe dans mon âme? je te vois heureux. Ne m'es-tu pas aussi cher que lui?

CORDIANI. — Et maintenant qu'elle est à moi, maintenant qu'assis à ma table, je laisse couler comme de douces larmes les vers insensés qui lui parlent de mon amour, et que je crois sentir derrière moi son fantôme charmant s'incliner sur mon épaule pour les lire; maintenant que j'ai un nom sur les lèvres, ô mon ami! quel est l'homme ici-bas qui n'a pas vu apparaître cent fois, mille fois, dans ses rêves, un être adoré, fait pour lui, devant vivre pour lui? Eh bien! quand un seul jour au monde on devrait rencontrer cet être, le serrer dans ses bras et mourir?

DAMIEN. — Tout ce que je puis te répondre, Cordiani, c'est que ton bonheur m'épouvante. Qu'André l'ignore, voilà l'important.

CORDIANI. — Que veut dire cela? Crois-tu que je l'aie séduite? qu'elle ait réfléchi et que j'aie réfléchi? Depuis un an que je la vois tous les jours, je lui parle, et elle me répond : je fais un geste, et elle me comprend. Elle se met au clavecin, elle chante, et moi, les lèvres entr'ouvertes, je regarde une longue larme tomber en silence sur ses bras nus. Et de quel droit ne serait-elle pas à moi?

DAMIEN. — De quel droit?

CORDIANI. — Silence! j'aime et je suis aimé. Je ne veux rien analyser, rien savoir; il n'y a d'heureux que les

enfants qui cueillent un fruit et le portent à leurs lèvres sans penser à autre chose, sinon qu'ils l'aiment et qu'il est à portée de leurs mains.

DAMIEN. — Ah! si tu étais là, à cette place où je suis, et si tu te jugeais toi-même! Que dira demain l'homme à l'enfant?

CORDIANI. — Non! non! Est-ce d'une orgie que je sors pour que l'air du matin me frappe au visage? L'ivresse de l'amour est-elle une débauche, pour s'évanouir avec la nuit? Toi, que voilà, Damien, depuis combien de temps m'as-tu vu l'aimer? Qu'as-tu à dire à présent, toi qui es resté muet, toi qui as vu pendant une année chaque battement de mon cœur, chaque minute de ma vie se détacher de moi pour s'unir à elle? Et je suis coupable aujourd'hui? Alors pourquoi suis-je heureux? Et que me diras-tu d'ailleurs que je ne me sois dit cent fois à moi-même? Suis-je un libertin sans cœur? Suis-je un athée? Ais-je jamais parlé avec mépris de tous ces mots sacrés, qui, depuis que le monde existe, errent vainement sur les lèvres des hommes? Tous les reproches imaginables, je me les suis adressés, et cependant je suis heureux. Le remords, la vengeance hideuse, la triste et muette douleur, tous ces spectres terribles sont venus se présenter au seuil de ma porte; aucun n'a pu rester debout devant l'amour de Lucrèce. Silence! on ouvre les portes; viens avec moi dans mon atelier. Là, dans une chambre fermée à tous les yeux, j'ai taillé dans le marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse. Je veux te répondre devant elle; viens, sortons la cour s'emplit de monde, et l'académie va s'ouvrir.

(Ils sortent. — Les peintres traversent la cour en tous sens. — Lionel et Césario s'avancent.)

LIONEL. — Le maître est-il levé?

CÉSARIO, chantant.

Il se levait de bon matin
Pour se mettre à l'ouvrage;
Tin taine, tin tin.
Le bon gros père Célestin,
Il se levait de bon matin,
Comme un coq de village.

LIONEL. — Que d'écoliers autrefois dans cette académie! comme on se disputait pour l'un, pour l'autre! quel événement que l'apparition d'un nouveau tableau! Sous Michel-Ange, les écoles étaient de vrais champs de bataille; aujourd'hui elles se remplissent à peine, lentement, de

jeunes gens silencieux. On travaille pour vivre, et les arts deviennent des métiers.

CÉSARIO. — C'est ainsi que tout passe sous le soleil. Moi, Michel-Ange m'ennuyait; je suis bien aise qu'il soit mort.

LIONEL. — Quel génie que le sien!

CÉSARIO. — Eh bien! oui, c'est un homme de génie; qu'il nous laisse tranquilles. As-tu vu le tableau de Pontormo?

LIONEL. — Et j'y ai vu le siècle tout entier: un homme incertain entre mille chemins divers, la caricature des grands maîtres; se noyant dans son propre enthousiasme, capable de se retenir, pour s'en tirer, au manteau gothique d'Albert Dürer.

CÉSARIO. — Vive le gothique! si les arts se meurent, l'antiquité ne rajeunira rien. *Tra deri da!* Il nous faut du nouveau.

ANDRÉ DEL SARTO, entrant et parlant à un valet. — Dites à Grémio de seller deux chevaux, un pour lui et un pour moi. Nous allons à la ferme.

CÉSARIO, continuant. — Du nouveau à tout prix, du nouveau! Eh bien! maître, quoi de nouveau ce matin?

ANDRÉ. — Toujours gai, Césario? Tout est nouveau aujourd'hui, mon enfant; la verdure, le soleil et les fleurs, tout sera encore nouveau demain. Il n'y a que l'homme qui se fasse plus vieux, tout se fait plus jeune autour de lui chaque jour. Bonjour, Lionel; levé de si bonne heure, mon viel ami?

CÉSARIO. — Alors les jeunes peintres ont donc raison de demander du neuf, puisque la nature elle-même en veut pour elle, et en donne à tous.

LIONEL. — Songes-tu à qui tu parles?

ANDRÉ. — Ah! ah! déjà en train de discuter? La discussion, mes bons amis, est une terre stérile, croyez-moi, c'est elle qui tue tout. Moins de préface et plus de livres. Vous êtes peintres, mes enfants; que votre bouche soit muette, et que votre main droite parle pour vous. Écoute-moi cependant, Césario. La nature veut toujours être nouvelle, c'est vrai; mais elle reste toujours la même. Es-tu de ceux qui souhaiteraient qu'elle changeât la couleur de sa robe, et que les bois se colorassent en bleu ou en rouge? Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend; à côté d'une fleur fanée naît une fleur toute semblable, et des milliers de familles se reconnaissent sous la rosée aux premiers rayons du soleil. Chaque matin l'ange de la vie et de la mort apporte à la mère commune une nouvelle parure,

mais toutes ses parures se ressemblent. Que les arts tâchent de faire comme elle, puisqu'ils ne sont rien qu'en l'imitant. Que chaque siècle voie de nouvelles mœurs, de nouveaux costumes, de nouvelles pensées; mais que le génie soit invariable comme la beauté. Que de jeunes mains, pleines de force et de vie, reçoivent avec respect le flambeau sacré des mains tremblantes des vieillards; qu'ils la protègent du souffle des vents, cette flamme divine qui traversera les siècles futurs, comme elle a fait des siècles passés. Retiendras-tu cela, Césario? Et maintenant, va travailler; à l'ouvrage, à l'ouvrage! la vie est si courte!

(Il le pousse dans l'atelier. — A Lionel.)

Nous vieillissons, mon pauvre ami. La jeunesse ne veut plus guère de nous. Je ne sais si c'est que le siècle est un nouveau-né, ou un vieillard tombé en enfance.

LIONEL. — Mort de Dieu! il ne faut pas que vos nouveaux venus m'échauffent par trop les oreilles! je finirai par garder mon épée pour travailler.

ANDRÉ. — Te voilà bien, avec tes coups de rapière, brave Lionel! On ne tue aujourd'hui que les moribonds; le temps des épées est passé en Italie. Allons, allons, mon vieux, laisse dire les bavards, et tâchons d'être de notre temps, jusqu'à ce qu'on nous enterre.

(Damien entre.)

Eh bien, mon cher Damien, Cordiani vient-il aujourd'hui?

DAMIEN. — Je ne crois pas qu'il vienne, il est malade.

ANDRÉ. — Malade, lui! Je l'ai vu hier soir, il ne l'était point. Sérieusement malade? Allons chez lui, Damien. Que peut-il avoir?

DAMIEN. — N'allez pas chez lui, il ne saurait vous recevoir. Il s'est enfermé pour la journée.

ANDRÉ. — Oh! non pas pour moi. Allons, Damien.

DAMIEN. — Sérieusement, il veut être seul.

ANDRÉ. — Seul! et malade! tu m'effrayes. Lui est-il arrivé quelque chose? une dispute? un duel? violent comme il est! Ah! mon Dieu! mais qu'est-ce donc? il ne m'a rien fait dire; il est blessé, n'est-ce pas? Pardonnez-moi, mes amis....

(Aux peintres qui sont restés et qui l'attendent.)

mais vous le savez c'est mon ami d'enfance, c'est mon meilleur, mon plus fidèle compagnon.

DAMIEN. — Rassurez-vous; il ne lui est rien arrivé. Une fièvre légère; demain vous le verrez bien portant.

ANDRÉ. — Dieu le veuille! Dieu le veuille! Ah! que de prières j'ai adressées au ciel pour la conservation d'une vie aussi chère! Vous le dirai-je, ô mes amis! dans ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés, c'est en lui que j'ai mis mon espoir; c'est un cœur chaud, et un bon cœur. La Providence ne laisse pas s'égarer de telles facultés! Que de fois, assis derrière lui, tandis qu'il parcourait du haut en bas son échelle, une palette à la main, j'ai senti se gonfler ma poitrine, j'ai étendu les bras, prêt à le serrer sur mon cœur, à baiser ce front si jeune et si ouvert, d'où le génie rayonnait de toutes parts! Quelle facilité! quel enthousiasme! mais quel sévère et cordial amour de la vérité! Que de fois j'ai pensé avec délices qu'il était plus jeune que moi! Je regardais tristement mes pauvres ouvrages, et je m'adressais en moi-même aux siècles futurs; voilà tout ce que j'ai pu faire, leur disais-je, mais je vous lègue mon ami.

LIONEL. — Maître, un homme est là qui vous appelle.

ANDRÉ. — Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

UN DOMESTIQUE. — Les chevaux sont sellés; Grémio est prêt, monseigneur.

ANDRÉ. — Allons, je vous dis adieu; je serai à l'atelier dans deux heures. Mais il n'a rien?

(A Damien.)

Rien de grave, n'est-ce pas? Et nous le verrons demain? Viens donc souper avec nous; et si tu vois Lucrèce, dis-lui que je vais à la ferme, et que je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE II (Un petit bois. André dans l'éloignement.)

GRÉMIO, assis sur l'herbe. — Hum! hum! je l'ai bien vu pourtant. Quel intérêt pouvait-il avoir à me dire le contraire? Il faut cependant qu'il en ait un, puisqu'il m'a donné....

(Il compte dans sa main.)

quatre, cinq, six...; diable! Il y a quelque chose là-dessous. Non, certainement, pour un voleur, ce n'en était pas un. J'avais bien eu une autre idée; mais,... oh! mais c'est là qu'il faut s'arrêter. Tais-toi, me suis-je dit, Grémio; holà, mon vieux, point de ceci. Cela serait drôle à penser!

penser n'est rien : qu'est-ce qu'on en voit? on pense ce qu'on veut.

(Il chante.)

Le berger dit au ruisseau :
Tu vas bien vite au moulin.
As-tu vu, as-tu vu la meunière
Se mirer dans tes eaux?

ANDRÉ, revenant. — Grémio, va remettre les brides à ces pauvres bêtes; il faut reprendre notre voyage; le soleil commence à baisser, nous aurons moins chaud pour revenir.

(Grémio sort.)

ANDRÉ, seul, s'asseyant. — Point d'argent chez ce juif! des supplications sans fin, et point d'argent! Que dirai-je quand les envoyés du roi de France... Ah! André, pauvre André, comment peux-tu prononcer ce mot-là? Des monceaux d'or entre tes mains; la plus belle mission qu'un roi ait jamais confiée à un homme; cent chefs-d'œuvre à rapporter, cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir! le rôle d'un bon ange à jouer! les bénédictions de la patrie à recevoir, et, après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques, et rallumé le feu sacré des arts, prêt à s'éteindre à Florence! André! comme tu te serais mis à genoux de bon cœur au chevet de ton lit le jour où tu aurais rendu fidèlement tes comptes! Et c'est François Ier qui te les demande! lui, le chevalier sans reproche, l'honnête homme, aussi bien que l'homme généreux! lui, le protecteur des arts! le père d'un siècle aussi beau que l'antiquité! Il s'est fié à toi, et tu l'as trompé! Tu l'as volé, André! car cela s'appelle ainsi, ne t'abuse pas là-dessus. Où est passé cet argent? Des bijoux pour ta femme, des fêtes, des plaisirs plus tristes que l'ennui!

(Il se lève.)

Songes-tu à cela, André? tu es déshonoré! Aujourd'hui te voilà respecté, chéri de tes élèves, aimé d'un ange. O Lucrèce! Lucrèce! Demain la fable de Florence; car enfin il faut bien que tôt ou tard ces comptes terribles... Enfer! et ma femme elle-même n'en sait rien! Ah! voilà ce que c'est que de manquer de caractère! Que faisait-elle de mal en me demandant ce qui lui plaisait? Et moi je le lui donnais, parce qu'elle le demandait, rien de plus : faiblesse maudite! pas une réflexion. A quoi tient donc l'honneur? Et Cordiani? pourquoi ne l'ai-je pas consulté? lui, mon meil-

leur, mon unique ami, que dira-t-il? L'honneur?... ne suis-je pas un honnête homme? j'ai fait un vol cependant. Ah! s'il s'agissait d'entrer la nuit chez un grand seigneur, de briser un coffre-fort et de s'enfuir; cela est horrible à penser, impossible. Mais quand l'argent est là, entre vos mains, qu'on n'a qu'à y puiser, que la pauvreté vous talonne, non pas pour vous, mais pour Lucrèce! mon seul bien ici-bas, ma seule joie, un amour de dix ans! et quand on se dit qu'après tout, avec un peu de travail, on pourra remplacer... Oui, remplacer! le portique de l'Annonciade m'a valu un sac de blé!

GRÉMIO, revenant. — Voilà qui est fait. Nous partirons quand vous voudrez.

ANDRÉ. — Qu'as-tu donc, Grémio? je te regardais arranger ces brides; tu te sers aujourd'hui de ta main gauche.

GRÉMIO. — De ma main?... Ah! ah! je sais ce que c'est. Plaise à Votre Excellence, j'ai le bras droit un peu blessé. Oh! pas grand'chose; mais je me fais vieux, et dame! dans mon temps... j'aurais dit....

ANDRÉ. — Tu es blessé, dis-tu? Qui t'a blessé?

GRÉMIO. — Ah! voilà le difficile. Qui? personne; et cependant je suis blessé. Oh! ce n'est pas à dire qu'on puisse se plaindre, en conscience...

ANDRÉ. — Personne? toi-même, apparemment?

GRÉMIO. — Non pas, non pas; où serait le fin sans cela? Personne, et moi moins que tout autre.

ANDRÉ. — Si tu veux rire, tu prends mal ton temps. Remontons à cheval et partons.

GRÉMIO. — Ainsi soit-il. Ce que j'en disais n'était point pour vous fâcher, encore moins pour rire. Aussi bien riait-il fort peu ce matin, quand il me l'a donné en courant.

ANDRÉ. — Qui? que veut dire cela? qui te l'as donné? Tu as un air de mystère singulier, Grémio.

GRÉMIO. — Ma foi, au fait, écoutez. Vous êtes mon maître; on aura beau dire, cela doit se savoir, et qui le saurait, si ce n'est vous? Voilà l'histoire : j'avais entendu marcher ce matin dans la cour vers quatre heures; je me suis levé, et j'ai vu descendre tout doucement de la fenêtre un homme en manteau.

ANDRÉ. — De quelle fenêtre?

GRÉMIO. — Un homme en manteau, à qui j'ai crié d'arrêter; j'ai cru naturellement que c'était un voleur; et donc, au lieu de s'arrêter, vous voyez à mon bras; c'est son stylet qui m'a effleuré.

ANDRÉ. — De quelle fenêtre, Grémio?

GRÉMIO. — Ah! voilà encore : dame! écoutez, puisque j'ai commencé; c'était de la fenêtre de madame Lucrèce.

ANDRÉ. — De Lucrèce?

GRÉMIO. — Oui, monsieur.

ANDRÉ. — Cela est singulier.

GRÉMIO. — Bref, il s'est enfui dans le parc. J'ai bien appelé et crié au voleur! mais là-dessus voilà le fin : M. Damien est arrivé, qui m'a dit que je me trompais, que lui le savait mieux que moi; enfin il m'a donné une bourse pour me taire.

ANDRÉ. — Damien?

GRÉMIO. — Oui, monsieur, la voilà. A telle enseigne...

ANDRÉ. — De la fenêtre de Lucrèce? Damien l'avait donc vu, cet homme?

GRÉMIO. — Non, monsieur; il est sorti comme j'appelais.

ANDRÉ. — Comment était-il?

GRÉMIO. — Qui? M. Damien?

ANDRÉ. — Non, l'autre.

GRÉMIO. — Oh! ma foi, je ne l'ai guère vu.

ANDRÉ. — Grand ou petit?

GRÉMIO. — Ni l'un ni l'autre. Et puis, le matin, ma foi!...

ANDRÉ. — Cela est étrange. Et Damien t'a défendu d'en parler?

GRÉMIO. — Sous peine d'être chassé par vous.

ANDRÉ. — Par moi? Écoute, Grémio : ce soir, à l'heure où je me retire, tu te mettras sous cette fenêtre; mais caché, tu entends? Prends ton épée, et si par hasard quelqu'un essayait... tu me comprends? Appelle à haute voix, ne te laisse pas intimider, je serai là.

GRÉMIO. — Oui, monsieur.

ANDRÉ. — J'en chargerais bien un autre que toi; mais vois-tu, Grémio, je crois savoir ce que c'est : c'est de peu d'importance, vois-tu; une bagatelle, quelque plaisanterie de jeune homme. As-tu vu la couleur du manteau?

GRÉMIO. — Noir, noir; oui, je crois, du moins.

ANDRÉ. — J'en parlerai à Cordiani. Ainsi donc, c'est convenu; ce soir vers onze heures, minuit : n'aie aucune peur; je te dis, c'est une pure plaisanterie. Tu as très bien fait de me le dire, et je ne voudrais pas qu'un autre que toi le sût; c'est pour cela que je te charge... — Et tu n'as pas vu son visage?

GRÉMIO. — Si; mais il s'est sauvé si vite! et puis le coup de stylet...

ANDRÉ. — Il n'a pas parlé.

GRÉMIO. — Quelques mots, quelques mots.

ANDRÉ. — Tu ne connais pas la voix?

GRÉMIO. — Peut-être; je ne sais pas. Tout cela a été l'affaire d'un instant.

ANDRÉ. — C'est incroyable! Allons, viens; partons vite. Vers onze heures. Il faudra que j'en parle à Cordiani. Tu es sûr de la fenêtre.

GRÉMIO. — Oh! très sûr.

ANDRÉ. — Partons! partons!

(Ils sortent.)

SCÈNE III. — LUCRÈCE, SPINETTE.

LUCRÈCE. — As-tu entr'ouvert la porte, Spinette? as-tu posé la lampe dans l'escalier?

SPINETTE. — J'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné.

LUCRÈCE. — Tu mettras sur cette chaise mes vêtements de nuit, et tu me laisseras seule, ma chère enfant.

SPINETTE. — Oui, madame.

LUCRÈCE, à son prie-Dieu. — Pourquoi m'as-tu chargée du bonheur d'un autre, ô mon Dieu? S'il ne s'était agi que du mien, je ne l'aurais pas défendu, je ne t'aurais pas disputé ma vie. Pourquoi m'as-tu confié la sienne?

SPINETTE. — Ne cesserez-vous pas, ma chère maîtresse, de prier et de pleurer ainsi? Vos yeux sont gonflés de larmes, et depuis deux jours vous n'avez pas pris un moment de repos.

LUCRÈCE, priant. — L'ai-je accomplie, ta fatale mission? ai-je sauvé son âme en me perdant pour lui? Si tes bras sanglants n'étaient pas cloués sur ce crucifix, ô Christ, me les ouvrirais-tu?

SPINETTE. — Je ne puis me retirer. Comment vous laisser seule dans l'état où je vous vois?

LUCRÈCE. — Le puniras-tu de ma faute? Ce n'est pas lui qui est coupable; il n'a prononcé aucun serment sur la terre; il n'a pas trahi son épouse; il n'a point de devoirs, point de famille; il n'a rien fait qu'aimer et qu'être aimé.

SPINETTE. — Onze heures vont sonner.

LUCRÈCE. — Ah! Spinette, ne m'abandonne pas! Mes larmes t'affligent, mon enfant? Il faut pourtant bien qu'elles coulent. Crois-tu qu'on perde sans souffrir tout son repos et son bonheur? Toi qui lis dans mon cœur comme dans le tien, toi pour qui ma vie est un livre

ouvert dont tu connais toutes les pages, crois-tu qu'on puisse voir s'envoler sans regret dix ans d'innocence et de tranquillité?

SPINETTE. — Que je vous plains!

LUCRÈCE. — Détache ma robe; onze heures sonnent. De l'eau, que je m'essuie les yeux; il va venir, Spinette! Mes cheveux sont-ils en désordre? ne suis-je point pâle? Insensée que je suis d'avoir pleuré! Ma guitare! place devant moi cette romance; elle est de lui. Il vient, il vient, ma chère! Suis-je belle, ce soir? lui plairai-je ainsi?

UNE SERVANTE entrant. — Monseigneur André vient de passer dans l'appartement; il demande si l'on peut entrer chez vous.

ANDRÉ, entrant. — Bonsoir, Lucrèce, vous ne m'attendiez pas à cette heure, n'est-il pas vrai? Que je ne vous importune pas, c'est tout ce que désire. De grâce, dites-moi, alliez-vous renvoyer vos femmes? j'attendrai, pour vous voir, le moment du souper.

LUCRÈCE. — Non, pas encore, non, en vérité!

ANDRÉ. — Les moments que nous passons ensemble sont si rares! et ils me sont si chers! Vous seule au monde, Lucrèce, me consolez de tous les chagrins qui m'obsèdent. Ah! si je vous perdais! Tout mon courage, toute ma philosophie est dans vos yeux.

(Il s'approche de la fenêtre et soulève le rideau. — A part.)

Grémio est en bas, je l'aperçois.

LUCRÈCE. — Avez-vous quelque sujet de tristesse, mon ami? vous étiez gai à dîner, il m'a semblé.

ANDRÉ. — La gaieté est quelquefois triste, et la mélancolie a le sourire sur les lèvres.

LUCRÈCE. — Vous êtes allé à la ferme? A propos il y a une lettre pour vous; les envoyés du roi de France doivent venir demain.

ANDRÉ. — Demain? Ils viennent demain?

LUCRÈCE. — L'apprenez-vous comme une fâcheuse nouvelle? Alors on pourrait vous dire éloigné de Florence, malade; en tous cas, ils ne nous verraient pas.

ANDRÉ. — Pourquoi? je les recevrai avec plaisir; ne suis-je pas prêt à rendre mes comptes? Dites-moi, Lucrèce, cette maison vous plaît-elle? Êtes-vous invitée? L'hiver vous paraît-il agréable cette année? Que ferons-nous? Vos nouvelles parures vont-elles bien?

(On entend un cri étouffé dans le jardin, et des pas précipités.

Que veut-dire ce bruit, qu'y a-t-il?

(Cordiani, dans le plus grand désordre, entre dans la chambre.)

Qu'as-tu, Cordiani? qui t'amène? Que signifie ce désordre? que t'est-il arrivé? tu es pâle comme la mort!

LUCRÈCE. — Ah! je suis morte!

ANDRÉ. — Réponds-moi, qui t'amène à cette heure? As-tu une querelle? faut-il te servir de second? As-tu perdu au jeu? veux-tu ma bourse?

(Il lui prend la main.)

Au nom du ciel, parle! tu es comme une statue.

CORDIANI. — Non,... non,... je venais te parler,... te dire,... en vérité, je venais,... je ne sais...

ANDRÉ. — Qu'as-tu donc fait de ton épée? Par le ciel! il se passe en toi quelque chose d'étrange. Veux-tu que nous allions dans ce salon? ne peux-tu parler devant ces femmes? A quoi puis-je t'être bon? réponds, il n'y a rien que je ne fasse. Mon ami, mon cher ami, doutes-tu de moi?

CORDIANI. — Tu l'as deviné, j'ai une querelle. Je ne puis parler ici. Je te cherchais, je suis entré sans savoir pourquoi. On m'a dit que... que tu étais ici, et je venais.... Je ne puis parler ici.

LIONEL, entrant. — Maître, Grémio est assassiné!

ANDRÉ. — Qui dit cela?

(Plusieurs domestiques entrent dans la chambre.)

UN DOMESTIQUE. — Maître, on vient de tuer Grémio; le meurtrier est dans la maison. On l'a vu entrer par la poterne.

(Cordiani se retire dans la foule.)

ANDRÉ. — Des armes! des armes! prenez ces flambeaux, parcourez toutes les chambres; qu'on ferme la porte en dedans.

LIONEL. — Il ne peut être loin. Le coup vient d'être fait à l'instant même.

ANDRÉ. — Il est mort? mort? où donc est mon épée? Ah! en voilà une à cette muraille.

(Il va prendre une épée. Regardant sa main.)

Tiens! c'est singulier; ma main est pleine de sang. D'où me vient ce sang?

LIONEL. — Viens avec nous, maître; je te réponds de le trouver.

ANDRÉ. — D'où me vient ce sang; ma main en est couverte. Qui donc ai-je touché? je n'ai pourtant touché que... tout à l'heure... Éloignez-vous! sortez d'ici!

LIONEL. — Qu'as-tu, maître? pourquoi nous éloigner?

ANDRÉ. — Sortez! sortez! laissez-moi seul. C'est bon;

qu'on ne fasse aucune recherche, aucune, cela est inutile; je le défends. Sortez d'ici, tous! tous! obéissez quand je vous parle!

(Tous se retirent en silence.)

ANDRÉ, regardant sa main. — Pleine de sang! je n'ai touché que la main de Cordiani.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I (Le jardin. — Il est nuit. — Clair de lune).
CORDIANI, UN VALET

CORDIANI. — Il veut me parler?

LE VALET. — Oui, monsieur, sans témoin; cet endroit est celui qu'il m'a désigné.

CORDIANI. — Dis-lui donc que je l'attends.

(Le valet sort; Cordiani s'assoit sur une pierre.)

DAMIEN, dans la coulisse. — Cordiani! où est Cordiani?

CORDIANI. — Eh bien! que me veux-tu?

DAMIEN. — Je quitte André, il ne sait rien, ou du moins rien qui te regarde. Il connaît parfaitement, dit-il, le motif de la mort de Grémio, il n'en accuse personne, toi moins que tout autre.

CORDIANI. — Est-ce là ce que tu as à me dire?

DAMIEN. — Oui; c'est à toi de te régler là-dessus.

CORDIANI. — En ce cas, laisse-moi seul.

(Il va se rasseoir. — Lionel et Césario passent.)

LIONEL. — Conçoit-on rien à cela? Nous renvoyer, ne rien vouloir entendre, laisser sans vengeance un coup pareil! ce pauvre vieillard qui le sert depuis son enfance, que j'ai vu le bercer sur ses genoux! Ah! mort Dieu! si c'était moi, il y aurait eu d'autre sang de versé que celui-là!

DAMIEN. — Ce n'est pourtant pas un homme comme André qu'on peut accuser de lâcheté.

LIONEL. — Lâcheté ou faiblesse, qu'importe le nom? Quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Il n'était, certes, pas bien difficile de trouver l'assassin; et, si l'on ne veut pas se compromettre soi-même, par mon patron! on a des amis.

CÉSARIO. — Quant à moi, je quitte la maison; je suis venu ce matin à l'académie pour la dernière fois : y viendra qui voudra, je vais chez Pontormo.

LIONEL. — Mauvais cœur que tu es! pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas changer de maître.

CÉSARIO. — Bah! je ne suis pas le seul; l'atelier est d'une tristesse! Julietta n'y veut plus poser. Et comme on rit chez Pontormo! toute la journée on fait des armes, on boit, on danse. Adieu, Lionel, au revoir.

DAMIEN. — Dans quel temps vivons-nous! Ah! monsieur, notre pauvre ami est bien à plaindre. Soupez-vous avec nous?

CORDIANI, seul. — N'est-ce pas André que j'aperçois là-bas entre ces arbres? Il cherche; le voilà qui approche. Hola, André! par ici!

ANDRÉ, entrant. — Sommes-nous seuls?

CORDIANI. — Seuls.

ANDRÉ. — Vois-tu ce stylet, Cordiani? Si maintenant je t'étendais à terre d'un revers de ma main, et si je t'enterrais au pied de cet arbre, là, dans ce sable où voilà ton ombre, le monde n'aurait rien à me dire; j'en ai le droit, et ta vie m'appartient.

CORDIANI. — Tu peux le faire, ami; tu peux le faire.

ANDRÉ. — Crois-tu que ma main tremblerait? Pas plus que la tienne, il y a une heure, sur la poitrine de mon vieux Grémio. Tu le vois, je le sais, tu me l'as tué. A quoi t'attends-tu à présent? Penses-tu que je sois un lâche, et que je ne sache pas tenir une épée? Es-tu prêt à te battre? n'est-ce pas là ton devoir et le mien?

CORDIANI. — Je ferai ce que tu voudras.

ANDRÉ. — Assieds-toi, et écoute. Je suis né pauvre. Le luxe qui m'environne vient de mauvaise source : c'est un dépôt dont j'ai abusé. Seul, parmi tant de peintres illustres, je survis jeune encore au siècle de Michel-Ange, et je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi. Rome et Venise sont encore florissantes. Notre patrie n'est plus rien. Je lutte en vain contre les ténèbres, le flambeau sacré s'éteint dans ma main. Crois-tu que ce soit peu de chose pour un homme qui a vécu de son art vingt ans, que de le voir tomber? Mes ateliers sont déserts, ma réputation est perdue. Je n'ai point d'enfants, point d'espérance qui me rattache à la vie. Ma santé est faible, et le vent de la peste qui souffle de l'Orient me fait trembler comme une feuille. Dis-moi, que me restait-il au monde? Suppose qu'il m'arrive dans mes nuits d'insomnie de me poser un stylet sur le cœur. Dis-moi, qui a pu me retenir jusqu'à ce jour?

CORDIANI. — N'achève pas, André.

ANDRÉ. — Je l'aimais d'un amour indéfinissable. Pour elle, j'aurais lutté contre une armée; j'aurais bêché la terre et traîné la charrue pour ajouter une perle à ses cheveux. Ce vol que j'ai commis, ce dépôt du roi de France qu'on vient me redemander demain, et que je n'ai plus, c'est pour elle, c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur, pour la voir, une fois dans ma vie, entourée de plaisirs et de fêtes, que j'ai tout dissipé. La vie m'était moins chère que l'honneur, et l'honneur que l'amour de Lucrèce; que dis-je? qu'un sourire de ses lèvres, qu'un rayon de joie dans ses yeux. Ce que tu vois là, Cordiani, cet être souffrant et misérable qui est devant toi, que tu as vu depuis dix ans errer dans ces sombres portiques, ce n'est pas là André del Sarto; c'est un être insensé, exposé au mépris, aux soucis dévorants. Aux pieds de ma belle Lucrèce était un autre André, jeune et heureux, insouciant comme le vent, libre et joyeux comme un oiseau du ciel, l'ange d'André, l'âme de ce corps sans vie qui s'agite au milieu des hommes. Sais-tu maintenant ce que tu as fait?

CORDIANI. — Oui, maintenant.

ANDRÉ. — Celui-là, Cordiani, tu l'as tué; celui-là ira demain au cimetière avec la dépouille du vieux Grémio; l'autre reste, et c'est celui qui te parle ici.

CORDIANI, *pleurant.* — André! André!

ANDRÉ. — Est-ce sur moi ou sur toi que tu pleures? J'ai une faveur à te demander. Grâce à Dieu, il n'y a point eu d'éclat cette nuit. Grâce à Dieu, j'ai vu la foudre tomber sur mon édifice de vingt ans, sans proférer une plainte et sans pousser un cri. Si le déshonneur était public, ou je t'aurais tué, ou nous irions nous battre demain. Pour prix du bonheur, le monde accorde la vengeance, et le droit de se servir de cela doit tout remplacer pour celui qui a tout

(*Jetant son stylet.*)

perdu. Voilà la justice des hommes; encore n'est-il pas sûr, si tu mourais de ma main, que ce ne fût pas toi que l'on plaindrait.

CORDIANI. — Que veux-tu de moi?

ANDRÉ. — Si tu as compris ma pensée, tu sens que je n'ai vu ici ni un crime odieux, ni une sainte amitié foulée aux pieds; je n'y ai vu qu'un coup de ciseau donné au seul lien qui m'unisse à la vie. Je ne veux pas songer à la main dont il est venu. L'homme à qui je parle n'a pas de

nom pour moi. Je parle au meurtrier de mon bonheur, de mon amour et de mon repos. La blessure qu'il m'a faite peut-elle être guérie? Une séparation éternelle, un silence de mort (car il doit songer que sa mort a dépendu de moi), de nouveaux efforts de ma part, une nouvelle tentative enfin de ressaisir la vie, peuvent-ils encore me réussir? En un mot, qu'il parte, qu'il soit rayé pour moi du livre de vie; qu'une liaison coupable, et qui n'a pu exister sans remords, soit rompue à jamais; que le souvenir s'en efface lentement, dans un an, dans deux, peut-être, et qu'alors moi, André, je revienne, comme un laboureur ruiné par le tonnerre, rebâtir ma cabane de chaume sur mon champ dévasté.

CORDIANI. — O mon Dieu!

ANDRÉ. — Je suis fait à la patience. Pour me faire aimer de cette femme, j'ai suivi durant deux années son ombre sur la terre. La poussière où elle marche est habituée à la sueur de mon front. Arrivé au terme de la carrière je recommencerai mon ouvrage. Qui sait ce qui peut advenir de la fragilité des femmes? Qui sait jusqu'où peut aller l'inconstance de ce sable mouvant, et si vingt autres années d'amour et de dévouement sans bornes n'en pourront pas faire autant qu'une nuit de débauche? Car c'est d'aujourd'hui que Lucrèce est coupable, puisque c'est aujourd'hui, pour la première fois depuis que tu es à Florence, que j'ai trouvé ta porte fermée.

CORDIANI. — C'est vrai.

ANDRÉ. — Cela t'étonne, n'est-ce pas, que j'aie un tel courage? Cela étonnerait aussi le monde, si le monde l'apprenait un jour. Je suis de son avis. Un coup d'épée est plus tôt donné. Mais j'ai un grand malheur, moi : je ne crois pas à l'autre vie; et je te donne ma parole que si je ne réussis pas, le jour où j'aurai l'entière certitude que mon bonheur est à jamais détruit, je mourrai n'importe comment. Jusque-là, j'accomplirai ma tâche.

CORDIANI. — Quand dois-je partir?

ANDRÉ. — Un cheval est à la grille. Je te donne une heure. Adieu.

CORDIANI. — Ta main, André, ta main!

ANDRÉ, *revenant sur ses pas.* — Ma main? à qui ma main? T'ai-je dit une injure? T'ai-je appelé faux ami, traître aux serments les plus sacrés? T'ai-je dit que toi qui me tues, je t'aurais choisi pour me défendre, si ce que tu as fait tout autre l'avait fait? T'ai-je dit que cette nuit j'eusse

perdu autre chose que l'amour de Lucrèce? T'ai-je parlé de quelque autre chagrin? Tu le vois bien, ce n'est pas à Cordiani que j'ai parlé. A qui veux-tu donc que je donne ma main?

CORDIANI. — Ta main, André! Un éternel adieu, mais un adieu!

ANDRÉ. — Je ne le puis. Il y a du sang après la tienne.

(Il sort.)

CORDIANI, seul, frappe à la porte. — Holà, Mathurin!

MATHURIN. — Plaît-il, Excellence?

CORDIANI. — Prends mon manteau; rassemble tout ce que tu trouveras sur ma table et dans mes armoires. Tu en feras un paquet à la hâte, et tu le porteras à la grille du jardin.

(Il s'assoit.)

MATHURIN. — Vous partez, monsieur?

CORDIANI. — Fais ce que je te dis.

DAMIEN, entrant. — André, que je rencontre, m'apprend que tu pars, Cordiani. Combien je m'applaudis d'une pareille détermination! Est-ce pour quelque temps?

CORDIANI. — Je ne sais. Tiens, Damien, rends-moi le service d'aider Mathurin à choisir ce que je dois emporter.

MATHURIN, sur le seuil de la porte. — Oh! ce ne sera pas long.

DAMIEN. — Il suffit de prendre le plus pressant. On t'enverra le reste où tu comptes t'arrêter. A propos, où vas-tu?

CORDIANI. — Je ne sais. Dépêche-toi, Mathurin, dépêche-toi.

MATHURIN. — Cela est fait dans l'instant.

(Il emporte un paquet.)

DAMIEN. — Maintenant, mon ami, adieu.

CORDIANI. — Adieu! adieu! Si tu vois ce soir... — Je veux dire — si demain, ou un autre jour...

DAMIEN. — Qui? que veux-tu?

CORDIANI. — Rien, rien. Adieu, Damien, au revoir.

DAMIEN. — Un bon voyage!

(Il l'embrasse et sort.)

MATHURIN. — Monsieur, tout est prêt.

CORDIANI. — Merci, mon brave. Tiens, voilà pour tes bons services durant mon séjour dans cette maison.

MATHURIN. — Oh! Excellence!

CORDIANI, toujours assis. — Tout est prêt, n'est-ce pas?

MATHURIN. — Oui, monsieur. Vous accompagnerai-je?

CORDIANI. — Certainement. — Mathurin!

MATHURIN. — Excellence!

CORDIANI. — Je ne puis partir, Mathurin.

MATHURIN. — Vous ne partez pas?

CORDIANI. — Non, c'est impossible, vois-tu.

MATHURIN. — Avez-vous besoin d'autre chose?

CORDIANI. — Non, je n'ai besoin de rien.

(Un silence.)

CORDIANI, se levant, — Pâles statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-vous que je parte? Ne sais-tu pas, toi, nuit profonde, que je ne puis partir? O murs que j'ai franchis! terre que j'ai ensanglantée!

(Il retombe sur le banc.)

MATHURIN. — Au nom du ciel, hélas! il se meurt. Au secours! au secours!

CORDIANI, se levant précipitamment. — N'appelle pas, viens avec moi.

MATHURIN. — Ce n'est pas là notre chemin.

CORDIANI. — Silence! viens avec moi, te dis-je! Tu es mort si tu n'obéis pas.

(Il l'entraîne du côté de la maison.)

MATHURIN. — Où allez-vous, monsieur?

CORDIANI. — Ne t'effraye pas; je suis en délire. Cela n'est rien; écoute : je ne veux qu'une chose bien simple. N'est-ce pas à présent l'heure du souper? Maintenant ton maître est assis à sa table, entouré de ses amis, et en face de lui... En un mot, mon ami, je ne veux pas entrer; je veux seulement poser mon front sur la fenêtre, les voir un moment. Une seule minute, et nous partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Une chambre. — Une table dressée). ANDRÉ, LUCRÈCE, assise.

ANDRÉ. — Nos amis viennent bien tard. Vous êtes pâle, Lucrèce. Cette scène vous a effrayée.

LUCRÈCE. — Lionel et Damien sont cependant ici. Je ne sais qui peut les retenir.

ANDRÉ. — Vous ne portez plus de bagues? Les vôtres vous déplaisent? Ah! je me trompe, en voici une que je ne connaissais pas encore.

LUCRÈCE. — Cette scène, en vérité, m'a effrayée. Je ne puis vous cacher que je suis souffrante.

ANDRÉ. — Montrez-moi cette bague, Lucrèce; est-ce un cadeau? est-il permis de l'admirer?

LUCRÈCE, donnant la bague. — C'est un cadeau de Marguerite, mon amie d'enfance.

ANDRÉ. — C'est singulier, ce n'est pas son chiffre? Pourquoi donc? C'est un bijou charmant, mais bien fragile. Ah! mon Dieu, qu'allez-vous me dire? Je l'ai brisé en le prenant.

LUCRÈCE. — Il est brisé? Mon anneau brisé?

ANDRÉ. — Que je m'en veux de cette maladresse! Mais, en vérité, le mal est sans ressource.

LUCRÈCE. — N'importe! rendez--le-moi tel qu'il est.

ANDRÉ. — Qu'en voudriez-vous faire? L'orfèvre le plus habile n'y pourrait trouver remède.

(Il le jette à terre et l'écrase.)

LUCRÈCE. — Ne l'écrasez pas! J'y tenais beaucoup.

ANDRÉ. — Bon, Marguerite vient ici tous les jours. Vous lui direz que je l'ai brisé, et elle vous en donnera un autre. Avons-nous beaucoup de monde, ce soir? Notre souper sera-t-il joyeux?

LUCRÈCE. — Je tenais beaucoup à cet anneau.

ANDRÉ. — Et moi aussi, j'ai perdu cette nuit un joyau précieux; j'y tenais beaucoup aussi... Vous ne répondez pas à ma demande?

LUCRÈCE. — Mais nous aurons notre compagnie habituelle, je suppose : Lionel, Damien et Cordiani.

ANDRÉ. — Cordiani aussi!... Je suis désolé de la mort de Grémio.

LUCRÈCE. — C'était votre père nourricier.

ANDRÉ. — Qu'importe? Qu'importe? Tous les jours on perd un ami. N'est-ce pas chose ordinaire que d'entendre dire : Celui-là est mort, celui-là est ruiné. On danse, on boit par là-dessus. Tout n'est qu'heur et malheur.

LUCRÈCE. — Voici nos convives, je pense.

(Lionel et Damien entrent.)

ANDRÉ. — Allons, mes bons amis, à table! Avez-vous quelque souci, quelque peine de cœur? Il s'agit de tout oublier. Hélas! oui, vous en avez sans doute : tout homme en a sous le soleil.

(Ils s'assoient.)

LUCRÈCE. — Pourquoi reste-t-il une place vide?

ANDRÉ. — Cordiani est parti pour l'Allemagne.

LUCRÈCE. — Parti! Cordiani?

ANDRÉ. — Oui, pour l'Allemagne. Que Dieu le conduise!

Allons, mon vieux Lionel, notre jeunesse est là dedans.

(Montrant les flacons.)

LIONEL. — Parlez pour moi seul, maître. Puisse la vôtre durer longtemps encore, pour vos amis et pour le pays.

ANDRÉ. — Jeune ou vieux, que veut dire ce mot? Les cheveux blancs ne font pas la vieillesse, et le cœur de l'homme n'a pas d'âge.

LUCRÈCE, à voix basse. — Est-ce vrai, Damien, qu'il est parti?

DAMIEN, de même. — Très vrai.

LIONEL. — Le ciel est à l'orage; il fait mauvais temps pour voyager.

ANDRÉ. — Décidément, mes bons amis, je quitte cette maison : la vie de Florence plaît moins de jour en jour à ma chère Lucrèce, et quant à moi, je ne l'ai jamais aimée. Dès le mois prochain, je compte avoir sur les bords de l'Arno une maison de campagne, un pampre vert et quelques pieds de jardin. C'est là que je veux achever ma vie, comme je l'ai commencée. Mes élèves ne m'y suivront pas. Qu'ai-je à leur apprendre qu'ils ne puissent oublier? Moi-même j'oublie chaque jour, et moins encore que je ne voudrais. J'ai besoin cependant de vivre du passé; qu'en dites-vous, Lucrèce?

LIONEL. — Renoncez-vous à vos espérances?

ANDRÉ. — Ce sont elles, je crois, qui renoncent à moi. O mon vieil ami, l'espérance est semblable à la fanfare guerrière : elle mène au combat et divinise le danger. Tout est si beau, si facile, tant qu'elle retentit au fond du cœur! Mais le jour où sa voix expire, le soldat s'arrête et brise son épée.

DAMIEN. — Qu'avez-vous, madame, vous paraissez souffrir?

LIONEL. — Mais, en effet, quelle pâleur! nous devrions nous retirer.

LUCRÈCE. — Spinette! Entre dans ma chambre, ma chère, et prends mon flacon sur ma toilette. Tu me l'apporteras.

(Spinette sort.)

ANDRÉ. — Qu'avez-vous donc, Lucrèce? O ciel! seriez-vous réellement malade?

DAMIEN. — Ouvrez cette fenêtre, le grand air vous fera du bien.

(Spinette rentre épouvantée.)

SPINETTE. — Monseigneur! monseigneur! un homme est là caché.

ANDRÉ. — Où?

SPINETTE. — Là, dans l'appartement de ma maîtresse.

LIONEL. — Mort et furie! voilà la suite de votre faiblesse, maître; c'est le meurtrier de Grémio. Laissez-moi lui parler.

SPINETTE. — J'étais entrée sans lumière. Il m'a saisi la main comme je passais entre les deux portes.

ANDRÉ. — Lionel, n'entre pas, c'est moi que cela regarde.

LIONEL. — Quand vous devriez me bannir de chez vous, pour cette fois, je ne vous quitte pas. Entrons, Damien.

(Il entre.)

ANDRÉ, courant à sa femme. — Est-ce lui, malheureuse? est-ce lui?

LUCRÈCE. — O mon Dieu, prends pitié de moi!

(Elle s'évanouit.)

DAMIEN. — Suivez Lionel, André, empêchez-le de voir Cordiani.

ANDRÉ. — Cordiani! Cordiani! Mon déshonneur est-il si public, si bien connu de tout ce qui m'entoure, que je n'aie qu'un mot à dire pour qu'on me réponde par celui-ci: Cordiani! Cordiani!

(Criant.)

Sors donc, misérable, puisque voilà Damien qui t'appelle!

(Lionel rentre avec Cordiani.)

ANDRÉ, à tout le monde. — Je vous ai fait sortir tantôt. A présent je vous prie de rester. Emportez cette femme, messieurs. Cet homme est l'assassin de Grémio.

(On emporte Lucrèce.)

C'est pour entrer chez ma femme qu'il l'a tué. Un cheval!... Dans quelque état qu'elle se trouve, vous, Damien, vous la conduirez à sa mère... ce soir, à l'instant même. Maintenant, Lionel, tu vas me servir de témoin. Cordiani prendra celui qu'il voudra; car tu vois ce qui se passe, mon ami?

LIONEL. — Mes épées sont dans ma chambre. Nous allons les prendre en passant.

ANDRÉ, à Cordiani. — Ah! vous voulez que le déshonneur soit public. Il le sera, monsieur; il le sera. Mais la réparation va l'être de même, et malheur à celui qui la rend nécessaire!

(Ils sortent.)

SCÈNE III (Une plate-forme à l'extrémité du jardin. — Un réverbère est allumé).

MATHURIN, seul, puis JEAN. — Où peut être allé ce jeune homme? Il me dit de l'attendre, et voilà bientôt une demi-heure qu'il m'a quitté. Comme il tremblait en approchant de la maison! Ah! s'il fallait croire ce qu'on en dit!

JEAN, passant. — Eh bien! Mathurin, que fais-tu là à cette heure?

MATHURIN. — J'attends le seigneur Cordiani.

JEAN. — Tu ne viens pas à l'enterrement de ce pauvre Grémio? On va partir tout à l'heure.

MATHURIN. — Vraiment! j'en suis fâché; mais je ne puis quitter la place.

JEAN. — J'y vais, moi, de ce pas.

MATHURIN. — Jean, ne vois-tu pas des hommes qui arrivent du côté de la maison? on dirait que c'est notre maître et ses amis.

JEAN. — Oui, ma foi, ce sont eux. Que diable cherchent-ils? Ils viennent droit à nous.

MATHURIN. — N'ont-ils pas leurs épées à la main?

JEAN. — Non pas, je crois. Si fait, tu as raison. Cela ressemble à une querelle.

MATHURIN. — Tenons-nous à l'écart, et si je ne m'entends pas appeler, j'irai avec toi.

(Ils se retirent. — Lionel et Cordiani entrent.)

LIONEL. — Cette lumière vous suffira. Placez-vous ici, monsieur; n'aurez-vous pas de second?

CORDIANI. — Non, monsieur.

LIONEL. — Ce n'est pas l'usage, et je vous avoue que pour moi j'en suis fâché. Du temps de ma jeunesse, il n'y avait guère d'affaires de cette sorte sans quatre épées tirées.

CORDIANI. — Ceci n'est pas un duel, monsieur : André n'aura rien à parer, et le combat ne sera pas long.

LIONEL. — Qu'entends-je? voulez-vous faire de lui un assassin?

CORDIANI. — Je m'étonne qu'il n'arrive pas.

ANDRÉ, entrant. — Me voilà.

LIONEL. — Otez vos manteaux; je vais marquer les lignes. Messieurs, c'est jusqu'ici que vous pouvez rompre.

ANDRÉ. — En garde!

DAMIEN, entrant. — Je n'ai pu remplir la mission dont tu

m'avais chargé. Lucrèce refuse mon escorte; elle est partie seule, à pied, accompagnée de sa suivante.

ANDRÉ. — Dieu du ciel! quel orage se prépare!

(Il tonne.)

DAMIEN. — Lionel, je me présente ici comme second de Cordiani. André ne verra dans cette démarche qu'un devoir qui m'est sacré, je ne tirerai l'épée que si la nécessité m'y oblige.

CORDIANI. — Merci, Damien, merci.

LIONEL. — Êtes-vous prêts?

ANDRÉ. — Je le suis.

CORDIANI. — Je le suis.

(Ils se battent. Cordiani est blessé.)

DAMIEN. — Cordiani est blessé!

ANDRÉ, se jetant sur lui. — Tu es blessé, mon ami?

LIONEL, le retenant. — Retirez-vous, nous nous chargeons du reste.

CORDIANI. — Ma blessure est légère. Je puis encore tenir mon épée.

LIONEL. — Non, monsieur; vous allez souffrir beaucoup plus dans un instant; l'épée a pénétré. Si vous pouvez marcher, venez avec nous.

CORDIANI. — Vous avez raison. Viens-tu, Damien? Donne-moi ton bras, je me sens bien faible. Vous me laisserez chez Manfredi.

ANDRÉ, bas à Lionel. — La crois-tu mortelle?

LIONEL. — Je ne réponds de rien.

(Ils sortent.)

ANDRÉ, seul. — Pourquoi me laissent-ils? il faut que j'aille avec eux. Où veulent-ils que j'aille?

(Il fait quelques pas vers la maison.)

Ah! cette maison déserte! Non par le ciel, je n'y retournerai pas ce soir! Si ces deux chambres-là doivent être vides cette nuit, la mienne le sera aussi. Il ne s'est pas défendu. Je n'ai pas senti son épée. Il a reçu le coup, cela est clair. Il va mourir chez Manfredi.

C'est singulier. Je me suis pourtant déjà battu. Lucrèce partie, seule, par cette horrible nuit! Est-ce que je n'entends pas marcher là-dedans?

(Il va du côté des arbres.)

Non, personne. Il va mourir. (Lucrèce seule! avec une femme!) Eh bien! quoi? Je suis trompé par cette femme. Je me bats avec son amant. Je le blesse. Me voilà vengé. Tout est dit. Qu'ai-je à faire à présent?

Ah! cette maison déserte! Cela est affreux. Quand je

pense à ce qu'elle était hier au soir! à ce que j'avais, à ce que j'ai perdu! Qu'est-ce donc pour moi que la vengeance? Quoi! voilà tout? Et rester seul ainsi? A qui cela rend-il la vie, de faire mourir un meurtrier? Quoi! répondez? Qu'avais-je affaire de chasser ma femme, d'égorger cet homme? Il n'y a point d'offensé, il n'y a qu'un malheureux. Je me soucie bien de vos lois d'honneur! Cela me console bien, que vous ayez inventé cela pour ceux qui se trouvent dans ma position; que vous l'ayez réglé comme une cérémonie! Où sont mes vingt années de bonheur, ma femme, mon ami, le soleil de mes jours, le repos de mes nuits? Voilà ce qui me reste.

(Il regarda son épée.)

Que me veux-tu, toi? On t'appelle l'amie des offensés. Il n'y a point ici d'homme offensé. Que la rosée essuie ton sang!

(Il la jette.)

Ah! cette affreuse maison! Mon Dieu! mon Dieu!

(Il pleure à chaudes larmes. — L'enterrement passe.)

ANDRÉ. — Qui enterrez-vous là?

LES PORTEURS. — Nicolas Grémio.

ANDRÉ. — Et toi aussi, mon pauvre vieux, et toi aussi tu m'abandonnes!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I (Une rue. — Il est toujours nuit). — LIONEL, DAMIEN, CORDIANI, entrant.

CORDIANI. — Je ne puis marcher; le sang m'étouffe. Arrêtez-moi sur ce banc.

(Ils le posent sur le banc.)

LIONEL. — Que sentez-vous?

CORDIANI. — Je me meurs, je me meurs! Au nom du ciel, un verre d'eau!

DAMIEN. — Restez ici, Lionel. Un médecin de ma connaissance demeure au bout de cette rue. Je cours le chercher.

(Il sort.)

CORDIANI. — Il est trop tard, Damien.

DAMIEN. — Prenez patience. Je vais frapper à cette maison.

(Il frappe.)

Peut-être pourrons-nous y trouver quelques secours, en attendant l'arrivée du médecin. Personne!

(Il frappe de nouveau.)

UNE VOIX, en dedans. — Qui est là?

LIONEL. — Ouvrez! ouvrez, qui que vous soyez vous-même. Au nom de l'hospitalité, ouvrez!

LE PORTIER, ouvrant. — Que voulez-vous?

LIONEL. — Voilà un gentilhomme blessé à mort. Apportez-nous un verre d'eau et de quoi panser la plaie.

(Le portier sort.)

CORDIANI. — Laissez-moi, Lionel. Allez retrouver André. C'est lui qui est blessé, et non pas moi. C'est lui que toute la science humaine ne guérira pas cette nuit! Pauvre André! pauvre André!

LE PORTIER, rentrant. — Buvez cela, mon cher seigneur, et puisse le ciel venir à votre aide!

LIONEL. — A qui appartient cette maison?

LE PORTIER. — A Monna Flora del Fede.

CORDIANI. — La mère de Lucrèce! O Lionel, Lionel, sortons d'ici!

(Il se soulève.)

Je ne puis bouger; mes forces m'abandonnent.

LIONEL. — Sa fille Lucrèce n'est-elle pas venue ce soir ici?

LE PORTIER. — Non, monsieur.

LIONEL. — Non, pas encore! cela est singulier!

LE PORTIER. — Pourquoi viendrait-elle à cette heure?

(Lucrèce et Spinette arrivent.)

LUCRÈCE. — Frappe à la porte, Spinette, je ne m'en sens pas le courage.

SPINETTE. — Qui est là sur ce banc, couvert de sang, et prêt à mourir?

CORDIANI. — Ah! malheureux!

LUCRÈCE. — Tu demandes qui? C'est Cordiani?

(Elle se jette sur le banc.)

Est-ce toi? est-ce toi? Qui t'a amené ici? Qui t'a abandonné sur cette pierre? Où est André, Lionel? Ah! il se meurt! Comment, Paolo, tu ne l'as pas fait porter chez ma mère?

LE PORTIER. — Ma maîtresse n'est pas à Florence, madame.

LUCRÈCE. — Où est-elle donc? N'y a-t-il pas un médecin à Florence? Allons, monsieur, aidez-moi et portons-le dans la maison.

SPINETTE. — Songez à cela, madame.

LUCRÈCE. — Songer à quoi? es-tu folle? et que m'importe! Ne vois-tu pas qu'il est mourant? Ce ne serait pas lui, que je le ferais.

(Damien et un médecin arrivent.)

DAMIEN. — Par ici, monsieur. Dieu veuille qu'il soit temps encore!

LUCRÈCE, au médecin. — Venez, monsieur, aidez-nous. Ouvre-nous les portes, Paolo. Ce n'est pas mortel, n'est-ce pas?

DAMIEN. — Ne vaudrait-il pas mieux tâcher de le transporter chez Manfredi?

LUCRÈCE. — Qui est-ce, Manfredi? Me voilà, moi, qui suis sa maîtresse. Voilà ma maison. C'est pour moi qu'il meurt, n'est-il pas vrai? Eh bien donc! qu'avez-vous à dire? Oui, cela est certain, je suis la femme d'André del Sarto. Et que m'importe ce qu'on en dira? ne suis-je pas chassée par mon mari? ne serai-je pas la fable de la ville dans deux heures d'ici, Manfredi? Et que dira-t-on? On dira que Lucretia del Fede a trouvé Cordiani mourant à sa porte; et qu'elle l'a fait porter chez elle. Entrez! Entrez!

(Ils entrent dans la maison, emportant Cordiani.)

LIONEL, resté seul. — Mon devoir est rempli; maintenant, à André! Il doit être bien triste, le pauvre homme!

(André entre pensif, et se dirige vers la maison.)

LIONEL. — Qui êtes-vous? où allez-vous?

(André ne répond pas.)

C'est vous, André! Que venez-vous faire ici?

ANDRÉ. — Je vais voir la mère de ma femme.

LIONEL. — Elle n'est pas à Florence.

ANDRÉ. — Ah! Où est donc Lucrèce, en ce cas?

LIONEL. — Je ne sais; mais ce dont je suis certain, c'est que Monna Flora est absente : retournez chez vous, mon ami.

ANDRÉ. — Comment le savez-vous, et par quel hasard êtes-vous là?

LIONEL. — Je revenais de chez Manfredi, où j'ai laissé Cordiani et, en passant, j'ai voulu savoir...

ANDRÉ. — Cordiani se meurt, n'est-il pas vrai?

LIONEL. — Non; ses amis espèrent qu'on le sauvera.

ANDRÉ. — Tu te trompes, il y a du monde dans la maison; vois donc ces lumières qui vont et qui viennent.

(Il va regarder à la fenêtre.)

Ah!

LIONEL. — Que voyez-vous?

ANDRÉ. — Suis-je fou, Lionel? j'ai cru voir passer dans

la chambre basse Cordiani, tout couvert de sang, appuyé sur le bras de Lucrèce !

LIONEL. — Vous avez vu Cordiani appuyé sur le bras de Lucrèce?

ANDRÉ. — Tout couvert de sang.

LIONEL. — Retournons chez vous, mon ami.

ANDRÉ. — Silence! Il faut que je frappe à la porte.

LIONEL. — Pour quoi faire? Je vous dis que Monna Flora est absente. Je viens d'y frapper moi-même.

ANDRÉ. — Je l'ai vu! laisse-moi.

LIONEL. — Qu'allez-vous faire, mon ami? êtes-vous un homme? Si votre femme se respecte assez peu pour recevoir chez sa mère l'auteur d'un crime que vous avez puni, est-ce à vous d'oublier qu'il meurt de votre main, et de troubler peut-être ses derniers instants.

ANDRÉ. — Que veux-tu que je fasse? oui, oui, je les tuerais tous deux! Ah! ma raison est égarée. Je vois ce qui n'est pas. Cette nuit tout entière, j'ai couru dans ces rues désertes au milieu de spectres affreux. Tiens, vois, j'ai acheté du poison.

LIONEL. — Prenez mon bras et sortons.

ANDRÉ, retournant à la fenêtre. — Plus rien! ils sont là, n'est ce pas?

LIONEL. — Au nom du ciel, soyez maître de vous. Que voulez-vous faire? Il est impossible que vous assistiez à un tel spectale, et toute violence en cette occasion serait de la cruauté. Votre ennemi expire, que voulez-vous de plus?

ANDRÉ. — Mon ennemi! lui mon ennemi! le plus cher, le meilleur de mes amis! Qu'a-t-il donc fait? il l'a aimée. Sortons, Lionel, je les tuerais tous deux de ma main.

LIONEL. — Nous verrons demain ce qui vous reste à faire. Confiez-vous à moi; votre honneur m'est aussi sacré que le mien, et mes cheveux gris vous en répondent.

ANDRÉ. — Ce qui me reste à faire? Et que veux-tu que je devienne? Il faut que je parle à Lucrèce.

(Il s'avance vers la porte.)

LIONEL. — André, André, je vous en supplie, n'approchez pas de cette porte. Avez-vous perdu toute espèce de courage? La position où vous êtes est affreuse, personne n'y compatit plus vivement, plus sincèrement que moi. J'ai une femme aussi; j'ai des enfants; mais la fermeté d'un homme ne doit-elle pas lui servir de bouclier? Demain, vous pourrez entendre des conseils qu'il m'est impossible de vous adresser en ce moment.

ANDRÉ. — C'est vrai, c'est vrai, qu'il meure en paix! dans ses bras, Lionel! Elle veille et pleure sur lui! A travers les ombres de la mort, il voit errer autour de lui cette tête adorée; elle lui sourit et l'encourage! Elle lui présente la coupe salutaire; elle est pour lui l'image de la vie. Ah! tout cela m'appartenait; c'était ainsi que je voulais mourir. Viens, partons, Lionel.

(Il frappe à la porte.)

Holà! Paolo! Paolo!

LIONEL. — Que faites-vous, malheureux?

ANDRÉ. — Je n'entrerai pas.

(Paolo paraît.)

Pose ta lumière sur ce blanc; il faut que j'écrive à Lucrèce.

LIONEL. — Et que voulez-vous lui dire?

ANDRÉ. — Tiens, tu lui remettras ce billet; tu lui diras que j'attends sa réponse chez moi; oui, chez moi : je ne saurais rester ici. Viens, Lionel. Chez moi, entends-tu?

(Ils sortent.)

SCÈNE II (La maison d'André. — Il est jour). — JEAN, MONTJOIE

JEAN. — Je crois qu'on frappe à la grille.

(Il ouvre.)

Que demandez-vous, Excellence?

(Entrent Montjoie et sa suite.)

MONTJOIE. — Le peintre André del Sarto?

JEAN. — Il n'est pas au logis, monseigneur.

MONTJOIE. — Si sa porte est fermée, dis-lui que c'est l'envoyé du roi de France qui le fait demander.

JEAN. — Si Votre Excellence veut entrer dans l'académie, mon maître peut revenir d'un instant à l'autre.

MONTJOIE. — Entrons, messieurs. Je ne suis pas fâché de visiter les ateliers et de voir ses élèves.

JEAN. — Hélas! monseigneur, l'académie est déserte aujourd'hui. Mon maître a reçu très peu d'écoliers cette année, et à compter de ce jour personne ne vient plus ici.

MONTJOIE. — Vraiment? on m'avait dit tout le contraire. Est-ce que ton maître n'est plus professeur à l'école?

JEAN. — Le voilà lui-même accompagné d'un de ses amis.

MONTJOIE. — Qui? cet homme qui détourne la rue? Le vieux ou le jeune?

JEAN. — Le plus jeune des deux.

MONTJOIE. — Quel visage pâle et abattu! quelle tristesse

profonde sur tous ses traits! et ses vêtements en désordre! Est-ce là le peintre André del Sarto?

(André et Lionel entrent.)

LIONEL. — Seigneur, je vous salue. Qui êtes-vous?

MONTJOIE. — C'est à André del Sarto que nous avons affaire. Je suis le comte de Montjoie, envoyé du roi de France.

ANDRÉ. — Du roi de France? J'ai volé votre maître, monsieur. L'argent qu'il m'a confié est dissipé, et je n'ai pas acheté un seul tableau pour lui.

(A un valet.)

Paolo est-il venu?

MONTJOIE. — Parlez-vous sérieusement?

LIONEL. — Ne le croyez pas, messieurs. Mon ami André est aujourd'hui... pour certaines raisons... une affaire malheureuse... hors d'état de vous répondre et d'avoir l'honneur de vous recevoir.

MONTJOIE. — S'il en est ainsi, nous reviendrons un autre jour.

ANDRÉ. — Pourquoi? Je vous dis que je l'ai volé. Cela est très sérieux. Tu ne sais pas que je l'ai volé, Lionel? vous reviendriez cent fois que ce serait de même.

MONTJOIE. — Cela est incroyable.

ANDRÉ. — Pas du tout; cela est tout simple. J'avais une femme... Non, non! je veux dire seulement que j'ai usé de l'argent du roi de France comme s'il m'appartenait.

MONTJOIE. — Est-ce ainsi que vous exécutez vos promesses? Où sont les tableaux que François Ier vous avait chargé d'acheter pour lui?

ANDRÉ. — Les miens sont là-dedans; prenez-les, si vous voulez; ils ne valent rien. J'ai eu du génie autrefois, ou quelque chose qui ressemblait à du génie; mais j'ai toujours fait mes tableaux trop vite, pour avoir de l'argent comptant. Prenez-les cependant. Jean, apporte les tableaux que tu trouveras sur le chevalet. Ma femme aimait le plaisir, messieurs. Vous direz au roi de France qu'il obtienne l'extradition, et il me fera juger par ses tribunaux. Ah! le Corrège! voilà un peintre! Il était plus pauvre que moi; mais jamais un tableau n'est sorti de son atelier un quart d'heure trop tôt. L'honnêteté! l'honnêteté! voilà la grande parole. Le cœur des femmes est un abîme.

MONTJOIE, à Lionel. — Ses paroles annoncent le délire. Qu'en devons-nous penser? Est-ce là l'homme qui vivait en prince à la cour de France? dont tout le monde écoutait

les conseils comme un oracle en fait d'architecture et de beaux-arts?

LIONEL. — Je ne puis vous dire le motif de l'état où vous le voyez. Si vous en êtes touché, ménagez-le.

(On apporte les deux tableaux.)

ANDRÉ. — Ah! les voilà. Tenez, messieurs, faites-les emporter. Non pas que je leur donne aucun prix. Une somme si forte, d'ailleurs! de quoi payer des Raphaël! Ah! Raphaël! il est mort heureux, dans les bras de sa maîtresse.

MONTJOIE, regardant. — C'est une magnifique peinture.

ANDRÉ. — Trop vite! trop vite! Emportez-les; que tout soit fini. Ah! un instant.

(Il arrête les porteurs.)

Tu me regardes, toi, pauvre fille!

(A la figure de la Charité, que représente le tableau.)

Tu veux me dire adieu? C'était la Charité, messieurs. C'était la plus belle, la plus douce, des vertus humaines. Tu n'avais pas eu de modèle, toi! Tu m'étais apparue en songe, par une triste nuit! pâle comme te voilà, entourée de tes chers enfants qui pressent ta mamelle. Celui-là vient de glisser à terre, et regarde sa belle nourrice en cueillant quelques fleurs des champs. Donnez cela à votre maître, messieurs. Mon nom est au bas. Cela vaut quelque argent. Paolo n'est pas venu me demander?

UN VALET. — Non, monsieur.

ANDRÉ. — Que fait-il donc? ma vie est dans ses mains.

LIONEL, à Montjoie. — Au nom du ciel! messieurs, retirez-vous. Je vous le mènerai demain, si je puis. Vous le voyez vous-mêmes, un malheur imprévu lui a troublé l'esprit.

MONTJOIE. — Nous obéissons, monsieur; excusez-nous et tenez votre promesse.

(Ils sortent.)

ANDRÉ. — J'étais né pour vivre tranquille, vois-tu! je ne sais point être malheureux. Qui peut retenir Paolo?

LIONEL. — Et que demandez-vous donc dans cette fatale lettre, dont vous attendez si impatiemment la réponse?

ANDRÉ. — Tu as raison; allons-y nous-mêmes. Il vaut toujours mieux s'expliquer de vive voix.

LIONEL. — Ne vous éloignez pas dans ce moment, puisque Paolo doit vous retrouver ici : ce ne serait que du temps perdu.

ANDRÉ. — Elle ne répondra pas. O comble de misère! Je supplie, Lionel, lorsque je devrais punir! Ne me juge pas, mon ami, comme tu pourrais faire un autre homme. Je



ANDRÉ DEL SARTO

(Dessin original de Bida.)

suis un homme sans caractère, vois-tu! j'étais né pour vivre tranquille.

LIONEL. — Sa douleur me confond malgré moi.

ANDRÉ. — O honte! ô humiliation! elle ne répondra pas. Comment en suis-je venu là? Sais-tu ce que je lui demande? Ah! la lâcheté elle-même en rougirait, Lionel; je lui demande de revenir à moi.

LIONEL. — Est-ce possible?

ANDRÉ. — Oui, oui, je sais tout cela. J'ai fait un éclat : eh bien! dis-moi, qu'y ai-je gagné? Je me suis conduit comme tu l'as voulu : eh bien! je suis le plus malheureux des hommes. Apprends-le donc, je l'aime, je l'aime plus que jamais!

LIONEL. — Insensé!

ANDRÉ. — Crois-tu qu'elle y consente? Il faut me pardonner d'être un lâche. Mon père était un pauvre ouvrier. Ce Paolo ne viendra pas. Je ne suis point un gentilhomme; le sang qui coule dans mes veines n'est pas un noble sang.

LIONEL. — Plus noble que tu ne crois.

ANDRÉ. — Mon père était un pauvre ouvrier... Penses-tu que Cordiani en meure? Le peu de talent qu'on remarqua en moi fit croire au pauvre homme que j'étais protégé par une fée. Et moi, je regardais dans mes promenades les bois et les ruisseaux, espérant toujours voir ma divine protectrice sortir d'un antre mystérieux. C'est ainsi que la toute-puissante nature m'attirait à elle. Je me fis peintre, et, lambeau par lambeau, le voile des illusions tomba en poussière à mes pieds.

LIONEL. — Pauvre André!

ANDRÉ. — Elle seule! oui, quand elle parut, je crus que mon rêve se réalisait, et que ma Galathée s'animait sous mes mains. Insensé! mon génie mourut dans mon amour! tout fut perdu pour moi... Cordiani se meurt, et Lucrèce voudra le suivre... Oh! massacre et furie! cet homme ne vient point!

LIONEL. — Envoie quelqu'un chez Monna Flora.

ANDRÉ. — C'est vrai, Mathurin, va chez Monna Flora. Écoute.

(A part.)

Observe tout : tâche de rôder dans la maison; demande la réponse à ma lettre; va, et sois revenu tout à l'heure.... Mais pourquoi pas nous-mêmes, Lionel? O solitude! solitude! que ferai-je de ces mains-là?

LIONEL. — Calmez-vous, de grâce.

ANDRÉ. — Je la tenais embrassée durant les longues nuits d'été sur mon balcon gothique. Je voyais tomber en silence les étoiles des mondes détruits. Qu'est-ce que la gloire? m'écriais-je; qu'est-ce que l'ambition? Hélas! l'homme tend à la nature une coupe aussi large et aussi vide qu'elle. Elle n'y laisse tomber qu'une goutte de sa rosée; mais cette goutte est l'amour, c'est une larme de ses yeux, la seule qu'elle ait versée sur cette terre pour la consoler d'être sortie de ses mains. Lionel, Lionel, mon heure est venue!

LIONEL. — Prends courage.

ANDRÉ. — C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout se détache de moi. Il m'a semblé que Lucrèce partait.

LIONEL. — Que Lucrèce partait!

ANDRÉ. — Oui, je suis sûr que Lucrèce part sans me répondre.

LIONEL. — Comment cela?

ANDRÉ. — J'en suis sûr; je viens de la voir.

LIONEL. — De la voir! Où? comment?

ANDRÉ. — J'en suis sûr, elle est partie.

LIONEL. — Cela est étrange!

ANDRÉ. — Tiens, voilà Mathurin.

MATHURIN, *entrant*. — Mon maître est-il ici?

ANDRÉ. — Oui, me voilà.

MATHURIN. — J'ai tout appris.

ANDRÉ. — Eh bien?

MATHURIN, *le tirant à part*. — Dois-je vous dire tout, maître?

ANDRÉ. — Oui, oui.

MATHURIN. — J'ai rôdé autour de la maison, comme vous me l'aviez ordonné.

ANDRÉ. — Eh bien?

MATHURIN. — J'ai fait parler le vieux concierge, et je sais tout au mieux.

ANDRÉ. — Parle donc.

MATHURIN. — Cordiani est guéri; la blessure était peu de chose. Au premier coup de lancette il s'est trouvé soulagé.

ANDRÉ. — Et Lucrèce!

MATHURIN. — Partie avec lui.

ANDRÉ. — Qui, lui?

MATHURIN. — Cordiani.

ANDRÉ. — Tu es fou. Un homme que j'ai vu prêt à rendre l'âme, il y a... c'est cette nuit même.

MATHURIN. — Il a voulu partir dès qu'il s'est senti la force de marcher. Il disait qu'un soldat en ferait autant à sa place, et qu'il fallait être mort ou vivant.

ANDRÉ. — Cela est incroyable; où vont-ils?

MATHURIN. — Ils ont pris la route du Piémont.

ANDRÉ. — Tous deux à cheval?

MATHURIN. — Oui, monsieur.

ANDRÉ. — Cela n'est pas possible; il ne pouvait marcher cette nuit.

MATHURIN. — Cela est vrai, pourtant; c'est Paolo, le concierge, qui m'a tout avoué.

ANDRÉ. — Lionel? entends-tu, Lionel? Ils partent ensemble pour le Piémont.

LIONEL. — Que dis-tu, André?

ANDRÉ. — Rien! rien! Qu'on me selle un cheval! allons, vite, il faut que je parte à l'instant. Aussi bien j'y vais moi-même. Par quelle porte sont-ils sortis?

MATHURIN. — Du côté du fleuve.

ANDRÉ. — Bien, bien! mon manteau! Adieu, Lionel.

LIONEL. — Où vas-tu?

ANDRÉ. — Je ne sais, je ne sais. Ah! des armes! du sang!

LIONEL. — Où vas-tu? réponds.

ANDRÉ. — Quant au roi de France, je l'ai volé. J'irais demain les voir que ce serait toujours la même chose. Ainsi...

(Il va sortir et rencontre Damien.)

DAMIEN. — Où vas-tu, André?

ANDRÉ. — Ah! tu as raison. La terre se dérobe. O Damien! Damien!

(Il tombe évanoui.)

LIONEL. — Cette nuit l'a tué. Il n'a pu supporter son malheur.

DAMIEN. — Laisse-moi lui mouiller les tempes.

(Il trempe son mouchoir dans une fontaine.)

Pauvre ami! comme une nuit l'a changé! Le voilà qui rouvre les yeux.

ANDRÉ. — Ils sont partis, Damien?

DAMIEN. — Que lui dirais-je? Il a donc tout appris?

ANDRÉ. — Ne me mens pas! je ne les poursuivrai point. Mes forces m'ont abandonné. Qu'ai-je voulu faire? J'ai voulu avoir du courage, et je n'en ai point. Maintenant, vous le voyez, je ne puis partir. Laissez-moi parler à cet homme.

MATHURIN, s'approchant d'André. — Plaît-il, maître?

ANDRÉ. — Aussi bien ne suis-je pas déshonoré? Qu'ai-je à faire en ce monde? O lumière du soleil! ô belle nature! Ils s'aiment, ils sont heureux. Comme ils courent joyeux dans la plaine! Leurs chevaux s'animent, et le vent qui passe emporte leurs baisers. La patrie! la patrie! ils n'en ont point ceux qui partent ensemble.

DAMIEN. — Sa main est froide comme le marbre.

ANDRÉ, bas à Mathurin. — Écoute-moi, Mathurin, écoute-moi, et rappelle-toi mes paroles : tu vas prendre un cheval; tu vas aller chez Monna Flora t'informer au juste de la route. Tu lanceras ton cheval au galop. Retiens ce que je te dis. Ne me le fais pas répéter deux fois, je ne le pourrais pas. Tu les rejoindras dans la plaine; tu les aborderas, Mathurin, et tu leur diras : Pourquoi fuyez-vous si vite? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.

MATHURIN. — Faut-il dire cela, monseigneur?

ANDRÉ. — Va, va, ne me fais pas répéter.

(Mathurin sort.)

LIONEL. — Qu'as-tu dit à cet homme?

ANDRÉ. — Ne l'arrête pas; il va chez la mère de ma femme. Maintenant, qu'on apporte ma coupe pleine d'un vin généreux.

LIONEL. — A peine peut-il se soulever.

ANDRÉ. — Menez-moi jusqu'à cette porte, mes amis.

(Prenant la coupe.)

C'était celle des joyeux repas.

DAMIEN. — Que cherches-tu sur ta poitrine?

ANDRÉ. — Rien! rien! je croyais l'avoir perdu.

(Il boit.)

A la mort des arts en Italie!

LIONEL. — Arrête! quel est ce flacon dont tu t'es versé quelques gouttes, et qui s'échappe de ta main?

ANDRÉ. — C'est un cordial puissant. Approche-le de tes lèvres, et tu seras guéri, quel que soit le mal dont tu souffres.

(Il meurt.)

SCÈNE III (Bois et montagnes). — LUCRÈCE ET CORDIANI sur une colline. Les chevaux dans le fond.

CORDIANI. — Allons! le soleil baisse; il est temps de remonter.

LUCRÈCE. — Comme mon cheval s'est cabré en quittant

la ville! En vérité, tous ces pressentiments funestes sont singuliers.

CORDIANI. — Je ne veux avoir ni le temps de penser, ni le temps de souffrir. Je porte un double appareil sur ma double plaie. Marchons, marchons! n'attendons pas la nuit.

LUCRÈCE. — Quel est ce cavalier qui accourt à toute bride? depuis longtemps je le vois derrière nous.

CORDIANI. — Montons à cheval, Lucrèce, et ne tournons pas la tête.

LUCRÈCE. — Il approche! Il descend à moi.

CORDIANI. — Partons, lève-toi, et ne l'écoute pas.

(Ils se dirigent vers leurs chevaux.)

MATHURIN, descendant de cheval. — Pourquoi fuyez-vous si vite? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani!



FANTASIO

COMÉDIE EN DEUX ACTES

1833

PERSONNAGES

LE ROI DE BAVIÈRE.
LE PRINCE DE MANTOUE.
MARINONI, son aide de camp.
RUTTEN, secrétaire du roi.
FANTASIO, jeunes gens de la ville.
SPARK, —
HARTMAN, —
FACIO, —
OFFICIERS, PAGES, etc.
ELSBETH, fille du roi de Bavière.
LA GOUVERNANTE D'ELSBETH.

La scène est à Munich.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (A la cour). — LE ROI, entouré de ses courtisans, RUTTEN.

LE ROI. — Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir, peut-être, demain au plus tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements. Rutten, où est ma fille?

(Les courtisans se retirent.)

RUTTEN. — Sire, elle est dans le parc avec sa gouvernante.

LE ROI. — Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête?

RUTTEN. — Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

LE ROI. — Y penses-tu? La mort de mon bouffon, d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle!

RUTTEN. — La princesse l'aimait.

LE ROI. — Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince; quel homme est-ce? Hélas! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

RUTTEN. — Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

LE ROI. — Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens?

RUTTEN. — En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur le caractère et l'esprit du noble prince.

LE ROI. — En est-il ainsi? Tu hésites, toi, courtisan! De combien d'éloges l'air de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre t'avait paru digne de ce titre! Me serais-je trompé, mon ami? Aurais-je fait en lui un mauvais choix?

RUTTEN. — Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

LE ROI. — La politique est une fine toile d'araignée, dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Une rue). — SPARK, HARTMAN ET FACIO, buvant autour d'une table.

HARTMAN. — Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

FACIO. — Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

SPARK. — Allons donc! Fumons tranquillement.

HARTMAN. — Je ne ferai rien tranquillement; dussé-je me faire battant de cloche, et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio?

SPARK. — Attendons-le; ne faisons rien sans lui.

FACIO. — Bah! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé! un dernier coup!

(Il lève son verre.)

UN OFFICIER, entrant. — Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaieté.

HARTMAN. — Pourquoi, mon capitaine?

L'OFFICIER. — La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle.

(Il sort.)

FACIO. — Voilà qui est intolérable!

SPARK. — Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

HARMAN. — Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs, il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville pour nous prier d'aller rire dans la lune.

(Entre Marinoni, couvert d'un manteau.)

SPARK. — La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste ou qu'elle chante; laissons-la en repos.

FACIO. — Humph! voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

MARINONI, approchant. — Je suis étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

SPARK. — La princesse Elsbeth se marie.

MARINONI. — Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

HARTMAN. — Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI. — Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN. — Tu ne te trompes pas, brave étranger; tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI. — Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

HARTMAN. — L'unique cause, puissant rhéteur. Nous

aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

MARINONI. — Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple!

HARTMAN. — Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Cela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme une bergeronnette.

MARINONI. — En vérité! Vous avez dit fantasque?

HARTMAN. — Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot.

(Marinoni salue et se retire.)

FACIO. — A qui diantre en veut ce baragouineur d'italien? Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

HARTMAN. — Il ne sent rien du tout; il est bête à faire plaisir.

SPARK. — Voilà Fantasio qui arrive.

HARTMAN. — Qu'a-t-il donc? Il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

FACIO. — Eh bien, ami, que ferons-nous de cette belle soirée?

FANTASIO, entrant. — Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO. — Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille, et nous divertir un peu.

FANTASIO. — L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

HARTMAN. — Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO. — Il était une fois un roi de Perse...

HARTMAN. — Viens donc, Fantasio.

FANTASIO. — Je n'en suis pas, je n'en suis pas.

HARTMAN. — Pourquoi?

FANTASIO. — Donnez-moi un verre de ça.

(Il boit.)

HARTMAN. — Tu as le mois de mai sur les joues.

FANTASIO. — C'est vrai; et le mois de janvier dans le cœur. Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu : il n'y a que du vent et des cendres. Ouf!

(Il s'assoit.)

Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! Je vou-

drais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons! dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rabattu.

HARTMAN. — Pourquoi?.

FANTASIO. — Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

HARTMAN. — Tu me parais un tant soit peu misanthrope et enclin à la mélancolie.

FANTASIO. — Du tout; c'est que je viens de chez ma maîtresse.

FACIO. — Oui ou non, es-tu des nôtres?

FANTASIO. Je suis des vôtres, si vous êtes des miens; restons un peu ici à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

FACIO. — Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis; il faut que je m'évertue en plein air.

FANTASIO. — Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces marroniers, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark?

SPARK. — Comme tu voudras.

HARTMAN. — En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête.

(Hartman et Facio sortent. — Fantasio s'assied avec Spark.)

FANTASIO. — Comme ce soleil couchant est manqué! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK. — Quel bon tabac! quelle bonne bière!

FANTASIO. — Je dois bien t'ennuyer, Spark.

SPARK. — Non; pourquoi cela?

FANTASIO. — Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK. — Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO. — Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits! O Spark! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine! si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! Si je pouvais être ce monsieur qui passe!

SPARK. — Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO. — Ce monsieur qui passe est charmant regarde : quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battant sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !

SPARK. — Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

FANTASIO. — Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

SPARK. — Voilà qui est fort gai, en effet. Où coucheras-tu ce soir ?

FANTASIO. — Chez la première venue. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin ? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas ?

SPARK. — Manques-tu d'argent, Henri ? Veux-tu ma bourse ?

FANTASIO. — Imbécile ! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'opéra.

SPARK. — Cela t'ennuiera à périr.

FANTASIO. — Pas du tout ; mon imagination se remplira de pirouettes et de souliers de satin blanc ; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark ? c'est que nous n'avons point d'état ; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK. — C'est là ce qui t'attriste ?

FANTASIO. — Il n'y a point de maître d'armes mélancolique.

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah! Pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien endroits.

SPARK. — Eh bien donc?

FANTASIO. — Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de place, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien, mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPARK. — Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO. — Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah! Ah! qu'en sais-tu? prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi?

SPARK. — Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit.

Tu vois donc tout en noir, misérable? Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse?

(Il se met à danser.)

SPARK. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

FANTASIO, dansant toujours. — Qu'on me donne une cloche! une cloche de verre!

SPARK. — A propos de quoi une cloche?

FANTASIO. — Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse comme Jésus-Christ sur le vaste Océan.

SPARK. — Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

FANTASIO. — Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux! Spark! essayons de bâtir une maison à nous deux.

SPARK. — Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? cela ferait un joli recueil.

FANTASIO. — Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet.

(Il boit.)

SPARK. — Pourquoi ne voyages-tu pas? va en Italie.

FANTASIO. — J'y ai été.

SPARK. — Eh bien! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau?

FANTASIO. — Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

SPARK. — Va en France.

FANTASIO. — Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

SPARK. — Va en Angleterre.

FANTASIO. — J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? j'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK. — Và donc au diable, alors!

FANTASIO. — Oh! s'il y avait un diable dans le ciel! s'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça! Quelle misérable chose que l'homme! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se

casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

SPARK. — Ce que tu dis là ferait rire bien des gens; moi cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

FANTASIO, *chantant.*

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle, et la vie, est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

SPARK. — Qui, par exemple?

FANTASIO. — Qui? je n'en sais rien; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands, qui donnent le coup d'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier! une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège!

SPARK. — Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

FANTASIO. — L'amour n'existe plus, mon cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une

vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou. L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du vin.

(Il boit.)

SPARK. — Tu vas te griser.

FANTASIO. — Je vais me griser, tu l'as dit.

SPARK. — Il est un peu tard pour cela.

FANTASIO. — Qu'appelles-tu tard? midi, est-ce tard? minuit, est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de cette chandelle, et mettons-les dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

SPARK. — Comment l'entends-tu?

FANTASIO. — Il y avait une fois un roi qui était très sage, très sage, très heureux, très heureux....

SPARK. — Après?

FANTASIO. — La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir des enfants. Il fait faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

SPARK. — A quoi en veux-tu venir?

FANTASIO. — Je pense à mes chers Mille et une Nuits. C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose. Tra la, tra la! Allons, levons-nous!

(Un enterrement passe.)

Ohé! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprement.

LES PORTEURS. — Nous enterrons Saint-Jean.

FANTASIO. — Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort? Qui a pris sa place? le ministre de la justice?

LES PORTEURS. — Sa place est vacante, vous pouvez la prendre si vous voulez.

(Ils sortent.)

SPARK. — Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu, d'arrêter ces gens?

FANTASIO. — Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et je vais le suivre à l'instant.

SPARK. — Tu vas te faire le bouffon de la cour.

FANTASIO. — Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque

je ne puis coucher chez moi, je veux me donner la représentation de cette royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK. — Comme tu es fin! On te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO. — Comme tu es bête! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois douzaines de parents à mes trousses.

(Il frappe à une boutique.)

Hé! brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens!

UN TAILLEUR, ouvrant la boutique. — Que demande votre seigneurie?

FANTASIO. — N'êtes-vous pas tailleur de la cour?

LE TAILLEUR. — Pour vous servir.

FANTASIO. — Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean?

LE TAILLEUR. — Oui, monsieur.

FANTASIO. — Vous le connaissiez? Vous savez de quel côté était sa bosse, comment il frisait sa moustache, et quelle perruque il portait?

LE TAILLEUR. — Hé! hé! monsieur veut rire.

FANTASIO. — Homme, je ne veux point rire; entre dans ton arrière-boutique; et si tu ne veux pas être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici.

(Il sort avec le tailleur; Spark les suit.)

SCÈNE III (Une auberge : la route de Munich).

Entrent LE PRINCE DE MANTOUE ET MARINONI.

LE PRINCE. — Eh bien, colonel?

MARINONI. — Altesse?

LE PRINCE. — Eh bien, Marinoni?

MARINONI. — Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts.

LE PRINCE. — Écris cela; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.

MARINONI, écrivant. — Mélanco....

LE PRINCE. — Écris à voix basse : je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

MARINONI. — Voilà, altesse, ce que vous demandez.

LE PRINCE. — C'est bien; je te nomme mon ami intime;

je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu?

MARINONI. — Oui, altesse; j'ai parcouru les alentours du palais, ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

LE PRINCE, se mirant. — Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

MARINONI. — L'habit est magnifique.

LE PRINCE. — Que dirais-tu, Marinoni, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive?

MARINONI. — Son altesse se rit de ma crédulité.

LE PRINCE. — Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

MARINONI. — Romanesque, altesse?

LE PRINCE. — Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre); l'important projet que je médite est inouï dans ma famille; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits publics sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

MARINONI. — Est-il vrai, altesse?

LE PRINCE. — Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

MARINONI. — Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de votre altesse.

LE PRINCE. — Laquelle?

MARINONI. — L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major; à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la grande galerie?

LE PRINCE. — Tu as raison; si je me déguise, il faut que quelqu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni, je n'avais pas pensé à cela.

MARINONI. — Pourquoi impossible, altesse?

LE PRINCE. — Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme

quelconque? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait?

MARINONI. — Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

LE PRINCE. — Ah! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer! — Oh! je m'égare; cela est impossible. Marinoni, mon ami, essaye mon habit de cérémonie; je ne saurais y résister.

MARINONI, s'inclinant. — Altesse!

LE PRINCE. — Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance?

MARINONI. — Jamais, gracieux prince.

LE PRINCE. — Viens essayer mon habit.

(Ils sortent).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I (Le jardin du roi de Bavière).

Entrent ELSBETH ET SA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. — Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

ELSBETH. — Tu es si bonne! Moi aussi j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! ce n'était point un bouffon ordinaire.

LA GOUVERNANTE. — Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles! Lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes

ELSBETH. — Ne me parle pas de mon mariage, c'est encore là un plus grand malheur.

LA GOUVERNANTE. — Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui? On dit que c'est un Amadis.

ELSBETH. — Que dis-tu là, ma chère! Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

LA GOUVERNANTE. — En vérité? on m'avait dit que c'était un Amadis.

ELSBETH. — Je ne demandais pas un Amadis, ma chère; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille

de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple; mais moi, hélas! j'aurai la sienne, et rien de plus.

LA GOUVERNANTE. — Comme vous parlez tristement!

ELSBETH. — Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse; peut-être la faute en est-elle à tes romans, tu en as toujours dans tes poches.

LA GOUVERNANTE. — Seigneur! n'en dites rien.

ELSBETH. — J'ai peu connu la vie et j'ai beaucoup rêvé.

LA GOUVERNANTE. — Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

ELSBETH. — Tu crois! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

LA GOUVERNANTE. — Je suis sûre que si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH. — Non, certainement, il ne me forcerait pas; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole, et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse? Je laisse mon bon père être un bon roi.

LA GOUVERNANTE. — Hi! hi!

(Elle pleure).

ELSBETH. — Ne pleure pas sur moi, ma bonne; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je? à mes carrosses, à ma nouvelle cour; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans un mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

LA GOUVERNANTE. — Vous êtes un vrai agneau pascal.

ELSBETH. — Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On

dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

LA GOUVERNANTE. — Si Saint-Jean était là!

ELSBETH. — Ah! Saint-Jean! Saint-Jean!

LA GOUVERNANTE. — Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant.

ELSBETH. — Cela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens; je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux; sa parole donnait la vie comme par enchantement aux choses les plus étranges.

LA GOUVERNANTE. — C'était un vrai Triboulet.

ELSBETH. — Je n'en sais rien; mais c'était un diamant d'esprit.

LA GOUVERNANTE. — Voilà des pages qui vont et viennent; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

ELSBETH. — Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore; va préparer ce qu'il me faut : hélas! ma chère je n'ai plus longtemps à rêver.

LA GOUVERNANTE. — Seigneur, est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplaît? Un père sacrifier sa fille! le roi serait un véritable Jephthé, s'il le faisait.

ELSBETH. — Ne dis pas de mal de mon père; va ma chère, prépare ce qu'il me faut.

(La gouvernante sort.)

ELSBETH, seule. — Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie? Répondez-moi; qui êtes-vous? que faites-vous là à cueillir ces fleurs?

(Elle s'avance vers un tertre.)

FANTASIO, assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque. — Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH. — Que signifie cet accoutrement? qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé? Êtes-vous écolier en bouffonneries?

FANTASIO. — Plaise à votre altesse sérénissime, je suis le

nouveau bouffon du roi; le majordome m'a reçu favorablement; je suis présenté au valet de chambre; les marmitons me protègent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH. — Cela me paraît douteux, que vous cueilliez jamais cette fleur-là.

FANTASIO. — Pourquoi? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise! Beaucoup parler, voilà l'important; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH. — En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean? Vous avez raison de parler de votre ombre; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO. — Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH. — En quelle façon?

FANTASIO. — Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiche; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH. — Pauvre homme! quel métier tu entreprends! faire de l'esprit à tant par heure! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle?

FANTASIO. — Pauvre petite! quel métier vous entreprenez! épouser un sot que vous n'avez jamais vu! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps.

ELSBETH. — Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu!

FANTASIO. — Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît?

ELSBETH. — Une tulipe. Que veux-tu prouver?

FANTASIO. — Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue?

ELSBETH. — Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO. — Point du tout, c'est une tulipe rouge.

ELSBETH. — Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence? tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il n'en faut pas disputer.

FANTASIO. — Je ne dispute pas; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH. — Comment arranges-tu cela?

FANTASIO. — Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge? les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires, que les pommes deviennent des citrouilles, et que les chardons sortent de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge; mais on l'a mariée; elle est tout étonnée d'être bleue : c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation; c'est une marquise comme vous et moi.

ELSBETH. — La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder, si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO. — C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

ELSBETH. — Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO. — Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

ELSBETH. — Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO. — Qui sait? un calembour console de bien des

chagrins; et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans, que le galimatias de trois drames modernes.

ELSBETH. — Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

FANTASIO. — Chacun a ses lunettes; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel.

ELSBETH. — Tu es laid, du moins; cela est certain.

FANTASIO. — Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserez?

(Il sort.)

ELSBETH. — Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui.

(Entrent le roi, Marinoni sous le costume de prince, et le prince vêtu en aide de camp.)

LE ROI. — Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

MARINONI. — Permettez-moi de baiser cette main charmante, madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

LA PRINCESSE. — Votre altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir.

(Elle sort.)

LE PRINCE. — La princesse a raison, voilà une divine pudeur.

LE ROI, à Marinoni. — Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie.

(Marinoni parle bas au prince.)

LE PRINCE, de même. — C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner; je vais tâcher de joindre la princesse et de lui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien.

(Il sort.)

LE ROI. — Cet aide de camp est un imbécile, mon ami; que pouvez-vous faire de cet homme-là?

MARINONI. — Hum! hum! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet; je crois apercevoir un kiosque tout à fait charmant dans ce bocage.

(Ils sortent.)

SCÈNE II (Une autre partie du jardin). — LE PRINCE, entrant.

Mon déguisement me réussit à merveille; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon, et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois la princesse qui rentre au palais; le hasard me favorise singulièrement.

(Elsbeth entre; le prince l'aborde.)

Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre! ils peuvent vous épouser, moi je ne le puis pas; cela m'est tout à fait impossible; je suis d'une naissance obscure; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi; un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête; je n'ai pas un ducat; je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur; je suis maudit et silencieux.

ELSBETH. — Que me voulez-vous, mon cher monsieur? Êtes-vous fou, ou demandez-vous l'aumône?

LE PRINCE. — Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve! Je vous ai vue passer toute seule dans cette allée, j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds, et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

ELSBETH. — Je vous suis obligée; rendez-moi le service de me laisser tranquille.

(Elle sort.)

LE PRINCE, seul. — Aurais-je eu tort de l'aborder? Il le fallait cependant, puisque j'ai le projet de la séduire sous mon habit supposé. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement. Il le fallait

pourtant bien, puisque son mariage est presque assuré, et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace. J'ai eu raison de lui parler vivement. Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux? Il serait bon de sonder adroitement la chose.

(Il sort.)

SCÈNE III (Une antichambre). — FANTASIO, couché sur un tapis.

Quel métier délicieux que celui de bouffon! j'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais; mais en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure j'ai rencontré le roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit : « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bien en sûreté ici sous cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de noces; deux longues larmes coulent sur ses joues : en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie! Cette petite fille est sans doute romanesque; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux! il faut que je me grise, que je rencontre

l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée.

(Il sort.)

SCÈNE IV (Une allée du jardin). — LE PRINCE, MARINONI.

LE PRINCE. — Tu n'es qu'un sot, colonel.

MARINONI. — Votre Altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

LE PRINCE. — Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu pas empêcher cela? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

MARINONI. — Comment pouvais-je empêcher votre altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide de camp? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE PRINCE. — Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres.

MARINONI. — Considérez, altèsse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

LE PRINCE. — Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse! Je suis prêt à lui déclarer la guerre, et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

MARINONI. — Songez donc, altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement?

LE PRINCE. — Il suffit. Rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit. — Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

LE PRINCE. — En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive, et, d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne

paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

MARINONI, *tenant l'habit.* — Que ferai-je, altesse?

LE PRINCE. — Remets-le, remets-le, et rentrons au palais.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V. — La Princesse ELSBETH, LE ROI.

LE ROI. — Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande : Ce mariage vous déplaît-il?

ELSBETH. — C'est à vous, sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît; il me déplaît, s'il vous déplaît.

LE ROI. — Le prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître; elles se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente, qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout à fait sensible. Dis-moi donc clairement ce que tu penses de ton fiancé.

ELSBETH. — Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI. — Cela est certain, mon enfant.

ELSBETH. — Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI. — Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâce pour ton père! O ma fille chérie! je serai heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux bleus cette tristesse qui dément leur résignation. Refléchis encore quelques jours.

(*Il sort. — Entre Fantasio.*)

ELSBETH. — Te voilà, pauvre garçon! comment te plais-tu ici?

FANTASIO. — Comme un oiseau en liberté.

ELSBETH. — Tu aurais mieux répondu, si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

FANTASIO. — La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

ELSBETH. — Ainsi donc, tu es un heureux fou?

FANTASIO. — Très heureux. Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine, qui m'a dit des choses charmantes.

ELSBETH. — En quel langage?

FANTASIO. — Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

ELSBETH. — Pourrais-je entendre quelques mots de ce style?

FANTASIO. — En vérité, je ne le voudrais pas; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a pas que les roquets qui la parlent, les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent aussi, mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce?

ELSBETH. — Dans quelques jours tout sera fini.

FANTASIO. — C'est-à-dire tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

ELSBETH. — Quel présent? Je suis curieuse de cela.

FANTASIO. — Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé qui chante comme un rossignol.

ELSBETH. — Comment peut-il chanter, s'il est empaillé?

FANTASIO. — Il chante parfaitement.

ELSBETH. — En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

FANTASIO. — Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme mademoiselle Grisi.

ELSBETH. — C'est une invention de ton esprit, sans doute?

FANTASIO. — En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites filles très bien élevées qui n'ont pas d'autre procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit-maître. Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux; une charmante cascatelle de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dan-

soter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis, l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

ELSBETH. — Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiement la satire? Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

FANTASIO. — Je respecte fort la laideur; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

ELSBETH. — Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc, et qui es-tu, pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais? Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles?

FANTASIO. — C'est au hasard, je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher confident.

ELSBETH. — Il semble en effet t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

FANTASIO. — Dieu le sait. Que vous importe?

ELSBETH. — Plus que tu ne peux penser. Tantôt, dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

FANTASIO. — Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins? quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieux; belle, et je suis laid; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière, et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, tandis que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

ELSBETH. — Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

FANTASIO. — A quoi cela me servirait-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue; mais, après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille? je n'ai pas de raison pour désirer votre mort; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

ELSBETH. — Mais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

FANTASIO. — Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvernante qui arrive avec des mystères plein ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme.

LA GOUVERNANTE, *entrant*. — Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

ELSBETH. — Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

LA GOUVERNANTE. — Le prince n'est pas le prince, ni l'aide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

ELSBETH. — Quel imbroglio fais-tu là?

LA GOUVERNANTE. — Chut! chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva; il est déguisé et caché parmi les aides de camp; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme Lindor; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp nommé Marinoni.

ELSBETH. — Ce n'est pas possible!

LA GOUVERNANTE. — Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est déguisé; il est impossible de le reconnaître; c'est une chose extraordinaire.

ELSBETH. — Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

LA GOUVERNANTE. — D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander à lui-même.

ELSBETH. — Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue?

LA GOUVERNANTE. — Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Marinoni, cela est positif; mais, pour ce qui est du prince véritable, il ne me l'a pas montré.

ELSBETH. — Cela me donnerait quelque chose à penser, si c'était vrai. Viens, amène-moi cet officier.

(Entre un page.)

LA GOUVERNANTE. — Qu'y a-t-il, Flamel? Tu parais hors d'haleine.

LE PAGE. — Ah! madame! c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant votre altesse.

ELSBETH. — Parle; qu'y a-t-il encore de nouveau?

LE PAGE. — Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs, et a disparu tout à coup.

ELSBETH. — Pourquoi cela? Quelle niaiserie!

LE PAGE. — Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père et mettra tout à feu et à sang.

ELSBETH. — Viens écouter toute cette histoire, ma chère. Mon sérieux commence à m'abandonner.

(Entre un autre page.)

ELSBETH. — Eh bien! quelle nouvelle?

LE PAGE. — Madame, le bouffon du roi est en prison : c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

ELSBETH. — Le bouffon est en prison? et sur l'ordre du prince?

LE PAGE. — Oui, altesse.

ELSBETH. — Viens, chère mère, il faut que je te parle.

(Elle sort avec sa gouvernante.)

SCÈNE VI. — LE PRINCE, MARINONI.

LE PRINCE. — Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et

sang! une perruque royale au bout d'un hameçon. Sommes-nous chez les barbares dans les déserts de la Sibérie? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable? J'écume de colère et les yeux me sortent de la tête.

MARINONI. — Vous perdez tout par cette violence.

LE PRINCE. — Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée; mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être.... Ah! il y a une providence, lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « Il faut que je me travestisse, » ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit. — Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

LE PRINCE. — Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

MARINONI. — Vous refusez la main de la princesse? elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

LE PRINCE. — Tu crois? Je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours; allons chez le roi.

MARINONI, tenant l'habit. — Que faut-il faire, altesse?

LE PRINCE. — Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à l'heure : ils seront bien plus pétrifiés en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII (Une prison). — FANTASIO, seul.

Je ne sais s'il y a une providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant un animal immonde, un cuistre de province, à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue. Tout était préparé; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai vues couler ce matin. Rien ne manquait que deux ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j'imagine de me déguiser en bossu, pour venir me griser de rechef dans l'office de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié! En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah! si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi, la postérité s'en passera.

(Il s'endort. — Entrent Elsbeth et sa gouvernante, une lampe à la main.)

ELSBETH. — Il dort; ferme la porte doucement.

LA GOUVERNANTE. — Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque postiche, sa difformité a disparu en même temps; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe; c'est le noble prince de Mantoue.

ELSBETH. — Oui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite; je voulais voir son visage, et rien de plus; laisse-moi me pencher sur lui.

(Elle prend la lampe.)

Psyché, prend garde à ta goutte d'huile.

LA GOUVERNANTE. — Il est beau comme un vrai Jésus.

ELSBETH. — Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans

et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre tête tant de fleurs étranges et mystérieuses?

LA GOUVERNANTE. — Comme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds!

ELSBETH. — Il s'éveille; allons-nous-en.

FANTASIO, s'éveillant. — Est-ce un rêve? Je tiens le coin d'une robe blanche.

ELSBETH. — Lâchez-moi; laissez-moi partir.

FANTASIO. — C'est vous, princesse! Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans un instant.

LA GOUVERNANTE. — Ah! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

FANTASIO. — Prince! où en voyez-vous un?

LA GOUVERNANTE. — A quoi sert-il de dissimuler?

FANTASIO. — Je ne dissimule pas le moins du monde, par quel hasard m'appelez-vous prince?

LA GOUVERNANTE. — Je connais mes devoirs envers votre altesse.

FANTASIO. — Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame. Y a-t-il réellement quelque méprise extravagante, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

ELSBETH. — Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

FANTASIO. — Suis-je donc un prince, par hasard? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère?

ELSBETH. — Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

FANTASIO. — Mon nom est Fantasio; je suis un bourgeois de Munich.

(Il lui montre une lettre.)

ELSBETH. — Un bourgeois de Munich! Et pourquoi êtes-vous déguisé? Que faites-vous ici?

FANTASIO. — Madame, je vous supplie de me pardonner.

(Il se jette à genoux.)

ELSBETH. — Que veut dire cela? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici! Je vous fais grâce d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action?

FANTASIO. — Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

ELSBETH. — Vous ne pouvez le dire? Et cependant je veux le savoir.

FANTASIO. — Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

LA GOUVERNANTE. — Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

ELSBETH. — Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FANTASIO. — Je vous supplie, épargnez-moi.

ELSBETH. — Non, non! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

FANTASIO. — Madame, je suis criblé de dettes; mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier auprès du roi; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

ELSBETH. — Tout cela est-il vrai?

FANTASIO. — Si je mens, je consens à les payer.

(On entend un bruit de chevaux.)

LA GOUVERNANTE. — Voilà des chevaux qui passent; c'est le roi en personne. Si je pouvais faire signe à un page!

(Elle appelle par la fenêtre.)

Holà! Flamel, où alliez-vous donc?

LE PAGE, en dehors. — Le prince de Mantoue va partir.

LA GOUVERNANTE. — Le prince de Mantoue!

LE PAGE. — Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

ELSBETH. — Entendez-vous cela, monsieur Fantasio? vous avez fait manquer mon mariage.

LA GOUVERNANTE. — Seigneur mon Dieu! le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu!

ELSBETH. — Si la guerre est déclarée, quel malheur!

FANTASIO. — Vous appelez cela un malheur, altesse? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh! madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas encore vendu. Nous irons

faire un tour d'Italie, et si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

ELSBETH. — Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? Je te paye tes vingt mille écus.

FANTASIO. — Je le voudrais de grand cœur; mais, en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver un de ces jours.

ELSBETH. — Pourquoi? Tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon.

FANTASIO. — J'aime ce métier plus que tout autre; mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les moi, et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

ELSBETH. — Eh bien! je te les donne; mais prends la clef de mon jardin : le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin; aie soin de prendre ta perruque et ton habit bariolé; ne parais pas devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent; car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

LA GOUVERNANTE. — Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu!



LE THÉATRE
D'ALFRED DE MUSSET

Nous avons dit dans la courte biographie du poète publiée en tête de l'œuvre, qu'à l'époque où il cherchait à se débarrasser de son emploi administratif il avait demandé au théâtre un supplément à son maigre budget. Il écrivit d'abord une petite pièce en trois tableaux intitulée la *Quittance du Diable*. La pièce, contenant à chaque tableau une scène en vers ne manquait pas d'originalité. Elle fut acceptée au Théâtre des Nouveautés, situé place de la Bourse, sur l'emplacement où fut construit plus tard le théâtre du Vaudeville. L'acteur Bouffé en devait jouer le rôle principal. La Révolution de Juillet empêcha la représentation, de cette œuvre qui n'a jamais été publiée, mais dont le manuscrit a été conservé.

A l'automne de 1830 les théâtres étant devenus libres, le directeur de l'Odéon, Harel, demanda à l'auteur des *Contes d'Espagne* une pièce neuve et hardie, autant que possible.

La *Nuit Vénitienne* lui fut bientôt remise et la pièce fut montée en peu de jours, ayant M. Lokroy, le père de l'homme politique, comme premier interprète.

La *Nuit vénitienne*, qui s'intitule aussi les *Noces de Laurette*, est un tout petit acte non sans intérêt.

Laurette, princesse vénitienne, est fiancée au jeune prince d'Eysenach, mais elle a aimé d'abord un libertin de Venise, Razetta qui vainement a cherché à la séduire, qui lui propose de l'enlever et de tuer simplement d'un coup de poignard le royal époux.

Celui-ci, très épris de sa belle fiancée, se fait aimer d'elle, et Razetta, au lieu de se tuer comme il l'affirmait, retourne sans hésiter faire la fête avec ses compagnons, en souhaitant que toutes les folies des amants finissent aussi joyeusement que la sienne.

Cette bluette romantique aurait pu réussir. Malheureusement sur la scène de l'Odéon l'actrice chargée du rôle de Laurette approcha sa robe blanche d'un treillage vert dont la peinture n'avait pas eu le temps de sécher, et ce bariolage mit la salle en fou rire. Une seconde tentative eut lieu le lendemain sans treillage, mais sans plus de succès, et le jeune auteur, ne voulant pas « être dévoré par les bêtes », dit adieu à la ménagerie

pour longtemps. — Il avait vingt ans. Un critique de 1830, Charles Maurice, n'hésita pas à écrire : « La *Nuit vénitienne* a été jouée au milieu des huées et des sifflets. Nous croyons cependant avoir entendu prononcer le nom de M. Alfred de Musset. Voilà un nom qui ne sortira jamais de l'obscurité! » Cette *prophétie* n'était pas faite pour encourager le débutant.

Dans la *Revue des Deux Mondes* parurent d'abord, nous l'avons dit, les autres comédies que nous publions, *André del Sarto*, les *Caprices de Marianne*, *Fantasio*, écrits en 1833, *On ne badine pas avec l'Amour*, en 1834, puis *Barberine*, en 1835.

Barberine n'appartient pas au répertoire dramatique de Musset; elle n'a été jouée qu'exceptionnellement. En voici le résumé :

« Le comte Ulric, gentilhomme bohémien, rencontre à la cour de Hongrie un jeune baron hongrois Adolphe de Rosemberg. Ulric a laissé au fond de son vieux château gothique sa douce et fidèle compagne Barberine pour venir s'enrôler sous la bannière de Béatrix d'Aragon, reine de Hongrie. Quant au baronnet, sa principale idée, en quittant sa vieille tante pour venir à la cour, a été de se faire un peu voir du beau sexe contre lequel il compte diriger la grosse artillerie de son immense fortune et des charmes personnels qu'il se suppose. Les deux gentilshommes en viennent naturellement à se faire des confidences réciproques et Ulric ne peut s'empêcher d'avouer sa tristesse en songeant à la créature adorée qu'il a laissée derrière lui. C'est alors que, de plaisanterie en plaisanterie, Adolphe de Rosemberg en arrive à parier avec Ulric que, si celui-ci s'engage à ne rien écrire à sa femme de ce qui s'est passé entre eux, il triomphera promptement de la vertu de Barberine. La gageure est tenue et c'est la reine elle-même qui est prise pour témoin de ce singulier duel. Adolphe part aussitôt pour la Bohême et, introduit auprès de Barberine par une lettre de recommandation qu'Ulric lui a donnée, il commence aussitôt le siège. Mais Barberine n'a pas oublié son mari dont elle pleure chaque jour le départ, elle s'aperçoit bientôt des intentions du baron. « Quoi, lui dit-elle, si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu, ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie auprès de moi, rien n'est capable de vous faire hésiter? — Non, sur mon âme, rien au monde, répond étourdiment Rosemberg. — Vous trahiriez de bon cœur un ami? — Oui, pour un regard de vous — Attendez-moi donc, » dit Barberine, et elle sort, laissant Adolphe dans une vaste chambre en compagnie d'un rouet et d'une quenouille. Bientôt après on entend les fenêtres se fermer et le bruit des verrous qu'on met aux portes; puis un guichet s'ouvre dans la muraille : « Seigneur Rosemberg, dit la voix de Barberine, vous êtes venu commettre un vol le plus odieux et le plus digne de châtiment, celui de l'honneur d'une femme, vous êtes donc emprisonné comme un voleur. Si vous vous voulez boire et

manger, vous n'avez d'autre moyen que de filer, et l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué selon la quantité de fil que vous filerez. » On s'imagine la fureur du pauvre baron, ses cris, ses lamentations, ses menaces, ses prières. Mais la faim est un tyran qui en soumettrait de plus vigoureux que le jeune Adolphe, et il se décide à filer quand on annonce l'arrivée de la reine et du comte Ulric. Barberine les a prévenus et ils viennent constater l'issue de la gageure au grand bonheur d'Ulric et à la honte du baronnet qui jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

A la fin de la comédie, après avoir lu à haute voix la lettre dans laquelle Barberine annonce à son mari le châtiment du coupable, la reine Béatrix d'Aragon ajoute ces fières paroles adressées aux gentilshommes qui l'écoutent :

« Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers, Dieu garde vos femmes de malencontre! Il n'y a rien de si sérieux que l'honneur. Comte Ulric, jusqu'à demain nous voulons rester votre hôtesse et nous entendons qu'on publie que nous avons fait le voyage exprès, suivie de toute notre cour, afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu. »

*
* *

Dans les œuvres plus fortes qu'il a tentées, comme *André del Sarto* et *Lorenzaccio*, Musset a certes moins réussi que dans les courtes et spirituelles esquisses, si brillantes, si vivement enlevées, dont les hasards et le décousu même conviennent de prime abord aux caprices et en quelque sorte aux brisures de son talent.

Cependant il y a dans *Lorenzaccio*, dont la représentation est impossible, des jets d'une superbe vigueur.

Dans cette œuvre Alfred de Musset met en scène le meurtre d'Alexandre de Médicis par son cousin, ce singulier Brutus florentin qui simulait non la folie, mais la débauche, Lorenzo de Médicis, surnommé Lorenzaccio. Le drame débute par un enlèvement et un meurtre, il se continue par des scènes d'orgie féroce entrecoupées d'une façon pittoresque par des dialogues de marchands qui causent politique sur le pas de leur porte, par les lamentations des proscrits que la tyrannie des Médicis a éloignés de Florence et par les monologues inquiets de Lorenzo, dont le caractère, dessiné avec beaucoup d'art, et le but mystérieux qu'on entrevoit par instants, ne se développent que peu à peu. En attendant, Lorenzo est le plus fieffé ruffian de la ville, le directeur des plaisirs du duc, le souteneur en titre des filles de joie, un *lendemain d'orgie ambulant*. Lorsqu'il parait avec ses yeux plombés, ses mains fluettes et maladives, ses lèvres pâles et déprimées qui ne s'ouvrent que pour l'injure,

l'impudeur ou le blasphème, chacun met la main à la garde de son épée, le mari cache sa femme et la mère voile les yeux de sa fille. Et cependant Lorenzo n'était pas né pour la vie qu'il mène : « J'aurais pleuré, dit-il, avec la première fille que j'ai séduite si elle ne s'était pas mise à rire. » C'est le dégoût qui lui a fait mépriser les hommes, mais il a juré de prendre sa revanche; il a juré qu'un des tyrans de sa patrie mourrait de sa main, et il y a vingt ans que cette idée fermente dans son cerveau. « J'ai été honnête et pur comme tout autre, dit-il au vieux Strozzi; j'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie que Niobé sur ses filles. Mais, pour parvenir à mon but, pour plaire à mon cousin Alexandre, il fallait venir à lui porté par les larmes des familles; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. » Voilà pourquoi Lorenzo est devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre, et ce meurtre qu'il médite est tout ce qui reste de sa vertu. Il ne compte pas beaucoup sur l'issue de son entreprise. Il sait que les républicains de Florence ne s'entendent qu'à débiter de longues périodes aussi ronflantes qu'inoffensives. « N'importe, dit-il, ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre, et dans deux jours les hommes comparaîtront devant le tribunal de ma volonté. » Lorenzo ne s'était pas trompé. Florence est trop avilie pour accueillir la liberté, et, Alexandre frappé à mort, elle se hâte de se donner un nouveau maître dans Cosme de Médicis. Quant au meurtrier du duc, sa tête est mise à prix et le poignard d'un assassin l'atteint à Venise où il s'était réfugié. Citons un passage du dialogue.

LORENZO. — Ah! vous avez vécu tout seul, Philippe. Pareil à un fanal éclatant, vous êtes resté immobile au bord de l'océan des hommes, et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lumière; du fond de votre solitude, vous trouviez l'océan magnifique sous le dais splendide des cieux; vous ne comptiez pas chaque flot, vous ne jetiez pas la sonde; vous étiez plein de confiance dans l'ouvrage de Dieu. Mais moi, pendant ce temps-là, j'ai plongé; je me suis enfoncé dans cette mer houleuse de la vie; j'en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre; tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans.

PHILIPPE. — Ta tristesse me fend le cœur.

LORENZO. — C'est parce que je vous vois tel que j'ai été, et sur le point de faire ce que j'ai fait, que je vous parle ainsi. Je ne méprise point les hommes; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont. La

vie est comme une cité, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des palais; mais il ne faut pas entrer dans les tripots, ni s'arrêter, en rentrant chez soi, aux fenêtres des mauvais quartiers. Voilà mon avis, Philippe; s'il s'agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille; c'est le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie après une petite semonce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à t'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

PHILIPPE. — Je conçois que le rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées. Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

LORENZO. — Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus. Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé. Ne mets pas la main là dedans, si tu respectes quelque chose.

PHILIPPE. — Arrête; ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté.

LORENZO. — Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio! et les enfants ne me jettent pas de la boue! Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe, leurs couteaux et leurs balais pour m'assommer! Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrue qui me fende en deux comme une bûche pourrie! L'air que vous respirez, Philippe, je le respire; mon manteau de soie bariolé traîne paresseusement sur le sable fin des promenades; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat; que dis-je? ô Philippe! les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes; elles me laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de Judas, tandis que moi, pinçant le menton de la petite, je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

PHILIPPE. — Que le tentateur ne méprise pas le faible; pourquoi tenter lorsque l'on doute?

LORENZO. — Suis-je un Satan? Lumière du ciel! je m'en souviens encore, j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite si elle ne s'était mise à rire. Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus moderne, je marchais dans mes habits neufs de la grande confrérie du vice comme un enfant de dix ans dans l'armure d'un géant de la fable. Je croyais que la corruption était un stigmate, et que les monstres seuls le portaient au front. J'avais commencé à dire tout haut que mes vingt années de vertu étaient un masque étouffant; ô Philippe! j'entrai alors dans la vie, et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait

autant que moi; tous les masques tombaient devant mon regard; l'humanité souleva sa robe, et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille? Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur, et je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il? J'ai vu les républicains dans leurs cabinets; je suis entré dans les boutiques; j'ai écouté et j'ai guetté. J'ai recueilli les discours des gens du peuple; j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie; j'ai bu dans les banquets patriotiques le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée; j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. J'observais comme un amant observe sa fiancée en attendant le jour des noces.

PHILIPPE. — Si tu n'as vu que le mal, je te plains; mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien; comme l'ombre existe, mais non sans la lumière.

LORENZO. — Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes : c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons; mais à quoi servent-ils? que font-ils? comment agissent-ils? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort? Il y a de certains côtés par où tout devient bon : un chien est un ami fidèle; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres, et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne d'une lieue. Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront.

PHILIPPE. — Pauvre enfant, tu me navres le cœur! Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux cœur, Lorenzo, de penser que tu es honnête; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues de bronze d'Harmodius et d'Aristogiton.

LORENZO. — Philippe, Philippe, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber; elle reste immobile jusqu'à la mort, tenant toujours ce voile terrible, et l'élevant de plus en plus au-dessus de la tête de l'homme, jusqu'à ce que l'ange du sommeil éternel lui bouche les yeux.

PHILIPPE. — Toutes les maladies se guérissent; et le vice est une maladie aussi.

LORENZO. — Il est trop tard. Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement; maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la mort au milieu de

ma gaieté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire : ne travaille pas pour ta patrie.

PHILIPPE. — Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujours, et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons. Que tu aies pris une route dangereuse, cela peut être; pourquoi ne pourrais-je en prendre une autre qui me mènerait au même point? Mon intention est d'en appeler au peuple, et d'agir ouvertement.

LORENZO. — Prends garde à toi, Philippe; celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes.

PHILIPPE. — Je crois à l'honnêteté des républicains.

LORENZO. — Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler; parle, si tu le veux, mais prends garde à tes paroles, et encore plus à tes actions. Laisse-moi faire mon coup : tu as les mains pures, et moi, je n'ai rien à perdre.

PHILIPPE. — Fais-le, et tu verras.

LORENZO. — Soit, — mais souviens-toi de ceci. Vois-tu dans cette petite maison cette famille assemblée autour d'une table? ne dirait-on pas des hommes? Ils ont un corps, et une âme dans ce corps. Cependant, s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi.

PHILIPPE. — Tu me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand avec des mains comme les tiennes?

LORENZO. — Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants.

PHILIPPE. — Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles?

LORENZO. — Pourquoi? tu le demandes?

PHILIPPE. — Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, comment le commets-tu?

LORENZO. — Tu me demandes cela en face? Regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.

PHILIPPE. — Quel abîme! quel abîme tu m'ouvres!

LORENZO. — Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno? veux-tu que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette (Il frappe sa poitrine.) il n'en sorte aucun son? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de

mon cœur d'autrefois? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage de vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles; comprends-tu cela? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que des républicains me couvrent de boue et d'infamie; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche; j'en ai assez de me voir conspué par les lâches sans nom, qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. Dieu merci! c'est peut-être demain que je tue Alexandre; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire; je leur ferai tailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre; dans deux jours les hommes comparaîtront devant le tribunal de ma volonté.

PHILIPPE. — Tout cela m'étonne, et il y a dans tout ce que tu m'as dit des choses qui me font peine, et d'autres qui me font plaisir. Mais Pierre et Thomas sont en prison, et je ne saurais là-dessus m'en fier à personne qu'à moi-même. C'est en vain que ma colère voudrait ronger son frein; mes entrailles sont émues trop vivement : tu peux avoir raison, mais il faut que j'agisse; je vais rassembler mes parents.

LORENZO. — Comme tu voudras; mais prends garde à toi. Garde-moi le secret, même avec tes amis, c'est tout ce que je demande.

Voilà deux scènes principales du drame et en quels termes il se découvre à l'honnête Strozzi.

Et bientot Lorenzo donne ainsi rendez-vous à l'assassin qui doit l'assister.

LORENZO. — Rentre chez toi, et ne manque pas de venir à minuit; tu t'enfermeras dans mon cabinet jusqu'à ce qu'on vienne t'avertir.

SCORONCONCOLO. — Oui, monseigneur.

(Il sort.)

LORENZO, seul. — De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi! Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant. O Dieu! pourquoi ce seul mot : « A ce soir », fait-il pénétrer jusque dans mes os cette joie brûlante comme un fer rouge? De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti? Que m'avait fait cet homme? Quand je pose ma main là, et que je réfléchis, — qui donc m'entendra dire demain : « Je l'ai tué, » sans me répondre : « Pourquoi l'as-tu tué? » Cela est étrange. Il a fait du mal aux autres, mais il m'a fait du bien, du moins à sa manière. Si j'étais resté tranquille au fond de mes solitudes de Cafagginolo, il ne serait pas venu m'y chercher, et moi je suis venu le chercher à Florence. Pourquoi cela? Le spectre de mon père me conduisait-il, comme Oreste, vers un nouvel Égiste? M'avait-il offensé alors? Cela est étrange, et cependant, pour cette action j'ai tout quitté; la seule pensée de ce meurtre a fait tomber en poussière les rêves de ma vie; je n'ai plus été qu'une ruine, dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui. Que veut dire cela? Tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu deux hommes parler d'une comète. Sont-ce bien les battements d'un cœur humain que je sens là, sous les os de ma poitrine? Ah! pourquoi cette idée me vient-elle si souvent depuis quelque temps? Suis-je le bras de Dieu? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête? Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrai tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres sur ma proie. »

Voici enfin la scène du meurtre :

La chambre de Lorenzo. — Entrent LE DUC ET LORENZO.

LE DUC. — Je suis transi, — il fait vraiment froid.

(Il ôte son épée.)

Eh bien! mignon, qu'est-ce que tu fais donc?

LORENZO. — Je roule votre baudrier autour de votre épée, et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main.

(Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.)

LE DUC. — Tu sais que je n'aime pas les bavardes, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. A propos, pourquoi donc as-tu fait demander des chevaux de poste à l'évêque de Marzi?

LORENZO. — Pour aller voir mon frère, qui est très malade, à ce qu'il m'écrit.

LE DUC. — Va donc chercher ta tante.

LORENZO. — Dans un instant.

(Il sort.)

LE DUC, seul. — Faire la cour à une femme qui vous répond oui lorsqu'on lui demande oui ou non, cela m'a toujours paru très sot, et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur » ou : « Mes chères entrailles » à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir : ce sera peut-être cavalier, mais ce sera commode.

(Il se couche. — Lorenzo rentre l'épée à la main.)

LORENZO. — Dormez-vous, seigneur?

(Il le frappe.)

LE DUC. — C'est toi, Renzo?

LORENZO. — Seigneur, n'en doutez pas.

(Il le frappe de nouveau. — Entre Scoronconcolo.)

SCORONCONCOLO. — Est-ce fait?

LORENZO. — Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

SCORONCONCOLO. — Ah! mon Dieu! c'est le duc de Florence!

LORENZO, s'asseyant sur la fenêtre. — Que la nuit est belle! que l'air du ciel est pur! Respire, respire, cœur navré de joie!

SCORONCONCOLO. — Viens, maître, nous en avons trop fait; sauvons-nous.

LORENZO. — Que le vent du soir est doux et embaumé! comme les fleurs des prairies s'entr'ouvrent! O nature magnifique! ô éternel repos!

SCORONCONCOLO. — Le vent va glacer sur votre visage la sueur qui en découle. Venez, seigneur.

LORENZO. — Ah! Dieu de bonté! quel moment!

SCORONCONCOLO, à part. — Son âme se dilate singulièrement. Quant à moi, je prendrai les devants.

(Il veut sortir.)

LORENZO. — Attends, tire ces rideaux. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

SCORONCONCOLO. — Pourvu que les voisins n'aient rien entendu!

LORENZO. — Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage? Viens, partons. »

(Ils sortent.)

∴

La représentation des pièces de Musset fut lente à venir.

En 1846, à la suite de la publication dans la *Revue des Deux Mondes* de *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, qui avait été fort goûtée des lecteurs et dont tout Paris s'entretenait, M. Bocage, directeur de l'Odéon, voulut absolument représenter le *Caprice*.

Musset, qui avait gardé cuisant le souvenir de la *Nuit Véni-*



LORENZACCIO

(Dessin original de Bida.)

LORENZO *au Duc, couché.* — Dormez-vous Seigneur ?

(Il le frappe.)

LE DUC. — C'est toi Renzo.

LORENZO. — Seigneur, n'en doutez pas.

(Il le frappe encore.)

tienne, s'attendait à un second échec et n'alla même pas aux répétitions et, pour des raisons oubliées, la représentation n'eut pas lieu.

En 1847, année durant laquelle le poète fut fort souffrant, apprit aux bains de mer du Croisic une nouvelle incroyable. On allait jouer le *Caprice* au Théâtre-Français. La fortune de



MADAME ALLAN
de la Comédie française.
(D'après une lithographie.)

cette pièce est vraiment singulière. Mme Allan-Despréaux, oubliée des Parisiens et qui tint dans la vie intime de Musset une place si importante, jouissait depuis quinze ans d'une grande faveur à la cour de Russie, Admise dans la plus haute société, elle y avait pris le ton et les manières des femmes du grand monde.

Un jour, à Saint-Pétersbourg, on lui conseilla d'aller voir une pièce qu'on jouait sur un petit théâtre et dans laquelle se trouvait un joli rôle de femme lui convenant à merveille.

On fit la partie de plaisir d'aller à ce théâtre; on vit la petite pièce russe, et la grande comédienne en fut si contente qu'elle en demanda une traduction en français pour la jouer devant la cour.

Or cette pièce était le *Caprice* et peut ne s'en fallut qu'on ne le traduisît dans la langue où il avait été écrit. L'empereur aurait certainement commandé ce travail, si une personne au courant de la littérature française n'eût averti Mme Allan que la pièce russe, dont le mérite l'avait tant frappée, n'était elle-même qu'une traduction. Le volume qui contenait le *Caprice* courait les rues de Saint-Pétersbourg; on en donna un exemplaire à Mme Allan et cette pièce fut jouée devant l'empereur Nicolas, qui la trouva charmante.

Mme Allan rentrant alors au Théâtre-Français voulut reparaître devant le public parisien dans les deux personnages de Célimène et de Mme de Léry.

En revenant à Paris au mois d'octobre, Alfred de Musset trouva l'affaire très avancée. La première représentation eut lieu le 27 novembre et son succès fut un événement dramatique. La vogue extraordinaire de ce petit acte fit plus pour la réputation de l'auteur que tous ses autres ouvrages. En quelques jours le nom d'Alfred de Musset pénétra dans les régions moyennes du public où arrivent si rarement les œuvres poétiques.

Comme suite au *Caprice*, le Théâtre-Français voulut aussitôt représenter *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et la comédie *Il ne faut jurer de rien* dont Provost, Brindeau, Got, Mmes Mante et Luther firent un véritable bijou.

Cette dernière pièce fut jouée pour la première fois le 22 juin 1848 à l'heure même où l'insurrection élevait de tous côtés les barricades.

Le Théâtre historique donna quelques représentations du *Chandelier* qui revint plus tard à la Comédie-Française.

Le 3 mai 1849 il y eut dans le salon de Pleyel une matinée musicale et dramatique au profit des pauvres et à laquelle Rachel, Mme Allan et Mme Viardot donnèrent leur concours.

Alfred de Musset écrivit pour cette matinée le proverbe *On ne saurait penser à tout* qui obtint un succès de rires devant le public élégant et féminin que le poète appelait son public des *petits nez roses*. Mais la pièce n'obtint pas de succès aux Français, où elle ne fut jouée qu'une dizaine de fois. C'est la plaisante aventure de deux distraits, le marquis de Valberg et la comtesse de Vernon, qui, après des étourderies sans nombre, finissent cependant par s'entendre.

Le *Chandelier*, accueilli avec une faveur extraordinaire, répara ce léger échec, mais la critique cria au scandale, et le ministre, M. Léon Faucher, s'avisa de faire supprimer cette comédie après quarante représentations. L'auteur en eut tant de chagrin qu'il composa un dénouement moral dans lequel Fantasio partait pour l'armée avec Clavaroche, tandis que Jacqueline retombait sous

la férule de son vieil époux. Mais Léon Faucher ne connut pas ce nouveau dénouement et maintint son interdiction [1].

∴

C'est pour Mme Rose Chéri que fut écrite, en 1853, par Alfred de Musset, la comédie intitulée *Bettine*; Mme Rose Chéri se montra enchantée du rôle.

Cependant cette pièce fut accueillie froidement par le public du Gymnase dramatique. Elle n'y fut jouée que vingt-cinq ou trente fois.

Elle est pour beaucoup une des productions les plus parfaites de l'auteur du *Caprice*, quoique la reprise n'en ait pas été tentée. Elle n'appartient pas, pour ainsi dire, au répertoire dramatique de Musset.

Sans doute elle paraît d'un style trop poétique, trop châtié aussi; l'auteur était alors dans la pleine maturité de son génie, il avait du cœur humain une connaissance profonde, mais le spectateur fut en quelque sorte désorienté.

Peut-être le dernier mot n'est-il pas dit sur cette comédie dont voici l'analyse.

Bettine est une cantatrice italienne qui a dit adieu à la musique, aux bravos et aux couronnes du public pour se donner tout entière à M. de Gusberg, qu'elle aime. Le matin même elle doit se marier. Le notaire arrive plume à l'oreille et dossiers sous le bras et demande à un valet de chambre de l'introduire chez les jeunes époux. Mais M. de Gusberg est parti le matin, son fusil sur l'épaule, et Bettine n'est pas encore levée. « Voilà de singulières gens, en vérité, se dit le notaire, passer à la chasse un pareil jour, dormir encore à pareille heure! » Heureusement le notaire prend patience devant une table délicatement servie et pourvue de flacons de Muscatelle. M. de Gusberg finit cependant par rentrer. Mais il a l'air soucieux, préoccupé, morose. Pauvre baron, ce n'est pas le mariage qui lui suggère d'aussi sérieuses pensées. C'est une perte énorme qu'il vient de faire autour d'un tapis vert chez une grande dame interlope. C'est là qu'il va chasser de si grand matin sans s'apercevoir que le gibier, c'est lui et qu'on le plume. Cependant, il songe que dans un instant il va signer un contrat et alors se réveillent en lui d'anciens instincts et des vices assoupis. Il ne pourra décidément se résigner à un bonheur qui menace d'être toujours égal et sans nuages, et, ma foi! il cherche une querelle à Bettine pour avoir l'occasion de rompre avec elle. Le premier moyen vient échouer contre la douceur inaltérable de la diva. Mais voilà qu'elle reçoit une parure de diamants accompagnée d'une lettre signée d'un marquis Stephani.

Ce marquis connaît Bettine depuis longtemps pour l'avoir

1. Paul de Musset. Biographie.

applaudie presque chaque soir, tantôt à la Scala de Milan, tantôt à San Carlo de Naples, il est devenu peu à peu l'ami de la cantatrice et, apprenant son prochain mariage, il prend la liberté de lui offrir son cadeau de noces. Le baron de Gusberg saisit ce prétexte pour arriver à une rupture et s'éloigne. Pendant tout ce temps notre brave notaire ne cesse pas d'aller des flacons de Muscatelle aux futurs conjoints. Enfin c'est le marquis Stephani qu'il trouve aux pieds de Bettine tout prêt à lui donner son nom et à continuer avec elle cette bonne existence d'amis qu'ils ont déjà menée et à laquelle il ne manquait qu'un peu d'amour pour être heureuse. Bettine, moitié souriante, moitié triste, consent à se faire appeler marquise. Mais Stephani, l'intelligent dilettante, entend bien qu'elle reste, malgré le mariage, toujours ce qu'elle a été : la cantatrice à la voix pure, fraîche et vibrante qu'il ira comme par le passé entendre chaque soir dans sa stalle habituelle.

— Est-ce qu'on résiste à son talent, dit le marquis avec une éloquente justesse. En a-t-on la force? En a-t-on le droit, surtout quand ce talent heureux vous a portée sur cette jolie montagne où les Muses dansent autour d'Apollon et les abeilles autour des Muses. Croyez-vous donc que l'on puisse être tout bonnement baronne ou marquise en revenant de ce pays-là? La nature parle : bon gré, mal gré, il faut qu'on l'écoute. Eh! palsambleu, un poète fait des vers et un musicien des chansons, comme un pommier fait des pommes. Lorsqu'on me raconte que Rossini se tait, je déclare que je n'en crois rien. Et vous non plus, Bettine, vous ne vous tairez pas. Vous retrouverez force et vaillance, vous reprendrez la harpe de Desdémone, et moi ma place dans mon petit coin, à côté de mon cher quinquet. Vous reverrez cette foule émue, attentive, qui suit vos moindres gestes, qui respire avec vous, ce parterre qui vous aime tant, ces vieux dilettanti qui frappent de leurs cannes, ces jeunes dandies qui, parés pour le bal, déchirent leurs gants en vous applaudissant; ces belles dames dans leurs loges dorées qui, lorsque le cœur leur bat aux accents du génie, lui jettent si noblement leurs bouquets parfumés! Tout cela vous attend, vous regrette et vous appelle. Ah! je jouissais jadis de vos triomphes! Votre amitié m'en donnait une part! que sera-ce quand vous serez à moi? »

*
* *

Après l'éclatant succès d'*Il ne faut jurer de rien*, que nous venons de rappeler, Rachel et Augustine Brohant demandèrent chacune un rôle à l'auteur. Pour leur plaire, il écrivit *Louison*, mais des brouilles survinrent et le rôle fut donné à Mlle Anaïs

Louison, très critiquée, n'eut qu'un médiocre succès, c'est une comédie en vers dont le sujet n'offre que peu d'originalité. Louison est femme de chambre chez un duc et, comme elle est jolie, le duc, en vrai comte Almaviva, courtise cette nouvelle



LOUISON

(Dessin original de Bida.)

LISETTE. — . . . . Monseigneur, j'écrivais.
LE DUC. — A qui donc, par hasard ? A quelque amant peut-être.
LISETTE. — A vous-même. Tenez. . . . .

Suzanne avec le laisser-aller insolent et l'aplomb infatué d'un grand seigneur. Il commence par passer au doigt de la soubrette un superbe diamant et lui donne rendez-vous pour le soir, pendant le bal de l'Opéra, où il doit mener sa femme qu'il compte y égarer dans la foule. Louison refuse et le duc va seul au bal. La Duchesse a changé d'avis et, malgré tout ce que lui peut dire son mari, elle persiste à rester chez elle. C'est qu'elle a de vagues soupçons sur la fidélité de son mari, et le diamant qu'elle a vu au doigt de Louison contribue un peu à ses inquiétudes jalouses. Elle adresse même à la pauvre fille de sanglants reproches et parle de la chasser; mais Louison, forte de son innocence, endosse un domino et s'en va au bal intriguer le duc. Elle a soin de se faire accompagner par Berthaud, un brave garçon de son pays qui veut l'épouser. Le duc, désappointé, revient au logis où il trouve la duchesse endormie ou feignant de l'être. Il se prend alors à remarquer qu'une femme jeune, pure, belle et qui vous adore n'est pas à dédaigner et il embrasse la duchesse qui se réveille juste à point pour rendre le baiser au mari repentant.

A Louison, qui lui a reproché, au début de la comédie, de vouloir acheter avec une bague un amour qui refuse de se donner, le duc répond avec désinvolture

Qu'est-ce à dire, payer? Moi, te payer, ma belle?
Quoi! pour un simple anneau, pour une bagatelle,
Pour un hochet d'enfant qui plaît à voir briller,
Tu me crois assez sot pour vouloir te payer?
Si tel était mon but, si j'osais l'entreprendre,
Si l'amour de Lisette était jamais à vendre,
Pour payer dignement de semblables appas,
Mes biens y passeraient et n'y suffiraient pas.
Est-ce donc une offense à la personne aimée,
Et s'en doit-elle au fond croire moins estimée,
Si l'on veut la parer sans pouvoir l'embellir,
D'un pauvre diamant que ses yeux font pâlir?
Comment! mettre une bague au plus beau doigt du monde,
(Il lui remet la bague au doigt.)
Poser quelques bijoux sur cette épaule ronde,
Sur ce cœur qui palpite un céladon changeant,
Serrer ce petit pied dans un réseau d'argent,
Entourer la beauté, dans sa fleur et sa grâce,
Des prestiges de l'art qu'elle égale et surpasse,
Ce serait donc, ma chère, un grand crime à tes yeux!
Payer! efface donc; ce mot est odieux.
Oublions ce billet, n'y songeons plus, Lisette.
On paye un intendant, un rustre, une grisette;
Mais, dans ce monde-ci, je ne sais pas encor
Qu'on se soit avisé de payer un trésor,
Et ton cœur est sans prix, quand tu serais moins belle.

LISETTE.

Mais, monseigneur, pourtant....

LE DUC.

Fi! tu fais la cruelle.

(On ouvre la porte du fond.)

Deux mots : — on va souper; les gens ouvrent déjà.
Ecoute : — nous allons au bal de l'Opéra,
Mais je reviendrai seul, et grâce à la cohue,
A peine entré, je sors et regagne la rue.
Tu seras seule aussi, mes laquais ne voient rien;
Accorde-moi, de grâce, un moment d'entretien,
Un seul instant, pour moi, Lisette, et pour toi-même.
Ce n'est pas un amant, c'est un ami qui t'aime,
Songes-y.

LISETTE.

Mais vraiment....

LE DUC.

Je comprends ton souci.
Je voudrais de grand cœur te voir ailleurs qu'ici,
Et, dans quelque retraite aux bavards inconnue,
Tu me rendrais bien mieux ma liberté perdue.
Ce n'est assurément mon goût ni ma façon
De donner au plaisir cet air de trahison.
Mais, dans ce triste hôtel toujours emprisonnée,
Tu n'en saurais sortir sans être soupçonnée.
Chez moi, seuls, en secret, nous trompons tous les yeux.
A quatre pas d'ici nous serions odieux.
Tel est la loi du monde; il en faut être esclave:
Facile à qui s'en rit, sévère à qui le brave,
Débonnaire et terrible, il ne compte pour rien
Qu'on se moque de lui, si l'on s'en moque bien.
Tout s'excuse ici-bas, hormis la maladresse.
Bonsoir, Louison.

Il n'a jamais été question de remettre à la scène ces deux petits actes.

*
* *

Il faut revenir en arrière d'une année pour parler d'une jolie œuvre due à l'insistance habile du docteur Véron, directeur du *Constitutionnel.*

En 1850, malgré son désir de rester fidèle à la *Revue des Deux Mondes*, Alfred de Musset dut céder aux sollicitations de M. Véron, qui lui ouvrit les colonnes de son journal à des conditions très avantageuses.

Sans savoir ce que vaudrait le manuscrit de *Carmosine* il s'engagea d'avance à en donner 1000 francs par acte avec liberté d'en faire trois ou cinq.

Le poète n'en voulut faire que trois, mais le docteur Véron

fut si charmé de cet ouvrage qu'il le voulut payer comme s'il avait cinq actes; le poète se défendait d'accepter, mais il fut contraint d'accepter 4 000 francs [1].

Cette comédie fut représentée en 1865, huit ans après la mort de l'auteur. Nous ne la publions pas parce qu'elle non plus n'a pas été conservée au répertoire, mais elle est profondément touchante. En voici l'analyse.

Carmosine, fille d'un brave médecin de Palerme, est malade. Ses parents la croient éprise d'un grotesque chevalier de fortune, Ser Vespasiano, dont elle aurait remarqué la belle mine, dans un tournoi, où il a cependant fait une chute piteuse, aux fêtes de la reine Constance, femme de Pierre d'Aragon, roi de Sicile. Elle dépérit à vue d'œil; ni la tendresse de sa mère, dame Pâque, qui ne devine pas la cause de son mal, ni les soins savants de son père, ne peuvent la guérir. Elle songe avec terreur qu'elle est la promise d'un de ses camarades d'enfance, le jeune avocat Perillo, qui l'adore et qui revient de Padoue, ses études terminées.

Les pauvres parents affolés se décident à faire des avances à Vespasiano, qui est invité à souper par eux avec leur fille et, pour égayer le souper, Carmosine fait venir le troubadour Minuccio d'Arezzo, qui passait dans la rue, sautillant et chantant sa viole à la main. Minuccio est en même temps, tout frivole qu'il paraît, un bon et loyal homme.

Carmosine demande à rester seule avec lui et lui fait en ces termes la confidence de son amour sans espoir.

— Minuccio, je t'ai choisi pour te confier un secret. J'espère d'abord que tu ne le révéleras à aucune créature vivante, sinon à celui que je te dirai; ensuite, qu'autant qu'il te sera possible, tu m'aideras, n'est-ce pas? Je t'en prie. Tu te rappelles, mon ami, cette journée où notre roi Pierre fit la grande fête de son exaltation. Je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. Je sais combien il me convient peu d'avoir cet amour pour un roi, et j'ai essayé de m'en guérir; mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait auparavant, et, ne sachant comment lui faire connaître le dessein que j'ai pris, mieux que par toi (tu le vois souvent, Minuccio), je te supplie de le lui apprendre. Quand ce sera fait, tu me le diras et je mourrai moins malheureuse.

MINUCCIO. — Carmosine, je vous engage ma foi et soyez sûre qu'en y comptant vous ne serez jamais trompée. Je vous estime d'aimer un si grand roi. Je vous offre mon aide, avec laquelle, j'espère, si vous voulez prendre courage, je vous apporterai des nouvelles qui vous seront extrêmement chères; et, pour ne point perdre le temps, j'y vais tâcher dès aujourd'hui.

CARMOSINE. — Je t'en supplie encore une fois.

1. Paul de Musset. Biographie.

MINUCCIO. — Jurez-moi d'avoir du courage.

CARMOSINE. — Je te le jure, va avec Dieu.

La scène, n'est-il pas vrai, a la grandeur d'une scène de Shakespeare.

Minuccio va trouver le roi dans son palais et lui récite la belle et touchante complainte qu'on a lue dans le tome I de cet ouvrage :

> Va dire, amour, ce qui cause ma peine,
> A mon seigneur, que je m'en vais mourir.

Et puis il conte l'aventure de la pauvre Carmosine.

Le roi et la reine en sont touchés. Tous deux viennent voir la jeune fille; ils la réconfortent et l'emmènent guérie par un baiser du roi, après l'avoir mariée à son fiancé Perillo.

*
* *

Il nous reste à citer, pour compléter cette brève étude sur le théâtre de Musset, les premières scènes d'une œuvre intitulée le *Songe d'Auguste*, dont le sujet fut indiqué par Fortoul, ministre de l'Instruction publique, et où Mécène devait conseiller à son maître de chercher une gloire nouvelle en favorisant le culte des Muses.

Alfred de Musset avait commencé à écrire la scène et Gounod avait écrit la musique des premiers couplets. La représentation devait avoir lieu aux Tuileries; il ne fut pas donné suite à ce projet.

Le poète écrivit alors, dans la même intention, un proverbe en prose intitulé *L'Ane et le Ruisseau*, qui figure dans les œuvres posthumes avec les fragments du *Songe d'Auguste* et une scène d'un drame historique intitulé *La Servante du Roi*, tragédie dont le plan n'a pas été écrit et qui était destinée à Rachel, en 1839.

Les œuvres posthumes contiennent également un court fragment d'un autre drame intitulé *Faustine*, qui ne fut qu'esquissé.

L'Ane et le Ruisseau est un marivaudage sans grand intérêt; les quatre personnages, deux hommes et deux femmes, font un perpétuel chassé-croisé et hésitent avant de franchir le pas, ressemblant chacun de son côté à un âne qui n'ose pas franchir un ruisseau. La pièce prête, on se disposa à aller la lire chez l'impératrice.

Musset alla prendre M. Arsène Houssaye au Théâtre-Français, où quelqu'un des Tuileries examina sa tenue, ce qui l'indisposa fort. Il arriva un peu nerveux, lut pourtant sa pièce très bien pour commencer, mais, au milieu d'une scène, une autre Majesté, le baron de Rothschild, entra sans être annoncé. Il y eut salutations, chuchottements. Le poète s'arrêta et ferma son manuscrit.

Très agacé, il céda aux instances qu'on lui fit avec la volonté d'aller jusqu'au bout, mais, avant la fin, un perroquet, qui jusque-là n'avait rien dit, se mit à crier et à rire.

Cela acheva de désarçonner le malheureux lecteur qui, rentré chez lui, raconta en pleurant ses déboires à sa gouvernante.

*
* *

Telle est, aussi complète que possible, la nomenclature et l'analyse de l'œuvre théâtrale qui a obtenu un si durable et si légitime succès, en 1907, au moment de l'inauguration du monument du Théâtre-Français, cinquante ans après la mort de l'auteur, à l'époque précise où son œuvre fit partie du domaine public.

Sur les quinze pièces dont se composent les trois volumes des *Comédies et Proverbes* de Musset, onze ont été représentées à la Comédie-Française. Depuis *Un Caprice*, joué en 1847, jusqu'à *Barberine*, reçue à corrections le 16 août 1850 et représentée seulement le 27 février 1882, le Théâtre-Français a joué Alfred de Musset 1915 fois, Victor Hugo n'a été représenté que 1300 fois, Dumas fils que 1579 fois, Beaumarchais que 1841 fois et Marivaux et Émile Augier, après les grands classiques, dépassent seuls ce total de représentations.

*
* *

C'est au théâtre, a justement remarqué Sainte-Beuve dans son étude sur les comédies, que le talent d'Alfred de Musset s'est produit sous une forme nouvelle aux yeux du public et a triomphé.

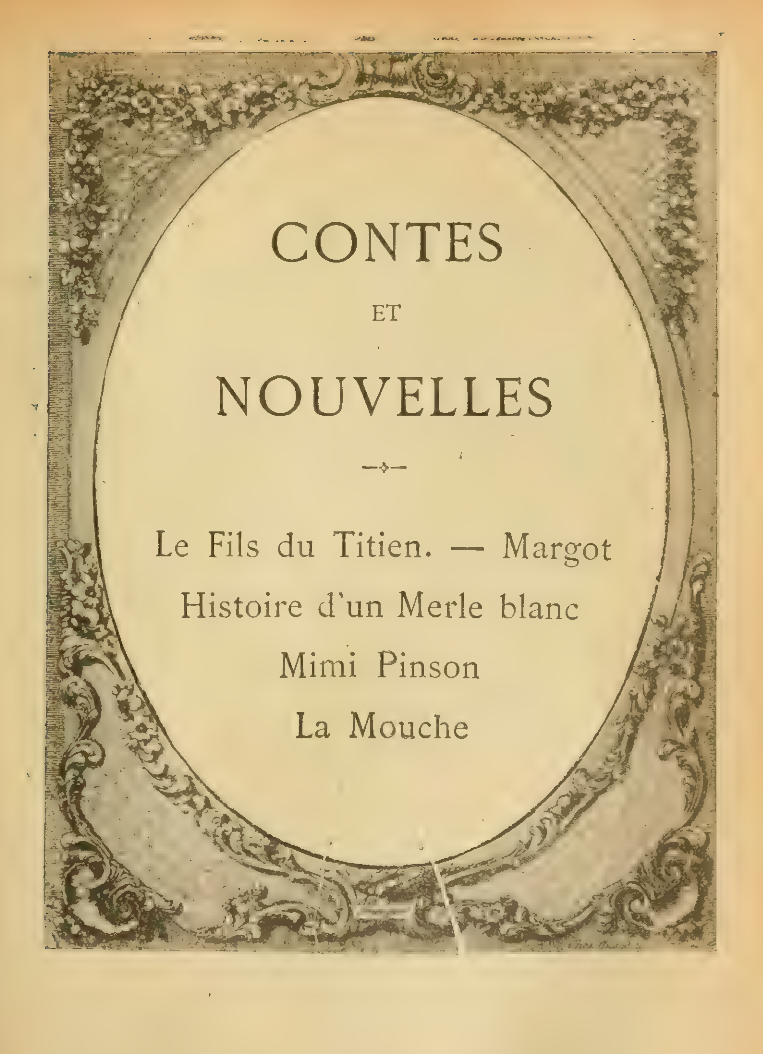
Les fines esquisses, les gracieux proverbes qu'il n'avait pas écrits pour la scène, sont devenus tout à coup de charmantes petites comédies qui se sont levées et ont marché devant nous. Le succès de son *Caprice* a fait honneur au public et a montré qu'il y a encore de l'émotion littéraire délicate pour qui sait la réveiller.

Il a vu s'étendre, comme par magie, le cercle de ses appréciateurs.

Bien des esprits qui n'auraient pas eu l'idée de l'aller chercher pour son talent lyrique ont appris à le goûter sous cette forme facile et légère. Il a eu plus que jamais le suffrage des gens du monde, des jeunes femmes; il a mis en colère des critiques grotesques et grossiers; rien n'a manqué à sa faveur.

Son joli essai de fantaisie dramatique *A quoi rêvent les jeunes filles* s'est continué et diversifié heureusement; « le *Comme il vous plaira* de Shakespeare, cueilli au tronc de ce grand chêne, est devenu aux mains de Musset la tige gracieuse et féconde de tout un petit genre de proverbes dramatiques, mêlés d'observation et de folie, de mélancolie et de sourire, d'imagination et d'humour ». Théophile Gautier a dit mieux encore, en parlant de ces pièces, qu'elles sont des fantaisies charmantes où la mélancolie cause avec la gaieté.

Ces comédies sont maintenant classees parmi les chefs-d'œuvre de l'art dramatique.


CONTES
ET
NOUVELLES
Le Fils du Titien. — Margot
Histoire d'un Merle blanc
Mimi Pinson
La Mouche

LE FILS DU TITIEN

1838

Au mois de février de l'année 1580, un jeune homme traversait, au point du jour, la Piazzetta, à Venise. Ses habits étaient en désordre; sa toque, sur laquelle flottait une belle plume écarlate, était enfoncée sur ses oreilles. Il marchait à grands pas vers la rive des Esclavons, et son épée et son manteau traînaient derrière lui, tandis que, d'un pied assez dédaigneux, il enjambait par-dessus les pêcheurs couchés à terre. Arrivé au pont de la Paille, il s'arrêta et regarda autour de lui. La lune se couchait derrière la Giudecca, et l'aurore dorait le palais ducal. De temps en temps une fumée épaisse, une lueur brillante s'échappaient d'un palais voisin. Des poutres, des pierres, d'énormes blocs de marbre, mille débris encombraient le canal des Prisons. Un incendie récent venait de détruire, au milieu des eaux, la demeure d'un patricien. Des gerbes d'étincelles s'élevaient par instants, et, à cette clarté sinistre, on apercevait un soldat sous les armes veillant au milieu des ruines.

Cependant notre jeune homme ne semblait frappé ni de ce spectacle de destruction, ni de la beauté du ciel qui se teignait des plus fraîches nuances. Il regarda quelque temps l'horizon, comme pour distraire ses yeux éblouis; mais la clarté du jour parut produire sur lui un effet désagréable, car il s'enveloppa dans son manteau et poursuivit sa route en courant. Il s'arrêta bientôt de nouveau à la porte d'un palais où il frappa. Un valet, tenant un flambeau à la main, lui ouvrit aussitôt. Au moment d'entrer, il se retourna, et, jetant sur le ciel encore un regard :

« Par Bacchus! s'écria-t-il, mon carnaval me coûte cher! »

Ce jeune homme se nommait Pomponio Filippo Vecellio. C'était le second fils du Titien, enfant plein d'esprit et

LE FILS DU TITIEN

1838

Au mois de février de l'année 1580, un jeune homme traversait, au point du jour, la Piazzetta, à Venise. Ses habits étaient en désordre; sa toque, sur laquelle flottait une belle plume écarlate, était enfoncée sur ses oreilles. Il marchait à grands pas vers la rive des Esclavons, et son épée et son manteau traînaient derrière lui, tandis que, d'un pied assez dédaigneux, il enjambait par-dessus les pêcheurs couchés à terre. Arrivé au pont de la Paille, il s'arrêta et regarda autour de lui. La lune se couchait derrière la Giudecca, et l'aurore dorait le palais ducal. De temps en temps une fumée épaisse, une lueur brillante s'échappaient d'un palais voisin. Des poutres, des pierres, d'énormes blocs de marbre, mille débris encombraient le canal des Prisons. Un incendie récent venait de détruire, au milieu des eaux, la demeure d'un patricien. Des gerbes d'étincelles s'élevaient par instants, et, à cette clarté sinistre, on apercevait un soldat sous les armes veillant au milieu des ruines.

Cependant notre jeune homme ne semblait frappé ni de ce spectacle de destruction, ni de la beauté du ciel qui se teignait des plus fraîches nuances. Il regarda quelque temps l'horizon, comme pour distraire ses yeux éblouis; mais la clarté du jour parut produire sur lui un effet désagréable, car il s'enveloppa dans son manteau et poursuivit sa route en courant. Il s'arrêta bientôt de nouveau à la porte d'un palais où il frappa. Un valet, tenant un flambeau à la main, lui ouvrit aussitôt. Au moment d'entrer, il se retourna, et, jetant sur le ciel encore un regard :

« Par Bacchus! s'écria-t-il, mon carnaval me coûte cher! »

Ce jeune homme se nommait Pomponio Filippo Vecellio. C'était le second fils du Titien, enfant plein d'esprit et

d'imagination, qui avait fait concevoir à son père les plus heureuses espérances, mais que sa passion pour le jeu entraînait dans un désordre continuel. Il y avait quatre ans seulement que le grand peintre et son fils aîné Orazio étaient morts presque en même temps, et le jeune Pippo, depuis quatre ans, avait déjà dissipé la meilleure part de l'immense fortune que lui avait donnée ce double héritage. Au lieu de cultiver les talents qu'il tenait de la nature, et de soutenir la gloire de son nom, il passait ses journées à dormir et ses nuits à jouer chez une certaine comtesse Orsini, ou du moins soi-disant comtesse, qui faisait profession de ruiner la jeunesse vénitienne. Chez elle s'assemblait chaque soir une nombreuse compagnie, composée de nobles et de courtisanes; là, on soupait et on jouait, et comme on ne payait pas son souper, il va sans dire que les dés se chargeaient d'indemniser la maîtresse du logis. Tandis que les sequins flottaient par monceaux, le vin de Chypre coulait, les œillades allaient grand train, et les victimes, doublement étourdies, y laissaient leur argent et leur raison.

C'est de ce lieu dangereux que nous venons de voir sortir le héros de ce conte, et il avait fait plus d'une perte dans la nuit. Outre qu'il avait vidé ses poches au passe-dix, le seul tableau qu'il n'eût jamais terminé, tableau que tous les connaisseurs donnaient pour excellent, venait de périr dans l'incendie du palais Dolfino. C'était un sujet d'histoire traité avec une verve et une hardiesse de pinceau presque dignes du Titien lui-même; vendue à un riche sénateur, cette toile avait eu le même sort qu'un grand nombre d'ouvrages précieux; l'imprudence d'un valet avait réduit en cendres ces richesses. Mais c'était là le moindre souci de Pippo; il ne songeait qu'à la chance fâcheuse qui venait de le poursuivre avec un acharnement inusité, et aux dés qui l'avaient fait perdre.

Il commença, en rentrant chez lui, par soulever le tapis qui couvrait sa table et compter l'argent qui restait dans son tiroir; puis, comme il était d'un caractère naturellement gai et insouciant, après qu'on l'eut déshabillé, il se mit à sa fenêtre en robe de chambre. Voyant qu'il faisait grand jour, il se demanda s'il fermerait ses volets pour se mettre au lit, ou s'il se réveillerait comme tout le monde; il y avait longtemps qu'il ne lui était arrivé de voir le soleil du côté où il se lève, et il trouvait le ciel plus joyeux qu'à l'ordinaire. Avant de se décider à veiller ou à

dormir, tout en luttant contre le sommeil, il prit son chocolat sur son balcon. Dès que ses yeux se fermaient, il croyait voir une table, des mains agitées, des figures pâles, il entendait résonner les cornets. « Quelle fatale chance! murmurait-il; est-ce croyable qu'on perde avec quinze! » Et il voyait son adversaire habituel, le vieux Vespasiano Memmo, amenant dix-huit et s'emparant de l'or entassé sur le tapis. Il rouvrait alors promptement les paupières pour se soustraire à ce mauvais rêve, et regardait les fillettes passer sur le quai. Il lui sembla apercevoir de loin une femme masquée; il s'en étonna, bien qu'on fût en carnaval, car les pauvres gens ne se masquent pas, et il était étrange, à une pareille heure, qu'une dame vénitienne sortît seule à pied[1]; mais il reconnut que ce qu'il avait pris pour un masque était le visage d'une négresse; il la vit bientôt de plus près, et elle lui parut assez bien tournée. Elle marchait fort vite, et un coup de vent, collant sur ses hanches sa robe bigarrée de fleurs, dessina des contours gracieux. Pippo se pencha sur le balcon, et vit, non sans surprise, que la négresse frappait à sa porte. »

Le portier tardait à ouvrir.

« Que demandes-tu? cria le jeune homme; est-ce à moi que tu as affaire, brunette? Mon nom est Vecellio, et si on te fait attendre, je vais aller t'ouvrir moi-même. »

La négresse leva la tête.

« Votre nom est Pomponio Vecellio?

— Oui, ou Pippo, comme tu voudras.

— Vous êtes le fils du Titien?

— A ton service; qu'y a-t-il pour te plaire? »

Après avoir jeté sur Pippo un coup d'œil rapide et curieux, la négresse fit quelques pas en arrière, lança adroitement sur le balcon une petite boîte roulée dans du papier, puis s'enfuit promptement, en se retournant de temps en temps. Pippo ramassa la boîte, l'ouvrit et y trouva une jolie bourse enveloppée dans du coton. Il soupçonna avec raison qu'il pouvait y avoir sous le coton un billet qui lui expliquerait cette aventure. Le billet s'y trouvait en effet, mais était aussi mystérieux que le reste, car il ne contenait que ces mots :

« Ne dépense pas trop légèrement ce que je renferme; quand tu sortiras de chez toi, charge-toi d'une pièce d'or, c'est assez pour un jour; et s'il t'en reste le soir quelque

1. On sortait masqué autrefois à Venise tant que durait le carnaval (*Note de l'auteur.*)

chose, si peu que ce soit, tu trouveras un pauvre qui t'en remerciera. »

Lorsque le jeune homme eut retourné la boîte de cent façons, examiné la bourse, regardé de nouveau sur le quai, et qu'il vit enfin clairement qu'il n'en pourrait savoir davantage : « Il faut avouer, pensa-t-il, que ce cadeau est singulier, mais il vient cruellement mal à propos. Le conseil qu'on me donne est bon; mais il est trop tard pour dire aux gens qu'ils sont au fond de l'Adriatique. Qui diable peut m'envoyer cela? »

Pippo avait aisément reconnu que la négresse était une servante; il commença à chercher dans sa mémoire quelle était la femme ou l'ami capable de lui adresser cet envoi, et, comme sa modestie ne l'aveuglait pas, il se persuada que ce devait être une femme plutôt qu'un de ses amis. La bourse était en velours brodé d'or; il lui sembla qu'elle était faite avec une finesse trop exquise pour sortir de la boutique d'un marchand. Il passa donc en revue d'abord les plus belles dames de Venise, ensuite celles qui l'étaient moins; mais il s'arrêta là, et se demanda comment il s'y prendrait pour découvrir d'où lui venait sa bourse. Il fit là-dessus les rêves les plus hardis et les plus doux; plus d'une fois il crut avoir deviné; le cœur lui battait, tandis qu'il s'efforçait de reconnaître l'écriture; il y avait une princesse bolonaise qui formait ainsi ses lettres majuscules, et une belle dame de Brescia dont c'était à peu près la main.

Rien n'est plus désagréable qu'une idée fâcheuse venant se glisser tout à coup au milieu de semblables rêveries; c'est à peu près comme si, en se promenant dans une prairie en fleur, on marchait sur un serpent. Ce fut aussi ce qu'éprouva Pippo lorsqu'il se souvint tout à coup d'une certaine Monna Bianchina, qui depuis peu le tourmentait singulièrement. Il avait eu avec cette femme une aventure de bal masqué, et elle était assez jolie, mais il n'avait aucun amour pour elle. Monna Bianchina, au contraire, s'était prise subitement de passion pour lui, et elle s'était même efforcée de voir de l'amour là où il n'y avait que de la politesse; elle s'attachait à lui, lui écrivait souvent, et l'accablait de tendres reproches; mais il s'était juré un jour, en sortant de chez elle, de ne jamais y retourner, et tenait scrupuleusement sa parole. Il vint donc à penser que Monna Bianchina pouvait bien lui avoir fait une bourse et la lui avoir envoyée; ce soupçon détruisit sa

gaieté et les illusions qui le berçaient; plus il réfléchissait, plus il trouvait vraisemblable cette supposition; il ferma sa fenêtre de mauvaise humeur, et se décida à se coucher.

Mais il ne pouvait dormir; malgré toutes les probabilités, il lui était impossible de renoncer à un doute qui flattait son orgeuil. Il continua à rêver involontairement : tantôt il voulait oublier la bourse et n'y plus songer; tantôt il voulait se nier l'existence même de Monna Bianchina, afin de chercher plus à l'aise. Cependant il avait tiré ses rideaux, et il s'était enfoncé du côté de la ruelle pour ne pas voir le jour; tout à coup il sauta à bas de son lit, et appela ses domestiques. Il venait de faire une réflexion bien simple qui ne s'était d'abord pas présentée à lui. Monna Bianchina n'était pas riche; elle n'avait qu'une servante, et cette servante n'était pas une négresse, mais une grosse fille de Chioja. Comment aurait-elle pu se procurer, pour cette occasion, cette messagère inconnue que Pippo n'avait jamais vue à Venise? « Bénis soient ta noire figure, s'écria-t-il, et le soleil africain qui l'a colorée! » Et sans arrêter plus longtemps, il demanda son pourpoint et fit avancer sa gondole.

*
* *

Il avait résolu d'aller rendre visite à la signora Dorothée, femme de l'avogador Pasqualigo. Cette dame, respectable par son âge, était des plus riches et des plus spirituelles de la république; elle était, en outre, marraine de Pippo, et, comme il n'y avait pas une personne de distinction à Venise qu'elle ne connût, il espérait qu'elle pourrait aider à éclaircir le mystère qui l'occupait. Il pensa toutefois qu'il était encore trop matin pour se présenter chez sa protectrice, et il fit un tour de promenade, en attendant, sous les Procuraties.

Le hasard voulut qu'il y rencontrât précisément Monna Bianchina, qui marchandait des étoffes; il entra dans la boutique, et, sans trop savoir pourquoi, après quelques paroles insignifiantes, il lui dit : « Monna Bianchina, vous m'avez envoyé ce matin un joli cadeau, et vous m'avez donné un sage conseil; je vous en remercie bien humblement. »

En s'exprimant avec cet air de certitude, il comptait peut-être s'affranchir sur-le-champ du doute qui l'avait tourmenté; mais Monna Bianchina était trop rusée pour

témoigner de l'étonnement avant d'avoir examiné s'il était de son intérêt d'en montrer. Bien qu'elle n'eût réellement rien envoyé au jeune homme, elle vit qu'il y avait moyen de lui faire prendre le change; elle répondit, il est vrai, qu'elle ne savait de quoi il lui parlait; mais elle eut soin, en disant cela, de sourire avec tant de finesse et de rougir si modestement, que Pippo demeura convaincu, malgré les apparences, que la bourse venait d'elle. « Et depuis quand, lui demanda-t-il, avez-vous à vos ordres cette jolie négresse? »

Déconcertée par cette question, et ne sachant comment y répondre, Monna Bianchina hésita un moment, puis elle partit d'un grand éclat de rire et quitta brusquement Pippo. Resté seul et désappointé, celui-ci renonça à la visite qu'il avait projetée; il rentra chez lui, jeta la bourse dans un coin, et n'y songea pas davantage.

Il arriva pourtant quelques jours après qu'il perdit au jeu une forte somme sur parole. Comme il sortait pour acquitter sa dette, il lui parut commode de se servir de cette bourse, qui était grande et qui faisait bon effet à sa ceinture; il la prit donc, et le soir même, il joua de nouveau et perdit encore.

« Continuez-vous? demanda ser Vespasiano, le vieux notaire de la chancellerie, lorsque Pippo n'eut plus d'argent.

— Non, répondit celui-ci, je ne veux plus jouer sur parole.

— Mais je vous prêterai ce que vous voudrez, s'écria la comtesse Orsini.

— Et moi aussi, dit ser Vespasiano.

— Et moi aussi, répéta d'une voix douce et sonore une des nombreuses nièces de la comtesse; mais rouvrez votre bourse, seigneur Vecellio : il y a encore un sequin dedans. »

Pippo sourit, et trouva en effet au fond de sa bourse un sequin qu'il y avait oublié. « Soit, dit-il, jouons encore un coup, mais je ne hasarderai pas davantage. » Il prit le cornet, gagna, se remit à jouer en faisant paroli; bref, au bout d'une heure, il avait réparé sa perte de la veille et celle de la soirée.

— « Continuez-vous? demanda-t-il à son tour à ser Vespasiano, qui n'avait plus rien devant lui.

— Non, car il faut que je sois un grand sot de me laisser mettre à sec par un homme qui ne hasarderait qu'un sequin. Maudite soit cette bourse! elle renferme sans doute quelque sortilège. »

Le notaire sortit furieux de la salle, Pippo se disposait à le suivre, lorsque la nièce qui l'avait averti lui dit en riant :

« Puisque c'est à moi que vous devez votre bonheur, faites-moi cadeau du sequin qui vous a fait gagner. »

Ce sequin avait une petite marque qui le rendait reconnaissable. Pippo le chercha, le retrouva, et il tendait déjà la main pour le donner à la jolie nièce, lorsqu'il s'écria tout à coup :

« Ma foi, ma belle, vous ne l'aurez pas ; mais pour vous montrer que je ne suis pas avare, en voilà dix que je vous prie d'accepter. Quant à celui-là, je veux suivre un avis qu'on m'a donné dernièrement, et j'en fais cadeau à la Providence. »

En parlant ainsi, il jeta le sequin par la fenêtre.

« Est-il possible, pensait-il en retournant chez lui, que la bourse de Monna Bianchina me porte bonheur ? Ce serait une singulière raillerie du hasard si une chose qui en elle-même m'est désagréable avait une influence heureuse pour moi. »

Il lui sembla bientôt, en effet, que toutes les fois qu'il se servait de cette bourse il gagnait. Lorsqu'il y mettait une pièce d'or, il ne pouvait se défendre d'être un peu superstitieux, et il réfléchissait quelquefois, malgré lui, à la vérité des paroles qu'il avait trouvées au fond de la boîte. « Un sequin est un sequin, se disait-il, et il y a bien des gens qui n'en ont pas un par jour. » Cette pensée le rendait moins imprudent, et lui faisait un peu restreindre ses dépenses.

Malheureusement, Monna Bianchina n'avait pas oublié son entretien avec Pippo sous les Procuraties. Pour le confirmer dans l'erreur où elle l'avait laissé, elle lui envoyait de temps en temps un bouquet ou une autre bagatelle, accompagnés de quelques mots d'écrit. J'ai déjà dit qu'il était très fatigué de ses importunités, auxquelles il avait résolu de ne pas répondre.

Or il arriva que Monna Bianchina, poussée à bout par cette froideur, tenta une démarche audacieuse qui déplut beaucoup au jeune homme. Elle se présenta seule chez lui, pendant son absence, donna quelque argent à un domestique, et réussit à se cacher dans l'appartement. En rentrant, il la trouva donc, et il se vit forcé de lui dire, sans détour, qu'il n'avait point d'amour pour elle, et qu'il la priait de le laisser en repos.

La Bianchina, qui, comme je l'ai dit, était jolie, se laissa aller à une colère effrayante; elle accabla Pippo de reproches, mais non plus tendres, cette fois. Elle lui dit qu'il l'avait trompée en lui parlant d'amour, qu'elle se regardait comme compromise par lui, et qu'enfin elle se vengerait. Pippo n'écouta pas ces menaces sans s'irriter à son tour; pour lui prouver qu'il ne craignait rien, il la força de reprendre à l'instant même un bouquet qu'elle lui avait envoyé le matin, et comme la bourse se trouvait sous sa main : « Tenez, lui dit-il, prenez aussi cela; cette bourse m'a porté bonheur, mais apprenez par là que je ne veux rien de vous ».

A peine eut-il cédé à ce mouvement de colère, qu'il en eut du regret. Monna Bianchina se garda bien de le détromper sur le mensonge qu'elle lui avait fait. Elle était pleine de rage, mais aussi de dissimulation. Elle prit la bourse et se retira, bien décidée à faire repentir Pippo de la manière dont il l'avait traitée.

Il joua le soir comme à l'ordinaire, et perdit; les jours suivants, il ne fut pas plus heureux. Ser Vespasiano avait toujours le meilleur dé, et lui gagnait des sommes considérables. Il se révolta contre sa fortune et contre sa superstition, il s'obstina et perdit encore. Enfin, un jour qu'il sortait de chez la comtesse Orsini, il ne put s'empêcher de s'écrier dans l'escalier : « Dieu me pardonne! je crois que ce vieux fou avait raison, et que ma bourse était ensorcelée; car je n'ai plus un dé passable depuis que je l'ai rendue à la Bianchina.

En ce moment, il aperçut, flottant devant lui, une robe à fleurs, d'où sortaient deux jambes fines et lestes; c'était la mystérieuse négresse. Il doubla le pas, l'accosta, et lui demanda qui elle était et à qui elle appartenait. »

« Qui sait? répondit l'Africaine avec un malicieux sourire.

— Toi, je suppose. N'es-tu pas la servante de Monna Bianchina.

— Non; qui est-elle Monna Bianchina?

— Eh, par Dieu! celle qui t'a chargée l'autre jour de m'apporter cette boîte que tu as si bien jetée sur mon balcon.

— Oh! Excellence, je ne le crois pas.

— Je le sais; ne cherche pas à feindre; c'est elle-même qui me l'a dit.

— Si elle vous l'a dit... », répliqua la négresse d'un air

d'hésitation. Elle haussa les épaules, réfléchit un instant; puis, donnant de son éventail un petit coup sur la joue de Pippo, elle lui cria en s'enfuyant :

« Mon beau garçon, on s'est moqué de toi. »

Les rues de Venise sont un labyrinthe si compliqué, elles se croisent de tant de façons par des caprices si variés et si imprévus, que Pippo, après avoir laissé échapper la jeune fille, ne put parvenir à la rejoindre. Il resta fort embarrassé, car il avait commis deux fautes : la première en donnant sa bourse à Bianchina, et la seconde en ne retenant pas la négresse. Errant au hasard dans la ville, il se dirigea, presque sans le savoir, vers le palais de la signora Dorothée, sa marraine; il se repentait de n'avoir pas fait à cette dame, quelque temps auparavant, sa visite projetée; il avait coutume de la consulter sur tout ce qui l'intéressait, et rarement il avait eu recours à elle sans en retirer quelque avantage.

Il la trouva seule dans son jardin, et après lui avoir baisé la main : « Jugez, lui dit-il, ma bonne marraine, de la sottise que je viens de faire. On m'a envoyé, il n'y a pas longtemps, une bourse... »

Mais à peine avait-il prononcé ces mots, que la signora Dorothée se mit à rire. « Eh bien, lui dit-elle, est-ce que cette bourse n'est pas jolie? Ne trouves-tu pas que les fleurs d'or font bon effet sur le velours rouge?

— Comment! s'écria le jeune homme, se pourrait-il que vous fussiez instruite... »

En ce moment, plusieurs sénateurs entraient dans le jardin; la vénérable dame se leva pour les recevoir, et ne répondit pas aux questions que Pippo, dans son étonnement, ne cessait de lui adresser.

*
* *

Lorsque les sénateurs se furent retirés, la signora Dorothée, malgré les prières et les importunités de son filleul, ne voulut jamais s'expliquer davantage. Elle était fâchée qu'un premier mouvement de gaieté lui eût fait avouer le secret d'une aventure dont elle ne voulait pas se mêler. Comme Pippo insistait toujours :

« Mon cher enfant, lui dit-elle, tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est vrai qu'en t'apprenant le nom de la personne qui a brodé pour toi cette bourse, je te rendrais peut-être un bon service; car cette personne est assuré-

ment une des plus nobles et des plus belles de Venise. Que cela te suffise donc; malgré mon envie de t'obliger, il faut que je me taise; je ne trahirai pas un secret que je possède seule, et que je ne pourrai te dire que si l'on m'en charge, car je le ferai alors honorablement.

— Honorablement, ma chère marraine? mais pouvez-vous croire qu'en me confiant à moi seul...

— Je m'entends », répliqua la vieille dame; et comme, malgré sa dignité, elle ne pouvait se passer d'un peu de malice : « Puisque tu fais quelquefois des vers, ajouta-t-elle, que ne fais-tu un sonnet là-dessus? »

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, Pippo mit fin à ses instances; mais sa curiosité, comme on peut penser, était d'une vivacité extrême. Il resta à dîner chez l'avogador Pasqualigo, ne pouvant se résoudre à quitter sa marraine, espérant que sa belle inconnue viendrait peut-être faire visite le soir; mais il ne vit que des sénateurs, des magistrats, et les plus graves robes de la République.

Au coucher du soleil, le jeune homme se sépara de la compagnie, et alla s'asseoir dans un petit bosquet. Il réfléchit à ce qu'il allait faire, et il se détermina à deux choses : obtenir de la Bianchina qu'elle lui rendît sa bourse, et suivre, en second lieu, le conseil que la signora Dorothée lui avait donné en riant, c'est-à-dire faire un sonnet sur son aventure. Il résolut, en outre, de donner ce sonnet, quand il serait fait, à sa marraine qui ne manquerait sans doute pas de le montrer à la belle inconnue. Sans vouloir tarder davantage, il mit sur-le-champ son double projet à exécution.

Après avoir rajusté son pourpoint, et posé avec soin sa toque sur son oreille, il se regarda d'abord dans une glace pour voir s'il avait bonne mine, car sa première pensée avait été de séduire de nouveau la Bianchina par de feintes protestations d'amour, et de la persuader par la douceur; mais il renonça bientôt à ce projet, réfléchissant qu'ainsi il ne ferait que ranimer la passion de cette femme et se préparer de nouvelles importunités. Il prit le parti opposé; il courut chez elle en toute hâte, comme s'il eût été furieux, il se prépara à lui jouer une scène désespérée, et à l'épouvanter si bien qu'elle se tînt dorénavant en repos.

Monna Bianchina était une de ces Vénitiennes blondes aux yeux noirs, dont le ressentiment a, de tout temps, été regardé comme dangereux. Depuis qu'il l'avait si mal

traitée, Pippo n'avait reçu d'elle aucun message ; elle préparait sans doute en silence la vengeance qu'elle avait annoncée. Il était donc nécessaire de frapper un coup décisif, sous peine d'augmenter le mal. Elle se disposait à sortir quand le jeune homme arriva chez elle; il l'arrêta dans l'escalier, et la forçant à rentrer dans sa chambre :

« Malheureuse femme! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait? Vous avez détruit toutes mes espérances, et votre vengeance est accomplie!

— Bon Dieu! que vous est-il arrivé? demanda la Bianchina stupéfaite.

— Vous me le demandez! Où est cette bourse que vous avez dit venir de vous? Oserez-vous encore me soutenir ce mensonge?

— Qu'importe si j'ai menti ou non? je ne sais ce que cette bourse est devenue.

— Tu vas mourir ou me la rendre », s'écria Pippo en se jetant sur elle. Et, sans respect pour une robe neuve dont la pauvre femme venait de se parer, il écarta violemment le voile qui couvrait sa poitrine et lui posa son poignard sur le cœur.

La Bianchina se crut morte et commença à appeler au secours; mais Pippo lui bâillona la bouche avec son mouchoir, et, sans qu'elle pût pousser un cri, il la força d'abord de lui rendre la bourse qu'elle avait heureusement conservée. « Tu as fait le malheur d'une puissante famille, lui dit-il ensuite; tu as à jamais troublé l'existence d'une des plus illustres maisons de Venise! Tremble! cette maison redoutable veille sur toi; ni toi ni ton mari, vous ne ferez un seul pas maintenant, sans qu'on ait l'œil sur vous. Les seigneurs de la Nuit ont inscrit ton nom sur leur livre, pense aux caves du palais ducal. Au premier mot que tu diras pour révéler le secret terrible que ta malice t'a fait deviner, ta famille entière disparaîtra! »

Il sortit sur ces paroles, et tout le monde sait qu'à Venise on n'en pouvait prononcer de plus effrayantes. Les impitoyables et secrets arrêts de la *corte maggiore* répandaient une terreur si grande, que ceux qui se croyaient seulement soupçonnés se regardaient d'avance comme morts. Ce fut justement ce qui arriva au mari de la Bianchina, ser Orio, à qui elle raconta, à peu de chose près, la menace que Pippo venait de lui faire. Il est vrai qu'elle en ignorait les motifs et, en effet, Pippo les ignorait lui-même, puisque toute cette affaire n'était qu'une fable; mais ser Orio jugea

J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie

Pippo se rendit le lendemain chez la signora Dorothée. Dès qu'il se trouva seul avec elle, il posa son sonnet sur les genoux de l'illustre dame, en lui disant : « Voilà pour votre amie ». La signora se montra d'abord surprise, puis elle lut les vers, et jura qu'elle ne se chargerait jamais de les montrer à personne. Mais Pippo n'en fit que rire, et, comme il était persuadé du contraire, il la quitta en l'assurant qu'il n'avait là-dessus aucune inquiétude.

*
* *

Il passa cependant la semaine suivante dans le plus grand trouble : mais ce trouble n'était pas sans charme. Il ne sortait pas de chez lui, et n'osait, pour ainsi dire, remuer, comme pour mieux laisser faire la fortune. En cela il agit avec plus de sagesse qu'on en a ordinairement à son âge, car il n'avait que vingt-cinq ans, et l'impatience de la jeunesse nous fait souvent dépasser le but en voulant l'atteindre trop vite. La fortune veut qu'on s'aide soi-même et qu'on sache la saisir à propos ; car, selon l'expression de Napoléon, elle est femme. Mais, par cette raison même, elle veut avoir l'air d'accorder ce qu'on lui arrache, et il faut lui donner le temps d'ouvrir la main.

Ce fut le neuvième jour, vers le soir, que la capricieuse déesse frappa à la porte du jeune homme; et ce n'était pas pour rien, comme vous allez voir. Il descendit et ouvrit lui-même. La négresse était sur le seuil; elle tenait à la main une rose qu'elle approcha des lèvres de Pippo.

« Baisez cette fleur, lui dit-elle, il y a dessus un baiser de ma maîtresse. Peut-elle venir vous voir sans danger?

— Ce serait une grande imprudence, répondit Pippo, si elle venait en plein jour; mes domestiques ne pourraient manquer de la voir. Lui est-il possible de venir la nuit?

— Non : qui l'oserait à sa place? Elle ne peut ni sortir la nuit ni vous recevoir chez elle.

— faut donc qu'elle consente à venir autre part qu'ici, dans un endroit que je t'indiquerai.

Non, c'est ici qu'elle veut venir; voyez à prendre vos précautions. »

Pippo réfléchit quelques instants. « Ta maîtresse peut-

elle se lever de bonne heure? demanda-t-il à la négresse.

— A l'heure où se lève le soleil.

— Eh bien! écoute. Je me réveille ordinairement fort tard, par conséquent toute ma maison dort la grasse matinée. Si ta maîtresse peut venir au point du jour, je l'attendrai, et elle pourra pénétrer ici sans être vue de personne. Pour ce qui est de la faire sortir ensuite, je m'en charge, si toutefois elle peut rester chez moi jusqu'à la nuit tombante.

— Elle le fera ; vous plaît-il que ce soit demain?

— Demain à l'aurore », dit Pippo. Il glissa une poignée de séquins sous la gorgerette de la messagère ; puis sans en demander davantage, il regagna sa chambre et s'y enferma, décidé à veiller jusqu'au jour. Il se fit d'abord déshabiller, afin qu'on crût qu'il allait se mettre au lit; lorsqu'il fut seul, il alluma un bon feu, mit une chemise brodée d'or, un collet de senteur et un pourpoint de velours blanc avec des manches de satin de la Chine, puis, tout étant bien disposé, il s'assit près de la fenêtre, et commença à rêver à son aventure.

Il ne jugeait pas aussi défavorablement qu'on le croirait peut-être de la promptitude avec laquelle sa dame lui avait donné un rendez-vous. Il ne faut pas, d'abord, oublier que cette histoire se passe au seizième siècle, et les amours de ce temps-là allaient plus vite que les nôtres. D'après les témoignages les plus authentiques, il paraît certain qu'à cette époque ce que nous appellerions de l'indélicatesse passait pour de la sincérité, et il y a même lieu de penser que ce qu'on nomme aujourd'hui vertu paraissait alors de l'hypocrisie. Quoi qu'il en soit, une femme amoureuse d'un joli garçon se rendait sans de longs discours, et celui-ci n'en prenait pas pour cela moins bonne opinion d'elle : personne ne songeait à rougir de ce qui lui semblait naturel; c'était le temps où un seigneur de la cour de France portait sur son chapeau, en guise de panache, un bas de soie appartenant à sa maîtresse, et il répondait sans façon à ceux qui s'étonnaient de le voir au Louvre dans cet équipage, que c'était le bas d'une femme qui le faisait mourir d'amour.

Tel était, d'ailleurs, le caractère de Pippo que, fût-il né dans le siècle présent, il n'eût peut-être pas entièrement changé d'avis sur ce point. Malgré beaucoup de désordre et de folie, s'il était capable de mentir quelquefois à autrui, il ne mentait jamais à lui-même; je veux dire par là qu'il

aimait les choses pour ce qu'elles valent et non pour les apparences, et que, tout en étant capable de dissimulation, il n'employait la ruse que lorsque son désir était vrai. Or, s'il pensait qu'il y eût un caprice dans l'envoi qu'on lui avait fait, du moins il n'y croyait pas voir le caprice d'une coquette : j'en ai dit tout à l'heure les motifs, qui étaient le soin et la finesse avec lesquels sa bourse était brodée, et le temps qu'on avait dû mettre à la faire.

Pendant que son esprit s'efforçait de devancer le bonheur qui lui était promis, il se souvint d'un mariage turc dont on lui avait fait le récit. Quand les Orientaux prennent femme, ils ne voient qu'après la noce le visage de leur fiancée, qui, jusque-là, reste voilée devant eux, comme devant tout le monde. Ils se fient à ce que leur ont dit les parents et se marient ainsi sur parole. La cérémonie terminée, la jeune femme se montre à l'époux, qui peut alors vérifier par lui-même si son marché conclu est bon ou mauvais ; comme il est trop tard pour s'en dédire, il n'a rien de mieux à faire que de le trouver bon ; et l'on ne voit pas, du reste, que ces unions soient plus malheureuses que d'autres.

Pippo se trouvait précisément dans le même cas qu'un fiancé turc : il ne s'attendait pas, il est vrai, à trouver une vierge dans sa dame inconnue, mais il s'en consolait aisément ! il y avait en outre cette différence à son avantage, que ce n'était pas un lien aussi solennel qu'il allait contracter. Il pouvait se livrer aux charmes de l'attente et de la surprise, sans en redouter les inconvénients, et cette considération lui semblait suffire pour le dédommager de ce qui pourrait d'ailleurs lui manquer. Il se figura donc que cette nuit était réellement celle de ses noces, et il n'est pas étonnant qu'à son âge cette pensée lui causât des transports de joie.

La première nuit des noces doit être, en effet, pour une imagination active, un des plus grands bonheurs possibles, car il n'est précédé d'aucune peine. Les philosophes veulent, il est vrai, que la peine donne plus de saveur au plaisir qu'elle accompagne, mais Pippo pensait qu'une méchante sauce ne rend pas le poisson plus frais. Il aimait donc les jouissances faciles, mais il ne les voulait pas grossières, et, malheureusement, c'est une loi presque invariable que les plaisirs exquis se payent chèrement. Or la nuit des noces fait exception à cette règle ; c'est une circonstance unique dans la vie, qui satisfait à la fois les

deux penchants les plus chers à l'homme, la paresse et la convoitise; elle amène dans la chambre du jeune homme une femme couronnée de fleurs, qui ignore l'amour, et dont une mère s'est efforcée, depuis quinze ans, d'ennoblir l'âme et d'orner l'esprit : pour obtenir un regard de cette belle créature, il faudrait peut-être la supplier pendant une année entière; cependant, pour posséder ce trésor, l'époux n'a qu'à ouvrir les bras; la mère s'éloigne; Dieu lui-même le permet. Si en s'éveillant d'un si beau rêve, on ne se trouvait pas marié, qui ne voudrait le faire tous les soirs?

Pippo ne regrettait pas de ne point avoir adressé de questions à la négresse; car une servante, en pareil cas, ne peut manquer de faire l'éloge de sa maîtresse, fût-elle plus laide qu'un péché mortel; et les deux mots échappés à la signora Dorothée suffisaient. Il eût voulu seulement savoir si sa dame inconnue était brune ou blonde. Pour se faire une idée d'une femme, lorsqu'on sait qu'elle est belle, rien n'est plus important que de connaître la nuance de ses cheveux. Pippo hésita longtemps entre les deux couleurs; enfin, il s'imagina qu'elle avait les cheveux châtains, afin de mettre son esprit en repos.

Mais il ne sut alors comment décider de quelle couleur étaient ses yeux; il les aurait supposés noirs si elle eût été brune, et bleus si elle eût été blonde. Il se figura qu'ils étaient bleus, non pas de ce bleu clair et indécis qui est tour à tour gris ou verdâtre, mais de cet azur pur comme le ciel, qui, dans les moments de passion, prend une teinte plus foncée et devient sombre comme l'aile du corbeau.

A peine ces yeux charmants lui eurent-ils apparu, avec un regard tendre et profond, que son imagination les entoura d'un front blanc comme la neige, et de deux joues roses comme les rayons du soleil sur le sommet des Alpes. Entre ces deux joues, aussi douces qu'une pêche, il crut voir un nez effilé comme celui du buste antique qu'on a appelé l'Amour grec. Au-dessous, une bouche vermeille, ni trop grande ni trop petite, laissant passer entre deux rangées de perles une haleine fraîche et voluptueuse; le menton était bien formé et légèrement arrondi; la physionomie franche, mais un peu altière, sur un cou un peu long, sans un seul pli, d'une blancheur mate, se balançait mollement, comme une fleur sur sa tige, cette tête et

gracieuse et toute sympathique[1]. A cette belle image, créée par la fantaisie, il ne manquait que d'être réelle. Elle va venir, pensait Pippo, elle sera ici quand il fera jour; et ce qui n'est pas le moins surprenant dans son étrange rêverie, c'est qu'il venait de faire, sans s'en douter, le portrait de sa future maîtresse.

Lorsque la frégate de l'État qui veille à l'entrée du port tira son coup de canon pour annoncer six heures du matin, Pippo vit que la lumière de sa lampe devenait rougeâtre, et qu'une légère teinte bleue colorait ses vitres. Il se mit aussitôt à sa croisée. Ce n'était plus, cette fois, avec des yeux à demi fermés qu'il regardait autour de lui; bien que sa nuit se fût passée sans sommeil, il se sentait plus libre et plus dispos que jamais. L'aurore commençait à se montrer, mais Venise dormait encore; cette paresseuse patrie du plaisir ne s'éveille pas si matin. A l'heure où, chez nous, les boutiques s'ouvrent, les passants se croisent, les voitures roulent, les brouillards se jouaient sur la lagune déserte et couvraient d'un rideau les palais silencieux. Le vent ridait à peine l'eau; quelques voiles paraissaient au loin du côté de Fusine, apportant à la reine des mers les provisions de la journée. Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du campanile de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule, et les premiers rayons du soleil étincelaient sur ses ailes dorées.

Cependant les innombrables églises de Venise sonnaient l'*Angelus* à grand bruit; les pigeons de la République, avertis par le son des cloches, dont ils savent compter les coups avec un merveilleux instinct, traversaient par bandes, à tire-d'aile, la rive des Esclavons, pour aller chercher sur la grande place le grain qu'on y répand régulièrement pour eux à cette heure; les brouillards s'élevaient peu à peu; le soleil parut; quelques pêcheurs secouèrent leurs manteaux et se mirent à nettoyer leurs barques; l'un d'eux entonna d'une voix pure et claire un couplet d'un air national; du fond d'un bâtiment de commerce, une voix de basse lui répondit; une autre plus éloignée se joignit au refrain du second couplet; bientôt le chœur fut organisé, chacun faisait sa partie tout en travaillant, et une belle chanson matinale salua la clarté du jour.

1. *Simpatica*, mot italien dont notre langue n'a pas l'équivalent, peut-être parce que notre caractère n'a pas l'équivalent de ce qu'il exprime. (*Note de l'auteur.*)

La maison de Pippo était située sur le quai des Esclavons, non loin du palais de Nani, à l'angle d'un petit canal; en cet instant, au fond de ce canal obscur, brilla la scie d'une gondole. Un seul barcarol était sur la poupe; mais le frêle bateau fendait l'onde avec la rapidité d'une flèche, et semblait glisser sur l'épais miroir où sa rame plate s'enfonçait en cadence. Au moment de passer sous le pont qui sépare le canal de la grande lagune, la gondole s'arrêta. Une femme masquée, d'une taille noble et svelte, en sortit, et se dirigea vers le quai. Pippo descendit aussitôt et s'avança vers elle. « Est-ce-vous? » lui dit-il à voix basse. Pour toute réponse, elle prit sa main qu'il lui présentait, et le suivit. Aucun domestique n'était encore levé dans la maison; sans dire un seul mot, ils traversèrent sur la pointe du pied la galerie inférieure où dormait le portier. Arrivée dans l'appartement du jeune homme, la dame s'assit sur un sofa et resta d'abord quelque temps pensive. Elle ôta son masque. Pippo reconnut alors que la signora Dorothée ne l'avait pas trompé, et qu'il avait en effet devant lui une des plus belles femmes de Venise, et l'héritière de deux nobles familles, Béatrice Lorédan, veuve du procurateur Donato.

*
* *

Il est impossible de rendre par des paroles la beauté des premiers regards que Béatrice jeta autour d'elle lorsqu'elle eut découvert son visage. Bien qu'elle fût veuve depuis dix-huit mois, elle n'avait encore que vingt-quatre ans, et quoique la démarche qu'elle venait de faire ait pu paraître hardie au lecteur, c'était la première fois de sa vie qu'elle en faisait une semblable; car il est certain que jusque-là elle n'avait eu d'amour que pour son mari. Aussi cette démarche l'avait-elle troublée à tel point que, pour n'y pas renoncer en route, il lui avait fallu réunir toutes ses forces, et ses yeux étaient à la fois pleins d'amour, de confusion et de courage.

Pippo la regardait avec tant d'admiration, qu'il ne pouvait parler. En quelque circonstance qu'on se trouve, il est impossible de voir une femme parfaitement belle sans étonnement et sans respect : Pippo avait souvent rencontré Béatrice à la promenade et à des réunions particulières. Il avait fait et entendu faire cent fois l'éloge de sa beauté. Elle était la fille de Pierre Lorédan, membre du conseil

des Dix, et arrière-petite-fille du fameux Lorédan qui prit une part si active au procès de Jacques Foscari. L'orgueil de cette famille n'était que trop connu à Venise, et Béatrice passait aux yeux de tous pour avoir hérité de la fierté de ses ancêtres. On l'avait mariée très jeune au procurateur Marco Donato, et la mort de celui-ci venait de la laisser libre et en possession d'une grande fortune. Les premiers seigneurs de la république aspiraient à sa main; mais elle ne répondait aux efforts qu'ils faisaient pour lui plaire que par la plus dédaigneuse indifférence. En un mot, son caractère altier et presque sauvage était, pour ainsi dire, passé en proverbe. Pippo était donc doublement surpris; car si, d'une part, il n'eût jamais osé supposer que sa mystérieuse conquête fût Béatrice Donato, d'un autre côté il lui semblait, en la regardant, qu'il la voyait pour la première fois, tant elle était différente d'elle-même. L'amour, qui sait donner des charmes aux visages les plus vulgaires, montrait en ce moment sa toute-puissance en embellissant un chef-d'œuvre de la nature.

Après quelques instants de silence, Pippo s'approcha de sa dame et lui prit la main. Il essaya de lui peindre sa surprise et de la remercier de son bonheur; mais elle ne lui répondait pas et ne paraissait pas l'entendre. Elle restait immobile et semblait ne rien distinguer, comme si tout ce qui l'entourait eût été un rêve. Il lui parla longtemps sans qu'elle fît aucun mouvement; cependant il avait entouré de son bras la taille de Béatrice, et il s'était assis auprès d'elle.

« Vous m'avez envoyé hier, lui dit-il, un baiser sur une rose; sur une fleur plus belle et plus fraîche, laissez-moi vous rendre ce que j'ai reçu. »

En parlant ainsi, il l'embrassa sur les lèvres. Elle ne fit point d'effort pour l'en empêcher, mais ses regards, qui erraient au hasard, se fixèrent tout à coup sur Pippo. Elle le repoussa doucement et lui dit en secouant la tête avec une tristesse pleine de grâce :

« Vous ne m'aimerez pas, vous n'aurez pour moi qu'un caprice; mais je vous aime, et je veux d'abord me mettre à genoux devant vous. »

Elle s'inclina en effet; Pipo la retint vainement, en la suppliant de se lever. Elle glissa entre ses bras, et s'agenouilla sur le parquet.

Il n'est pas ordinaire ni même agréable de voir une femme prendre cette humble posture. Bien que ce soit une

marque d'amour, elle semble appartenir exclusivement à l'homme; c'est une attitude pénible qu'on ne peut voir sans trouble, et qui a quelquefois arraché à des juges le pardon d'un coupable. Pippo contempla avec une surprise croissante le spectacle admirable qui s'offrait à lui. S'il avait été saisi de respect en reconnaissant Béatrice, que devait-il éprouver en la voyant à ses pieds? La veuve de Donato, la fille des Lorédans, était à genoux. Sa robe de velours, semée de fleurs d'argent, couvrait les dalles; son voile, ses cheveux déroulés pendaient à terre. De ce beau cadre sortaient ses blanches épaules et ses mains jointes, tandis que ses yeux humides se levaient vers Pippo. Ému jusqu'au fond du cœur, il recula de quelques pas, et se sentit enivré d'orgueil. Il n'était pas noble, la fierté patricienne que Béatrice dépouillait passa comme un éclair dans l'âme du jeune homme.

Mais cet éclair ne dura qu'un instant et s'évanouit rapidement. Un tel spectacle devait produire plus qu'un mouvement de vanité. Quand nous nous penchons sur une source limpide, notre image s'y peint aussitôt, et notre approche fait naître un frère qui, du fond de l'eau, vient au-devant de nous. Ainsi, dans l'âme humaine, l'amour appelle l'amour et le fait éclore d'un regard. Pippo se jeta aussi à genoux. Inclinés l'un devant l'autre, ils restèrent ainsi tous deux quelques moments, échangeant leurs premiers baisers.

Si Béatrice était fille des Lorédans, le doux sang de sa mère, Bianca Contarini, coulait aussi dans ses veines. Jamais créature en ce monde n'avait été meilleure que cette mère, qui était aussi une des beautés de Venise. Toujours heureuse et avenante, ne pensant qu'à bien vivre durant la paix, et, en temps de guerre, amoureuse de la patrie, Bianca semblait la sœur aînée de ses filles. Elle mourut jeune, et, morte, elle était belle encore.

C'était par elle que Béatrice avait appris à connaître et à aimer les arts, et surtout la peinture. Ce n'est pas que la jeune veuve fût devenue bien savante sur ce sujet. Elle avait été à Rome et à Florence, et les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ne lui avaient inspiré que de la curiosité. Romaine, elle n'eût aimé que Raphaël; mais elle était fille de l'Adriatique, et elle préférait le Titien. Pendant que tout le monde s'occupait, autour d'elle, d'intrigues de cour ou des affaires de la République, elle ne s'inquiétait que de tableaux nouveaux et de ce qu'allait devenir son art favori

après la mort du vieux Vecellio. Elle avait vu au palais Dolfin le tableau dont j'ai parlé au commencement de ce conte, le seul qu'eût fait le Tizianello, et qui avait péri dans un incendie. Après avoir admiré cette toile, elle avait rencontré Pippo chez la signora Dorothée, et elle s'était éprise pour lui d'un amour irrésistible.

La peinture, au siècle de Jules II et de Léon X, n'était pas un métier comme aujourd'hui; c'était une religion pour les artistes, un goût éclairé chez les grands seigneurs, une gloire pour l'Italie et une passion pour les femmes. Lorsqu'un pape quittait le Vatican pour rendre visite à Buonarotti, la fille d'un noble Vénitien pouvait sans honte aimer le Tizianello; mais Béatrice avait conçu un projet qui élevait et enhardissait sa passion. Elle voulait faire de Pippo plus que son amant, elle voulait en faire un grand peintre. Elle connaissait la vie déréglée qu'il menait, et elle avait résolu de l'en arracher. Elle savait qu'en lui, malgré ses désordres, le feu sacré des arts n'était pas éteint, mais seulement couvert de cendre, et elle espérait que l'amour ranimerait la divine étincelle. Elle avait hésité une année entière, caressant en secret cette idée, rencontrant Pippo de temps en temps, regardant ses fenêtres quand elle passait sur le quai. Un caprice l'avait entraînée; elle n'avait pu résister à la tentation de broder une bourse et de l'envoyer. Elle s'était promis, il est vrai, de ne pas aller plus loin et de ne jamais tenter davantage. Mais quand la signora Dorothée lui avait montré les vers que Pippo avait faits pour elle, elle avait versé des larmes de joie. Elle n'ignorait pas quel risque elle courait en essayant de réaliser son rêve; mais c'était un rêve de femme, et elle s'était dit en sortant de chez elle : « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

Conduite et soutenue par cette pensée, par son amour et par sa franchise, elle se sentait à l'abri de la crainte. En s'agenouillant devant Pippo, elle venait de faire sa première prière à l'Amour; mais, après le sacrifice de sa fierté, le dieu impatient lui en demandait un autre. Elle n'hésita pas plus à devenir la maîtresse de Tizianello que si elle eût été sa femme. Elle ôta son voile, et le posa sur une statue de Vénus qui se trouvait dans la chambre; puis aussi belle et aussi pâle que la déesse de marbre, elle s'abandonna au destin.

Elle passa la journée chez Pippo, comme il avait été convenu. Au coucher du soleil, la gondole qui l'avait amenée

vint la chercher. Elle sortit aussi secrètement qu'elle était entrée. Les domestiques avaient été écartés sous différents prétextes; le portier seul restait dans la maison. Habitué à la manière de vivre de son maître, il ne s'étonna pas de voir une femme masquée traverser la galerie avec Pippo. Mais lorsqu'il vit la dame, auprès de la porte, relever la barbe de son masque, et Pippo lui donner un baiser d'adieu, il s'avança sans bruit et prêta l'oreille.

« Ne m'avais-tu jamais remarquée? demandait gaiement Béatrice.

— Si, répondit Pippo, mais je ne connaissais pas ton visage; toi-même, sois-en sûre, tu ne te doutes pas de ta beauté.

— Ni toi non plus; tu es beau comme le jour, mille fois plus que je ne le croyais. M'aimeras-tu?

— Oui, longtemps.

— Et moi toujours. »

Ils se séparèrent sur ces mots, et Pippo resta sur le pas de sa porte, suivant des yeux la gondole qui emportait Béatrice Donato.

*
* *

Quinze jours s'étaient écoulés, et Béatrice n'avait pas encore parlé du projet qu'elle avait conçu. A dire vrai, elle l'avait un peu oublié elle-même. Les premiers jours d'une liaison amoureuse ressemblent aux excursions des Espagnols, lors de la découverte du nouveau monde. En s'embarquant, ils promettaient à leur gouvernement de suivre des instructions précises, de rapporter des plans et de civiliser l'Amérique; mais, à peine arrivés, l'aspect d'un ciel inconnu, une forêt vierge, une mine d'or ou d'argent, leur faisaient perdre la mémoire. Pour courir après la nouveauté, ils oubliaient leurs promesses et l'Europe entière, mais il leur arrivait de découvrir un trésor : ainsi font quelquefois les amants.

Un autre motif excusait encore Béatrice. Pendant ces quinze jours, Pippo n'avait pas joué et n'était pas allé une seule fois chez la comtesse Orsini. C'était un commencement de sagesse : Béatrice, du moins, en jugeait ainsi, et je ne sais si elle avait tort ou raison. Pippo passait une moitié du jour près de sa maîtresse, et l'autre moitié à regarder la mer, en buvant du vin de Samos dans un cabaret du Lido. Ses amis ne le voyaient plus; il avait rompu toutes ses habitudes, et ne s'inquiétait ni du

temps, ni de l'heure, ni de ses actions; il s'enivrait en un mot du profond oubli de toutes choses que les premiers baisers d'une belle femme laissent toujours après eux: et peut-on dire d'un homme, en pareil cas, s'il est sage ou fou?

Pour me servir d'un mot qui dit tout, Pippo et Béatrice étaient faits l'un pour l'autre; ils s'en étaient aperçus dès le premier jour, mais encore fallait-il le temps de s'en convaincre, et, pour cela, ce n'était pas trop d'un mois. Un mois se passa donc sans qu'il fut question de peinture. En revanche il était beaucoup question d'amour, de musique sur l'eau et de promenades hors de la ville. Les grandes dames aiment quelquefois mieux une secrète partie de plaisir dans une auberge des faubourgs qu'un petit souper dans un boudoir. Béatrice était de cet avis, et elle préférait aux dîners mêmes du doge un poisson frais mangé en tête-à-tête avec Pippo sous les tonnelles de la Quintavalle. Après le repas, ils montaient en gondole, et s'en allaient voguer autour de l'île des Arméniens : c'est là entre la ville et le Lido, entre le ciel et la mer, que je conseille au lecteur d'aller, par un beau clair de lune, faire l'amour à la vénitienne.

Au bout d'un mois, un jour que Béatrice était venue secrètement chez Pippo, elle le trouva plus joyeux que de coutume. Lorsqu'elle entra, il venait de déjeuner et se promenait en chantant; le soleil éclairait sa chambre et faisait reluire sur sa table une écuelle d'argent pleine de sequins. Il avait joué la veille, et gagné quinze cents piastres à ser Vespasiano. De cette somme il avait acheté un éventail chinois, des gants parfumés et une chaîne d'or faite à Venise et admirablement travaillé; il avait mis le tout dans un coffret de bois de cèdre incrusté de nacre, qu'il offrit à Béatrice.

Elle reçut d'abord ce cadeau avec joie; mais bientôt après, lorsqu'elle eut appris qu'il provenait d'argent gagné au jeu, elle ne voulut plus l'accepter. Au lieu de se joindre à la gaieté de Pippo, elle tomba dans la rêverie. Peut-être pensait-elle qu'il avait déjà moins d'amour pour elle, puisqu'il était retourné à ses anciens plaisirs. Quoi qu'il en fût, elle vit que le moment était venu de parler, et d'essayer de le faire renoncer aux désordres dans lesquels il allait retomber.

Ce n'était pas une entreprise facile. Depuis un mois, elle avait déjà pu connaître le caractère de Pippo. Il était, il est vrai, d'une nonchalance extrême pour ce qui regarde

les choses ordinaires de la vie, et il pratiquait le *far niente* avec délices; mais, pour les choses plus importantes, il n'était pas aisé de le maîtriser, à cause de cette indolence même; car dès qu'on voulait prendre de l'empire sur lui, au lieu de lutter et de disputer, il laissait dire les gens et n'en faisait pas moins à sa guise. Pour arriver à ses fins, Béatrice prit un détour et lui demanda s'il voulait faire son portrait.

Il y consentit sans peine; le lendemain il acheta une toile, et fit apporter dans sa chambre un beau chevalet de chêne sculpté qui avait appartenu à son père. Béatrice arriva dès le matin, couverte d'une ample robe brune, dont elle se débarrassa lorsque Pippo fut prêt à se mettre à l'ouvrage. Elle parut alors devant lui dans un costume à peu près pareil à celui dont Pâris Bordone a revêtu sa Vénus couronnée. Ses cheveux, noués sur le front et entremêlés de perles, tombaient sur ses bras et sur ses épaules en longues mèches ondoyantes. Un collier de perles qui descendait jusqu'à la ceinture, fixé au milieu de sa poitrine par un fermoir d'or, suivait et dessinait les parfaits contours de son sein nu. Sa robe de taffetas changeant, bleu et rose, était relevée sur le genou par une agrafe de rubis, laissant à découvert une jambe polie comme le marbre. Elle portait en outre de riches bracelets et des mules de velours écarlate lacées d'or.

La Vénus de Bordone n'est pas autre chose, comme on sait, que le portrait d'une dame vénitienne; et ce peintre, élève du Titien, avait une grande réputation en Italie. Mais Béatrice, qui connaissait peut-être le modèle du tableau, savait bien qu'elle était plus belle. Elle voulait exciter l'émulation de Pippo, et elle lui montrait aussi qu'on pouvait surpasser le Bordone. « Par le sang de Diane! s'écria le jeune homme lorsqu'il l'eut examinée quelque temps, la Vénus couronnée n'est qu'une écaillère de l'arsenal qui s'est déguisée en déesse; mais voici la mère de l'Amour et la maîtresse du dieu des batailles! »

Il est facile de croire que son premier soin, en voyant un si beau modèle, ne fut pas de se mettre à peindre. Béatrice craignit un instant d'être trop belle et d'avoir pris un mauvais moyen pour faire réussir ses projets de réforme. Cependant le portrait fut commencé, mais il était ébauché d'une main distraite. Pippo laissa par hasard tomber son pinceau; Béatrice le ramassa, et en le rendant à son amant; « Le pinceau de ton père, lui dit-elle, tomba ainsi

un jour de sa main; Charles-Quint le ramassa et le lui rendit : je veux faire comme César, quoique je ne sois pas une impératrice. »

Pippo avait toujours eu pour son père une affection et une admiration sans bornes, et il n'en parlait jamais qu'avec respect. Ce souvenir fit impression sur lui. Il se leva et ouvrit une armoire. « Voilà le pinceau dont vous me parlez, dit-il à Béatrice en le lui montrant; mon père l'avait conservé comme une relique, depuis que le maître de la moitié du monde y avait touché.

— Vous souvenez-vous de cette scène, demanda Béatrice, et pourriez-vous m'en faire le récit?

— C'était à Bologne, répondit Pippo. Il y avait eu une entrevue entre le pape et l'empereur; il s'agissait du duché de Florence, ou, pour mieux dire, du sort de l'Italie. On avait vu le pape et Charles-Quint causer ensemble sur une terrasse, et pendant leur entretien la ville entière se taisait. Au bout d'une heure tout était décidé; un grand bruit d'hommes et de chevaux avait succédé au silence. On ignorait ce qui allait arriver, et on s'agitait pour le savoir; mais le plus profond mystère avait été ordonné; les habitants regardaient passer avec curiosité et avec terreur les moindres officiers des deux cours; on parlait d'un démembrement de l'Italie, d'exils et de principautés nouvelles. Mon père travaillait à un grand tableau, et il était au bout de l'échelle qui lui servait pour peindre, lorsque des hallebardiers, leur pique à la main, ouvrirent la porte et se rangèrent contre le mur. Un page entra et cria à haute voix : « César! » Quelques minutes après, l'empereur parut, roide dans son pourpoint, et souriant dans sa barbe rousse. Mon père, surpris et charmé de cette visite inattendue, descendait aussi vite qu'il pouvait de son échelle; il était vieux; en s'appuyant à la rampe, il laissa tomber son pinceau. Les assistants restaient immobiles, car la présence de l'empereur les avait changés en statues. Mon père était confus de sa lenteur et de sa maladresse, mais il craignait, en se hâtant, de se blesser; Charles-Quint fit quelques pas en avant, se courba lentement et ramassa le pinceau. « Le Titien, dit-il d'une voix claire et impérieuse, le Titien mérite bien d'être servi par César. » Et, avec une majesté vraiment sans égale, il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour le recevoir. »

Après ce récit, que Pippo n'avait pu faire sans émotion, Béatrice resta silencieuse pendant quelque temps; elle

baissait la tête et paraissait tellement distraite, qu'il lui demanda à quoi elle pensait.

« Je pense à une chose, répondit-elle. Charles-Quint est mort maintenant, et son fils est roi d'Espagne. Que dirait-on de Philippe II si, au lieu de porter l'épée de son père, il la laissait se rouiller dans une armoire? »

Pippo sourit, et quoiqu'il eût compris la pensée de Béatrice, il lui demanda ce qu'elle voulait dire par là.

« Je veux dire, répondit-elle, que toi aussi tu es l'héritier d'un roi, car le Bordone, le Moretto, le Romanino sont de bons peintres; le Tintoret et le Giorgione étaient des artistes; mais le Titien était un roi; et, maintenant, qui porte son sceptre?

— Mon frère Orazio, répondit Pippo, eût été un grand peintre s'il eût vécu.

— Sans doute, répliqua Béatrice, et voilà ce qu'on dira des fils du Titien : l'un aurait été grand s'il avait vécu, et l'autre s'il avait voulu.

— Crois-tu cela? dit en riant Pippo; eh bien! on ajoutera donc : « Mais il aima mieux aller en gondole avec Béatrice Donato ».

Comme c'était une autre réponse que Béatrice avait espérée, elle fut un peu déconcertée. Elle ne perdit pourtant point courage, mais elle prit un ton plus sérieux.

« Écoute-moi, dit-elle, et ne raille pas. Le seul tableau que tu aies fait a été admiré. Il n'y a personne qui n'en regrette la perte; mais la vie que tu mènes est quelque chose de pire que l'incendie du palais Dolfin, car elle te consume toi-même. Tu ne penses qu'à te divertir, et tu ne réfléchis pas que ce qui est un égarement pour les autres est pour toi une honte. Le fils d'un marchand enrichi peut jouer aux dés, mais non le Tizianello. A quoi sert que tu en saches autant que nos plus vieux peintres, et que tu aies la jeunesse qui leur manque? Tu n'as qu'à essayer pour réussir, et tu n'essayes pas. Tes amis te trompent, mais je remplis mon devoir en te disant que tu outrages la mémoire de ton père; et qui te le dirait, si ce n'est moi? Tant que tu seras riche, tu trouveras des gens qui t'aideront à te ruiner; tant que tu seras beau, les femmes t'aimeront; mais qu'arrivera-t-il si, pendant que tu es jeune, on ne te dit pas la vérité? Je suis votre maîtresse, mon cher seigneur, mais je veux être aussi votre amante. Plût à Dieu que vous fussiez né pauvre! Si vous m'aimez, il faut travailler. J'ai trouvé dans un quartier éloigné de la ville

une petite maison retirée, où il n'y a qu'un étage. Nous la ferons meubler, si vous voulez, à notre goût, et nous en aurons deux clefs : l'une sera pour vous, et je garderai l'autre. Là, nous n'aurons peur de personne, et nous serons en liberté. Vous y ferez porter un chevalet; si vous me promettez d'y venir travailler seulement deux heures par jour, j'irai vous y voir tous les jours. Aurez-vous assez de patience pour cela? Si vous acceptez, dans un an d'ici vous ne m'aimerez probablement plus, mais vous aurez pris l'habitude du travail, et il y aura un grand nom de plus en Italie. Si vous refusez, je ne puis cesser de vous aimer, mais ce sera me dire que vous ne m'aimez pas. »

Pendant que Béatrice parlait, elle était tremblante. Elle craignait d'offenser son amant, et cependant elle s'était imposé l'obligation de s'exprimer sans réserve; cette crainte et le désir de plaire faisaient étinceler ses yeux. Elle ne ressemblait plus à Vénus, mais à une Muse. Pippo ne lui répondit pas sur-le-champ; il la trouvait si belle ainsi, qu'il la laissa quelque temps dans l'inquiétude. A dire vrai, il avait moins écouté les remontrances que l'accent de la voix qui les prononçait; mais cette voix pénétrante l'avait charmé. Béatrice avait parlé de toute son âme, dans le plus pur toscan, avec la douceur vénitienne. Quand une vive ariette sort d'une belle bouche, nous ne faisons pas grande attention aux paroles; il est même quelquefois plus agréable de ne pas les entendre distinctement, et de nous laisser entraîner par la musique seule. Ce fut à peu près ce que fit Pippo. Sans songer à ce qu'on lui demandait, il s'approcha de Béatrice, lui donna un baiser sur le front, et lui dit :

« Tout ce que tu voudras; tu es belle comme un ange. »

Il fut convenu qu'à partir de ce jour, Pippo travaillerait régulièrement. Béatrice voulut qu'il s'y engageât par écrit. Elle tira ses tablettes, et en traçant quelques lignes avec une fierté amoureuse :

« Tu sais, dit-elle, que nous autres Lorédans, nous tenons des comptes fidèles[1]. Je t'inscris comme mon débi-

1. Lorsque Foscari fut jugé, Jacques Lorédan, fils de Pierre, croyait ou feignait de croire avoir à venger les pertes de sa famille. Dans ses livres de compte (car il faisait le commerce, comme, à cette époque, presque tous les patriciens), il avait inscrit de sa propre main le doge au nombre de ses débiteurs, « pour la mort, y était-il dit, de mon père et de mon oncle ». De l'autre côté du registre, il avait laissé une page en blanc, pour y faire mention du recouvrement de cette dette; et, en effet, après la perte du doge, il écrivit sur son registre : *l'ha pagata*, il l'a payée. (Daru, *Hist. de la République de Venise*. — *Note de l'auteur*.)

teur pour deux heures de travail par jour pendant un an; signe, et paye-moi exactement, afin que je sache que tu m'aimes. »

Pippo signa de bonne grâce. « Mais il est bien entendu, dit-il, que je commencerai par faire ton portrait. »

Béatrice l'embrassa à son tour, et lui dit à l'oreille : « Et moi aussi je ferai ton portrait, un beau portrait ressemblant, non pas inanimé, mais vivant ».

*
* *

L'amour de Pippo et de Béatrice avait pu se comparer d'abord à une source qui s'échappe de terre; il ressemblait maintenant à un ruisseau qui s'infiltre peu à peu et se creuse un lit dans le sable. Si Pippo eût été noble, il eût certainement épousé Béatrice; car, à mesure qu'ils se connaissaient mieux, ils s'aimaient davantage; mais, quoique les Vecelli fussent d'une bonne famille de Cador en Frioul, une pareille union n'était pas possible. Non seulement les proches parents de Béatrice s'y seraient opposés, mais tout ce qui portait à Venise un nom patricien se serait indigné. Ceux qui toléraient le plus volontiers les intrigues d'amour, et qui ne trouvaient rien à redire à ce qu'une noble dame fût la maîtresse d'un peintre, n'eussent jamais pardonné à cette même femme si elle eût épousé son amant. Tel étaient les préjugés de cette époque, qui valait pourtant mieux que la nôtre.

La petite maison était meublée; Pippo tenait parole en y allant tous les jours. Dire qu'il travaillait, ce serait trop, mais il en faisait semblant ou, plutôt, il croyait travailler. Béatrice, de son côté, tenait plus qu'elle n'avait promis, car elle arrivait toujours la première. Le portrait était ébauché; il avançait lentement, mais il était sur le chevalet et, quoiqu'on n'y touchât pas la plupart du temps, il faisait du moins l'office de témoin, soit pour encourager l'amour, soit pour excuser la paresse.

Tout les matins, Béatrice envoyait à son amant un bouquet par sa négresse, afin qu'il s'accoutumât à se lever de bonne heure. « Un peintre doit être debout à l'aurore, disait-elle; la lumière du soleil est sa vie et le véritable élément de son art, puisqu'il ne peut rien faire sans elle. »

Cet avertissement paraissait juste à Pippo, mais il en trouvait l'application difficile. Il lui arrivait de mettre le

bouquet de la négresse dans le verre d'eau sucrée qu'il avait sur la table de nuit, et de se rendormir. Quand, pour aller à la petite maison, il passait sous les fenêtres de la comtesse Orsini, il lui semblait que son argent s'agitait dans sa poche. Il rencontra un jour à la promenade ser Vespasiano, qui lui demanda pourquoi on ne le voyait plus.

« J'ai fait serment de ne plus tenir un cornet, répondit-il, et de ne plus toucher à une carte; mais, puisque vous voilà, jouons à croix ou pile l'argent que nous avons sur nous. »

Ser Vespasiano, qui, bien qu'il fût vieux et notaire, n'en était pas moins le jeu incarné, n'eut garde de refuser cette proposition. Il jeta une piastre en l'air, perdit une trentaine de sequins et s'en fut très peu satisfait. « Quel dommage, pensa Pippo, de ne pas jouer dans ce moment-ci! je suis sûr que la bourse de Béatrice continuerait à me porter bonheur, et que je regagnerais en huit jours ce que j'ai perdu depuis deux ans. »

C'était pourtant avec grand plaisir qu'il obéissait à sa maîtresse. Son petit atelier offrait l'aspect le plus gai et le plus tranquille. Il s'y trouvait comme dans un monde nouveau, dont cependant il avait mémoire, car sa toile et son chevalet lui rappelaient son enfance. Les choses qui nous ont été jadis familières nous le redeviennent aisément, et cette facilité, jointe au souvenir, nous les rend chères sans que nous sachions pourquoi. Lorsque Pippo prenait sa palette, et que, par une belle matinée, il y écrasait ses couleurs brillantes; puis quand il les regardait disposées en ordre et prêtes à se mêler sous sa main, il lui semblait entendre derrière lui la voix rude de son père lui crier, comme autrefois : « Allons, fainéant, à quoi rêves-tu? qu'on m'entame hardiment cette besogne! » A ce souvenir, il tournait la tête; mais, au lieu du sévère visage du Titien, il voyait Béatrice les bras et le sein nus, le front couronné de perles, qui se préparait à poser devant lui, et qui lui disait en souriant : « Quand il vous plaira, mon seigneur. »

Il ne faut pas croire qu'il fût indifférent aux conseils qu'elle lui donnait, et elle ne lui épargnait pas. Tantôt elle lui parlait des maîtres vénitiens, et de la place glorieuse qu'ils avaient conquise parmi les écoles d'Italie; tantôt, après lui avoir rappelé à quelle grandeur l'art s'était élevé, elle lui en montrait la décadence. Elle n'avait

que trop raison sur ce sujet, car Venise faisait alors ce que venait de faire Florence : elle perdait non seulement sa gloire, mais le respect de sa gloire. Michel-Ange et le Titien avaient vécu tous deux près d'un siècle; après avoir enseigné les arts à leur patrie, ils avaient lutté contre le désordre aussi longtemps que le peut la force humaine; mais ces deux vieilles colonnes s'étaient enfin écroulées. Pour élever aux nues des novateurs obscurs, on oubliait les maîtres à peine ensevelis. Brescia, Crémone ouvraient de nouvelles écoles, et les proclamaient supérieures aux anciennes. A Venise même, le fils d'un élève du Titien, usurpant le surnom donné à Pippo, se faisait appeler comme lui le Tizianello, et remplissait d'ouvrages du plus mauvais goût l'église patriarcale.

Quand même Pippo ne se fût pas soucié de la honte de sa patrie, il devait s'irriter de ce scandale. Lorsqu'on vantait devant lui un mauvais tableau, ou lorsqu'on trouvait dans quelque église une méchante toile au milieu des chefs-d'œuvre de son père, il éprouvait le même déplaisir qu'aurait pu ressentir un patricien en voyant le nom d'un bâtard inscrit sur le livre d'or. Béatrice comprenait ce déplaisir, et les femmes ont toutes plus ou moins un peu de l'instinct de Dalila : elles savent saisir à propos le secret des cheveux de Samson. Tout en respectant les noms consacrés, Béatrice avait soin de faire de temps en temps l'éloge de quelque peintre médiocre. Il ne lui était pas facile de se contredire ainsi elle-même, mais elle donnait à ces faux éloges, avec beaucoup d'habileté, un air de vraisemblance. Par ce moyen elle parvenait souvent à exciter la mauvaise humeur de Pippo, et elle avait remarqué que, dans ces moments, il se mettait à l'ouvrage avec une vivacité extraordinaire. Il avait alors la hardiesse d'un maître, et l'impatience l'inspirait. Mais son caractère frivole reprenait bientôt le dessus; il jetait tout à coup son pinceau. « Allons boire un verre de vin de Chypre, disait-il, et ne parlons plus de ces sottises. »

Un esprit aussi inconstant eût peut-être découragé une autre que Béatrice; mais, puisque nous trouvons dans l'histoire le récit des haines les plus tenaces, il ne faut pas s'étonner que l'amour puisse donner de la persévérance. Béatrice était persuadée d'une chose vraie, c'est que l'habitude peut tout; et voici d'où lui venait cette conviction. Elle avait vu son père, homme extrêmement riche et d'une faible santé, se livrer, dans sa vieillesse, aux plus

grandes fatigues, aux calculs les plus arides, pour augmenter de quelques sequins son immense fortune. Elle l'avait souvent supplié de se ménager, mais il avait constamment fait la même réponse : que c'était une habitude prise dès l'enfance, qui lui était devenue nécessaire, et qu'il conserverait tant qu'il vivrait. Instruite par cet exemple, Béatrice ne voulait rien préjuger tant que Pippo ne se serait pas astreint à un travail régulier, et elle se disait que l'amour de la gloire est une noble convoitise aussi forte que l'avarice.

En pensant ainsi, elle ne se trompait pas; mais la difficulté consistait en ceci, que, pour donner à Pippo une bonne habitude, il fallait lui en ôter une mauvaise. Or il y a de mauvaises herbes qui s'arrachent sans beaucoup d'efforts, mais le jeu n'est pas de celles-là; peut-être même est-ce la seule passion qui puisse résister à l'amour, car on a vu des ambitieux, des libertins et des dévots céder à la volonté d'une femme, mais bien rarement des joueurs, et la raison en est facile à dire. De même que le métal monnayé représente presque toutes les jouissances, le jeu présume presque toutes les émotions; chaque carte, chaque coup de dé entraîne la perte ou la possession d'un certain nombre de pièces d'or ou d'argent, et chacune de ces pièces est le signe d'une jouissance indéterminée. Celui qui gagne sent donc une multitude de désirs, et non seulement il s'y livre en liberté, mais il cherche à s'en créer de nouveaux, ayant la certitude de les satisfaire. De là le désespoir de celui qui perd, et qui se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'agir, après avoir manié des sommes énormes. De telles épreuves, répétées souvent, épuisent et exaltent à la fois l'esprit, le jettent dans une sorte de vertige, et les sensations ordinaires sont trop faibles, elles se présentent d'une manière trop lente et trop successive, pour que le joueur, accoutumé à concentrer les siennes, puisse y prendre le moindre intérêt.

Heureusement pour Pippo, son père l'avait laissé trop riche pour que la perte ou le gain pussent exercer sur lui une influence aussi funeste. Le désœuvrement, plutôt que le vice, l'avait poussé; il était trop jeune, d'ailleurs, pour que le mal fût sans remède; l'inconstance même de ses goûts le prouvait; il n'était donc pas impossible qu'on le corrigeât, pourvu qu'on sût veiller attentivement sur lui. Cette nécessité n'avait pas échappé à Béatrice, et, sans s'inquiéter du soin de sa propre réputation, elle passait

près de son amant presque toutes ses journées. D'autre part, pour que l'habitude n'engendrât pas la satiété, elle mettait en œuvre toutes les ressources de la coquetterie féminine; sa coiffure, sa parure, son langage même, variaient sans cesse, et, de peur que Pippo ne vînt à se dégoûter d'elle, elle changeait de robe tous les jours. Pippo s'apercevait de ces petits stratagèmes; mais il n'était pas si sot que de s'en fâcher; tout au contraire, car de son côté il en faisait autant; il changeait d'humeur et de façons autant de fois que de collerette. Mais il n'avait pas, pour cela, besoin de s'y étudier; le naturel y pourvoyait, et il disait quelquefois en riant : « Un goujon est un petit poisson, et un caprice est une petite passion ».

Vivant ainsi, et aimant tous deux le plaisir, nos amants s'entendaient à merveille. Une seule chose inquiétait Béatrice. Toutes les fois qu'elle parlait à Pippo des projets qu'elle formait pour l'avenir, il se contentait de répondre : « Commençons par faire ton portrait.

— Je ne demande pas mieux, disait-elle, et il y a longtemps que cela est convenu. Mais que comptes-tu faire ensuite? Ce portrait ne peut être exposé en public, et il faut, dès qu'il sera fini, penser à te faire connaître. As-tu quelque sujet dans la tête? Sera-ce un tableau d'église ou d'histoire? »

Quand elle lui adressait ces questions, il trouvait toujours moyen d'avoir quelque distraction qui l'empêchait d'entendre, comme, par exemple, de ramasser son mouchoir, de rajuster un bouton de son habit, ou toute autre bagatelle de même sorte. Elle avait commencé par croire que ce pouvait être un mystère d'artiste, et qu'il ne voulait pas rendre compte de ses plans; mais personne n'était moins mystérieux que lui, ni même plus confiant, du moins avec sa maîtresse, car il n'y a pas d'amour sans confiance. « Serait-il possible qu'il me trompât, se demandait Béatrice, que sa complaisance ne fût qu'un jeu, et qu'il n'eût pas l'intention de tenir sa parole? »

Lorsque ce doute lui venait à l'esprit, elle prenait un air grave et presque hautain. « J'ai votre promesse, disait-elle; vous vous êtes engagé pour un an, et nous verrons si vous êtes homme d'honneur. » Mais, avant qu'elle eût achevé sa phrase, Pippo l'embrassait tendrement. « Commençons par faire ton portrait, » répétait-il. Puis il savait s'y prendre de façon à la faire parler d'autre chose.

On peut juger si elle avait hâte de voir ce portrait ter-

miné. Au bout de six semaines, il le fut enfin. Lorsqu'elle posa pour la dernière séance, Béatrice était si joyeuse, qu'elle ne pouvait rester en place; elle allait et venait du tableau à son fauteuil, et elle se récriait à la fois d'admiration et de plaisir. Pippo travaillait lentement et secouait la tête de temps en temps; il fronça tout à coup le sourcil, et passa brusquement sur sa toile le linge qui lui servait à essuyer ses pinceaux. Béatrice courut à lui aussitôt, et elle vit qu'il avait effacé la bouche et les yeux. Elle en fut tellement consternée, qu'elle ne put retenir ses larmes; mais Pippo remit tranquillement ses couleurs dans sa boîte. « Le regard et le sourire, dit-il, sont deux choses difficiles à rendre; il faut être inspiré pour oser les peindre. Je ne me sens pas la main assez sûre; et je ne sais même pas si je l'aurai jamais. »

Le portrait resta donc ainsi défiguré, et toutes les fois que Béatrice regardait cette tête sans bouche et sans yeux, elle sentait redoubler son inquiétude.

***

Le lecteur a pu remarquer que Pippo aimait les vins grecs. Or, quoique les vins d'Orient ne soient pas bavards, après un bon dîner, il jasait volontiers au dessert. Béatrice ne manquait jamais de faire tomber la conversation sur la peinture; mais, dès qu'il en était question, il arrivait de deux choses l'une : ou Pippo gardait le silence, et il avait alors un certain sourire que Béatrice n'aimait pas à voir sur ses lèvres; ou il parlait des arts avec une indifférence et un dédain singuliers. Une pensée bizarre lui revenait surtout, la plupart du temps, dans ces entretiens.

« Il y aurait un beau tableau à faire, disait-il; il représenterait le Campo-Vaccino à Rome, au soleil couchant. L'horizon est vaste, la place déserte. Sur le premier plan, des enfants jouent sur des ruines; au second plan, on voit passer un jeune homme enveloppé d'un manteau; son visage est pâle, ses traits délicats sont altérés par la souffrance; il faut qu'en le voyant on devine qu'il va mourir. D'une main il tient une palette et des pinceaux, de l'autre il s'appuie sur une femme jeune et robuste qui tourne la tête en souriant. Afin d'expliquer cette scène, il faudrait mettre au bas la date du jour où elle se passe, le vendredi saint de l'année 1520. »

Béatrice comprenait aisément le sens de cette espèce

d'énigme. C'était le vendredi saint de l'année 1520 que Raphaël était mort à Rome, et, quoiqu'on eût essayé de démentir le bruit qui avait couru, il était certain que ce grand homme avait expiré dans les bras de sa maîtresse. Le tableau que projetait Pippo eût donc représenté Raphaël peu d'instants avant sa fin: et une telle scène, en effet, traitée avec simplicité par un véritable artiste, eût pu être belle. Mais Béatrice savait à quoi s'en tenir sur ce projet supposé, et elle lisait dans les yeux de son amant ce qu'il lui donnait à entendre.

Tandis que tout le monde s'accordait, en Italie, à déplorer cette mort, Pippo avait coutume, au contraire, de la vanter, et il disait souvent que, malgré tout le génie de Raphaël, sa mort était plus belle que sa vie. Cette pensée révoltait Béatrice, sans qu'elle pût se défendre d'en sourire; c'était dire que l'amour vaut mieux que la gloire, et si une pareille idée peut être blâmée par une femme, elle ne peut du moins l'offenser. Si Pippo avait choisi un autre exemple, Béatrice aurait peut-être été de son avis. « Mais pourquoi, disait-elle, opposer l'une à l'autre deux choses qui sympathisent si bien? L'amour et la gloire sont le frère et la sœur : pourquoi veux-tu les désunir?

— On ne fait jamais bien deux choses à la fois, ajoutait Pippo. Tu ne conseillerais pas à un commerçant de faire des vers en même temps que ses calculs, ni à un poète d'auner de la toile pendant qu'il chercherait ses rimes. Pourquoi donc veux-tu me faire peindre pendant que je suis amoureux? »

Béatrice ne savait trop que répondre, car elle n'osait dire que l'amour n'est pas une occupation.

« Veux-tu donc mourir comme Raphaël, demandait-elle; et si tu le veux, que ne commences-tu par faire comme lui?

— C'est, au contraire, répondait Pippo, de peur de mourir comme Raphaël que je ne veux pas faire comme lui. Ou Raphaël a eu tort de devenir amoureux étant peintre, ou il a eu tort de se mettre à peindre étant amoureux. C'est pourquoi il est mort à trente-sept ans d'une manière glorieuse, il est vrai; mais il n'y a pas de bonne manière de mourir. S'il eût fait seulement cinquante chefs-d'œuvre de moins, c'eût été un malheur pour le pape, qui aurait été obligé de faire décorer ses chapelles par un autre; mais la Fornarine en aurait eu cin-

quante baisers de plus, et Raphaël aurait évité l'odeur des couleurs à l'huile, qui est si nuisible à la santé.

— Feras-tu donc de moi une Fornarine? s'écriait alors Béatrice; si tu ne prends soin ni de ta gloire ni de ta vie, veux-tu me charger de t'ensevelir?

— Non, en vérité, répondait Pippo, en portant son verre à ses lèvres; si je pouvais te métamorphoser, je ferais de toi une Staphylé[1]. »

Malgré le ton léger qu'il affectait, Pippo, en s'exprimant ainsi, ne plaisantait pas tant qu'on pourrait le croire. Il cachait même sous ses railleries une opinion raisonnable, et voici quel était le fond de sa pensée.

On a souvent parlé, dans l'histoire des arts, de la facilité avec laquelle de grands artistes exécutaient leurs ouvrages, et on en a cité qui savaient allier au travail le désordre et l'oisiveté même. Mais il n'y a pas de plus grande erreur que celle-là. Il n'est pas impossible qu'un peintre exercé, sûr de sa main et de sa réputation, réussisse à faire une belle esquisse au milieu des distractions et des plaisirs. Le Vinci peignit quelquefois, dit-on, tenant sa lyre d'une main; mais le célèbre portrait de la Joconde resta quatre ans sur son chevalet. Malgré de rares tours de force, qui, en résultat, sont toujours trop vantés, il est certain que ce qui est véritablement beau est l'ouvrage du temps et du recueillement, et qu'il n'y a pas de vrai génie sans patience.

Pippo était convaincu de cette règle et l'exemple de son père l'avait confirmé dans son opinion. En effet, il n'a peut-être jamais existé un peintre aussi hardi que le Titien, si ce n'est son élève Rubens; mais si la main du Titien était vive, sa pensée était patiente. Pendant quatre-vingt-dix-neuf ans qu'il vécut, il s'occupa constamment de son art. A ses débuts, il avait commencé par peindre avec une timidité minutieuse et une sécheresse qui faisaient ressembler ses ouvrages aux tableaux gothiques d'Albert Dürer. Ce ne fut qu'après de longs travaux qu'il osa obéir à son génie et laisser courir son pinceau; encore eut-il quelquefois à s'en repentir, et il arriva à Michel-Ange de dire, en voyant une toile du Titien, qu'il était fâcheux qu'à Venise on négligeât les principes du dessin.

Or, au moment où se passait ce que je raconte, une

1. Nymphe dont Bacchus fut amoureux. Il la changea en grappe de raisin. (*Note de l'auteur.*)

facilité déplorable, qui est toujours le premier signe de la décadence des arts, régnait à Venise. Pippo, soutenu par le nom qu'il portait, avec un peu d'audace et les études qu'il avait faites, pouvait aisément et promptement s'illustrer; mais c'était là précisément ce qu'il ne voulait pas. Il eût regardé comme une chose honteuse de profiter de l'ignorance du vulgaire; il se disait, avec raison, que le fils d'un architecte ne doit pas démolir ce qu'a bâti son père, et que, si le fils du Titien se faisait peintre, il était de son devoir de s'opposer à la décadence de la peinture.

Mais, pour entreprendre une pareille tâche, il lui fallait sans aucun doute y consacrer sa vie entière. Réussirait-il? C'était incertain. Un seul homme a bien peu de force, quand tout un siècle lutte contre lui; il est emporté par la multitude comme un nageur par un tourbillon. Qu'arriverait-il donc? Pippo ne s'aveuglait pas sur son propre compte; il prévoyait que le courage lui manquerait tôt ou tard, et que ses anciens plaisirs l'entraîneraient de nouveau; il courait donc la chance de faire un sacrifice inutile, soit que ce sacrifice fût entier, soit qu'il fût incomplet; et quel fruit en recueillerait-il? Il était jeune, riche, bien portant, et il avait une belle maîtresse; pour vivre heureux sans qu'on eût, après tout, de reproches à lui faire, il n'avait qu'à laisser le soleil se lever et se coucher. Fallait-il renoncer à tant de biens pour une gloire douteuse qui, probablement, lui échapperait!

C'était après y avoir mûrement réfléchi que Pippo avait pris le parti d'affecter une indifférence qui, peu à peu, lui était devenue naturelle. « Si j'étudie encore vingt ans, disait-il, et si j'essaye d'imiter mon père, je chanterai devant des sourds; si la force me manque, je déshonorerai mon nom. » Et, avec sa gaieté habituelle, il concluait en s'écriant : « Au diable la peinture! la vie est trop courte. »

Pendant qu'il disputait avec Béatrice, le portrait restait toujours inachevé. Pippo entra un jour, par hasard, dans le couvent des Servites. Sur un échafaud élevé dans une chapelle, il aperçut le fils de Marco Vecellio, celui-là même qui, comme je l'ai dit plus haut, se faisait appeler aussi le Tizianello. Ce jeune homme n'avait pour prendre ce nom aucun motif raisonnable, si ce n'est qu'il était parent éloigné du Titien, et qu'il s'appelait, de son nom, de baptême, Tito, dont il avait fait Titien et de Titien Tizianello, moyennant quoi les badauds de Venise le croyaient héritier du génie du grand peintre, et s'exta-

siaient devant ses fresques. Pippo ne s'était jamais guère inquiété de cette surpercherie ridicule; mais en ce moment, soit qu'il lui fût désagréable de se trouver vis-à-vis de ce personnage, soit qu'il pensât à sa propre valeur plus sérieusement que d'ordinaire, il s'approcha de l'échafaud qui était soutenu par de petites poutres mal étayées : il donna un coup de pied sur une de ces poutres, et la fit tomber. Fort heureusement l'échafaud ne tomba pas en même temps; mais il vacilla de telle sorte que le soi-disant Tizianello chancela d'abord comme s'il eût été ivre, puis acheva de perdre l'équilibre au milieu de ses couleurs, dont il fut bariolé de la plus étrange façon.

On peut juger, lorsqu'il se releva, de la colère où il était. Il descendit aussitôt de son échafaud, et il s'avança vers Pippo en lui adressant des injures. Un prêtre se jeta entre eux pour les séparer au moment où ils allaient tirer l'épée dans le lieu saint; les dévotes s'enfuirent épouvantées avec de grands signes de croix, tandis que les curieux s'empressèrent d'accourir. Tito criait à haute voix qu'un homme avait voulu l'assassiner, et qu'il demandait justice de ce crime; la poutre renversée en témoignait. Les assistants commencèrent à murmurer, et l'un d'eux, plus hardi que les autres, voulut prendre Pippo au collet. Pippo, qui n'avait agi que par étourderie, et qui regardait cette scène en riant, se voyant sur le point d'être mis en prison et s'entendant traiter d'assassin, se mit à son tour en colère. Après avoir rudement repoussé celui qui voulait l'arrêter, il s'élança sur Tito.

« C'est toi, s'écria-t-il en le saisissant, c'est toi qu'il faut prendre au collet et mener sur la place Saint-Marc pour y être pendu comme un voleur! Sais-tu à qui tu parles, emprunteur de noms! Je me nomme Pomponio Vecellio, fils du Titien. J'ai donné tout à l'heure un coup de pied dans ta baraque vermoulue; mais, si mon père eût été à ma place, sois sûr que, pour t'apprendre à te faire appeler le Tizianello, il t'aurait si bien secoué sur ton arbre, que tu en serais tombé comme une pomme pourrie. Mais il n'en serait pas resté là. Pour te traiter comme tu le mérites, il t'aurait pris par l'oreille, insolent écolier, et il t'aurait amené à l'atelier, dont tu t'es échappé avant de savoir dessiner une tête. De quel droit salis-tu les murs de ce couvent et signes-tu de mon nom tes misérables fresques? Va-t'en apprendre l'anatomie et copier des écorchés pendant dix ans, comme je l'ai fait, moi, chez

mon père, et nous verrons ensuite qui tu es et si tu as une signature. Mais jusque-là ne t'avise plus de prendre celle qui m'appartient, sinon je te jette dans le canal, afin de te baptiser une fois pour toutes! »

Pippo sortit de l'église sur ces mots. Dès que la foule avait entendu son nom, elle s'était aussitôt calmée; elle s'écarta pour lui ouvrir un passage, et le suivit avec curiosité. Il s'en fut à la petite maison, où il trouva Béatrice qui l'attendait. Sans perdre du temps à lui raconter son aventure, il prit sa palette, et, encore ému de colère, il se mit à travailler ce portrait.

En moins d'une heure il l'acheva. Il y fit en même temps de grands changements; il retrancha d'abord plusieurs détails trop minutieux; il disposa plus librement les draperies, retoucha le fond et les accessoires, qui sont des parties très importantes dans la peinture vénitienne. Il en vint ensuite à la bouche et aux yeux, et il réussit, en quelques coups de pinceau, à leur donner une expression parfaite. Le regard était doux et fier; les lèvres, au-dessus desquelles paraissait un léger duvet, étaient entr'ouvertes, les dents brillaient comme des perles, et la parole semblait prête à sortir.

« Tu ne te nommeras pas Vénus couronnée, dit-il quand tout fut fini, mais Vénus amoureuse. »

On devine la joie de Béatrice; pendant que Pippo travaillait, elle avait à peine osé respirer; elle l'embrassa et le remercia cent fois, et lui dit qu'à l'avenir elle ne voulait plus l'appeler Tizianello mais Titien. Pendant le reste de la journée, elle ne parla que des beautés sans nombre qu'elle découvrait à chaque instant dans son portrait; non seulement elle regrettait qu'il ne pût être exposé, mais elle était près de demander qu'il le fût. La soirée se passa à la Quintavalle, et jamais les deux amants n'avaient été plus gais ni plus heureux. Pippo montrait lui-même une joie d'enfant, et ce ne fut que le plus tard possible, après mille protestations d'amour, que Béatrice se décida à se séparer de lui pour quelques heures.

Elle ne dormit pas de la nuit, les plus riants projets, les plus douces espérances l'agitèrent. Elle voyait déjà ses rêves réalisés, son amant vanté et envié par toute l'Italie, et Venise lui devant une gloire nouvelle. Le lendemain, elle se rendit, comme d'ordinaire, la première au rendez-vous, et elle commença, en attendant Pippo, par regarder son cher portrait. Le fond de ce portrait était un paysage,

et il y avait sur le premier plan une roche. Sur cette roche, Béatrice aperçut quelques lignes tracées avec du cinabre. Elle se pencha avec inquiétude pour les lire; en caractères gothiques très fins était écrit le sonnet suivant :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour;
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien , pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si par hasard la tienne est aussi belle.

Vois donc combien c'est peu la que gloire ici-bas,
Puisque tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas,
Crois-m'en sur ma parole, un baiser du modèle.

Quelque effort que Béatrice pût faire par la suite, elle n'obtint jamais de son amant qu'il travaillât de nouveau; il fut inflexible à toutes ses prières, et, quand elle le pressait trop vivement, il lui récitait son sonnet. Il resta ainsi jusqu'à sa mort fidèle à sa paresse; et Béatrice, dit-on, le fut à son amour. Ils vécurent longtemps comme deux époux, et il est à regretter que l'orgueil des Lorédans, blessé de cette liaison publique, ait détruit le portrait de Béatrice, comme le hasard avait détruit le premier tableau du Tizianello[1].

1. C'est aux recherches d'un amateur célèbre, M. Doglioni, qu'on doit de savoir que ce tableau a existé. (*Note de l'auteur.*)



MARGOT

1838

Dans une grande et gothique maison, rue du Perche-au-Marais, habitait, en 1804, une vieille dame connue et aimée de tout le quartier; elle s'appelait Mme Doradour. C'était une femme du temps passé, non pas de la cour, mais de la bonne bourgeoisie, riche, dévote, gaie et charitable. Elle menait une vie très retirée : sa seule occupation était de faire l'aumône et de jouer au boston avec ses voisins. On dînait chez elle à deux heures, on soupait à neuf. Elle ne sortait guère que pour aller à l'église et faire quelquefois, en revenant, un tour à la place Royale. Bref, elle avait conservé les mœurs et à peu près le costume de son temps, ne se souciant que médiocrement du nôtre, lisant ses heures plutôt que les journaux, laissant le monde aller son train, et ne pensant qu'à mourir en paix.

Comme elle était causeuse et même un peu bavarde, elle avait toujours eu, depuis vingt ans qu'elle était veuve, une demoiselle de compagnie. Cette demoiselle, qui ne la quittait jamais, était devenue pour elle une amie. On les voyait sans cesse toutes deux ensemble, à la messe, à la promenade, au coin du feu. Mlle Ursule tenait les clefs de la cave, des armoires, et même du secrétaire. C'était une grande fille sèche, à tournure masculine, parlant du bout des lèvres, fort impérieuse et passablement acariâtre. Mme Doradour, qui n'était pas grande, se suspendait en babillant au bras de cette vilaine créature, l'appelait sa toute bonne, et se laissait mener à la lisière. Elle témoignait à sa favorite une confiance aveugle; elle lui avait assuré d'avance une large part dans son testament. Mlle Ursule ne l'ignorait pas; aussi faisait-elle profession d'aimer sa maîtresse plus qu'elle-même, et n'en parlait-elle que les yeux au ciel avec des soupirs de reconnaissance

Il va sans dire que Mlle Ursule était la véritable maîtresse au logis. Pendant que Mme Doradour, enfoncée dans sa

chaise longue, tricotait dans un coin de son salon, Mlle Ursule, affublée de ses clefs, traversait majestueusement les corridors, tapait les portes, payait les marchands et faisait damner les domestiques; mais dès qu'il était l'heure de dîner, et dès que la compagnie arrivait, elle apparaissait avec timidité, dans un vêtement foncé et modeste; elle saluait avec componction, savait se tenir à l'écart et abdiquer en apparence. A l'église personne ne priait plus dévotement qu'elle et ne baissait les yeux plus bas; il arrivait à Mme Doradour, dont la piété était sincère, de s'endormir au milieu d'un sermon : Mlle Ursule lui poussait le coude, et le prédicateur lui en savait gré. Mme Doradour avait des fermiers, des locataires, des gens d'affaires; Mlle Ursule vérifiait leurs comptes, et en matière de chicane elle se montrait incomparable. Il n'y avait pas, grâce à elle, un grain de poussière dans la maison, tout était propre, net, frotté, brossé, les meubles en ordre, le linge blanc, la vaisselle luisante, les pendules réglées; tout cela était nécessaire à la gouvernante pour qu'elle pût gronder à son aise et régner dans toute sa gloire.

Mme Doradour ne se dissimulait pas, à proprement parler, les défauts de sa bonne amie, mais elle n'avait su de sa vie distinguer en ce monde que le bien. Le mal ne lui semblait jamais clair; elle l'endurait sans le comprendre. L'habitude, d'ailleurs, pouvait tout sur elle : il y avait vingt ans que Mlle Ursule lui donnait le bras et qu'elles prenaient le matin leur café ensemble. Quand sa protégée criait trop fort, Mme Doradour quittait son tricot, levait la tête et demandait de sa petite voix flûtée : « Qu'est-ce donc, ma toute bonne? » Mais la toute bonne ne daignait pas toujours répondre, ou, si elle entrait en explication, elle s'y prenait de telle sorte que Mme Doradour revenait à son tricot en fredonnant un petit air, pour n'en pas entendre davantage.

Il fut reconnu tout à coup, après une si longue confiance, que Mlle Ursule trompait tout le monde, à commencer par sa maîtresse; non seulement elle se faisait un revenu sur les dépenses qu'elle dirigeait, mais elle s'appropriait, par anticipation sur le testament, des hardes, du linge et jusqu'à des bijoux. Comme l'impunité l'enhardit, elle en était enfin venue jusqu'à dérober un écrin de diamants, dont, il est vrai, Mme Doradour ne faisait aucun usage, mais qu'elle gardait avec respect dans un tiroir depuis un temps immémorial, en souvenir de ses appas perdus.

Mme Doradour ne voulut point livrer aux tribunaux une femme qu'elle avait aimée; elle se borna à la renvoyer de chez elle, et refusa de la voir une dernière fois; mais elle se trouva subitement dans une solitude si cruelle, qu'elle versa les larmes les plus amères. Malgré sa piété, elle ne put s'empêcher de maudire l'instabilité des choses d'ici-bas, et les impitoyables caprices du hasard, qui ne respecte pas même une vieille et douce erreur.

Un de ses bons voisins, nommé M. Després, étant venu la voir pour la consoler, elle lui demanda conseil.

« Que vais-je devenir à présent? lui dit-elle. Je ne puis vivre seule : où trouverai-je une nouvelle amie? Celle que je viens de perdre m'a été si chère et je m'y étais si habituée, que, malgré la triste façon dont elle m'en a récompensée, j'en suis au regret de ne l'avoir plus; qui me répondra d'une autre? Quelle confiance pourrais-je maintenant avoir pour une inconnue?

— Le malheur qui vous est arrivé, répondit M. Després, serait à jamais déplorable s'il faisait douter de la vertu une âme telle que la vôtre. Il y a dans ce monde des misérables et beaucoup d'hypocrites, mais il y a aussi d'honnêtes gens. Prenez une autre demoiselle de compagnie, non pas à la légère, mais sans y apporter non plus trop de scrupule. Votre confiance a été trompée une fois; c'est une raison pour qu'elle ne le soit pas une seconde.

— Je crois que vous dites vrai, répliqua Mme Doradour; mais je suis bien triste et bien embarrassée. Je ne connais pas une âme à Paris; ne pourriez-vous me rendre le service de prendre quelques informations et de me trouver une honnête fille qui serait bien traitée ici, et qui servirait du moins à me donner le bras pour aller à Saint-François-d'Assise? »

M. Després, en sa qualité d'habitant du Marais, n'était ni fort ingambe ni fort répandu. Il se mit cependant en quête, et, quelques jours après, Mme Doradour eut une nouvelle demoiselle, à laquelle, au bout de deux mois, elle avait donné toute son amitié, car elle était aussi légère qu'elle était bonne. Mais il fallut, au bout de deux ou trois mois, mettre la nouvelle venue à la porte, non comme malhonnête, mais comme peu honnête. Ce fut pour Mme Doradour un second sujet de chagrin. Elle voulut faire un nouveau choix; elle eut recours à tout le voisinage, s'adressa même aux *Petites Affiches*, et ne fut pas plus heureuse.

Le découragement la prit; on vit alors cette bonne dame s'appuyer sur une canne et se rendre seule à l'église; elle avait résolu, disait-elle, d'achever ses jours sans l'aide de personne, et elle s'efforçait en public de porter gaiement sa tristesse et ses années; mais ses jambes tremblaient en montant l'escalier, car elle avait soixante-quinze ans; on la trouvait le soir auprès du feu, les mains jointes et la tête basse; elle ne pouvait supporter la solitude; sa santé, déjà faible, s'altéra bientôt, elle tombait peu à peu dans la mélancolie.

Elle avait un fils unique nommé Gaston, qui avait embrassé de bonne heure la carrière des armes, et qui en ce moment était en garnison. Elle lui écrivit pour lui conter sa peine et pour le prier de venir à son secours dans l'ennui où elle se trouvait. Gaston aimait tendrement sa mère : il demanda un congé et l'obtint; mais le lieu de sa garnison était, par malheur, la ville de Strasbourg, où se trouvent, comme on sait, en grande abondance les plus jolies grisettes de France. On ne voit que là de ces brunes allemandes, pleines à la fois de la langueur germanique et de la vivacité française. Gaston était dans les bonnes grâces de deux jolies marchandes de tabac, qui ne voulurent pas le laisser s'en aller; il tenta vainement de les persuader, il alla même jusqu'à leur montrer la lettre de sa mère; elles lui donnèrent tant de mauvaises raisons, qu'il s'en laissa convaincre, et retarda de jour en jour son départ.

Mme Doradour, pendant ce temps-là, tomba sérieusement malade. Elle était née si gaie, et le chagrin lui était si peu naturel, qu'il ne pouvait être pour elle qu'une maladie. Les médecins n'y savaient que faire. « Laissez-moi, disait-elle; je veux mourir seule. Puisque tout ce que j'aimais m'a abandonnée, pourquoi tiendrais-je à un reste de vie auquel personne ne s'intéresse? »

La plus profonde tristesse régnait dans la maison, et en même temps le plus grand désordre. Les domestiques, voyant leur maîtresse moribonde, et sachant son testament fait, commençaient à la négliger. L'appartement, jadis si bien entretenu, les meubles si bien rangés s'étaient couverts de poussière. « O ma chère Ursule, s'écriait Mme Doradour, ma toute bonne, où êtes-vous? Vous me chasseriez ces marauds-là! »

Un jour qu'elle était au plus mal, on la vit avec étonnement se redresser tout à coup sur son séant, écarter ses rideaux et mettre ses lunettes. Elle tenait à la main une

lettre qu'on venait de lui apporter et qu'elle déplia avec grand soin. Au haut de la feuille était une belle vignette représentant le temple de l'Amitié avec un autel au milieu et deux cœurs enflammés sur l'autel. La lettre était écrite en grosse bâtarde, les mots parfaitement alignés, avec de grands traits de plume aux queues des majuscules. C'était un compliment de bonne année à peu près conçu en ces termes :

« Madame et chère marraine,

« C'est pour vous la souhaiter bonne et heureuse que je prends la plume pour toute la famille, étant la seule qui sache écrire chez nous. Papa, maman et mes frères vous la souhaitent de même. Nous avons appris que vous étiez malade, et nous prions Dieu qu'il vous conserve, ce qui arrivera sûrement. Je prends la liberté de vous envoyer ci-jointes des rillettes, et je suis avec bien du respect et de l'attachement,

« Votre filleule et servante,

« MARGUERITE PIÉDELEU. »

Après avoir lu cette lettre, Mme Doradour la mit sous son chevet; elle fit aussitôt appeler M. Després, et elle lui dicta sa réponse. Personne, dans la maison, n'en eut connaissance; mais, dès que cette réponse fut partie, la malade se montra plus tranquille, et peu de jours après on la trouva aussi gaie et aussi bien portante qu'elle l'avait jamais été.

II

Le bonhomme Piédeleu était Beauceron, c'est-à-dire natif de la Beauce, où il avait passé sa vie et où il comptait bien mourir. C'était un vieux et honnête fermier de la terre de la Honville, près de Chartres, terre qui appartenait à Mme Doradour. Il n'avait vu de ses jours ni une forêt ni une montagne, car il n'avait jamais quitté sa ferme que pour aller à la ville ou aux environs, et la Beauce, comme on sait, n'est qu'une plaine. Il avait vu, il est, une rivière, l'Eure, qui coulait devant la maison. Pour ce qui est de la mer, il y croyait comme au paradis, c'est-à-dire qu'il pensait qu'il fallait y aller voir; aussi ne trouvait-il en ce monde que trois choses dignes d'admiration : le clocher de Chartres, une belle fille et un beau champ de blé. Son érudition se bornait à savoir qu'il fait chaud en été, froid

en hiver, et le prix des grains au dernier marché. Mais quand, par le soleil de midi, à l'heure où les laboureurs se reposent, le bonhomme sortait de la basse-cour pour dire bonjour à ses moissons, il faisait bon voir sa haute taille et ses larges épaules se dessiner sur l'horizon. Il semblait alors que les blés se tinssent plus droits et plus fiers que de coutume, que le soc des charrues fût plus étincelant. A sa vue, ses garçons de ferme, couchés à l'ombre et en train de dîner, se découvraient respectueusement tout en avalant leurs belles tranches de pain et de fromage. Les bœufs ruminaient en bonne contenance, les chevaux se redressaient sous la main du maître qui frappait leur croupe rebondie. « Notre pays est le grenier de la France », disait quelquefois le bonhomme; puis il penchait la tête en marchant, regardait ses sillons bien alignés, et se perdait dans cette contemplation.

Mme Piédeleu, sa femme, lui avait donné neuf enfants, dont huit garçons, et, si tous les huit n'avaient pas six pieds de haut, il ne s'en fallait guère. Il est vrai que c'était la taille du bonhomme, et la mère avait ses cinq pieds six pouces; c'était la plus belle femme du pays. Les huit garçons, forts comme des taureaux, terreur et admiration du village, obéissaient en esclaves à leur père. Ils étaient, pour ainsi dire, les premiers et les plus zélés de ses domestiques, faisant tour à tour le métier de charretiers, de laboureurs, de batteurs en grange. C'était un beau spectacle que ces huit gaillards, soit qu'on les vît, les manches retroussées, la fourche au poing, dresser une meule, soit qu'on les rencontrât le dimanche allant à la messe bras dessus bras dessous, leur père marchant à leur tête; soit enfin que le soir, après le travail, on les vît, assis autour de la longue table de la cuisine, deviser en mangeant la soupe, et choquer en trinquant leurs grands gobelets d'étain.

Au milieu de cette famille de géants était venue au monde une petite créature, pleine de santé, mais toute mignonne; c'était le neuvième enfant de Mme Piédeleu, Marguerite, qu'on appelait Margot. Sa tête ne venait pas au coude de ses frères, et, quand son père l'embrassait, il ne manquait jamais de l'enlever de terre et de la poser sur la table. La petite Margot n'avait pas seize ans; son nez retroussé, sa bouche bien fendue, bien garnie et toujours riante, son teint doré par le soleil, ses bras potelés, sa taille rondelette, lui donnaient l'air de la gaieté même;

aussi faisait-elle la joie de la famille. Assise au milieu de ses frères, elle brillait et réjouissait la vue, comme un bluet dans un bouquet de blé. « Je ne sais, ma foi, disait le bonhomme, comment ma femme s'y est prise pour me faire cet enfant-là : c'est un cadeau de la Providence; mais toujours est-il que ce brin de fillette me fera rire toute ma vie. »

Margot dirigeait le ménage; la mère Piédeleu, bien qu'elle fût encore verte, lui en avait laissé le soin, afin de l'habituer de bonne heure à l'ordre et à l'économie. Margot serrait le linge et le vin, avait la haute main sur la vaisselle, qu'elle ne daignait pas laver; mais elle mettait le couvert, versait à boire et chantait la chanson au dessert. Les servantes de la maison ne l'appelaient que Mlle Marguerite, car elle avait un certain quant-à-soi. Du reste, comme disent les bonnes gens, elle était sage comme une image. Je ne veux pas dire qu'elle ne fût pas coquette; elle était jeune, jolie et fille d'Ève. Mais il ne fallait pas qu'un garçon, même des plus huppés de l'endroit, s'avisât de lui serrer la taille trop fort; il ne s'en serait pas bien trouvé : le fils d'un fermier, nommé Jarry, qui était ce qu'on appelle un *mauvais gas*, l'ayant embrassée un jour à la danse, avait été payé d'un bon soufflet.

M. le curé professait pour Margot la plus haute estime. Quand il avait un exemple à citer, c'était elle qu'il choisissait. Il lui fit même un jour l'honneur de parler d'elle en plein sermon, et de la donner pour modèle à ses ouailles. Si le progrès des lumières, comme on dit, n'avait pas fait supprimer les rosières, cette vieille et honnête coutume de nos aïeux, Margot eût porté les roses blanches, ce qui eût mieux valu qu'un sermon; mais ce messieurs de 89 ont supprimé bien autre chose. Margot savait coudre et même broder; son père avait voulu, en outre, qu'elle sût lire et écrire, et qu'elle apprît l'orthographe, un peu de grammaire et de géographie. Une religieuse carmélite s'était chargée de son éducation. Aussi Margot était-elle l'oracle de l'endroit; dès qu'elle ouvrait la bouche les paysans s'ébahissaient. Elle leur disait que la terre était ronde, et ils l'en croyaient sur parole. On faisait cercle autour d'elle, le dimanche, lorsqu'elle dansait sur la pelouse; car elle avait eu un maître de danse; et son *pas de bourrée* émerveillait tout le monde. En un mot, elle trouvait moyen d'être en même temps aimée et admirée, ce qui peut passer pour difficile.

Le lecteur sait déjà que Margot était filleule de Mme Doradour, et que c'était elle qui lui avait écrit, sur un beau papier à vignettes, un compliment de bonne année. Cette lettre, qui n'avait pas dix lignes, avait coûté à la petite fermière bien des réflexions et bien de la peine, car elle n'était pas forte en littérature. Quoi qu'il en soit, Mme Doradour, qui avait toujours beaucoup aimé Margot, et qui la connaissait pour la plus honnête fille du pays, avait résolu de la demander à son père, et d'en faire, s'il se pouvait, sa demoiselle de compagnie.

Le bonhomme était un soir dans sa cour, fort occupé à regarder une roue neuve qu'on venait de remettre à une de ses charrettes. La mère Piédeleu, debout sous le hangar, tenait gravement avec une grosse pince le nez d'un taureau ombrageux, pour l'empêcher de remuer pendant que le vétérinaire le pansait. Les garçons de ferme bouchonnaient les chevaux qui revenaient de l'abreuvoir. Les bestiaux commençaient à rentrer; une majestueuse procession de vaches se dirigeait vers l'étable au soleil couchant, et Margot, assise sur une botte de trèfle, lisait un vieux numéro du *Journal de l'Empire*, que le curé lui avait prêté [1].

Le curé lui-même parut en ce moment, s'approcha du bonhomme et lui remit une lettre de la part de Mme Doradour. Le bonhomme ouvrit la lettre avec respect; mais il n'en eut pas plus tôt lu les premières lignes, qu'il fut obligé de s'asseoir sur un banc, tant il était ému et surpris. « Me demander ma fille! s'écria-t-il, ma fille unique, ma pauvre Margot! »

A ces mots, Mme Piédeleu épouvantée accourut; les garçons, qui revenaient des champs, s'assemblèrent autour de leur père; Margot seule resta à l'écart, n'osant bouger ni respirer. Après les premières exclamations, toute la famille garda un morne silence.

Le curé commença alors à parler et à énumérer tous les avantages que Margot trouverait à accepter la proposition de sa marraine. Mme Doradour avait rendu de grands services aux Piédeleu, elle était leur bienfaitrice; elle avait besoin de quelqu'un qui lui rendît la vie agréable, qui prît soin d'elle et de sa maison; elle s'adressait avec confiance à ses fermiers; elle ne manquerait pas de bien traiter sa filleule et d'assurer son avenir. Le bonhomme écouta le

1. Ce paragraphe est la description exacte d'un intérieur de ferme que l'auteur avait vu, en 1818, à l'âge de sept ans, et dont le tableau s'était gravé dans sa mémoire.

curé sans mot dire, puis il demanda quelques jours pour réfléchir avant de prendre une détermination.

Ce ne fut qu'au bout d'une semaine, après bien des hésitations et bien des larmes, qu'il fut résolu que Margot se mettrait en route pour Paris. La mère était inconsolable; elle disait qu'il était honteux de faire de sa fille une servante, lorsqu'elle n'avait qu'à choisir parmi les plus beaux garçons du pays pour devenir une riche fermière. Les fils Piédeleu, pour la première fois de leur vie, ne pouvaient réussir à se mettre d'accord; ils se querellaient toute la journée, les uns consentant, les autres refusant; enfin, c'était un désordre et un chagrin inouïs dans la maison. Mais le bonhomme se souvenait que, dans une mauvaise année, Mme Doradour, au lieu de lui demander son terme, lui avait envoyé un sac d'écus; il imposa silence à tout le monde, et décida que sa fille partirait.

Le jour du départ arrivé, on mit un cheval à la carriole, afin de mener Margot à Chartres, où elle devait prendre la diligence. Personne n'alla aux champs ce jour-là; presque tout le village se rassembla dans la cour de la ferme. On avait fait à Margot un trousseau complet; le dedans, le derrière et le dessus de la carriole étaient encombrés de boîtes et de cartons; les Piédeleu n'entendaient pas que leur fille fît mauvaise figure à Paris. Margot avait fait ses adieux à tout le monde, et allait embrasser son père, lorsque le curé la prit par la main et lui fit une allocution paternelle sur son voyage, sur la vie future et sur les dangers qu'elle allait courir. « Conservez votre sagesse, jeune fille, s'écria le digne homme en terminant, c'est le plus précieux des trésors; veillez sur lui, Dieu fera le reste. »

Le bonhomme Piédeleu était ému jusqu'aux larmes, quoiqu'il n'eût pas tout compris clairement dans le discours du curé. Il serra sa fille sur son cœur, l'embrassa, la quitta, revint à elle et l'embrassa encore; il voulait parler, et son trouble l'en empêchait. « Retiens bien les conseils de M. le curé, dit-il enfin d'une voix altérée; retiens-les bien, ma pauvre enfant.... « Puis il ajouta brusquement : « Mille pipes de diables! n'y manque pas. »

Le curé, qui étendait les mains pour donner à Margot sa bénédiction, s'arrêta court à ce gros mot. C'était pour vaincre son émotion que le bonhomme avait juré; il tourna le dos au curé et rentra chez lui sans en dire davantage.

Margot grimpa dans la carriole, et le cheval allait partir,

lorsqu'on entendit un si gros sanglot que tout le monde se retourna. On aperçut alors un petit garçon de quatorze ans à peu près, auquel on n'avait pas fait attention. Il s'appelait Pierrot, et son métier n'était pas bien noble, car il était gardeur de dindons; mais il aimait passionnément Margot, non pas d'amour, mais d'amitié. Margot aimait aussi ce pauvre petit diable; elle lui avait donné maintes fois une poignée de cerises ou une grappe de raisin pour accompagner son pain sec. Comme il ne manquait pas d'intelligence, elle se plaisait à le faire causer et à lui apprendre le peu qu'elle savait, et comme ils étaient tous deux presque du même âge, il était souvent arrivé que, la leçon finie, la maîtresse et l'écolier avaient joué ensemble à cligne-musette. En ce moment, Pierrot portait une paire de sabots que Margot lui avait donnée, ayant pitié de le voir marcher pieds nus. Debout dans un coin de la cour, entouré de son modeste troupeau, Pierrot regardait ses sabots et pleurait de tout son cœur. Margot lui fit signe d'approcher et lui tendit sa main : il la prit et la porta à son visage, comme s'il eût voulu la baiser, mais il la posa sur ses yeux; Margot la retira toute baignée de larmes. Elle dit une dernière fois adieu à sa mère, et la carriole se mit en marche.

*
* *

Lorsque Margot monta en diligence à Chartres, l'idée de faire vingt lieues et de voir Paris la bouleversait à tel point qu'elle en avait perdu le boire et le manger. Toute désolée qu'elle était de quitter son pays, elle ne pouvait s'empêcher d'être curieuse, et elle avait si souvent entendu parler de Paris comme d'une merveille, qu'elle avait peine à s'imaginer qu'elle allait voir de ses yeux une si belle ville. Parmi ses compagnons de route se trouva un commis voyageur, qui, selon les habitudes du métier, ne manqua pas de bavarder. Margot l'écoutait faire ses contes avec une attention religieuse. Au peu de questions qu'elle hasarda, il vit combien elle était novice, et, renchérissant sur lui-même, il fit de la capitale un portrait si extravagant et si ampoulé, qu'on n'aurait su, à l'entendre, s'il s'agissait de Paris ou de Pékin. Margot n'avait garde de le reprendre, et, pour lui, il n'était pas homme à s'arrêter à la pensée qu'au premier pas qu'elle ferait elle verrait qu'il avait menti. C'est en quoi on ne peut trop admirer le suprême attrait de la forfanterie. Je me souviens qu'allant en Italie, il m'en

arriva autant qu'à Margot : un de mes compagnons de voyage me fit une description de Gênes, que j'allais voir, il mentait sur le bateau qui nous y conduisait, il mentait en vue de la ville, et il mentait encore dans le port.

Les voitures qui viennent de Chartres entrent à Paris par les Champs-Élysées. Je laisse à penser l'admiration d'une Beauceronne à l'aspect de cette magnifique entrée qui n'a pas sa pareille au monde, et qu'on dirait faite pour recevoir un héros triomphant, maître du reste de l'univers. Les tranquilles et étroites rues du Marais parurent ensuite bien tristes à Margot. Cependant, quand son fiacre s'arrêta devant la porte de Mme Doradour, la belle apparence de la maison l'enchanta. Elle souleva le marteau d'une main tremblante, et frappa avec une crainte mêlée de plaisir. Mme Doradour attendait sa filleule; elle la reçut à bras ouverts, lui fit mille caresses, l'appella sa fille, l'installa dans une bergère, et lui fit d'abord donner à souper.

Étourdie du bruit de la route, Margot regardait les tapisseries, les lambris et les meubles dorés, mais surtout les belles glaces qui décoraient le salon. Elle qui ne s'était jamais coiffée que dans le miroir à barbe de son père, il lui semblait charmant et prodigieux de voir son image répétée autour d'elle de tant de manières différentes. Le ton délicat et poli de sa marraine, ses expressions nobles et réservées, lui faisaient aussi une grande impression. Le costume même de la bonne dame, son ample robe de pou-de-soie à fleurs, son grand bonnet et ses cheveux poudrés donnaient à penser à Margot et lui faisaient voir qu'elle se trouvait en face d'un être particulier. Comme elle avait l'esprit prompt et facile, et, en même temps, ce penchant à l'imitation qui est naturel aux enfants, elle n'eut pas plus tôt causé une heure avec Mme Doradour, qu'elle essaya de se modeler sur elle. Elle se redressa, rajusta sa cornette, et appela à son secours tout ce qu'elle savait de grammaire. Malheureusement un peu de fort bon vin que sa marraine lui avait fait boire pur, pour réparer la fatigue du voyage, avait embrouillé ses idées; ses paupières se fermaient. Mme Doradour la prit par la main et la conduisit dans une belle chambre; après quoi, l'ayant embrassée de nouveau, elle lui souhaita une bonne nuit et se retira.

Presque aussitôt on frappa à la porte; une femme de chambre entra, débarrassa Margot de son châle et de son bonnet, et se mit à genoux pour la déchausser. Margot

dormait tout debout et se laissait faire. Ce ne fut que lorsqu'on lui ôta sa chemise qu'elle s'aperçut qu'on la déshabillait, et, sans réfléchir qu'elle était toute nue, elle fit un grand salut à sa femme de chambre; elle expédia ensuite sa prière du soir, et se mit promptement au lit. A la lueur de sa veilleuse, elle vit que sa chambre avait aussi des meubles dorés, et qu'il s'y trouvait une de ces magnifiques glaces qui lui tenaient si fort au cœur. Au-dessus de cette glace était un trumeau, et les petits amours qui y étaient sculptés lui parurent autant de bons génies qui l'invitaient à se mirer. Elle se promit bien de n'y pas manquer, et, bercée par les plus doux songes, elle s'endormit délicieusement.

On se lève de bonne heure aux champs; notre petite campagnarde s'éveilla le lendemain avec les oiseaux. Elle se mit sur son séant, et, apercevant dans sa chère glace son joli minois chiffonné, elle s'honora d'un gracieux sourire. La femme de chambre reparut bientôt, et demanda respectueusement si mademoiselle voulait prendre un bain. En même temps, elle lui posa sur les épaules une robe de flanelle écarlate, qui parut à Margot la pourpre d'un roi.

La salle de bain de Mme Doradour était un réduit plus mondain qu'il n'appartient à un bain de dévote; elle avait été construite sous Louis XV. La baignoire, exhaussée sur une estrade, était placée dans un cintre de stuc encadré de roses dorées, et les inévitables amours foisonnaient autour du plafond. Sur le panneau opposé à l'estrade on voyait une copie des baigneuses de Boucher, copie faite peut-être par Boucher lui-même. Une guirlande de fleurs se jouait sur le lambris; un tapis moelleux couvrait le parquet, et un rideau de soie galamment retroussé, laissait pénétrer, à travers la persienne, un demi-jour mystérieux. Il va sans dire que tout ce luxe était un peu fané par le temps, et que les dorures avaient vieilli; mais, par cette raison même, on s'y plaisait mieux, et on y sentait comme un reste de parfum de ces soixante années de folie où régna le roi bien-aimé.

Margot, seule dans cette salle, s'approcha timidement de l'estrade. Elle examina d'abord les griffons dorés placés de chaque côté de la baignoire; elle n'osait entrer dans l'eau, qui lui semblait devoir, pour le moins, être de l'eau de rose; elle y fourra doucement une jambe, puis l'autre, puis elle resta debout en contemplation devant le panneau.

Elle n'était pas connaisseuse en peinture; les nymphes de Boucher lui parurent des déesses; elle n'imaginait pas que de pareilles femmes pussent exister sur la terre, qu'on pût manger avec des mains si blanches, ni marcher avec de si petits pieds. Que n'eût-elle pas donné pour être aussi belle! Elle ne se doutait pas qu'avec ses mains hâlées, elle valait cent fois mieux que ces poupées. Un léger mouvement du rideau la tira de sa distraction; elle frémit à l'idée d'être surprise ainsi, et se plongea dans l'eau jusqu'au cou.

Un sentiment de mollesse et de bien-être ne tarda pas à s'emparer d'elle. Elle commença, comme font les enfants, par jouer dans l'eau avec le coin de son peignoir; elle s'amusait ensuite à compter les fleurs et les rosaces de la chambre; puis elle examina les petits amours, mais leurs gros ventres lui déplaisaient. Elle appuya sa tête sur le bord de la baignoire, et regarda par la fenêtre entr'ouverte.

La salle de bain était au rez-de-chaussée, et la fenêtre donnait sur le jardin. Ce n'était pas, comme on le pense bien, un jardin anglais, mais un antique jardin à la mode française, qui en vaut bien une autre. De belles allées sablées, bordées de buis, de grands parterres brillant de couleurs bien assorties, de jolies statues d'espace en espace, et, dans le fond, un labyrinthe en charmille. Margot regardait le labyrinthe, dont la sombre entrée la faisait rêver. La cligne-musette lui revenait en mémoire, et elle pensait que dans les détours de la charmille il devait y avoir de bonnes cachettes.

Un beau jeune homme en costume de hussard sortit en ce moment du labyrinthe, et se dirigea vers la maison. Après avoir traversé le parterre, il passa si près de la fenêtre de la salle de bain, que son coude ébranla la persienne. Margot ne put retenir un léger cri que la frayeur lui arracha; le jeune homme s'arrêta, ouvrit la persienne, et avança la tête; il aperçut Margot dans son bain, et, quoique hussard, il rougit. Margot rougit aussi, et le jeune homme s'éloigna.

*
* *

Il y a sous le soleil une chose fâcheuse pour tout le monde, et particulièrement pour les petite filles : c'est que la sagesse est un travail, et que, pour être seulement raisonnable, il faut se donner beaucoup de mal, tandis

que, pour faire des sottises, il n'y a qu'à se laisser aller. Homère nous apprend que Sisyphe était le plus sage des mortels; cependant les poètes le condamnent unanimement à rouler une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retombe aussitôt sur ce pauvre homme, qui recommence à la rouler. Les commentateurs se sont épuisés à chercher la raison de ce supplice; quant à moi, je ne doute pas que, par cette belle allégorie, les anciens n'aient voulu représenter la sagesse. La sagesse est, en effet, une grosse pierre que nous roulons sans désemparer, et qui nous retombe sans cesse sur la tête. Notez que, le jour où elle nous échappe, il ne nous est tenu aucun compte de l'avoir roulée pendant nombre d'années, tandis qu'au contraire, si un fou vient à faire, par hasard, une action raisonnable, on lui en sait un gré infini. La folie est bien loin d'être une pierre; c'est une bulle de savon qui s'en va dansant devant nous, et se colorant, comme l'arc-en-ciel, de toutes les nuances de la création. Il arrive, il est vrai, que la bulle crève et nous envoie quelques gouttes d'eau dans les yeux; mais aussitôt il s'en forme une nouvelle, et pour la maintenir en l'air nous n'avons besoin que de respirer.

Par ces réflexions philosophiques, je veux montrer qu'il n'est pas étonnant que Margot fût un peu amoureuse du jeune garçon qui l'avait aperçue dans son bain, et je veux dire aussi que pour cela on ne doit pas prendre mauvaise opinion d'elle. Lorsque l'amour se mêle de nos affaires, il n'a pas grand besoin qu'on l'aide, et on sait que lui fermer la porte n'est pas le moyen de l'empêcher d'entrer; mais il entre ici par la croisée, et voici comment :

Ce jeune garçon en habit de hussard n'était pas autre que Gaston, fils de Mme Doradour, qui s'était arraché, non sans peine, aux amourettes de sa garnison, et qui venait d'arriver chez sa mère. Le ciel voulut que la chambre où logeait Margot fût à l'angle de la maison, et que celle du jeune homme y fût aussi, c'est-à-dire que leurs deux croisées étaient presque en face l'une de l'autre, et en même temps fort rapprochées. Margot dînait avec Mme Doradour, et passait près d'elle l'après-midi jusqu'au souper; mais de sept heures du matin jusqu'à midi, elle restait dans sa chambre. Or Gaston, la plupart du temps, était dans la sienne à cette heure-là. Margot n'avait donc rien de mieux à faire que de coudre près de la croisée et de regarder son voisin.

Le voisinage a, de tout temps, causé de grands malheurs; il n'y a rien de si dangereux qu'une jolie voisine : fût-elle laide, je ne m'y fierais pas, car à force de la voir sans cesse, il arrive tôt ou tard un jour où l'on finit par la trouver jolie. Gaston avait un petit miroir rond accroché à sa fenêtre, selon la coutume des garçons. Devant ce miroir, il se rasait, se peignait et mettait sa cravate. Margot remarqua qu'il avait de beaux cheveux blonds qui frisaient naturellement; cela fut cause qu'elle acheta d'abord un flacon d'huile à la violette, et qu'elle prit soin que les deux petits bandeaux de cheveux noirs qui sortaient de son bonnet fussent toujours bien lisses et bien brillants. Elle s'aperçut enfin que Gaston avait de jolies cravates et qu'il les changeait fort souvent; elle fit emplette d'une douzaine de foulards, les plus beaux qu'il y eût dans tout le Marais. Gaston avait, en outre, cette habitude qui indignait si fort le philosophe de Genève, et qui le brouilla avec son ami Grimm, il se faisait les ongles, comme dit Rousseau, avec un instrument fait exprès. Margot n'était pas un si grand philosophe que Rousseau; au lieu de s'indigner, elle acheta une brosse, et, pour cacher sa main, qui était un peu rouge, comme je l'ai déjà dit, elle prit des mitaines noires qui ne laissaient voir que le bout de ses doigts. Gaston avait encore bien d'autres belles choses que Margot ne pouvait imiter, par exemple un pantalon rouge et une veste bleu de ciel avec des tresses noires. Margot possédait, il est vrai, une robe de chambre de flanelle écarlate, mais que répondre à la veste bleue? Elle prétendit avoir mal à l'oreille, et elle se fit, pour le matin, une petite toque de velours bleu. Ayant aperçu au chevet de Gaston le portrait de Napoléon, elle voulut avoir celui de Joséphine. Enfin, Gaston ayant dit un jour, à déjeuner, qu'il aimait assez une bonne omelette, Margot vainquit sa timidité et fit un acte de courage; elle déclara que personne au monde ne savait faire les omelettes comme elle, que chez ses parents elle les faisait toujours, et qu'elle suppliait sa marraine d'en goûter à une de ses mains.

Ainsi tâchait la pauvre enfant de témoigner son modeste amour; mais Gaston n'y prenait pas garde. Comment un jeune homme hardi, fier, habitué aux plaisirs bruyants et à la vie de garnison, aurait-il remarqué ce manège enfantin? Les grisettes de Strasbourg s'y prennent d'autre manière lorsqu'elles ont un caprice en tête. Gaston dînait

avec sa mère, puis sortait pour toute la soirée ; et, comme Margot ne pouvait dormir qu'il ne fût rentré, elle l'attendait derrière son rideau. Il arriva bien quelquefois que le jeune homme, voyant de la lumière chez elle, se dît en traversant la cour : « Pourquoi cette petite fille n'est-elle pas couchée? » Il arriva encore qu'en faisant sa toilette, il jeta sur Margot un coup d'œil distrait qui la pénétrait jusqu'à l'âme; mais elle détournait la tête aussitôt, et elle serait plutôt morte que d'oser soutenir ce regard. Il faut dire aussi qu'au salon elle ne se montrait plus la même. Assise auprès de sa marraine, elle s'étudiait à paraître grave, réservée, et à écouter décemment le babillage de Mme Doradour. Quand Gaston lui adressait la parole, elle lui répondait de son mieux, mais, ce qui semblera singulier, elle lui répondait presque sans émotion. Expliquera qui pourra ce qui se passe dans une cervelle de quinze ans; l'amour de Margot était, pour ainsi dire, enfermé dans sa chambre, elle le trouvait dès qu'elle y entrait, et elle l'y laissait en sortant; mais elle ôtait la clef de sa porte, pour que personne ne pût, en son absence, profaner son petit sanctuaire.

Il est facile, du reste, de supposer que la présence de Mme Doradour devait la rendre circonspecte et l'obliger à réfléchir, car cette présence lui rappelait sans cesse la distance qui la séparait de Gaston. Une autre que Margot s'en serait peut-être désespérée ou plutôt se serait guérie, voyant le danger de sa passion; mais Margot ne s'était jamais demandé, même dans le plus profond de son cœur, à quoi lui servirait son amour; et, en effet, y a-t-il une question plus vide de sens que celle-là, qu'on adresse continuellement aux amoureux : « A quoi cela vous mènera-t-il? — Eh! bonnes gens, cela me mène à aimer. »

Dès que Margot s'éveillait, elle sautait à bas de son lit, et elle courait pieds nus, en cornette, écarter le coin de son rideau pour voir si Gaston avait ouvert ses jalousies. Si les jalousies étaient fermées, elle allait vite se recoucher, et elle guettait l'instant où elle entendrait le bruit de l'espagnolette, auquel elle ne se trompait pas. Cet instant venu, elle mettait ses pantoufles et sa robe de chambre, ouvrait à son tour sa croisée, et penchait la tête de côté et d'autre d'un air endormi, comme pour regarder quel temps il faisait. Elle poussait ensuite un des battants de la fenêtre de manière à n'être vue que de Gaston, puis elle posait son miroir sur une petite table, et commençait à peigner ses

beaux cheveux. Elle ne savait pas qu'une vraie coquette se montre quand elle est parée, mais ne se laisse pas voir pendant qu'elle se pare; comme Gaston se coiffait devant elle, elle se coiffait devant lui. Masquée par son miroir, elle hasardait de timides coups d'œil, prête à baisser les yeux si Gaston la regardait. Quand ses cheveux étaient bien peignés et retroussés, elle posait sur sa tête son petit bonnet de tulle brodé à la paysanne, qu'elle n'avait pas voulu quitter; ce petit bonnet était toujours tout blanc, ainsi que le grand collet rabattu qui lui couvrait les épaules et lui donnait un peu l'air d'une nonnette. Elle restait alors les bras nus, en jupon court, attendant son café. Bientôt paraissait Mlle Pélagie, sa femme de chambre, portant un plateau et escortée du chat du logis, meuble indispensable au Marais, qui ne manquait jamais le matin de rendre ses devoirs à Margot. Il jouissait alors du privilège de s'établir dans une bergère en face d'elle, et de partager son déjeuner. Ce n'était pour elle, comme on pense, qu'un prétexte de coquetterie. Le chat, qui était vieux et gâté, roulé en boule dans un fauteuil, recevait fort gravement des baisers qui ne lui étaient pas adressés. Margot l'agaçait, le prenait dans ses bras, le jetait sur son lit, tantôt le caressait, tantôt l'irritait; depuis dix ans qu'il était de la maison, il ne s'était jamais vu à pareille fête, et il ne s'en trouvait pas précisément satisfait; mais il prenait le tout en patience, étant, au fond, d'un bon naturel, et ayant beaucoup d'amitié pour Margot. Le café pris, elle s'approchait de nouveau de la fenêtre, regardait encore un peu s'il faisait beau temps, puis elle poussait le battant resté ouvert, mais sans le fermer tout à fait. Pour qui aurait eu l'instinct du chasseur, c'était alors le temps de se mettre à l'affût. Margot achevait sa toilette, et veux-je dire qu'elle se montrait? Non pas, elle mourait de peur d'être vue, et d'envie de se laisser voir. Et Margot était une fille sage? Oui, sage, honnête et innocente. Et que faisait-elle? Elle se chaussait, mettait son jupon et sa robe, et de temps en temps, par la fente de la fenêtre, on aurait pu la voir allonger le bras pour prendre une épingle sur la table. Et qu'eût-elle fait si on l'eût guettée? Elle aurait sur-le-champ fermé sa croisée. Pourquoi donc la laisser entr'ouverte? Demandez-le-lui, je n'en sais rien.

Les choses en étaient là, lorsqu'un certain jour Mme Doradour et son fils eurent un long entretien tête à

tête. Il s'établit entre eux un air de mystère, et ils se parlaient souvent à mots couverts. Peu de temps après, Mme Doradour dit à Margot : « Ma chère enfant, tu vas revoir ta mère; nous passerons l'automne à la Honville. »

*
* *

L'habitation de la Honville était à une lieue de Chartres, et à une demi-lieue environ de la ferme où demeuraient les parents de Margot. Ce n'était pas tout à fait un château, mais une très belle maison avec un grand parc. Mme Doradour n'y venait pas souvent, et depuis nombre d'années on n'y avait vu qu'un régisseur. Ce voyage précipité, les entretiens secrets entre le jeune homme et la vieille dame, surprenaient Margot et l'inquiétaient.

Il n'y avait que deux jours que Mme Doradour était arrivée, et tous les paquets n'étaient pas encore déballés, lorsqu'on vit s'avancer dans la plaine dix colosses marchant en bon ordre : c'était la famille Piédeleu qui venait faire ses compliments : la mère portait un panier de fruits, les fils tenaient à la main chacun un pot de giroflées, et le bonhomme se prélassait, ayant dans ses poches deux énormes melons qu'il avait choisis lui-même et jugés les meilleurs de son potager. Mme Doradour reçut ces présents avec sa bonté ordinaire; et comme elle avait prévu la visite de ses fermiers, elle tira aussitôt de son armoire huit gilets de soie à fleurs pour les garçons, une dentelle pour la mère Piédeleu, et, pour le bonhomme, un beau chapeau de feutre à larges bords dont la ganse était retenue par une boucle d'or. Les compliments étant échangés, Margot, brillante de joie et de santé, comparut devant sa famille; après qu'elle eut été embrassée à la ronde, sa marraine fit tout haut son éloge, vanta sa douceur, sa sagesse, son esprit, et les joues de la jeune fille, toutes vermeilles des baisers qu'elle avait reçus, se colorèrent encore d'une pourpre plus vive. La mère Piédeleu, voyant la toilette de Margot, jugea qu'elle devait être heureuse, et elle ne put s'empêcher, en bonne mère, de lui dire qu'elle n'avait jamais été si jolie. « C'est ma foi vrai, dit le bonhomme. — C'est vrai », répéta une voix qui fit trembler Margot jusqu'au fond du cœur : c'était Gaston qui venait d'entrer.

En ce moment, la porte étant restée ouverte, on aperçut dans l'antichambre le petit gardeur de dindons, Pierrot,

qui avait tant pleuré au départ de Margot. Il avait suivi ses maîtres à quelque distance, et, n'osant entrer dans le salon, il fit de loin un salut craintif. « Quel est donc ce petit gas? dit Mme Doradour. Approche donc, petit, viens nous dire bonjour. » Pierrot salua de nouveau, mais rien ne put le décider à entrer; il devint rouge comme le feu et se sauva à toutes jambes.

« C'est donc vrai que vous me trouvez jolie? se répéta Margot à voix basse en se promenant seule dans le parc, lorsque sa famille fut partie. Mais quelle hardiesse ont les garçons pour dire des choses pareilles devant tout le monde! Moi qui n'ose pas le regarder en face, comment se fait-il qu'il me dise tout haut une chose que je ne puis entendre sans rougir? Il faut que ce soit chez lui une grande habitude, ou qu'il le regarde comme indifférent : et pourtant, dire à une femme qu'on la trouve jolie, c'est beaucoup, cela ressemble un peu à une déclaration d'amour. »

A cette pensée, Margot s'arrêta, et se demanda ce que c'était au juste qu'une déclaration d'amour. Elle en avait beaucoup entendu parler, mais elle ne s'en rendait pas compte bien clairement. Comment dit-on qu'on aime? se demanda-t-elle, et elle ne pouvait se figurer que ce fût seulement en disant : « Je vous aime ». Il lui semblait que ce devait être bien autre chose, qu'il devait y avoir pour cela un secret, un langage particulier, quelque mystère plein de péril et de charme. Elle n'avait jamais lu qu'un roman, j'ignore quel en était le titre : c'était un volume dépareillé qu'elle avait trouvé dans le grenier de son père; il y était question d'un brigand sicilien qui enlevait une religieuse, et il s'y trouvait bien quelques phrases inintelligibles qu'elle avait jugées devoir être des paroles d'amour; mais elle avait entendu dire au curé que tous les romans n'étaient que des sottises, et c'était la vérité seule qu'elle brûlait de connaître; mais à qui oser la demander?

La chambre de Gaston, à la Honville, n'était plus si près qu'à Paris. Plus de coups d'œil furtifs, plus de bruits d'espagnolette. Tous les jours, à cinq heures du matin, la cloche résonnait faiblement. C'était le garde-chasse qui réveillait Gaston, la cloche se trouvant près de sa fenêtre. Le jeune homme se levait et partait pour la chasse. Cachée derrière sa persienne, Margot le voyait entouré de ses chiens, le fusil au poing, monter à cheval et se perdre

dans le brouillard qui couvrait les champs. Elle le suivait des yeux avec autant d'émotion que si elle eût été une châtelaine captive dont l'amant partait pour la Palestine. Il arrivait souvent que Gaston, au lieu d'ouvrir le premier échalier, le faisait franchir à son cheval. Margot, à cette vue, poussait des soupirs ignorés, mais à la fois bien doux et bien cruels. Elle se figurait qu'à la chasse on courait les plus grands dangers. Quand Gaston rentrait le soir, couvert de poussière, elle le regardait des pieds à la tête pour s'assurer qu'il n'était point blessé, comme s'il fût revenu d'un combat; mais lorsqu'elle le voyait tirer de son carnier un lièvre ou une couple de perdrix, et les déposer sur la table, il lui semblait voir un guerrier vainqueur chargé des dépouilles de l'ennemi.

Ce qu'elle craignait arriva un jour : Gaston, en sautant une haie, fit une chute de cheval : il tomba au milieu des ronces, et en fut quitte pour quelques égratignures. De quelles poignantes émotions ce léger accident fut la cause! La prudence de Margot faillit l'abandonner; elle fut d'abord près de se trouver mal. On la vit joindre les mains et prier tout bas : que n'eût-elle pas donné pour avoir la permission d'essuyer le sang qui coulait sur la main du jeune homme! Elle mit dans sa poche son plus beau mouchoir, le seul en sa possession qui fût brodé, et elle attendait impatiemment quelque occasion de le tirer à l'improviste pour que Gaston en pût envelopper un instant sa main; mais elle n'eut pas même cette consolation. Le cruel garçon étant à souper, et quelques gouttes de sang coulant de sa blessure, il refusa le mouchoir de Margot et roula sa serviette autour de son poignet. Margot en sentit un tel déplaisir, que ses yeux se remplirent de larmes.

Elle ne pouvait penser cependant que Gaston méprisât son amour; mais il l'ignorait : que faire à cela? Tantôt Margot se résignait, et tantôt elle s'impatientait. Les événements les plus indifférents devenaient tour à tour pour elle des motifs de joie ou de chagrin. Un mot obligeant, un regard de Gaston la rendaient heureuse toute une journée entière; s'il traversait le salon sans prendre garde à elle, s'il se retirait le soir sans lui adresser un léger salut qu'il avait coutume de lui faire, elle passait la nuit à chercher en quoi elle avait pu lui déplaire. S'il s'asseyait près d'elle par hasard, et s'il lui faisait un compliment sur sa tapisserie, elle rayonnait d'aise et de reconnaissance;

s'il refusait, à dîner, de manger d'un plat qu'elle lui offrait, elle s'imaginait qu'il ne l'aimait plus.

Il y avait certains jours où elle se faisait, pour ainsi dire, pitié à elle-même; elle en venait à douter de sa beauté et à se croire laide toute une après-dîner. En d'autres moments, l'orgueil féminin se révoltait en elle; quelquefois, devant son miroir, elle haussait les épaules de dépit en pensant à l'indifférence de Gaston. Un mouvement de colère et de découragement lui faisait chiffonner sa collerette et enfoncer son bonnet sur ses yeux; un élan de fierté réveillait sa coquetterie; elle paraissait tout à coup, au milieu de la journée, revêtue de tous ses atours, et dans sa robe du dimanche, comme pour protester de tout son pouvoir contre l'injustice du destin.

Margot, dans sa nouvelle condition, avait conservé les goûts de son premier état. Pendant que Gaston était à la chasse, elle passait souvent ses matinées dans le potager; elle savait manier à propos la serpe, le râteau et l'arrosoir, et plus d'une fois elle avait donné un conseil au jardinier. Le potager s'étendait devant la maison et servait en même temps de parterre; les fleurs, les fruits et les légumes y venaient en compagnie. Margot affectionnait surtout un grand espalier couvert des plus belles pêches; elle en prenait un soin extrême, et c'était elle qui, chaque jour, y choisissait d'une main économe quelques fruits pour le dessert. Il y avait sur l'espalier une pêche beaucoup plus grosse que toutes les autres; Margot ne pouvait se décider à cueillir cette pêche; elle la trouvait si veloutée, et d'une si belle couleur de pourpre, qu'elle n'osait la détacher de l'arbre, et qu'il lui semblait que c'eût été un meurtre de la manger. Elle ne passait jamais devant sans l'admirer, et elle avait recommandé au jardinier qu'on ne s'avisât pas d'y toucher, sous peine d'encourir sa colère et les reproches de sa marraine. Un jour, au soleil couchant, Gaston, revenant de la chasse, traversa le potager; pressé par la soif, il étendit la main en passant près de l'espalier, et le hasard fit qu'il en arracha le fruit favori de Margot, dans lequel il mordit sans respect. Elle était à quelques pas de là, arrosant un carré de légumes; elle accourut aussitôt, mais le jeune homme ne la voyant pas, continua sa route. Après une ou deux bouchées, il jeta le fruit à terre et entra dans la maison. Margot avait vu du premier coup d'œil que sa chère pêche était perdue. Le brusque mouvement de Gaston, l'air d'insouciance avec lequel il

avait jeté la pêche, avaient produit sur la petite fille un effet bizarre et inattendu. Elle était désolée et en même temps ravie, car elle pensait que Gaston devait avoir grand'soif, par le soleil ardent qu'il faisait, et que ce fruit devait lui avoir fait plaisir. Elle ramassa la pêche, et, après avoir soufflé dessus pour en essuyer la poussière, elle regarda si personne ne pouvait la voir, puis elle y déposa un baiser furtif; mais elle ne put s'empêcher en même temps de donner un petit coup de dent pour y goûter. Je ne sais quelle singulière idée lui traversa l'esprit, et, pensant peut-être au fruit, peut-être à elle-même : « Méchant garçon, murmura-t-elle, comme vous gaspillez sans le savoir! »

Je demande grâce au lecteur pour les enfantillages que je lui raconte; mais comment raconterais-je autre chose, mon héroïne était un enfant? Mme Doradour avait été invitée à dîner dans un château des environs. Elle y mena Gaston et Margot; on se sépara fort tard, et il faisait nuit close quand on reprit le chemin de la maison. Margot et sa marraine occupaient le fond de la voiture; Gaston, assis sur le devant, et n'ayant personne à côté de lui, s'était étendu sur le coussin, en sorte qu'il y était presque couché. Il faisait un beau clair de lune, mais l'intérieur de la voiture était fort sombre; quelques rayons de lumière n'y pénétraient que par instants; la conversation languissait; un bon dîner, un peu de fatigue, l'obscurité, le balancement moelleux de la berline, tout invitait nos voyageurs au sommeil. Mme Doradour s'endormit la première, et, en s'endormant, elle posa son pied sur la banquette de devant, sans s'inquiéter si elle gênait Gaston. L'air était frais; un épais manteau, jeté sur les genoux, enveloppait à la fois la marraine et la filleule. Margot, enfoncée dans son coin, ne bougeait pas, quoique bien éveillée; mais elle était fort inquiète de savoir si Gaston dormait. Il lui semblait que, puisqu'elle avait les yeux ouverts, il devait les avoir aussi; elle le regardait sans le voir, et elle se demandait s'il en faisait de même. Dès qu'un peu de clarté glissait dans la voiture, elle se hasardait à tousser légèrement. Le jeune homme était immobile, et la petite fille n'osait parler de peur de troubler le sommeil de sa marraine. Elle avança la tête et regarda au dehors; l'idée d'un long voyage a tant de ressemblance avec l'idée d'un long amour, qu'en voyant le clair de lune et les champs, Margot oublia aussitôt qu'elle était sur le chemin de la Honville; elle ferma à

demi les paupières, et, tout en regardant passer les arbres, elle se figura qu'elle partait pour la Suisse ou l'Italie avec Mme Doradour et son fils. Ce rêve, comme on pense, lui en fit faire bien d'autres, et de si doux, qu'elle s'y abandonna entièrement. Elle se vit, non pas la femme de Gaston, mais sa fiancée, allant courir le monde, aimée de lui, ayant droit de l'aimer, et au bout du voyage était le bonheur, ce mot charmant qu'elle se répétait sans cesse, et que, heureusement pour elle, elle comprenait si peu. Pour mieux rêver, elle ferma tout à fait les yeux; elle s'assoupit, et, par un mouvement involontaire, elle fit comme Mme Doradour : elle étendit le pied sur le coussin qui était devant elle; le hasard fit qu'elle posa ce pied, fort bien chaussé d'ailleurs et très petit, précisément sur la main de Gaston. Gaston ne parut rien sentir; mais Margot s'éveilla en sursaut, elle ne retira pourtant pas son pied tout de suite, elle le glissa seulement un peu de côté. Son rêve l'avait si bien bercée, que le réveil même ne l'en tirait pas; et ne peut-on mettre son pied sur la banquette où dort son amant, quand on part avec lui pour la Suisse? Peu à peu, toutefois, l'illusion se dissipa; Margot commença à penser à l'étourderie qu'elle venait de faire. « S'en est-il aperçu? se demanda-t-elle; dort-il, ou en fait-il semblant? S'il s'en est aperçu, comment n'a-t-il pas ôté sa main? et s'il dort, comment cela ne l'a-t-il pas réveillé? Peut-être me méprise-t-il trop pour daigner me montrer qu'il a senti mon pied; peut-être qu'il en est bien aise, et qu'en feignant de ne pas le sentir, il s'attend que je vais recommencer; peut-être croit-il que je dors moi-même. Il n'est pourtant pas agréable d'avoir le pied d'un autre sur sa main, à moins qu'on n'aime cette personne-là. Mon soulier doit avoir sali son gant, car nous avons beaucoup marché aujourd'hui; mais peut-être qu'il ne veut pas avoir l'air de tenir si peu de chose. Que dirait-il si je recommençais? mais il sait bien que je n'oserai jamais; peut-être devine-t-il mon incertitude, et s'amuse-t-il à me tourmenter. » Tout en réfléchissant ainsi, Margot retirait doucement son pied, avec toute la précaution possible : ce petit pied tremblait comme une feuille; en tâtonnant dans l'obscurité, il effleura de nouveau le bout des doigts du jeune homme, mais si légèrement, que Margot elle-même eut à peine le temps de s'en apercevoir. Jamais son cœur n'avait battu si vite; elle se crut perdue et s'imagina qu'elle avait commis une imprudence irréparable. « Que va-t-il

penser? se dit-elle; quelle opinion aura-t-il de moi? Dans quel embarras vais-je me trouver! Je n'oserai plus le regarder en face. C'était déjà une grande faute de l'avoir touché une première fois, mais c'est bien pis maintenant. Comment pourrais-je prouver que je ne l'ai pas fait exprès? Les garçons ne veulent jamais rien croire. Il va se moquer de moi et le dire à tout le monde, à ma marraine peut-être, et ma marraine le dira à mon père; je ne pourrai plus me montrer dans le pays. Où irai-je? que vais-je devenir? J'aurai beau me défendre, il est certain que je l'ai touché deux fois, et que jamais une femme n'a fait une chose pareille. Après ce qui vient de se passer, le moins qu'il puisse m'arriver, c'est de sortir de la maison. » A cette idée, Margot frissonna. Elle chercha longtemps dans sa tête quelque moyen de se justifier; elle fit le projet d'écrire le lendemain une grande lettre à Gaston, qu'elle lui ferait remettre en secret, et dans laquelle elle lui expliquerait que c'était par mégarde qu'elle avait posé son pied sur sa main, qu'elle lui en demandait pardon, et qu'elle le priait de l'oublier. « Mais s'il ne dort pas? pensa-t-elle encore; s'il se doute que je l'aime? s'il m'a devinée! si c'était lui qui vînt demain me parler le premier de notre aventure? s'il me disait qu'il m'aime aussi? s'il me faisait une déclaration.... » La voiture s'arrêta en ce moment. Gaston, qui dormait en conscience, étendit les bras en se réveillant avec fort peu de cérémonie. Il lui fallut quelque temps pour se rappeler où il était; à cette triste découverte, les rêveries de Margot s'évanouirent; et, quand le jeune homme lui offrit, pour descendre, la main qu'elle avait effleurée, elle ne vit que trop clairement qu'elle venait de voyager seule.

*
* *

Deux événements imprévus, dont l'un fut ridicule et l'autre sérieux, arrivèrent presque en même temps. Gaston était un matin dans l'avenue de la maison, essayant un cheval qu'il venait d'acheter, lorsqu'un petit garçon, à demi couvert de haillons et presque nu, vint à lui d'un air résolu et s'arrêta devant son cheval. C'était Pierrot, le gardeur de dindons. Gaston ne le reconnut pas, et, croyant qu'il lui demandait l'aumône, il lui jeta quelques sous dans son bonnet. Pierrot mit les sous dans sa poche, mais, au lieu de s'éloigner, il courut après son cavalier et se replaça devant lui quelques pas plus loin. Gaston lui cria

deux ou trois fois de se garer, mais en vain : Pierrot le suivait et l'arrêtait toujours.

« Que me veux-tu, petit drôle? demanda le jeune homme; as-tu juré de te faire écraser?

— Monsieur, répondit Pierrot sans se déranger, je voudrais être domestique de monsieur.

— De qui?

— De vous, monsieur.

— De moi? Et à propos de quoi me fais-tu cette demande?

— Pour être domestique de monsieur.

— Mais je n'ai pas besoin de domestique; qui t'a dit que j'en cherchais un?

— Personne, monsieur.

— Que viens-tu donc faire alors?

— Je viens demander à monsieur d'être son domestique.

— Est-ce que tu es fou, ou te moques-tu de moi?

— Non, monsieur.

— Tiens, laisse-moi en repos. »

Gaston lui jeta encore quelque monnaie, et, détournant son cheval, il continua sa route. Pierrot s'assit sur le bord de l'avenue, et Margot, venant à y passer quelque temps après, l'y trouva pleurant à chaudes larmes. Elle accourut a lui aussitôt.

« Qu'as-tu, mon pauvre Pierrot? que t'est-il arrivé? »

Pierrot refusa d'abord de répondre. « Je voulais être domestique de monsieur, dit-il enfin en sanglotant, et monsieur ne veut pas. »

Ce ne fut pas sans peine que Margot parvint à le faire s'expliquer. Elle comprit enfin de quoi il s'agissait. Depuis qu'elle avait quitté la ferme, Pierrot s'ennuyait de ne plus la voir. Moitié honteux et moitié pleurant, il lui raconta ses chagrins, et elle ne put s'empêcher d'en rire et d'en avoir en même temps pitié. Le pauvre garçon, pour exprimer ses regrets, parlait à la fois de son amitié pour Margot, de ses sabots qui étaient usés, de sa triste solitude dans les champs, d'un de ses dindons qui était mort; tout cela se mêlait dans sa tête. Enfin, ne pouvant plus supporter sa tristesse, il avait pris le parti de venir à la Honville et de s'offrir à Gaston comme domestique ou comme palefrenier. Cette détermination lui avait coûté huit jours de réflexions, et, comme on vient de le voir, elle n'avait pas eu grand succès. Aussi parlait-il de mourir plutôt que de retourner à la ferme. « Puisque monsieur ne veut pas de moi, dit-il en terminant son récit, et puisque je ne peux

pas être auprès de lui comme vous êtes auprès de Mme Doradour, je me laisserai mourir de faim. » Je n'ai pas besoin de dire que ces derniers mots furent accompagnés d'un nouveau déluge de larmes.

Margot le consola de son mieux, et, le prenant par la main, l'emmena à la maison. Là, en attendant qu'il fût temps pour lui de mourir de faim, elle le fit entrer dans l'office et lui donna un morceau de pain avec du jambon et des fruits. Pierrot, inondé de larmes, mangea de bon appétit en regardant Margot de tous ses yeux. Elle lui fit comprendre aisément que, pour entrer au service de quelqu'un, il faut attendre qu'il y ait une place vacante, et elle lui promit qu'à la première occasion elle se chargerait de sa demande. Elle le remercia de son amitié, l'assura qu'elle l'aimait de même, essuya ses larmes, l'embrassa sur le front avec un petit air maternel, et le décida enfin à s'en retourner. Pierrot, convaincu, fourra dans ses poches ce qui restait de son déjeuner; Margot lui donna en outre un écu de cent sous pour s'acheter un gilet et des sabots. Ainsi consolé, il prit la main de la jeune fille et y colla ses lèvres en lui disant d'une voix ému : « Au revoir, mam'selle Marguerite. » Pendant qu'il s'éloignait à pas lents, Margot s'aperçut que le petit garçon commençait à devenir grand. Elle fit réflexion qu'il n'avait qu'un an de moins qu'elle, et elle se promit, à la première occasion, de ne plus l'embrasser si vite.

Le lendemain, elle regarda que Gaston, contre son ordinaire, n'était point allé à la chasse, et qu'il y avait dans sa toilette plus de recherche que de coutume. Après dîner, c'est-à-dire vers quatre heures, le jeune homme donna le bras à sa mère, et tous deux se dirigèrent vers l'avenue. Ils causaient à voix basse, et paraissaient inquiets; Margot, restée seule au salon, regardait avec anxiété par la fenêtre, lorsqu'une chaise de poste entra dans la cour. Gaston courut ouvrir la portière; une vieille dame descendit d'abord, puis une jeune demoiselle d'environ dix-neuf ans, élégamment vêtue et belle comme le jour. A l'accueil qu'on fit aux deux étrangères, Margot jugea qu'elles n'étaient pas seulement des personnes de distinction, mais qu'elles devaient être des parents de sa marraine; les deux meilleures chambres de la maison avaient été préparées. Lorsque les nouvelles arrivées entrèrent au salon, Mme Doradour fit un signe et dit tout bas à Margot de se retirer. Celle-ci s'éloigna à contre-cœur, et le

séjour de ces deux dames ne lui sembla rien promettre d'agréable.

Elle hésitait, le jour suivant, à descendre au déjeuner, quand sa marraine vint la prendre, et la présenta à Mme et à Mlle de Vercelles : ainsi se nommaient les deux étrangères. En entrant dans la salle à manger, Margot vit qu'il y avait une serviette blanche à sa place ordinaire, qui était à côté de Gaston. Elle s'assit en silence, mais non sans tristesse, à une autre place ! la sienne fut prise par Mlle de Vercelles, et il ne fut pas difficile de voir bientôt que le jeune homme regardait beaucoup sa voisine. Margot resta muette pendant le repas, elle servit un plat qui était devant elle, et, quand elle en offrit à Gaston, il n'eut pas même l'air de l'avoir entendue. Après le déjeuner, on se promena dans le parc ; lorsqu'on eut fait quelques tours d'allée, Mme Doradour prit le bras de la vieille dame, et Gaston offrit aussitôt le sien à la belle jeune fille ! Margot, restée seule, marchait derrière la compagnie, personne ne pensait à elle ni ne lui adressait la parole ; elle s'arrêta et revint à la maison. A dîner, Mme Doradour fit apporter une bouteille de frontignan, et, comme elle avait conservé en tout les vieilles coutumes, elle tendit son verre, avant de boire, pour inviter ses hôtes à trinquer. Tout le monde imita son exemple, excepté Margot, qui ne savait trop quoi faire. Elle souleva pourtant aussi un peu son verre, espérant être encouragée. Personne ne répondit à son geste craintif, et elle remit le verre devant elle sans avoir bu ce qu'il contenait. « C'est dommage que nous n'ayons pas un cinquième, dit Mme de Vercelles après dîner, nous ferions une bouillotte » (on jouait alors la bouillotte à cinq). Margot, assise dans un coin, se garda bien de dire qu'elle savait y jouer, et sa marraine proposa un whist. Le souper venu, au dessert, on pria Mlle de Vercelles de chanter ; la demoiselle se fit longtemps prier, puis elle entonna d'une voix fraîche et légère un petit refrain assez joyeux. Margot ne put s'empêcher, en l'écoutant, de soupirer, et de songer à la maison de son père, où c'était elle qui chantait au dessert ; lorsqu'il fut temps de se retirer, elle trouva, en entrant dans sa chambre, qu'on en avait enlevé deux meubles qui étaient ceux qu'elle préférait, une grande bergère et une petite table en marqueterie sur laquelle elle posait son miroir pour se coiffer. Elle entr'ouvrit sa croisée en tremblant, pour regarder un instant la lumière qui brillait ordinairement derrière les rideaux de Gaston : c'était son adieu de

tous les soirs; mais ce jour-là point de lumière, Gaston avait fermé ses volets; elle se coucha la mort dans l'âme et ne put dormir de la nuit.

Quel motif amenait les deux étrangères et combien de temps durerait leur séjour? Voilà ce que Margot ne pouvait savoir; mais il était clair que leur présence se rattachait aux entretiens secrets de Mme Doradour et de son fils. Il y avait là un mystère impossible à deviner et, quel que fût ce mystère, Margot sentait qu'il devait détruire son bonheur. Elle avait d'abord supposé que ces dames étaient des parentes; mais on leur témoignait à la fois trop d'amitié et trop de politesse pour qu'il en fût ainsi. Mme Doradour, pendant la promenade, avait pris grand soin de faire remarquer à la mère jusqu'où s'étendaient les murs du parc; elle lui avait parlé à l'oreille des produits et de la valeur de sa terre; peut-être s'agissait-il de vendre la Honville, et, dans ce cas, que deviendrait la famille de Margot? Un nouveau propriétaire conserverait-il les anciens fermiers? Mais, d'une autre part, quel motif pouvait avoir Mme Doradour pour vendre une maison où elle était née, où son fils paraissait se plaire, lorsqu'elle jouissait d'une si grande fortune? Les étrangères venaient de Paris, elles en parlaient à tout propos, et ne semblaient pas d'humeur à vivre aux champs. Mme de Vercelles avait fait entendre à souper qu'elle approchait souvent l'impératrice, qu'elle l'accompagnait à la Malmaison, et qu'elle avait ses bonnes grâces. Peut-être était-il question de demander de l'avancement pour Gaston, et il devenait alors naturel qu'on fît de grandes flatteries à une dame en crédit. Telles étaient les conjectures de Margot; mais, quelque effort qu'elle pût faire, son esprit n'en était pas satisfait, et son cœur l'empêchait de s'arrêter à la seule supposition vraisemblable qui eût été en même temps la seule vraie.

Deux domestiques avaient apporté à grand'peine une grosse caisse de bois dans l'appartement qu'occupait Mlle de Vercelles. Au moment où Margot sortit de sa chambre, elle entendit le son d'un piano; c'était la première fois de sa vie que de pareils accords frappaient ses oreilles; elle ne connaissait, en fait de musique, que les contredanses de son village. Elle s'arrêta pleine d'admiration. Mlle de Vercelles jouait une valse; elle s'interrompit pour chanter, et Margot s'approcha doucement de la porte, afin d'écouter les paroles. Les paroles étaient ita-

liennes. La douceur de cette langue inconnue parut encore plus extraordinaire à Margot que l'harmonie de l'instrument. Qu'était-ce donc que cette belle demoiselle qui prononçait ainsi ces mots mystérieux au milieu d'une si étrange mélodie? Margot, vaincue par la curiosité, se baissa, essuya ses yeux, où roulaient encore quelques larmes, et regarda par le trou de la serrure. Elle vit Mlle de Vercelles en déshabillé, les bras nus, les cheveux en désordre, les lèvres entr'ouvertes et les yeux au ciel. Elle crut voir un ange; jamais rien de si charmant ne s'était offert à ses regards. Elle s'éloigna à pas lents, éblouie et en même temps consternée, sans pouvoir distinguer ce qui se passait en elle. Mais, tandis qu'elle descendait l'escalier, elle répéta plusieurs fois d'une voie émue : Sainte Vierge! la belle beauté!

*
* *

Il est singulier qu'aux choses de ce monde, ceux qui se trompent le mieux soient précisément ceux qui y sont intéressés. A la contenance de Gaston près de Mlle de Vercelles, le plus indifférent témoin aurait deviné qu'il en était amoureux. Cependant Margot ne le vit pas d'abord, ou plutôt ne voulut pas le voir. Malgré le chagrin qu'elle en éprouvait, un sentiment inexprimable, et que bien des gens croiraient impossible, l'empêcha longtemps de discerner la vérité : je veux parler de cette admiration que Mlle de Vercelles lui avait inspirée.

Mlle de Vercelles était grande, blonde, avenante. Elle faisait mieux que plaire : elle était, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une beauté consolante. Il y avait, en effet, dans son regard et dans son parler, un calme si singulier et si doux, qu'il n'était pas possible de résister au plaisir que causait sa présence. Au bout de quelques jours, elle témoigna à Margot beaucoup d'amitié; elle lui fit même les premières avances. Elle lui enseigna quelques petits secrets de broderie et de tapisserie; elle lui prit le bras à la promenade, et lui fit chanter, en l'accompagnant au piano, les airs de son village. Margot fut d'autant plus touchée de ces marques de bienveillance, qu'elle avait le cœur déchiré. Il y avait près de trois jours qu'elle vivait dans l'abandon le plus cruel, lorsque la jeune Parisienne s'approcha d'elle et lui adressa pour la première fois la parole. Margot tressaillit d'aise, de crainte et de surprise.

Elle souffrait de se voir entièrement oubliée par Gaston, et elle en soupçonnait bien la cause. Elle trouva dans cette action de sa rivale je ne sais quel charme d'amertume; elle sentit d'abord avec joie qu'elle allait sortir de l'isolement où elle venait de tomber tout à coup; elle fut en même temps flattée de se voir distinguée par une si belle personne. Cette beauté, qui aurait dû ne lui donner que de la jalousie, l'enchanta dès le premier mot. Devenue peu à peu plus familière, elle se prit de passion pour Mlle de Vercelles. Après avoir admiré son visage, elle admira sa démarche, son exquise simplicité, ses airs de tête et jusqu'au moindre ruban qu'elle portait. Elle ne la quittait presque pas des yeux, et elle l'écoutait parler avec une attention extrême. Quand Mlle de Vercelles se mettait au piano, les regards de Margot étincelaient et semblaient dire à tout le monde : « Voilà ma bonne amie qui va jouer », car c'est ainsi qu'elle l'appelait, non sans éprouver intérieurement un petit mouvement de vanité. Quand elles traversaient le village ensemble, les paysans se retournaient. Mlle de Vercelles n'y prenait pas garde, mais Margot rougissait de plaisir. Presque tous les matins elle faisait, avant le déjeuner, une visite à sa bonne amie; elle l'aidait à sa toilette, la regardait laver ses belles mains blanches, l'écoutait chanter dans son doux langage italien. Puis elle descendait au salon avec elle, fière d'avoir retenu quelque ariette, qu'elle fredonnait dans l'escalier. Au milieu de tout cela, elle était dévorée de chagrin, et, dès qu'elle était seule, elle pleurait.

Mme Doradour avait l'esprit trop léger pour s'apercevoir de quelque changement dans sa filleule. « Il me semble que tu es pâle, lui disait-elle quelquefois; est-ce que tu n'as pas bien dormi? » Puis, sans attendre de réponse, elle s'occupait d'autre chose. Gaston était plus clairvoyant, et, quand il se donnait la peine d'y penser, il ne se méprenait pas sur la tristesse de Margot, mais il se disait que ce n'était sûrement qu'un caprice d'enfant, un peu de jalousie naturelle aux femmes, et qui passerait avec le temps. Il faut observer que Margot avait toujours évité toute occasion de se trouver seule avec lui. La pensée d'un tête-à-tête la faisait frémir, et, du plus loin qu'elle le voyait lorsqu'elle se promenait seule, elle se détournait, en sorte que les précautions qu'elle prenait pour cacher son amour paraissaient au jeune homme l'effet d'un caractère sauvage. « Singulière petite fille! » s'était-il dit

souvent en la voyant s'enfuir dès qu'il faisait mine de l'approcher; et, pour se divertir de son trouble, il l'avait quelquefois abordée malgré elle. Margot baissait alors la tête, ne répondait que par monosyllabes, et se repliait, pour ainsi dire, sur elle même comme une sensitive.

Les journées s'écoulaient dans une monotonie extrême; Gaston n'allait plus à la chasse, on jouait peu, on se promenait rarement; tout se passait en entretiens, et deux ou trois fois par jour Mme Doradour avertissait Margot de se retirer, afin de ne pas gêner la compagnie. La pauvre enfant ne faisait que descendre de sa chambre et y remonter. S'il lui arrivait d'entrer au salon mal à propos, elle voyait les deux mères échanger des signes, et tout le monde se taisait; lorsqu'on la rappelait, après une longue conversation secrète, elle s'asseyait sans regarder personne, et l'inquiétude qu'elle sentait ressemblait à ce qu'on éprouve en mer lorsqu'un orage s'annonce au loin et s'avance lentement au milieu d'un ciel calme.

Elle passait un matin devant la porte de Mlle de Vercelles, lorsque celle-ci l'appela. Après quelques mots indifférents, Margot remarqua au doigt de sa bonne amie une jolie bague.

« Essayez-la, dit Mlle de Vercelles, et voyons un peu si elle vous irait.

— Oh! mademoiselle, ma main n'est pas assez belle pour porter de pareils bijoux.

— Laissez donc, cette bague vous va à merveille. Je vous en ferai cadeau le jour de mes noces.

— Est-ce que vous allez vous marier? demanda Margot en tremblant.

— Qui sait? répondit en riant Mlle de Vercelles, nous autres filles, nous sommes exposées tous les jours à ces choses-là! »

Je laisse à penser dans quel trouble ces paroles jetèrent Margot; elle se les répéta cent fois jour et nuit, mais presque machinalement et sans oser y réfléchir. Cependant, peu de temps après, comme on apportait le café après souper, Gaston lui en ayant présenté une tasse, elle le repoussa doucement en lui disant : « Vous me donnerez cela le jour de vos noces. » Le jeune homme sourit et parut un peu étonné; il ne répondit rien, mais Mme Doradour fronça le sourcil et pria Margot avec humeur de se mêler de ses affaires.

Margot se le tint pour dit; ce qu'elle désirait et crai-

gnait tant de savoir lui sembla prouvé par cette circonstance. Elle courut s'enfermer dans sa chambre; là elle posa son front dans ses mains et pleura amèrement. Dès qu'elle fut revenue à elle-même, elle eut soin de tirer son verrou, afin que personne ne fût témoin de sa douleur. Ainsi enfermée, elle se sentit plus libre et commença à démêler peu à peu ce qui se passait dans son âme.

Malgré son extrême jeunesse et le fol amour qui l'occupait, Margot avait beaucoup de bon sens. La première chose qu'elle sentit, ce fut l'impossibilité où elle était de lutter contre les événements. Elle comprit que Gaston aimait Mlle de Vercelles, que les deux familles s'étaient accordées et que le mariage était décidé. Peut-être le jour était-il fixé déjà; elle se souvenait d'avoir vu dans la bibliothèque un homme habillé de noir qui écrivait sur du papier timbré; c'était probablement un notaire qui dressait le contrat. Mlle de Vercelles était riche, Gaston devait l'être après la mort de sa mère; que pouvait-elle contre des arrangements pris, si naturels, si justes? Elle s'attacha à cette pensée, et plus elle s'y appesantit, plus elle trouva l'obstacle invincible. Ne pouvant empêcher ce mariage, elle crut que tout ce qui lui restait à faire était de ne pas y assister. Elle tira de dessous son lit une petite malle qui lui appartenait, et elle la plaça au milieu de la chambre, pour y mettre ses hardes, résolue à retourner chez ses parents; mais le courage lui manqua : au lieu d'ouvrir la malle, elle s'assit dessus et recommença à pleurer. Elle resta ainsi près d'une heure dans un état vraiment pitoyable. Les motifs qui l'avaient d'abord frappée se troublaient dans son esprit; les larmes qui coulaient de ses yeux l'étourdissaient; elle secouait la tête comme pour s'en délivrer. Pendant qu'elle s'épuisait à chercher le parti qu'elle avait à prendre, elle ne s'était pas aperçue que sa bougie allait s'éteindre. Elle se trouva tout à coup dans les ténèbres; elle se leva et ouvrit sa porte, afin de demander de la lumière; mais il était tard et tout le monde était couché. Elle marchait néanmoins à tâtons, ne croyant pas l'heure si avancée.

Lorsqu'elle vit, en descendant, que l'escalier était obscur, et qu'elle était, pour ainsi dire, seule dans la maison, un mouvement, de frayeur naturel à son âge, la saisit. Elle avait traversé un long corridor qui menait à sa chambre; elle s'arrêta, n'osant revenir sur ses pas. Il arrive quelquefois qu'une circonstance, en appa-

rence peu importante, change le cours de nos idées; l'obscurité, plus que toute autre chose, produit cet effet. L'escalier de la Honville était, comme dans beaucoup de vieux bâtiments, construit dans une petite tourelle qu'il remplissait en entier, tournant en spirale autour d'une colonne de pierre. Margot, dans son hésitation, s'appuya sur cette colonne, dont le froid, joint à la peur et au chagrin, lui glaça le sang. Elle demeura quelque temps immobile; une pensée sinistre se présenta tout à coup à elle : la faiblesse qu'elle éprouvait lui donna l'idée de la mort, et, chose étrange, cette idée, qui ne dura qu'un instant et s'évanouit aussitôt, lui rendit ses forces. Elle regagna sa chambre, et s'y enferma de nouveau jusqu'au jour.

Dès que le soleil fut levé, elle descendit dans le parc. Cette année-là, l'automne était superbe; les feuilles, déjà jaunies, paraissaient comme dorées. Rien ne tombait encore des rameaux, et le vent calme et tiède semblait respecter les arbres de la Honville. On venait d'entrer dans cette saison où les oiseaux font leurs dernières amours. La pauvre Margot n'en était pas si avancée; mais, à la chaleur bienfaisante du soleil, elle sentit sa peine s'adoucir. Elle commença à songer à son père, à sa famille, à sa religion; elle revint à son premier dessein, qui était de s'éloigner et de se résigner. Bientôt même elle ne le jugea plus si indispensable qu'il lui avait semblé la veille; elle se demanda quel mal elle avait fait pour mériter d'être bannie des lieux où elle avait passé ses plus heureux jours. Elle s'imagina qu'elle pouvait y rester, non sans souffrir, mais en souffrant moins que si elle partait. Elle s'enfonça dans les sombres allées, tantôt marchant à pas lents, tantôt de toutes ses forces; puis elle s'arrêtait et disait : « Aimer, c'est une grande affaire; il faut avoir du courage pour aimer. » Ce mot d'*aimer*, et la certitude que personne au monde ne se doutait de sa passion, la faisaient espérer malgré elle, quoi? elle l'ignorait, et par cela même espérait plus facilement. Son secret chéri lui semblait un trésor caché dans son cœur; elle ne pouvait se résoudre à l'en arracher; elle se jurait de l'y conserver toujours, de le protéger contre tous, dût-il rester enseveli. En dépit de la raison, l'illusion reprenait le dessus, et, comme elle avait aimé en enfant, après s'être désolée en enfant, elle se consolait de même. Elle pensa aux cheveux blonds de Gaston, aux fenêtres de la rue du Perche; elle

essaya de se persuader que le mariage n'était pas conclu, et qu'elle avait pu se tromper à ce qu'avait dit sa marraine. Elle se coucha au pied d'un arbre, et, brisée d'émotion et de fatigue, elle ne tarda pas à s'endormir.

Il était midi lorsqu'elle s'éveilla. Elle regarda autour d'elle, se souvenant à peine de ses chagrins. Un léger bruit qu'elle entendit à peu de distance lui fit tourner la tête. Elle vit venir à elle sous la charmille Gaston et Mlle de Vercelles; ils étaient seuls; et Margot, cachée par un taillis épais, ne pouvait être aperçue d'eux. Au milieu de l'allée, Mlle de Vercelles s'arrêta et s'assit sur un banc; Gaston resta quelque temps debout devant elle, la regardant avec tendresse; puis il fléchit le genou, l'entoura de ses bras, et lui donna un baiser. A ce spectacle, Margot se leva hors d'elle-même; une douleur inexprimable la saisit, et, sans savoir où elle allait, elle s'enfuit en courant vers la campagne.

* *

Depuis que Pierrot avait échoué dans la grande entreprise qu'il avait formée d'être pris pour domestique par Gaston, il était devenu de jour en jour plus triste. Les consolations que Margot lui avait données l'avaient satisfait un moment; mais cette satisfaction n'avait pas duré plus longtemps que les provisions qu'ils avait emportées dans ses poches. Plus il pensait à sa chère Margot, plus il sentait qu'il ne pouvait vivre loin d'elle, et, à dire vrai, la vie qu'il menait à la ferme n'était pas faite pour le distraire, non plus que la compagnie avec laquelle il passait son temps; or, le jour même du désespoir de notre héroïne, il s'en allait rêvant le long de la rivière, chassant ses dindons devant lui, lorsqu'il vit, à une centaine de pas de distance, une femme qui courait à perdre haleine, et qui, après avoir erré de côté et d'autre, disparut tout à coup au milieu des saules qui bordaient la rive. Cela le surprit et l'inquiéta; il se mit à courir aussi pour tâcher d'atteindre cette femme, mais en arrivant à l'endroit où elle avait disparu, il la chercha en vain dans les champs environnants; il pensa qu'elle était entrée dans un moulin qui se trouvait dans le voisinage; toutefois il suivit le cours de l'eau avec un pressentiment de mauvais augure. L'Eure était enflée ce jour-là par des pluies abondantes, et les flots plus sinistres que de coutume. Il lui sembla bientôt apercevoir quelque chose de blanc qui s'agitait

dans les roseaux; il s'approcha, et s'étant mis à plat ventre sur le rivage, il attira à lui un cadavre qui n'était pas autre que Margot elle-même : la malheureuse fille ne donnait plus aucun signe de vie; elle était sans mouvement, froide comme le marbre, les yeux ouverts et immobiles.

A cette vue, Pierrot poussa des cris qui firent sortir du moulin tous ceux qui s'y trouvaient. Sa douleur fut si violente, qu'il eut d'abord l'idée de se jeter à l'eau à son tour et de mourir à côté du seul être qu'il eût aimé. Il fit cependant réflexion qu'on lui avait dit que les noyés pouvaient revenir à la vie s'ils étaient secourus à temps. Les paysans affirmèrent, il est vrai, que Margot était morte sans retour, mais il ne voulut pas les en croire, ni les laisser déposer le corps dans le moulin; il le chargea sur ses épaules, et, marchant aussi vite qu'il put, il le porta dans la masure qu'il habitait. Le ciel voulut que, dans sa route, il rencontrât le médecin du village, qui s'en allait à cheval faire ses visites aux environs; il l'arrêta et l'obligea à entrer chez lui, afin d'examiner s'il restait quelque espoir.

Le médecin fut du même avis que les paysans; à peine eut-il vu le cadavre, qu'il s'écria : « Elle est bien morte, et il n'y a plus qu'à l'enterrer; d'après l'état où se trouve le corps, il doit avoir séjourné sous l'eau plus d'un quart d'heure. » Sur quoi, le docteur sortit de la chaumière et se disposa à remonter à cheval, ajoutant qu'il fallait aller chez le maire faire la déclaration voulue par la loi.

Outre qu'il aimait passionnément Margot, Pierrot était fort obstiné; il savait très bien qu'elle n'était pas restée un quart d'heure dans la rivière, puisqu'il l'avait vue s'y jeter. Il courut après le médecin et le supplia au nom du ciel de ne pas s'en aller avant d'être bien sûr que ses secours étaient inutiles. « Et quels secours veux-tu que je lui donne? s'écria le médecin de mauvaise humeur. Je n'ai pas un seul des instruments qui me seraient indispensables.

— Je les irai chercher chez vous, monsieur, répondit Pierrot; dites-moi seulement ce que c'est, et attendez-moi ici; je serai bientôt revenu. »

Le médecin, pressé de partir, se mordit les lèvres de la sottise qu'il venait de faire en parlant de ses instruments; bien qu'il fût convaincu que la mort était réelle, il sentit qu'il ne pouvait se refuser à tenter quelque chose, sous peine de se faire tort dans le pays et de compromettre sa réputation. « Va donc et dépêche-toi, dit-il à Pierrot; tu

prendras une boîte de fer-blanc que ma gouvernante te donnera; et tu me retrouveras ici; je vais, en attendant, envelopper le corps dans ces couvertures et essayer des frictions. Tâche, en même temps, de trouver de la cendre que nous puissions faire chauffer; mais tout cela ne servira à rien qu'à perdre mon temps, ajouta-t-il en haussant les épaules et en frappant du pied; allons! entends-tu ce que je te dis?

— Oui, monsieur, dit Pierrot, et pour aller plus vite, si monsieur veut, je vais prendre le cheval de monsieur. »

Et sans attendre la permission du docteur, il sauta sur le cheval et disparut. Un quart d'heure après, il revint au galop avec deux gros sacs pleins de cendre, l'un devant, l'autre derrière lui. « Monsieur voit que je n'ai pas perdu de temps, dit-il en montrant le cheval qui n'en pouvait plus; je ne me suis pas amusé à causer, je n'ait dit un mot à personne; votre gouvernante était sortie, et j'ai tout arrangé moi-même.

— Que le diable t'emporte! pensa le docteur, voilà mon cheval en bon état pour la journée! » et, tout en murmurant tout bas, il commença à souffler, au moyen d'une vessie, dans la bouche de la pauvre Margot, pendant que Pierrot lui frottait les bras. Le feu s'alluma; quand la cendre fut chaude, ils la répandirent sur le lit de telle sorte que le corps y était entièrement enseveli. Le médecin versa alors quelques gouttes de liqueur sur les lèvres de Margot, puis il secoua la tête et tira sa montre. « J'en suis désolé, dit-il d'un ton pénétré, mais il ne faut pas que les morts fassent tort aux malades; on m'attend fort loin, et je m'en vais.

— Si monsieur voulait rester encore une demi-heure, dit Pierrot, je lui donnerais bien un écu.

— Non, mon garçon, c'est impossible, et je ne veux pas de ton argent.

— Le voilà, l'écu », répondit Pierrot en le mettant dans la main du médecin, sans avoir l'air de l'écouter.

C'était toute la fortune du pauvre garçon; il venait de tirer de la paillasse de son lit toutes ses économies, et le docteur les prit, bien entendu.

« Soit, dit-il, encore une demi-heure, mais après cela je pars sans rémission, car tu vois bien que tout est inutile. »

Au bout d'une demi-heure, Margot, toujours roide et glacée, n'avait pas donné le moindre signe de connaissance. Le médecin lui tâta le pouls, puis, décidé à en

finir, il prit sa canne et son chapeau et se dirigea vers son cheval. Pierrot, n'ayant plus d'argent, et voyant que les prières ne serviraient de rien, suivit le médecin hors de la chaumière, puis il se posta devant le cheval avec le même air de tranquillité que le jour où il avait arrêté Gaston dans l'avenue.

« Qu'est-ce à dire? demanda le docteur; veux-tu me faire coucher ici?

— Nenni, monsieur, répondit Pierrot, mais il vous faut rester encore une demi-heure; ça reposera votre bidet. » En parlant ainsi, il tenait à la main un échalas, et regardait de travers d'une façon si étrange, que le médecin rentra pour la troisième fois dans la chaumière; mais, cette fois, il ne se contraignit plus. « Maudit soit l'entêté! s'écria-t-il; ce garnement me fera perdre un louis avec ses six francs!

Mais, monsieur, répliqua Pierrot, puisqu'on dit qu'on en revient au bout de six heures!

— Jamais; où as-tu pris cela? il ne manquerait plus que de passer six heures dans ton galetas!

— Et vous les y passerez, les six heures, poursuivit Pierrot; ou bien vous me laisserez la boîte, les tuyaux, et tout, sauf votre permission, et, quand je vous aurai vu travailler encore une couple d'heures, je saurai peut-être bien m'en servir. »

Le médecin eut beau se mettre en fureur, il fallut céder bon gré mal gré, et rester encore deux heures entières. Ce temps expiré, Pierrot, qui commençait à désespérer lui-même, laissa sortir son prisonnier. Il resta seul alors, au chevet du lit, immobile, dans un morne abattement; il passa ainsi le reste du jour, sans bouger, les yeux fixés sur Margot. La nuit venue, il se leva, et il pensa qu'il était temps d'aller prévenir le bonhomme Piédeleu de la mort de sa fille. Il sortit de la chaumière, et ferma sa porte; en la fermant, il crut entendre une voix faible qui l'appelait; il tressaillit et courut au lit, mais rien ne remuait; il jugea qu'il s'était trompé : c'en fut assez cependant de cet instant d'espérance pour qu'il ne pût se décider à quitter la place. « J'irai aussi bien demain », se dit-il, et il se rassit au chevet.

En regardant attentivement Margot, il crut remarquer tout à coup un changement sur son visage. Il lui semblait que, lorsqu'il avait voulu la quitter, elle avait les dents serrées, et maintenant ses lèvres étaient entr'ouvertes; il

s'empara aussitôt de l'instrument du docteur, et essaya de souffler comme lui dans la bouche de Margot, mais il ne savait comment s'y prendre; le tuyau ne s'adaptait pas bien à la vessie. Pierrot s'épuisait à souffler, et l'air se perdait; il versa quelques gouttes d'ammoniaque sur les lèvres de la malade, mais elles ne purent pénétrer dans sa gorge; il eut de nouveau recours au tuyau; rien ne réussissait. « Quelles sottes machines! s'écria-t-il enfin, lorsqu'il fut hors d'haleine; tout ça n'est rien et ne fait rien qui vaille. » Il jeta l'instrument, s'inclina sur Margot, posa ses lèvres sur les siennes, et, dans un effort désespéré, soufflant de toute la force de ses robustes poumons, il fit pénétrer l'air vital dans la poitrine de la jeune fille; au même instant, la cendre s'agita, deux bras mourants se soulevèrent, puis retombèrent sur le cou de Pierrot. Margot poussa un profond soupir, et s'écria : « Je gèle, je gèle.

— Non, tu ne gèles pas, répondit Pierrot, tu es dans de la bonne cendre chaude.

— Tu as raison; pourquoi m'a-t-on mise là?

— Pour rien, Margot, pour te faire du bien. Comment te portes-tu à présent?

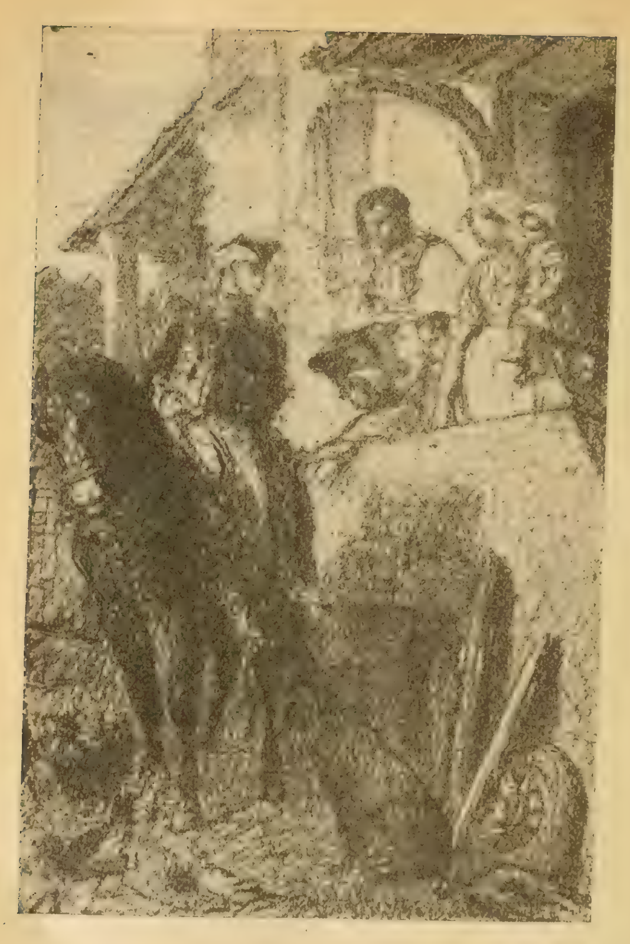
— Pas mal; je suis seulement bien lasse; aide-moi un peu à me lever. »

Le bonhomme Piédeleu et Mme Doradour, avertis par le médecin, entrèrent dans la chaumière au moment où la noyée, à demi nue, nonchalamment penchée dans les bras de Pierrot, avalait une cuillerée d'eau de cerises.

« Ah ça! qu'est-ce que vous venez me chanter? s'écria le bonhomme. Savez-vous bien que ça ne se fait pas, de venir dire aux gens que leur fille est morte! il ne faudrait pas recommencer, mille tonnerres! ça ne se passerait pas comme ça! »

Et il sauta au cou de sa fille. « Prenez garde, cher père, dit celle-ci en souriant, ne me serrez pas trop fort; il n'y a pas encore bien longtemps que je ne suis plus morte. »

Je n'ai pas besoin de peindre la surprise, la joie de Mme Doradour et de tous les parents de Margot, qui arrivèrent les uns après les autres. Gaston et Mlle de Vercelles vinrent aussi, et Mme Doradour ayant pris le bonhomme à part, il commença à comprendre de quoi il s'agissait. Les conjectures, qu'on avait faites trop tard, avaient aisément tout expliqué. Lorsque le bonhomme eut appris que l'amour était la cause du désespoir de sa fille, et qu'elle



MARGOT.

(Dessin original inédit de BIDA.)

avait failli payer de sa vie son séjour chez sa marraine, il se promena quelque temps de long en large. « Nous sommes quittes, dit-il enfin brusquement à Mme Doradour. Je vous devais beaucoup, et je vous ai beaucoup payé. » Il prit alors sa fille par la main et la mena dans un coin de la chaumière. « Tiens, malheureuse, lui dit-il en lui montrant un drap préparé pour servir de linceul, prends ça, et, si tu es une honnête fille, garde-le pour moi, et ne t'avise plus de te noyer. » Il s'approcha ensuite de Pierrot, et, lui donnant une bonne tape sur l'épaule : « Parlez donc, monsieur, lui dit-il, qui soufflez si bien dans la bouche des filles. Est-ce qu'il ne faut pas qu'on te le rende, cet écu que tu as donné au docteur?

— Monsieur, s'il vous plaît, répondit Pierrot, je veux bien qu'on me rende mon écu, mais je ne veux pas davantage, entendez-vous? non pas par fierté; mais c'est qu'on a beau n'être rien dans ce monde...

— Va donc, bêta! répliqua le bonhomme en lui donnant une seconde tape, va donc un peu soigner ta malade; ce gaillard-là lui a soufflé dans la bouche, mais il ne l'a pas seulement embrassée. »

*
* *

Dix ans s'étaient passés. Les victorieux désastres de 1814 couvraient la France de soldats. Enveloppé par l'Europe entière, l'Empereur finissait comme il avait commencé, et retrouvait en vain, au terme de sa carrière, les inspirations des campagnes d'Italie.

Les divisions russes, en marche sur Paris par les rives de la Seine, venaient d'être mises en déroute au combat de Nangis, où dix mille étrangers avaient succombé; un officier, gravement blessé, avait quitté le corps d'armée commandé par le général Gérard, et gagnait, par Étampes, la route de la Beauce. Il pouvait à peine se tenir à cheval; épuisé de fatigue, il frappa un soir à la porte d'une ferme de belle apparence, où il demanda un gîte pour la nuit. Après lui avoir donné un bon souper, le fermier, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans, lui amena sa femme, jeune et jolie campagnarde à peu près du même âge et déjà mère de cinq enfants. En la voyant entrer, l'officier ne put retenir un cri de surprise, et la belle fermière le salua d'un sourire. « Ne me trompé-je pas? dit l'officier; n'avez-vous pas été demoiselle de compagnie auprès de Mme Doradour, et ne vous appelez-vous pas Marguerite?

— A votre service, répondit la fermière, et c'est au colonel comte Gaston de la Honville que j'ai l'honneur de parler, si j'ai bonne mémoire. Voici Pierre Blanchard, mon mari, à qui je dois d'être encore au monde; embrassez mes enfants, monsieur le comte : c'est tout ce qui reste d'une famille qui a longtemps et fidèlement servi la vôtre.

— Est-ce possible? répondit l'officier; que sont donc devenus vos frères?

— Ils sont restés à Champaubert et à Montmirail, dit la fermière d'une voie émue, et, depuis six ans, notre père les attendait.

— Et moi aussi, poursuivit l'officier, j'ai perdu ma mère, et, par cette seule mort, j'ai perdu autant que vous. » A ces mots, il essuya une larme.

« Allons, Pierrot, ajouta-t-il gaiement en s'adressant au mari et en lui tendant son verre, buvons à la mémoire des morts, mon ami, et à la santé de tes enfants! Il y a de rudes moments dans la vie; le tout est de savoir les passer. »

Le lendemain, en quittant la ferme, l'officier remercia ses hôtes, et, au moment de remonter à cheval, il ne put s'empêcher de dire à la fermière :

« Et vos amours d'autrefois, Margot, vous en souvient-il?

— Ma foi, monsieur le comte, répondit Margot, ils sont restés dans la rivière.

— Et avec la permission de monsieur, ajouta Pierrot, je n'irai pas les y repêcher. »



HISTOIRE D'UN MERLE BLANC

1842



Qu'il est glorieux, mais qu'il est pénible d'être en ce monde un merle exceptionnel! Je ne suis point un oiseau fabuleux, et M. Buffon m'a décrit. Mais, hélas! je suis extrêmement rare, et très difficile à trouver. Plût au ciel que je fusse tout à fait impossible!

Mon père et ma mère étaient deux bonnes gens qui vivaient, depuis nombre d'années, au fond d'un vieux jardin retiré du Marais. C'était un ménage exemplaire. Pendant que ma mère, assise dans un buisson fourré, pondait régulièrement trois fois par an, et couvait, tout en sommeillant, avec une religion patriarcale, mon père, encore fort propre et fort pétulant, malgré son grand âge, picorait autour d'elle toute la journée, lui apportant de beaux insectes qu'il saisissait délicatement par le bout de la queue pour ne pas dégoûter sa femme, et, la nuit venue, il ne manquait jamais, quand il faisait beau, de la régaler d'une chanson qui réjouissait tout le

voisinage. Jamais une querelle, jamais le moindre nuage n'avait troublé cette douce union.

A peine fus-je au monde, que, pour la première fois de sa vie, mon père commença à montrer de la mauvaise humeur. Bien que je ne fusse encore que d'un gris douteux, il ne reconnaissait en moi ni la couleur, ni la tournure de sa nombreuse postérité.

« Voilà un sale enfant, disait-il quelquefois en me regardant de travers; il faut que ce gamin-là aille apparemment se fourrer dans tous les plâtras et tous les tas de boue qu'il rencontre, pour être toujours si laid et si crotté.

— Eh, mon Dieu! mon ami, répondait ma mère toujours roulée en boule dans une vieille écuelle dont elle avait fait son nid, ne voyez-vous pas que c'est de son âge? Et vous-même, dans votre jeune temps, n'avez-vous pas été un charmant vaurien? Laissez grandir votre merlichon, et vous verrez comme il sera beau; il est des mieux que j'aie pondus. »

Tout en prenant ainsi ma défense, ma mère ne s'y trompait pas; elle voyait pousser mon fatal plumage, qui lui semblait une monstruosité; mais elle faisait comme toutes les mères qui s'attachent souvent à leurs enfants par cela même qu'ils sont maltraités de la nature, comme si elles repoussaient d'avance l'injustice du sort qui doit les frapper.

Quand vint le temps de la première mue, mon père devint tout à fait pensif et me considéra attentivement. Tant que mes plumes tombèrent, il me traita encore avec assez de bonté et me donna même la pâtée, me voyant grelotter presque nu dans un coin; mais dès que mes pauvres ailerons transis commencèrent à se recouvrir de duvet, à chaque plume blanche qu'il vit paraître, il entra dans une telle colère, que je craignis qu'il ne me plumât pour le reste de mes jours. Hélas! je n'avais pas de miroir; j'ignorais le sujet de cette fureur, et je me demandais pourquoi le meilleur des pères se montrait pour moi si barbare.

Un jour qu'un rayon de soleil et ma fourrure naissante m'avaient mis, malgré moi, le cœur en joie, comme je voltigeais dans une allée, je me mis, pour mon malheur, à chanter. A la première note qu'il entendit, mon père sauta en l'air comme une fusée.

« Qu'est-ce que j'entends là? s'écria-t-il; est-ce ainsi qu'un merle siffle? est-ce ainsi que je siffle? est-ce là siffler? »

Et, s'abattant près de ma mère avec la contenance la plus terrible :

« Malheureuse, dit-il, qui est-ce qui a pondu dans ton nid? »



A ces mots, ma mère indignée s'élança de son écuelle non sans se faire du mal à une patte; elle voulut parler, mais ses sanglots la suffoquaient; elle tomba à terre à demi pâmée. Je la vis près d'expirer; épouvanté et tremblant de peur, je me jetai aux genoux de mon père.

« O mon père! lui dis-je, si je siffle de travers, et si je

suis mal vêtu, que ma mère n'en soit point punie. Est-ce sa faute si la nature m'a refusé une voix comme la vôtre? Est-ce sa faute si je n'ai pas votre beau bec jaune et votre bel habit noir à la française, qui vous donnent l'air d'un marguillier en train d'avaler une omelette? Si le Ciel a fait de moi un monstre, et si quelqu'un doit en porter la peine : que je sois du moins le seul malheureux!

Il ne s'agit pas de cela dit mon père; que signifie la manière absurde dont tu viens de te permettre de siffler? qui t'a appris à siffler ainsi contre tous les usages et toutes les règles?

— Hélas! monsieur, répondis-je humblement, j'ai sifflé comme je pouvais, me sentant gai parce qu'il fait beau, et ayant peut-être mangé trop de mouches.

— On ne siffle pas ainsi dans ma famille, reprit mon père hors de lui. Il y a des siècles que nous sifflons de père en fils, et, lorsque je fais entendre ma voix la nuit, apprends qu'il y a ici, au premier étage, un vieux monsieur, et au grenier une vieille grisette, qui ouvrent leurs fenêtres pour m'entendre. N'est-ce pas assez que j'aie devant les yeux l'affreuse couleur de tes sottes plumes qui te donnent l'air enfariné comme une paillasse de la foire? Si je n'étais le plus pacifique des merles, je t'aurais déjà cent fois mis à nu, ni plus ni moins qu'un poulet de basse-cour prêt à être embroché.

— Eh bien! m'écriai-je, révolté de l'injustice de mon père, s'il en est ainsi, monsieur, qu'à cela ne tienne! je me déroberai à votre présence, je délivrerai vos regards de cette malheureuse queue blanche par laquelle vous me tirez toute la journée. Je partirai, monsieur, je fuirai; assez d'autres enfants consoleront votre vieillesse, puisque ma mère pond trois fois par an; j'irai loin de vous cacher ma misère, et peut-être, ajoutai-je en sanglotant, peut-être trouverai-je, dans le potager du voisin ou sur les gouttières, quelques vers de terre ou quelques araignées pour soutenir ma triste existence.

— Comme tu voudras, répliqua mon père, loin de s'attendrir à ce discours; que je ne te voie plus! Tu n'es pas mon fils; tu n'es pas un merle.

— Et que suis-je donc, monsieur, s'il vous plaît?

— Je n'en sais rien, mais tu n'es pas un merle. »

Après ces paroles foudroyantes, mon père s'éloigna à pas lents. Ma mère se releva tristement, et alla, en boitant, achever de pleurer dans son écuelle. Pour moi, con-

fus et désolé, je pris mon vol du mieux que je pus, et j'allai, comme je l'avais annoncé, me percher sur la gouttière d'une maison voisine.

***

Mon père eut l'inhumanité de me laisser pendant plusieurs jours dans cette situation mortifiante. Malgré sa violence, il avait bon cœur, et aux regards détournés qu'il me lançait, je voyais bien qu'il aurait voulu me pardonner et me rappeler ; ma mère, surtout, levait sans cesse vers moi des yeux pleins de tendresse, et se risquait même parfois à m'appeler d'un petit cri plaintif : mais mon horrible plumage blanc leur inspirait, malgré eux, une répugnance et un effroi auxquels je vis bien qu'il n'y avait point de remède.

« Je ne suis point un merle ! » me répétais-je ; et, en effet, en m'épluchant le matin et en me mirant dans l'eau de la gouttière, je ne reconnaissais que trop clairement combien je ressemblais peu à ma famille.

« O ciel ! répétais-je encore, apprends-moi donc ce que je suis ! »

Une certaine nuit qu'il pleuvait à verse, j'allais m'endormir exténué de faim et de chagrin, lorsque je vis se poser près de moi un oiseau plus mouillé, plus pâle et plus maigre que je ne le croyais possible. Il était à peu près de ma couleur, autant que j'en pus juger à travers la pluie qui nous inondait ; à peine avait-il sur le corps assez de plumes pour habiller un moineau, et il était plus gros que moi. Il me sembla, au premier abord, un oiseau tout à fait pauvre et nécessiteux ; mais il gardait, en dépit de l'orage qui maltraitait son front presque tondu, un air de fierté qui me charma. Je lui fis modestement une grande révérence, à laquelle il répondit par un coup de bec qui faillit me jeter à bas de la gouttière. Voyant que je me grattais l'oreille et que je me retirais avec componction sans essayer de lui répondre en sa langue :

« Qui es-tu ? me demanda-t-il d'une voix aussi enrouée que son crâne était chauve.

— Hélas ! monseigneur, répondis-je (craignant une seconde estocade), je n'en sais rien. Je croyais être un merle, mais l'on m'a convaincu que je n'en suis pas un. »

La singularité de ma réponse et mon air de sincérité l'intéressèrent. Il s'approcha de moi et me fit conter mon

histoire, ce dont je m'acquittai avec toute la tristesse et toute l'humilité qui convenaient à ma position et au temps affreux qu'il faisait.

« Si tu étais un ramier comme moi, me dit-il après m'avoir écouté, les niaiseries dont tu t'affliges ne t'inquiéteraient pas un moment. Nous voyageons, c'est là notre vie, et nous avons bien nos amours, mais je ne sais qui est mon père. Fendre l'air, traverser l'espace, voir à nos pieds les monts et les plaines, respirer l'azur même des cieux, et non les exhalaisons de la terre, courir comme la flèche à un but marqué qui ne nous échappe jamais, voilà notre plaisir et notre existence. Je fais plus de chemin en un jour qu'un homme n'en peut faire en dix.

— Sur ma parole, monsieur, dis-je un peu enhardi, vous êtes un oiseau bohémien.

— C'est encore une chose dont je ne me soucie guère, reprit-il. Je n'ai point de pays; je ne connais que trois choses : les voyages, ma femme et mes petits. Où est ma femme, là est ma patrie.

— Mais qu'avez-vous là qui vous pend au cou? C'est comme une vieille papillote chiffonnée.

— Ce sont des papiers d'importance, répondit-il en se rengorgeant; je vais à Bruxelles de ce pas, et je porte au célèbre banquier*** une nouvelle qui va faire baisser la rente d'un franc soixante-dix-huit centimes.

— Juste Dieu! m'écriai-je, c'est une belle existence que la vôtre, et Bruxelles, j'en suis sûr, doit être une ville bien curieuse à voir. Ne pourriez-vous pas m'emmener avec vous? Puisque je ne suis pas un merle, je suis peut-être un pigeon ramier.

— Si tu en étais un, répliqua-t-il, tu m'aurais rendu le coup de bec que je t'ai donné tout à l'heure.

— Eh bien! monsieur, je vous le rendrai; ne nous brouillons pas pour si peu de chose. Voilà le matin qui paraît et l'orage qui s'apaise. De grâce, laissez-moi vous suivre! Je suis perdu, je n'ai plus rien au monde; si vous me refusez, il ne me reste plus qu'à me noyer dans cette gouttière.

— Eh bien, en route! suis-moi si tu peux. »

Je jetai un dernier regard sur le jardin où dormait ma mère. Une larme coula de mes yeux; le vent et la pluie l'emportèrent. J'ouvris mes ailes et je partis.

*
* *

Mes ailes, je l'ai dit, n'étaient pas encore bien robustes. Tandis que mon conducteur allait comme le vent, je m'essoufflais à ses côtés; je tins bon pendant quelque temps, mais bientôt il me prit un éblouissement si violent que je me sentis près de défaillir.

« Y en a-t-il encore pour longtemps? demandai-je d'une voix faible.

— Non, me répondit-il, nous sommes au Bourget; nous n'avons plus que soixante lieues à faire. »

J'essayai de reprendre courage, ne voulant pas avoir l'air d'une poule mouillée, et je volai encore un quart d'heure; mais, pour le coup, j'étais rendu.

« Monsieur, bégayai-je de nouveau, ne pourrait-on pas s'arrêter un instant? J'ai une soif horrible qui me tourmente, et, en nous perchant sur un arbre....

— Va-t'en au diable! tu n'es qu'un merle! » me répondit le ramier en colère.

Et, sans daigner tourner la tête, il continua son voyage enragé. Quant à moi, abasourdi et n'y voyant plus, je tombai dans un champ de blé.

J'ignore combien de temps dura mon évanouissement. Lorsque je repris connaissance, ce qui me revint d'abord en mémoire, fut la parole du ramier : « Tu n'es qu'un merle », m'avait-il dit. — « O mes chers parents! pensai-je, vous vous êtes donc trompés! Je vais retourner près de vous; vous me reconnaîtrez pour votre vrai et légitime enfant, et vous me rendrez ma place dans ce bon petit tas de feuilles qui est sous l'écuelle de ma mère. »

Je fis un effort pour me lever; mais la fatigue du voyage et la douleur que je ressentais de ma chute me paralysaient tous les membres. A peine me fus-je dressé sur mes pattes, que la défaillance me reprit, et je retombai sur le flanc.

L'affreuse pensée de la mort se présentait déjà à mon esprit, lorsque, à travers les bluets et les coquelicots, je vis venir à moi, sur la pointe du pied, deux charmantes personnes. L'une était une petite pie fort bien mouchetée et extrêmement coquette, et l'autre une tourterelle couleur de rose. La tourterelle s'arrêta à quelques pas de distance, avec un grand air de pudeur et de compassion pour mon infortune; mais la pie s'approcha en sautillant de la manière la plus agréable du monde.

« Eh, bon Dieu! pauvre enfant, que faites-vous là? me demanda-t-elle d'une voix folâtre et argentine.

— Hélas! madame la marquise, répondis-je (car c'en devait être une pour le moins), je suis un pauvre diable de voyageur que son postillon a laissé en route, et je suis en train de mourir de faim.

— Sainte Vierge! que me dites-vous? » répondit-elle.

Et aussitôt elle se mit à voltiger çà et là sur les buissons qui nous entouraient, allant et venant de côté et d'autre, m'apportant quantité de baies et de fruits, dont elle fit un petit tas près de moi, tout en continuant ses questions.

« Mais qui êtes-vous? mais d'où venez-vous? C'est une chose incroyable que votre aventure! Et où alliez-vous? Voyager seul, si jeune, car vous sortez de votre première mue! Que font vos parents? d'où sont-ils? comment vous laissent-ils aller dans cet état-là? Mais c'est à faire dresser les plumes sur la tête! »

Pendant qu'elle parlait, je m'étais soulevé un peu de côté, et je mangeais de grand appétit. La tourterelle restait immobile, me regardant toujours d'un œil de pitié. Cependant elle remarqua que je retournais la tête d'un air languissant, et elle comprit que j'avais soif. De la pluie tombée dans la nuit une goutte restait sur un brin de mouron; elle recueillit timidement cette goutte dans son bec, et me l'apporta toute fraîche. Certainement si je n'eusse pas été si malade, une personne si réservée ne se serait jamais permis uue pareille démarche.

Je ne savais pas encore ce que c'est que l'amour, mais mon cœur battait violemment. Partagé entre deux émotions diverses, j'étais pénétré d'un charme inexplicable. Ma panetière était si gaie, mon échanson si expansif et si doux, que j'aurais voulu déjeuner ainsi pendant toute l'éternité. Malheureusement, tout a un terme, même l'appétit d'un convalescent. Le repas fini et mes forces revenues, je satisfis la curiosité de la petite pie, et lui racontai mes malheurs avec autant de sincérité que je l'avais fait la veille devant le pigeon. La pie m'écouta avec plus d'attention qu'il ne semblait lui appartenir, et la tourterelle me donna des marques charmantes de sa profonde sensibilité. Mais, lorsque j'en fus à toucher le point capital qui causait ma peine, c'est-à-dire l'ignorance où j'étais de moi-même :

« Plaisantez-vous? s'écria la pie; vous un merle! vous un pigeon! Fi donc! vous êtes une pie, mon cher enfant,

pie s'il en fut, et très gentille pie, ajouta-t-elle en me donnant un petit coup d'aile, comme qui dirait un coup d'éventail.



— Mais, madame la marquise, répondis-je, il me semble que, pour une pie, je suis d'une couleur, ne vous en déplaise....

— Une pie russe, mon cher, vous êtes une pie russe!

Vous ne savez pas qu'elles sont blanches? Pauvre garçon, quelle innocence!

— Mais, madame, repris-je, comment serais-je une pie russe, étant né au fond du Marais, dans une vieille écuelle cassée?

— Ah! le bon enfant! Vous êtes de l'invasion, mon cher; croyez-vous qu'il n'y ait que vous? Fiez-vous à moi, et laissez-vous faire; je veux vous emmener tout à l'heure et vous montrer les plus belles choses de la terre.

— Où cela, madame, s'il vous plaît?

— Dans mon palais vert, mon mignon; vous verrez quelle vie on y mène. Vous n'aurez pas plutôt été pie un quart d'heure, que vous ne voudrez entendre parler d'autre chose. Nous sommes là une centaine, non pas de ces grosses pie de village qui demandent l'aumône sur les grands chemins, mais toutes nobles et de bonne compagnie, effilées, lestes, et pas plus grosses que le poing. Pas une de nous n'a ni plus ni moins de sept marques noires et de cinq marques blanches; c'est une chose invariable, et nous méprisons le reste du monde. Les marques noires vous manquent, il est vrai, mais votre qualité de Russe suffira pour vous faire admettre. Notre vie se compose de deux choses : caqueter et nous attifer. Depuis le matin jusqu'à midi nous nous attifons, et, depuis midi jusqu'au soir, nous caquetons. Chacune de nous perche sur un arbre, le plus haut et le plus vieux possible. Au milieu de la forêt s'élève un chêne immense, inhabité, hélas! C'était la demeure du feu roi Pie X, où nous allons en pèlerinage en poussant de bien gros soupirs; mais, à part ce léger chagrin, nous passons le temps à merveille. Nos femmes ne sont pas plus bégueules que nos maris ne sont jaloux, mais nos plaisirs sont purs et honnêtes, parce que notre cœur est aussi noble que notre langage est libre et joyeux. Notre fierté n'a pas de bornes, et si un geai ou tout autre canaille vient par hasard à s'introduire chez nous, nous le plumons impitoyablement. Mais nous n'en sommes pas moins les meilleurs gens du monde, et les passereaux, les mésanges, les chardonnerets qui vivent dans nos taillis, nous trouvent toujours prêtes à les aider, à les nourrir et à les défendre. Nulle part il n'y a plus de caquetage que chez nous, et nulle part moins de médisance. Nous ne manquons pas de vieilles pies dévotes qui disent leurs patenôtres toute la journée, mais la plus éventée de nos jeunes commères peut passer, sans crainte d'un coup de

bec, près de la plus sévère douairière. En un mot, nous vivons de plaisir, d'honneur, de bavardage, de gloire et de chiffons.

— Voilà qui est fort beau, madame, répliquai-je, et je serais certainement mal appris de ne point obéir aux ordres d'une personne comme vous. Mais avant d'avoir l'honneur de vous suivre, permettez-moi, de grâce, de dire un mot à cette bonne demoiselle qui est ici. — Mademoiselle, continuai-je en m'adressant à la tourterelle, parlez-moi franchement, je vous en supplie; pensez-vous que je sois véritablement une pie russe? »

A cette question, la tourterelle baissa la tête, et devint rouge pâle, comme les rubans de Lolote.

« Mais, monsieur, dit-elle, je ne sais si je puis....

— Au nom du ciel, parlez, mademoiselle! Mon dessein n'a rien qui puisse vous offenser, bien au contraire. Vous me paraissez toutes deux si charmantes, que je fais ici le serment d'offrir mon cœur et ma patte à celle de vous qui en voudra, dès l'instant que je saurai si je suis pie ou autre chose; car en vous regardant, ajoutai-je, parlant un peu plus bas à la jeune personne, je me sens je ne sais quoi de tourtereau qui me tourmente singulièrement.

— Mais, en effet, dit la tourterelle en rougissant encore davantage, je ne sais si c'est le reflet du soleil qui tombe sur vous à travers ces coquelicots, mais votre plumage me semble avoir une légère teinte.... »

Elle n'osa en dire plus long.

« O perplexité! m'écriai-je, comment savoir à quoi m'en tenir? comment donner mon cœur à l'une de vous, lorsqu'il est si cruellement déchiré? O Socrate! quel précepte admirable, mais difficile à suivre, tu nous as donné, quand tu as dit : « Connais-toi toi-même! »

Depuis le jour où une malheureuse chanson avait si fort contrarié mon père, je n'avais pas fait usage de ma voix. En ce moment, il me vint à l'esprit de m'en servir comme d'un moyen pour discerner la vérité. « Parbleu! pensai-je, puisque monsieur mon père m'a mis à la porte dès le premier couplet, c'est bien le moins que le second produise quelque effet sur ces dames! » Ayant donc commencé par m'incliner poliment, comme pour réclamer l'indulgence, à cause de la pluie que j avais reçue, je me mis d'abord à siffler, puis à gazouiller, puis à faire des roulades, puis enfin à chanter à tue-tête comme un muletier espagnol en plein vent.

A mesure que je chantais, la petite pie s'éloignait de moi d'un air de surprise qui devint bientôt de la stupéfaction, puis qui passa à un sentiment d'effroi accompagné d'un profond ennui. Elle décrivait des cercles autour de moi, comme un chat autour d'un morceau de lard trop chaud qui vient de le brûler, mais auquel il voudrait pourtant goûter encore. Voyant l'effet de mon épreuve, et voulant la pousser jusqu'au bout, plus la pauvre marquise montrait d'impatience, plus je m'égosillais à chanter. Elle résista pendant vingt-cinq minutes à mes mélodieux efforts; enfin, n'y pouvant plus tenir, elle s'envola à grand bruit, et regagna son palais de verdure. Quant à la tourterelle, elle s'était, presque dès le commencement, profondément endormie.

« Admirable effet de l'harmonie! pensai-je. O Marais! ô écuelle maternelle! plus que jamais je reviens à vous! »

Au moment où je m'élançais pour partir, la tourterelle rouvrit les yeux.

« Adieu, dit-elle, étranger si gentil et si ennuyeux! Mon nom est Gourouli; souviens-toi de moi!

— Belle Gourouli, lui répondis-je, vous êtes bonne, douce et charmante; je voudrais vivre et mourir pour vous. Mais vous êtes couleur de rose : tant de bonheur n'est pas fait pour moi! »

*
* *

Le triste effet produit par mon chant ne laissait pas que de m'attrister. « Hélas! musique, hélas! poésie, me répétais-je en regagnant Paris, qu'il y a peu de cœurs qui vous comprennent! »

En faisant ces réflexions, je me cognai la tête contre celle d'un oiseau qui volait dans le sens opposé au mien. Le choc fut si rude et si imprévu, que nous tombâmes tous deux sur la cime d'un arbre qui, par bonheur, se trouva là. Après que nous nous fûmes un peu secoués, je regardai le nouveau venu, m'attendant à une querelle. Je vis avec surprise qu'il était blanc. A la vérité, il avait la tête un peu plus grosse que moi, et, sur le front, une espèce de panache qui lui donnait un air héroï-comique; de plus, il portait sa queue fort en l'air, avec une grande magnanimité : du reste, il ne me parut nullement disposé à la bataille. Nous nous abordâmes fort civilement, et nous nous fîmes de mutuelles excuses, après quoi nous entrâmes

en conversation. Je pris la liberté de lui demander son nom et de quel pays il était.

« Je suis étonné, me dit-il, que vous ne me connaissiez pas. Est-ce que vous n'êtes pas des nôtres?

— En vérité, monsieur, répondis-je, je ne sais pas desquels je suis. Tout le monde me demande et me dit la



même chose ; il faut que ce soit une gageure qu'on ait faite.

— Vous voulez rire, répliqua-t-il ; votre plumage vous sied trop bien pour que je méconnaisse un confrère. Vous appartenez infailliblement à cette race illustre et vénérable qu'on nomme en latin *cacuata*, en langue savante *kakatoès* et en jargon vulgaire cacatois.

— Ma foi, monsieur, cela est possible, et ce serait bien de l'honneur pour moi. Mais ne laissez pas de faire comme si je n'en étais pas, et daignez m'apprendre à qui j'ai la gloire de parler.

— Je suis, répondit l'inconnu, le grand poète Kacatogan. J'ai fait de puissants voyages, monsieur, des traversées arides et de cruelles pérégrinations. Ce n'est pas d'hier que je rime, et ma muse a eu des malheurs. J'ai fredonné sous

Louis XVI, monsieur, j'ai braillé pour la République, j'ai noblement chanté l'empire, j'ai discrètement loué la Restauration, j'ai même fait un effort dans ces derniers temps, et je me suis soumis, non sans peine, aux exigences de ce siècle sans goût. J'ai lancé dans le monde des distiques piquants, des hymnes sublimes, de gracieux dithyrambes, de pieuses élégies, des drames chevelus, des romans crépus, des vaudevilles poudrés et des tragédies chauves. En un mot, je puis me flatter d'avoir ajouté au temple des Muses quelques festons galants, quelques sombres créneaux et quelques ingénieuses arabesques. Que voulez-vous! je me suis fait vieux. Mais je rime encore vertement, monsieur, et, tel que vous me voyez, je rêvais à un poème en un chant, qui n'aura pas moins de six cents pages, quand vous m'avez fait une bosse au front. Du reste, si je puis vous être bon à quelque chose, je suis tout à votre service.

— Vraiment, monsieur, vous le pouvez, répliquai-je, car vous me voyez en ce moment dans un grand embarras poétique. Je n'ose dire que je sois un poète, ni surtout un aussi grand poète que vous, ajoutai-je en le saluant, mais j'ai reçu de la nature un gosier qui me démange quand je me sens bien aise ou que j'ai du chagrin. A vous dire la vérité, j'ignore absolument les règles.

— Je les ai oubliées, dit Kacatogan, ne vous inquiétez pas de cela.

— Mais il m'arrive, repris-je, une chose fâcheuse : c'est que ma voix produit sur ceux qui l'entendent à peu près le même effet que celle d'un certain Jean de Nivelle sur.... Vous savez ce que je veux dire?

— Je le sais, dit Kacatogan ; je connais par moi-même cet effet bizarre. La cause ne m'en est pas connue, mais l'effet est incontestable.

— Eh bien, monsieur, vous qui me semblez être le Nestor de la poésie, sauriez-vous, je vous prie, un remède à ce pénible inconvénient?

— Non, dit Kacatogan, pour ma part, je n'en ai jamais pu trouver. Je m'en suis fort tourmenté étant jeune, à cause qu'on me sifflait toujours ; mais, à l'heure qu'il est, je n'y songe plus. Je crois que cette répugnance vient de ce que le public en lit d'autres que nous, cela le distrait.

— Je le pense comme vous : mais vous conviendrez, monsieur, qu'il est dur, pour une créature bien intention-

née, de mettre les gens en fuite dès qu'il lui prend un bon mouvement. Voudriez-vous me rendre le service de m'écouter, et de me dire sincèrement votre avis?

— Très volontiers, dit Kacatogan ; je suis tout oreilles. »

Je me mis à chanter aussitôt, et j'eus la satisfaction de voir que Kacatogan ne s'enfuyait ni ne s'endormait. Il me regardait fixement, et, de temps en temps, il inclinait la tête d'approbation, avec une espèce de murmure flatteur Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne m'écoutait pas, et qu'il rêvait à son poème. Profitant d'un moment où je reprenais haleine, il m'interrompit tout à coup.

« Je l'ai pourtant trouvée, cette rime! dit-il en souriant et en branlant la tête; c'est la soixante mille sept cent quatorzième qui sort de cette cervelle-là! Et l'on ose dire que je vieillis! Je vais lire cela aux bons amis, je vais le leur lire, et nous verrons ce qu'on en dira! »

Parlant ainsi, il prit son vol et disparut, ne semblant plus se souvenir de m'avoir rencontré.

*
* *

Resté seul et désappointé, je n'avais rien de mieux à faire que de profiter du reste du jour et de voler à tire-d'aile vers Paris. Malheureusement, je ne savais pas ma route. Mon voyage avec le pigeon avait été trop peu agréable pour me laisser un souvenir exact : en sorte que, au lieu d'aller tout droit, je tournai à gauche au Bourget, et, surpris par la nuit, je fus obligé de chercher un gîte dans les bois de Mortefontaine.

Tout le monde se couchait lorsque j'arrivai. Les pies et les geais, qui, comme on le sait, sont les plus mauvais coucheurs de la terre, se chamaillaient de tous les côtés. Dans les buissons piallaient les moineaux, en piétinant les uns sur les autres. Au bord de l'eau marchaient gravement deux hérons, perchés sur leurs longues échasses, dans l'attitude de la méditation, Georges Dandins du lieu, attendant patiemment leurs femmes. D'énormes corbeaux, à moitié endormis, se posaient lourdement sur la pointe des arbres les plus élevés, et nasillaient leurs prières du soir. Plus bas, les mésanges amoureuses se pourchassaient encore dans les taillis, tandis qu'un pivert ébouriffé poussait son ménage par derrière, pour le faire entrer dans le creux d'un arbre. Des phalanges de friquets arrivaient des champs en dansant en l'air comme des bouffées de fumée,

et se précipitaient sur un arbrisseau qu'elles couvraient tout entier; des pinsons, des fauvettes, des rouges-gorges se groupaient légèrement sur des branches découpées,



comme des cristaux sur une girandole. De toute part résonnaient des voix qui disaient bien distinctement : « Allons, ma femme! — Allons, ma fille! — Venez, ma belle! — Par ici, ma mie! — Me voilà, mon cher! — Bonsoir, ma maîtresse! — Adieu, mes amis! — Dormez-bien, mes enfants! »

Quelle position pour un célibataire que de coucher dans une pareille auberge! J'eus la tentation de me joindre à



quelques oiseaux de ma taille, et de leur demander l'hospitalité. — La nuit, pensai-je, tous les oiseaux sont gris; et, d'ailleurs, est-ce faire tort aux gens que de dormir poliment près d'eux?

Je me dirigeai d'abord vers un fossé où se rassemblaient

des étourneaux. Ils faisaient leur toilette de nuit avec un soin particulier, et je remarquai que la plupart d'entre eux avaient les ailes dorées et les pattes vernies : c'étaient les dandies de la forêt. Ils étaient assez bons enfants, et ne m'honorèrent d'aucune attention. Mais leurs propos étaient si creux, ils se racontaient avec tant de fatuité leurs tracasseries et leurs bonnes fortunes, ils se frottaient si lourdement l'un à l'autre, qu'il me fut impossible d'y tenir.

J'allai ensuite me percher sur une branche où s'alignaient une demi-douzaine d'oiseaux de différentes espèces. Je pris modestement la dernière place, à l'extrémité de la branche, espérant qu'on m'y souffrirait. Par malheur, ma voisine était une vieille colombe, aussi sèche qu'une girouette rouillée. Au moment où je m'approchai d'elle, le peu de plumes qui couvraient ses os étaient l'objet de sa sollicitude : elle feignait de les éplucher, mais elle eût trop craint d'en arracher une : elle les passait seulement en revue pour voir si elle avait son compte. A peine l'eus-je touchée du bout de l'aile, qu'elle se redressa majestueusement.

« Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur? » me dit-elle en pinçant le bec avec une pudeur britannique.

Et, m'allongeant un grand coup de coude, elle me jeta à bas avec une vigueur qui eût fait honneur à un porte-faix.

Je tombai dans une bruyère où dormait une grosse gelinotte. Ma mère elle-même, dans son écuelle, n'avait pas un tel air de béatitude. Elle était si rebondie, si épanouie, si bien assise sur son triple ventre, qu'on l'eût prise pour un pâté dont on avait mangé la croûte Je me glissai furtivement près d'elle.

« Elle ne s'éveillera pas, me disais-je, et, en tout cas, une si bonne grosse maman ne peut pas être méchante. » Elle ne le fut pas, en effet. Elle ouvrit les yeux à demi, et me dit en poussant un léger soupir :

« Tu me gênes, mon petit, va-t'en de là. »

Au même instant, je m'entendis appeler : c'étaient des grives qui, du haut d'un sorbier, me faisaient signe de venir à elles. — Voilà enfin de bonnes âmes, pensai-je. Elles me firent place en riant comme des folles, et je me fourrai aussi lestement dans leur groupe emplumé qu'un billet doux dans un manchon. Mais je ne tardai pas à juger que ces dames avaient mangé plus de raisin qu'il n'est raisonnable de le faire; elles se soutenaient à peine sur les branches, et leurs plaisanteries de mauvaise compagnie,

leurs éclats de rire et leurs chansons grivoises me forcèrent de m'éloigner.

Je commençais à désespérer, et j'allais m'endormir dans un coin solitaire, lorsqu'un rossignol se mit à chanter. Tout le monde aussitôt fit silence. Hélas! que sa voix était pure! que sa mélancolie même paraissait douce! Loin de



troubler le sommeil d'autrui, ses accords semblaient le bercer. Personne ne songeait à le faire taire, personne ne trouvait mauvais qu'il chantât sa chanson à pareille heure; son père ne le battait pas, ses amis ne prenaient pas la fuite.

« Il n'y a donc que moi, m'écriai-je, à qui il soit défendu d'être heureux! Partons, fuyons ce monde cruel! Mieux vaut chercher ma route dans les ténèbres, au risque d'être avalé par quelque hibou, que de me laisser déchirer ainsi par le spectacle du bonheur des autres! »

Sur cette pensée, je me remis en chemin et j'errai long-

temps au hasard. Aux premières clartés du jour, j'aperçus les tours de Notre-Dame. En un clin d'œil j'y atteignis, et je ne promenai pas longtemps mes regards avant de reconnaître notre jardin. J'y volai plus vite que l'éclair.... Hélas! il était vide.... J'appelai en vain mes parents : personne ne me répondit. L'arbre où se tenait mon père, le buisson maternel, l'écuelle chérie, tout avait disparu. La cognée avait tout détruit ; au lieu de l'allée verte où j'étais né, il ne restait qu'un cent de fagots.

*
* *

Je cherchai d'abord mes parents dans tous les jardins d'alentour, mais ce fut peine perdue ; ils s'étaient sans doute réfugiés dans quelque quartier éloigné, et je ne pus jamais savoir de leurs nouvelles.

Pénétré d'une tristesse affreuse, j'allai me percher sur la gouttière où la colère de mon père m'avait d'abord exilé. J'y passai les jours et les nuits à déplorer ma triste existence. Je ne dormais plus ; je mangeais à peine : j'étais près de mourir de douleur.

Un jour que je me lamentais comme à l'ordinaire :

« Ainsi donc, me disais-je tout haut, je ne suis ni un merle, puisque mon père me plumait ; ni un pigeon, puisque je suis tombé en route quand j'ai voulu aller en Belgique ; ni une pie russe, puisque la petite marquise s'est bouché les oreilles dès que j'ai ouvert le bec ; ni une tourterelle, puisque Gourouli, la bonne Gourouli elle-même, ronflait comme un moine quand je chantais ; ni un perroquet, puisque Kacatogan n'a pas daigné m'écouter ; ni un oiseau quelconque enfin, puisque, à Mortefontaine, on m'a laissé coucher tout seul. Et cependant j'ai des plumes sur le corps ; voilà des pattes et voilà des ailes. Je ne suis point un monstre, témoin Gourouli, et cette petite marquise elle-même, qui me trouvaient assez à leur gré. Par quel mystère inexplicable ces plumes, ces ailes et ces pattes ne sauraient-elles former un ensemble auquel on puisse donner un nom ? Ne serais-je pas par hasard.... »

J'allais poursuivre mes doléances, lorsque je fus interrompu par deux portières qui se disputaient dans la rue.

« Ah, parbleu ! dit l'une d'elles à l'autre, si tu en viens jamais à bout, je te fais cadeau d'un merle blanc !

— Dieu juste ! m'écriai-je, voilà mon affaire. O Provi-

dence! Je suis fils d'un merle, et je suis blanc : je suis un merle blanc! »

Cette découverte, il faut l'avouer, modifia beaucoup mes



idées. Au lieu de continuer à me plaindre, je commençai à me rengorger et à marcher fièrement le long de la gouttière, en regardant l'espace d'un air victorieux.

« C'est quelque chose, me dis-je, que d'être un merle blanc : cela ne se trouve point dans le pas d'un âne. J'étais bien bon de m'affliger de ne pas rencontrer mon semblable : c'est le sort du génie, c'est le mien! Je voulais fuir le monde, je veux l'étonner! Puisque je suis cet oiseau sans pareil dont le vulgaire nie l'existence, je dois

et prétends me comporter comme tel, ni plus ni moins que le phénix, et mépriser le reste des volatiles. Il faut que j'achète les mémoires d'Alfiéri et les poèmes de lord Byron; cette nourriture substantielle m'inspirera un noble orgueil, sans compter celui que Dieu m'a donné. Oui, je veux ajouter, s'il se peut, au prestige de ma naissance. La nature m'a fait rare, je me ferai mystérieux. Ce sera une faveur, une gloire de me voir.

— Et, au fait, ajoutai-je plus bas, si je me montrais tout bonnement pour de l'argent?

— Fi donc! quelle indigne pensée! Je veux faire un poème comme Kacatogan, non pas en un chant, mais en vingt-quatre, comme tous les grands hommes; ce n'est pas assez, il y en aura quarante-huit, avec des notes et un appendice! Il faut que l'univers apprenne que j'existe. Je ne manquerai pas, dans mes vers, de déplorer mon isolement; mais ce sera de telle sorte, que les plus heureux me porteront envie. Puisque le ciel m'a refusé une femelle, je dirai un mal affreux de celle des autres. Je prouverai que tout est trop vert, hormis les raisins que je mange. Les rossignols n'ont qu'à se bien tenir; je démontrerai, comme deux et deux font quatre, que leurs complaintes font mal au cœur, et que leur marchandise ne vaut rien. Il faut que j'aille chez Charpentier. Je veux me créer tout d'abord une puissante position littéraire. J'entends avoir autour de moi une cour composée non pas seulement de journalistes, mais d'auteurs véritables et même de femmes de lettres. J'écrirai un rôle pour Mlle Rachel, et, si elle refuse de le jouer, je publierai à son de trompe que son talent est bien inférieur à celui d'une vieille actrice de province. J'irai à Venise et je louerai, sur les bords du grand canal, au milieu de cette cité féerique, le beau palais Mocenigo, qui coûte quatre livres dix sous par jour; là, je m'inspirerai de tous les souvenirs que l'auteur de *Lara* doit y avoir laissés. Du fond de ma solitude, j'inonderai le monde d'un déluge de rimes croisées, calquées sur la strophe de Spenser, où je soulagerai ma grande âme; je ferai soupirer toutes les mésanges, roucouler toutes les tourterelles, fondre en larmes toutes les bécasses, et hurler toutes les vieilles chouettes. Mais pour ce qui regarde ma personne je me montrerai inexorable et inaccessible à l'amour. En vain me pressera-t-on, me suppliera-t-on d'avoir pitié des infortunées qu'auront séduites mes chants sublimes; à tout cela je répondrai : « Foin! » O excès de gloire! mes

manuscrits se vendront au poids de l'or, mes livres traverseront les mers; la renommée, la fortune me suivront partout; seul je semblerai indifférent aux murmures de la foule qui m'environnera. En un mot, je serai un parfait merle blanc, un véritable écrivain excentrique, fêté, choyé, admiré, envié, mais complètement grognon et insupportable. »

*
**

Il ne me fallut pas plus de six semaines pour mettre au jour mon premier ouvrage. C'était, comme je me l'étais promis, un poème en quarante-huit chants. Il s'y trouvait bien quelques négligences, à cause de la prodigieuse fécondité avec laquelle je l'avais écrit; mais je pensai que le public d'aujourd'hui, accoutumé à la belle littérature qui s'imprime au bas des journaux, ne m'en ferait pas un reproche.

J'eus un succès digne de moi, c'est-à-dire sans pareil. Le sujet de mon ouvrage n'était autre que moi-même : je me conformai en cela à la grande mode de notre temps. Je racontais mes souffrances passées avec une fatuité charmante; je mettais le lecteur au fait de mille détails domestiques du plus piquant intérêt; la description de l'écuelle de ma mère ne remplissait pas moins de quatorze chants : j'en avais compté les rainures, les trous, les bosses, les éclats, les échardes, les clous, les taches, les teintes diverses, les reflets; j'en montrai le dedans, le dehors, les bords, le fond, les côtés, les plans inclinés, les plans droits; passant au contenu, j'avais étudié les brins d'herbe, les pailles, les feuilles sèches, les petits morceaux de bois, les graviers, les gouttes d'eau, les débris de mouches, les pattes de hannetons cassées qui s'y trouvaient : c'était une description ravissante. Mais ne pensez pas que je l'eusse imprimée tout d'une venue; il y a des lecteurs impertinents qui l'auraient sautée. Je l'avais habilement coupée par morceaux, et entremêlée au récit, afin que rien ne fût perdu; en sorte qu'au moment le plus intéressant et le plus dramatique arrivaient tout à coup quinze pages d'écuelle. Voilà, je crois, un des grands secrets de l'art, et, comme je n'ai point d'avarice, en profitera qui voudra.

L'Europe entière fut émue à l'apparition de mon livre; elle dévora les révélations intimes que je daignais lui communiquer. Comment en eût-il été autrement? Non seulement j'énumérais tous les faits qui se rattachaient à ma

personne, mais je donnais encore au public un tableau complet de toutes les rêvasseries qui m'avaient passé par la tête depuis l'âge de deux mois; j'avais même intercalé, au plus bel endroit, une ode composée dans mon œuf. Bien entendu d'ailleurs que je ne négligeais pas de traiter en passant le grand sujet qui préoccupe maintenant tant de monde : à savoir, l'avenir de l'humanité. Ce problème m'avait paru intéressant; j'en ébauchai, dans un moment de loisir, une solution qui passa généralement pour satisfaisante.

On m'envoyait tous les jours des compliments en vers, des lettres de félicitation et des déclarations d'amour anonymes. Quant aux visites, je suivais rigoureusement le plan que je m'étais tracé; ma porte était fermée à tout le monde. Je ne pus cependant me dispenser de recevoir deux étrangers qui s'étaient annoncés comme étant de mes parents. L'un était un merle du Sénégal, et l'autre un merle de la Chine.

« Ah! monsieur, me dirent-ils en m'embrassant à m'étouffer, que vous êtes un grand merle! que vous avez bien peint, dans votre poème immortel, la profonde souffrance du génie méconnu! Si nous n'étions pas déjà aussi incompris que possible, nous le deviendrions après vous avoir lu. Combien nous sympathisons avec vos douleurs, avec votre sublime mépris du vulgaire! Nous aussi, monsieur, nous les connaissons par nous-mêmes, les peines secrètes que vous avez chantées! Voici deux sonnets que nous avons faits, l'un portant l'autre, et que nous vous prions d'agréer.

— Voici en outre, ajouta le Chinois, de la musique que mon épouse a composée sur un passage de votre préface. Elle rend merveilleusement l'intention de l'auteur.

— Messieurs, leur dis-je, autant que j'en puis juger, vous me semblez doués d'un grand cœur et d'un esprit plein de lumières. Mais pardonnez-moi de vous faire une question. D'où vient votre mélancolie?

— Eh! monsieur, répondit l'habitant du Sénégal, regardez comme je suis bâti. Mon plumage, il est vrai, est agréable à voir, et je suis revêtu de cette belle couleur verte qu'on voit briller sur les canards; mais mon bec est trop court et mon pied trop grand; et voyez de quelle queue je suis affublé! La longueur de mon corps n'en fait pas les deux tiers. N'y a-t-il pas là de quoi se donner au diable?

— Et moi, monsieur, dit le Chinois, mon infortune est encore plus pénible. La queue de mon confrère balaye les



rues; mais les polissons me montrent au doigt, à cause que je n'en ai point.

— Messieurs, repris-je, je vous plains de toute mon âme; il est toujours fâcheux d'avoir trop ou trop peu

n'importe de quoi. Mais permettez-moi de vous dire qu'il y a au Jardin des Plantes plusieurs personnes qui vous ressemblent, et qui demeurent là depuis longtemps, fort paisiblement empaillées. De même qu'il ne suffit pas à une femme de lettres d'être dévergondée pour faire un bon livre, ce n'est pas non plus assez pour un merle d'être mécontent pour avoir du génie. Je suis seul de mon espèce, et je m'en afflige ; j'ai peut-être tort, mais c'est mon droit. Je suis blanc, messieurs; devenez-le, et nous verrons ce que vous saurez dire. »

*
* *

Malgré la résolution que j'avais prise et le calme que j'affectais, je n'étais pas heureux. Mon isolement, pour être glorieux, ne m'en semblait pas moins pénible, et je ne pouvais songer sans effroi à la nécessité où je me trouvais de passer ma vie entière dans le célibat. Le retour du printemps, en particulier, me causait une gêne mortelle, et je commençais à tomber de nouveau dans la tristesse, lorsqu'une circonstance imprévue décida de ma vie entière.

Il va sans dire que mes écrits avaient traversé la Manche, et que les Anglais se les arrachaient. Les Anglais s'arrachent tout hormis ce qu'ils comprennent. Je reçus un jour de Londres une lettre signée d'une jeune merlette :

« J'ai lu votre poème, me disait-elle, et l'admiration que j'ai éprouvée m'a fait prendre la résolution de vous offrir ma main et ma personne. Dieu nous a créés l'un pour l'autre! Je suis semblable à vous, je suis une merlette blanche!... »

On suppose aisément ma surprise et ma joie. — « Une merlette blanche! me dis-je, est-il bien possible? Je ne suis donc plus seul sur la terre! » Je me hâtai de répondre à la belle inconnue, et je le fis d'une manière qui témoignait assez combien sa proposition m'agréait. Je la pressais de venir à Paris ou de me permettre de voler près d'elle. Elle me répondit qu'elle aimait mieux venir parce que ses parents l'ennuyaient, qu'elle mettait ordre à ses affaires et que je la verrais bientôt.

Elle vint, en effet, quelques jours après. O bonheur! c'était la plus jolie merlette du monde, et elle était encore plus blanche que moi.

« Ah! mademoiselle, m'écriai-je, ou plutôt madame, car

je vous considère dès à présent comme mon épouse légitime, est-il croyable qu'une créature si charmante se



trouvât sur la terre sans que la renommée m'apprît son existence? Bénis soient les malheurs que j'ai éprouvés et les coups de bec que m'a donnés mon père, puisque le ciel me réservait une consolation si inespérée! Jusqu'à ce jour, je me croyais condamné à une solitude éternelle, et,

à parler franchement, c'était un rude fardeau à porter; mais je me sens, en vous regardant, toutes les qualités d'un père de famille. Acceptez ma main sans délai : marions-nous à l'anglaise, sans cérémonie, et partons ensemble pour la Suisse.

— Je ne l'entends pas ainsi, me répondit la jeune merlette; je veux que nos noces soient magnifiques, et que tout ce qu'il y a en France de merles un peu bien nés y soient solennellement rassemblés. Des gens comme nous doivent à leur propre gloire de ne pas se marier comme des chats de gouttière. J'ai apporté une provision de *bank-notes*. Faites vos invitations, allez chez vos marchands, et ne lésinez pas sur les rafraîchissements. »

Je me conformai aveuglément aux ordres de la blanche merlette. Nos noces furent d'un luxe écrasant; on y mangea dix mille mouches. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale d'un révérend père Cormoran, qui était archevêque *in partibus*. Un bal superbe termina la journée; enfin, rien ne manqua à mon bonheur.

Plus j'approfondissais le caractère de ma charmante femme, plus mon amour augmentait. Elle réunissait, dans sa petite personne, tous les agréments de l'âme et du corps. Elle était seulement un peu bégueule; mais j'attribuai cela à l'influence du brouillard anglais dans lequel elle avait vécu jusqu'alors, et je ne doutai pas que le climat de la France ne dissipât bientôt ce léger nuage.

Une chose qui m'inquiétait plus sérieusement, c'était une sorte de mystère dont elle s'entourait quelquefois avec une rigueur singulière, s'enfermant à clef avec ses caméristes, et passant ainsi des heures entières pour faire sa toilette, à ce qu'elle prétendait. Les maris n'aiment pas beaucoup ces fantaisies dans leur ménage. Il m'était arrivé vingt fois de frapper à l'appartement de ma femme sans pouvoir obtenir qu'on m'ouvrît la porte. Cela m'impatientait cruellement. Un jour, entre autres, j'insistai avec tant de mauvaise humeur, qu'elle se vit obligée de céder et de m'ouvrir un peu à la hâte, non sans se plaindre fort de mon importunité. Je remarquai, en entrant, une grosse bouteille pleine d'une espèce de colle faite avec de la farine et du blanc d'Espagne. Je demandai à ma femme ce qu'elle faisait de cette drogue; elle me répondit que c'était un opiat pour des engelures qu'elle avait.

Cet opiat me sembla tant soi peu louche; mais quelle défiance pouvait m'inspirer une personne si douce et si

sage, qui s'était donnée à moi avec tant d'enthousiasme et une sincérité si parfaite? J'ignorais d'abord que ma bien-aimée fût une femme de plume; elle me l'avoua au



bout de quelque temps, et elle alla même jusqu'à me montrer le manuscrit d'un roman où elle avait imité à la fois Walter Scott et Scarron. Je laisse à penser le plaisir que me causa une si aimable surprise. Non seulement je me voyais possesseur d'une beauté incomparable, mais j'acquérais encore la certitude que l'intelligence de ma compagne était digne en tout point de mon génie. Dès cet

instant, nous travailliâmes ensemble. Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier. Je lui récitais mes vers à haute voix, et cela ne la gênait nullement pour écrire pendant ce temps-là. Elle pondait ses romans avec une facilité presque égale à la mienne, choisissant toujours les sujets les plus dramatiques, des parricides, des rapts, des meurtres, et même jusqu'à des filouteries, ayant toujours soin, en passant, d'attaquer le gouvernement et de prêcher l'émancipation des merlettes. En un mot, aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur; il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée.

Un jour qu'elle se livrait au travail avec une ardeur inaccoutumée, je m'aperçus qu'elle suait à grosses gouttes, et je fus étonné de voir en même temps qu'elle avait une grande tache noire dans le dos.

« Eh, mon Dieu! lui dis-je, qu'est-ce donc? est-ce que vous êtes malade? »

Elle parut d'abord un peu effrayée et même penaude; mais la grande habitude qu'elle avait du monde l'aida bientôt à reprendre l'empire admirable qu'elle gardait toujours sur elle-même. Elle me dit que c'était une tache d'encre, et qu'elle y était fort sujette dans ses moments d'inspiration.

« Est-ce que ma femme déteint? » me dis-je tout bas. Cette pensée m'empêcha de dormir. La bouteille de colle me revint en mémoire. « O ciel! m'écriai-je, quel soupçon! Cette créature céleste ne serait-elle qu'une peinture, un léger badigeon? se serait-elle vernie pour abuser de moi?... Quand je croyais presser sur mon cœur la sœur de mon âme, l'être privilégié créé pour moi seul, n'aurais-je donc épousé que de la farine? »

Poursuivi par ce doute horrible, je formai le dessein de m'en affranchir. Je fis l'achat d'un baromètre, et j'attendis avidement qu'il vînt à faire un jour de pluie. Je voulais emmener ma femme à la campagne, choisir un dimanche douteux, et tenter l'épreuve d'une lessive. Mais nous étions en plein juillet; il faisait un beau temps effroyable.

L'apparence du bonheur et l'habitude d'écrire avaient fort excité ma sensibilité. Naïf comme j'étais, il m'arrivait parfois, en travaillant, que le sentiment fût plus fort que l'idée, et de me mettre à pleurer en attendant la rime. Ma femme aimait beaucoup ces rares occasions : toute fai-

blesse masculine enchante l'orgueil féminin. Une certaine nuit que je limais une rature, selon le précepte de Boileau, il advint à mon cœur de s'ouvrir.

« O toi! dis-je à ma chère merlette, toi, la seule et la plus aimée! toi, sans qui ma vie est un songe! toi dont un regard, un sourire, métamorphosent pour moi l'univers, vie de mon cœur, sais-tu combien je t'aime? Pour mettre en vers une idée banale déjà usée par d'autres poètes, un peu d'étude et d'attention me font aisément trouver des paroles; mais où en prendrai-je jamais pour t'exprimer ce que ta beauté m'inspire? Le souvenir même de mes peines passées pourrait-il me fournir un mot pour te parler de mon bonheur présent? Avant que tu fusses venue à moi, mon isolement était celui d'un orphelin exilé : aujourd'hui, c'est celui d'un roi. Dans ce faible corps, dont j'ai le simulacre jusqu'à ce que la mort en fasse un débris, dans cette petite cervelle enfiévrée où fermente une inutile pensée, sais-tu, mon ange, comprends-tu, ma belle, que rien ne peut être qui ne soit à toi? Écoute ce que mon cerveau peut dire, et sens combien mon amour est plus grand! Oh! que mon génie fût une perle, et que tu fusses Cléopâtre! »

En radotant ainsi, je pleurais sur ma femme, et elle déteignait visiblement. A chaque larme qui tombait de mes yeux, apparaissait une plume, non pas même noire, mais du plus vieux roux (je crois qu'elle avait déjà déteint autre part). Après quelques minutes d'attendrisssement, je me trouvai vis-à-vis d'un oiseau décollé et désenfariné, identiquement semblable aux merles les plus plats et les plus ordinaires.

Que faire? que dire? quel parti prendre? Tout reproche était inutile. J'aurais bien pu, à la vérité, considérer le cas comme rédhibitoire, et faire casser mon mariage; mais comment oser publier ma honte? N'était-ce pas assez de mon malheur? Je pris mon courage à deux pattes, je résolus de quitter le monde, d'abandonner la carrière des lettres, de fuir dans un désert, s'il était possible, d'éviter à jamais l'aspect d'une créature vivante, et de chercher, comme Alceste,

... Un endroit écarté,
Où d'être un merle blanc on eût la liberté?

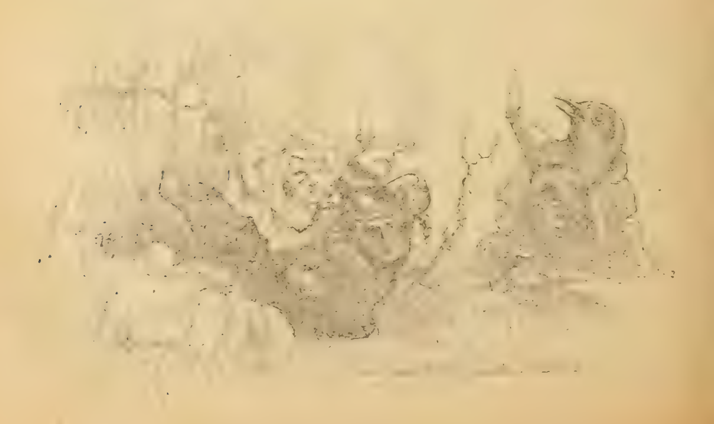
Je m'envolai là-dessus, toujours pleurant; et le vent, qui est le hasard des oiseaux, me rapporta sur une branche de Mortefontaine. Pour cette fois, on était couché. « Quel

mariage! me disais-je, quelle équipée! C'est certainement à bonne intention que cette pauvre enfant s'est mis du blanc; mais je n'en suis pas moins à plaindre, ni elle moins rousse. »

Le rossignol chantait encore. Seul, au fond de la nuit, il jouissait à plein cœur du bienfait de Dieu qui le rend si supérieur aux poètes, et donnait librement sa pensée au silence qui l'entourait. Je ne pus résister à la tentation d'aller à lui et de lui parler.

« Que vous êtes heureux! lui dis-je : non seulement vous chantez tant que vous voulez, et très bien, et tout le monde écoute; mais vous avez une femme et des enfants, votre nid, vos amis, un bon oreiller de mousse, la pleine lune et pas de journaux. Rubini et Rossini ne sont rien auprès de vous : vous valez l'un, et vous devinez l'autre. J'ai chanté aussi, monsieur, et c'est pitoyable. J'ai rangé des mots en bataille comme des soldats prussiens, et j'ai coordonné des fadaises pendant que vous étiez dans les bois. Votre secret peut-il s'apprendre?

— Oui, me répondit le rossignol, mais ce n'est pas ce que vous croyez. Ma femme m'ennuie, je ne l'aime point, je suis amoureux de la rose : Sadi, le Persan, en a parlé. Je m'égosille toute la nuit pour elle, mais elle dort et ne m'entend pas. Son calice est fermé à l'heure qu'il est : elle y berce un vieux scarabée, — et demain matin, quand je regagnerai mon lit, épuisé de souffrance et de fatigue, c'est alors qu'elle s'épanouira, pour qu'une abeille lui mange le cœur! »



MIMI PINSON

PROFIL DE GRISETTE

1843

Parmi les étudiants qui suivaient, l'an passé, les cours de l'École de Médecine, se trouvait un jeune homme nommé Eugène Aubert. C'était un garçon de bonne famille, qui avait à peu près dix-neuf ans. Ses parents vivaient en province, et lui faisaient une pension modeste, mais qui lui suffisait. Il menait une vie tranquille, et passait pour avoir un caractère fort doux. Ses camarades l'aimaient; en toute circonstance, on le trouvait bon et serviable, la main généreuse et le cœur ouvert. Le seul défaut qu'on lui reprochait était un singulier penchant à la rêverie et à la solitude, et une réserve si excessive dans son langage et ses moindres actions, qu'on l'avait surnommé la *Petite Fille*, surnom, du reste, dont il riait lui-même, et auquel ses amis n'attachaient aucune idée qui pût l'offenser, le sachant aussi brave qu'un autre au besoin; mais il était vrai que sa conduite justifiait un peu ce sobriquet, surtout par la façon dont elle contrastait avec les mœurs de ses compagnons. Tant qu'il n'était question que de travail, il était le premier à l'œuvre; mais, s'il s'agissait d'une partie de plaisir, d'un dîner au Moulin de Beurre, ou d'une contredanse à la Chaumière, la *Petite Fille* secouait la tête et regagnait sa chambrette garnie. Chose presque monstrueuse parmi les étudiants : non seulement Eugène n'avait pas de maîtresse, quoique son âge et sa figure eussent pu lui valoir des succès, mais on ne l'avait jamais vu faire le galant au comptoir d'une grisette, usage immémorial au quartier Latin. Les beautés qui peuplent la montagne Sainte-Geneviève, et se partagent les amours des écoles, lui inspiraient une sorte de répugnance qui allait jusqu'à l'aversion. Il les regardait comme une espèce à part, dangereuse, ingrate, et

dépravée, née pour laisser partout le mal et le malheur en échange de quelques plaisirs. « Gardez-vous de ces femmes-là, disait-il : ce sont des poupées de fer rouge. » Et il ne trouvait malheureusement que trop d'exemples pour justifier la haine qu'elles lui inspiraient. Les querelles, les désordres, quelquefois même la ruine qu'entraînent ces liaisons passagères, dont les dehors ressemblent au bonheur, n'étaient que trop faciles à citer, l'année dernière comme aujourd'hui, et probablement comme l'année prochaine.

Il va sans dire que les amis d'Eugène le raillaient continuellement sur sa morale et ses scrupules. « Que prétends-tu? lui demandait souvent un de ses camarades nommé Marcel, qui faisait profession d'être un bon vivant; que prouve une faute ou un accident arrivé une fois par hasard?

— Qu'il faut s'abstenir, répondit Eugène, de peur que cela n'arrive une seconde fois.

— Faux raisonnement, répliquait Marcel, argument de capucin de carte, qui tombe si le compagnon trébuche. De quoi vas-tu t'inquiéter? Tel d'entre nous a perdu au jeu : est-ce une raison pour se faire moine? L'un n'a plus le sou, l'autre boit de l'eau fraîche : est-ce qu'Élise en perd l'appétit? A qui la faute si le voisin porte sa montre au mont-de-piété pour aller se casser le bras à Montmorency? la voisine n'en est pas manchote. Tu te bats pour Rosalie, on te donne un coup d'épée; elle te tourne le dos, c'est tout simple : en a-t-elle moins fine taille? Ce sont de ces petits inconvénients dont l'existence est parsemée, et ils sont plus rares que tu ne le penses. Regarde un dimanche, quand il fait beau temps, que de bonnes paires d'amis dans les cafés, dans les promenades et les guinguettes! Considère-moi ces gros omnibus bien rebondis, bien bourrés de grisettes, qui vont au Ranelagh ou à Belleville. Compte ce qui sort, un jour de fête seulement, du quartier Saint-Jacques : les bataillons de modistes, les armées de lingères, les nuées de marchandes de tabac; tout cela s'amuse, tout cela a ses amours, tout cela va s'ébattre autour de Paris, sous les tonnelles des campagnes, comme des volées de friquets. S'il pleut, cela va au mélodrame manger des oranges et pleurer; car cela mange beaucoup, c'est vrai, et pleure aussi très volontiers : c'est ce qui prouve un bon caractère. Mais quel mal font ces pauvres filles, qui ont cousu, bâti, ourlé, piqué et ravaudé toute la

semaine, en prêchant d'exemple, le dimanche, l'oubli des maux et l'amour du prochain? Et que peut faire de mieux un honnête homme, qui, de son côté, vient de passer huit jours à disséquer des choses peu agréables, que de se débarbouiller la vue en regardant un visage frais, une jambe ronde, et la belle nature?

— Sépulcres blanchis! disait Eugène.

— Je dis et maintiens, continua Marcel, qu'on peut et doit faire l'éloge des grisettes, et qu'un usage modéré en est bon. Premièrement, elles sont vertueuses, car elles passent la journée à confectionner les vêtements les plus indispensables à la pudeur et à la modestie; en second lieu, elles sont honnêtes, car il n'y a pas de maîtresse lingère ou autre qui ne recommande à ses filles de boutique de parler au monde poliment; troisièmement, elles sont très soigneuses et très propres, attendu qu'elles ont sans cesse entre les mains du linge et des étoffes qu'il ne faut pas qu'elles gâtent, sous peine d'être moins bien payées; quatrièmement, elles sont sincères, parce qu'elles boivent du ratafia; en cinquième lieu, elles sont économes et frugales, parce qu'elles ont beaucoup de peine à gagner trente sous, et s'il se trouve des occasions où elles se montrent gourmandes et dépensières, ce n'est jamais avec leurs propres deniers; sixièmement, elles sont très gaies, parce que le travail qui les occupe est en général ennuyeux à mourir, et qu'elles frétillent comme le poisson dans l'eau dès que l'ouvrage est terminé. Un autre avantage qu'on rencontre en elles, c'est qu'elles ne sont point gênantes, vu qu'elles passent leur vie clouées sur une chaise dont elles ne peuvent pas bouger, et que par conséquent il leur est impossible de courir après leurs amants comme les dames de bonne compagnie. En outre, elles ne sont pas bavardes, parce qu'elles sont obligées de compter leurs points. Elles ne dépensent pas grand'chose pour leurs chaussures, parce qu'elles marchent peu, ni pour leur toilette, parce qu'il est rare qu'on leur fasse crédit. Si on les accuse d'inconstance, ce n'est pas parce qu'elles lisent de mauvais romans ni par méchanceté naturelle; cela tient au grand nombre de personnes différentes qui passent devant leurs boutiques; d'un autre côté, elles prouvent suffisamment qu'elles sont capables de passions véritables, par la grande quantité d'entre elles qui se jettent journellement dans la Seine, ou par la fenêtre, ou qui s'asphyxient dans leurs domiciles. Elles ont, il est vrai, l'inconvénient

d'avoir presque toujours faim et soif, précisément à cause de leur grande tempérance; mais il est notoire qu'elles peuvent se contenter, en guise de repas, d'un verre de bière et d'un cigare : qualité précieuse qu'on rencontre bien rarement en ménage. Bref, je soutiens qu'elles sont bonnes, aimables, fidèles et désintéressées, et que c'est une chose regrettable lorsqu'elles finissent à l'hôpital. »

Lorsque Marcel parlait ainsi, c'était la plupart du temps au café, quand il s'était un peu échauffé la tête; il remplissait alors le verre de son ami, et voulait le faire boire à la santé de Mlle Pinson, ouvrière en linge qui était leur voisine; mais Eugène prenait son chapeau, et, tandis que Marcel continuait à pérorer devant ses camarades, il s'esquivait doucement.

*
* *

Mlle Pinson n'était pas précisément ce qu'on appelle une jolie femme. Il y a beaucoup de différence entre une jolie femme et une jolie grisette. Si une jolie femme, reconnue pour telle, et ainsi nommée en langue parisienne, s'avisait de mettre un petit bonnet, une robe de guingamp et un tablier de soie, elle serait tenue, il est vrai, de paraître une jolie grisette. Mais si une grisette s'affuble d'un chapeau, d'un camail de velours et d'une robe de Palmyre, elle n'est nullement forcée d'être une jolie femme; bien au contraire, il est probable qu'elle aura l'air d'un portemanteau, et, en l'ayant, elle sera dans son droit. La différence consiste donc dans les conditions où vivent ces deux êtres, et principalement dans ce morceau de carton roulé, recouvert d'étoffe et appelé chapeau, que les femmes ont jugé à propos de s'appliquer de chaque côté de la tête, à peu près comme les œillères des chevaux. (Il faut remarquer cependant que les œillères empêchent les chevaux de regarder de côté et d'autre, et que le morceau de carton n'empêche rien du tout.)

Quoi qu'il en soit, un petit bonnet autorise un nez retroussé, qui, à son tour, veut une bouche bien fendue, à laquelle il faut de belles dents, et un visage rond pour cadre. Un visage rond demande des yeux brillants; le mieux est qu'ils soient le plus noir possible, et les sourcils à l'avenant. Les cheveux sont *ad libitum*, attendu que les yeux noirs s'arrangent de tout. Un tel ensemble, comme on le voit, est loin de la beauté proprement dite. C'est ce qu'on appelle une figure chiffonnée, figure classique de

grisette, qui serait peut-être laide sous le morceau de carton, mais que le bonnet rend parfois charmante, et plus jolie que la beauté. Ainsi était Mlle Pinson.

Marcel s'était mis dans la tête qu'Eugène devait faire la cour à cette demoiselle; pourquoi? je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était lui-même l'adorateur de Mlle Zélia, amie intime de Mlle Pinson. Il lui semblait naturel et commode d'arranger ainsi les choses à son goût et de faire amicalement l'amour. De pareils calculs ne sont pas rares, et réussissent assez souvent, l'occasion, depuis que le monde existe, étant, de toutes les tentations, la plus forte. Qui peut dire ce qu'ont fait naître d'événements heureux ou malheureux, d'amours, de querelles, de joies ou de désespoirs, deux portes voisines, un escalier secret, un corridor, un carreau cassé?

Certains caractères, pourtant, se refusent à ces jeux du hasard. Ils veulent conquérir leurs jouissances, non les gagner à la totalité, et ne se sentent pas disposés à aimer parce qu'ils se trouvent en diligence à côté d'une jolie femme. Tel était Eugène, et Marcel le savait; aussi avait-il formé depuis longtemps un projet assez simple, qu'il croyait merveilleux et surtout infaillible pour vaincre la résistance de son compagnon.

Il avait résolu de donner un souper, et ne trouva rien de mieux que de choisir pour prétexte le jour de sa propre fête. Il fit donc apporter chez lui deux douzaines de bouteilles de bière, un gros morceau de veau froid avec de la salade, une énorme galette de plomb et une bouteille de vin de Champagne. Il invita d'abord deux étudiants de ses amis, puis il fit savoir à Mlle Zélia qu'il y avait le soir gala à la maison et qu'elle eût à amener Mlle Pinson. Elles n'eurent garde d'y manquer. Marcel passait, à juste titre, pour un des talons rouges du quartier Latin, de ces gens qu'on ne refuse pas; et sept heures du soir venaient à peine de sonner, que les deux grisettes frappaient à la porte de l'étudiant, Mlle Zélia en robe courte, en brodequins gris, et en bonnet à fleurs, Mlle Pinson, plus modeste, vêtue d'une robe noire qui ne la quittait pas, et qui lui donnait, disait-on, une sorte de petit air espagnol dont elle se montrait fort jalouse. Toutes deux ignoraient, on le pense bien, les secrets desseins de leur hôte.

Marcel n'avait pas fait la maladresse d'inviter Eugène d'avance; il eût été trop sûr d'un refus de sa part. Ce fut seulement lorsque ces demoiselles eurent pris place à

table, et après le premier verre vidé, qu'il demanda la permission de s'absenter quelques instants pour aller chercher un convive, et qu'il se dirigea vers la maison qu'habitait Eugène; il le trouva, comme d'ordinaire, à son travail, seul, entouré de ses livres. Après quelques propos insignifiants, il commença à lui faire tout doucement ses reproches accoutumés, qu'il se fatiguait trop, qu'il avait tort de ne prendre aucune distraction, puis il lui proposa un tour de promenade. Eugène, un peu las, en effet, ayant étudié toute la journée, accepta : les deux jeunes gens sortirent ensemble, et il ne fut pas difficile à Marcel, après quelques tours d'allée au Luxembourg, d'obliger son ami à entrer chez lui.

Les deux grisettes, restées seules et ennuyées probablement d'attendre, avaient débuté par se mettre à l'aise; elles avaient ôté leurs châles et leurs bonnets, et dansaient en chantant une contredanse, non sans faire, de temps en temps, honneur aux provisions, par manière d'essai. Les yeux déjà brillants et le visage animé, elles s'arrêtèrent joyeuses et un peu essoufflées, lorsque Eugène les salua d'un air à la fois timide et surpris. Attendu ses mœurs solitaires, il était à peine connu d'elles; aussi l'eurent-elles bientôt dévisagé des pieds à la tête avec cette curiosité intrépide qui est le privilège de leur caste; puis elles reprirent leur chanson et leur danse, comme si de rien n'était. Le nouveau venu, à demi déconcerté, faisait déjà quelques pas en arrière, songeant peut-être à la retraite, lorsque Marcel, ayant fermé la porte à double tour, jeta bruyamment la clef sur la table.

« Personne encore! s'écria-t-il. Que font donc nos amis? Mais n'importe, le sauvage nous appartient. Mesdemoiselles, je vous présente le plus vertueux jeune homme de France et de Navarre, qui désire depuis longtemps avoir l'honneur de faire votre connaissance, et qui est, particulièrement, grand admirateur de Mlle Pinson. »

La contredanse s'arrêta de nouveau; Mlle Pinson fit un léger salut, et reprit son bonnet.

« Eugène! s'écria Marcel, c'est aujourd'hui ma fête; ces deux dames ont bien voulu venir la célébrer avec nous. Je t'ai presque amené de force, c'est vrai; mais j'espère que tu resteras de bon gré, à notre commune prière. Il est à présent huit heures à peu près; nous avons le temps de fumer une pipe en attendant que l'appétit nous vienne. »

Parlant ainsi, il jeta un regard significatif à Mlle Pinson,

qui, le comprenant aussitôt, s'inclina une seconde fois en souriant, et dit d'une voix douce à Eugène : « Oui, monsieur, nous vous en prions. »

En ce moment les deux étudiants que Marcel avait invités frappèrent à la porte. Eugène vit qu'il n'y avait pas moyen de reculer sans trop de mauvaise grâce, et, se résignant, prit place avec les autres.

*
* *

Le souper fut long et bruyant. Ces messieurs, ayant commencé par remplir la chambre d'un nuage de fumée, buvaient d'autant pour se rafraîchir. Ces dames faisaient les frais de la conversation, et égayaient la compagnie de propos plus ou moins piquants aux dépens de leurs amis et connaissances, et d'aventures plus ou moins croyables, tirées des arrière-boutiques. Si la matière manquait de vraisemblance, du moins n'était-elle pas stérile. Deux clercs d'avoué, à les en croire, avaient gagné vingt mille francs en jouant sur les fonds espagnols, et les avaient mangés en six semaines avec deux marchandes de gants. Le fils d'un des plus riches banquiers de Paris avait proposé à une célèbre lingère une loge à l'Opéra et une maison de campagne, qu'elle avait refusées, aimant mieux soigner ses parents et rester fidèle à un commis des Deux-Magots. Certain personnage qu'on ne pouvait nommer, et qui était forcé par son rang à s'envelopper du plus grand mystère, venait incognito rendre visite à une brodeuse du passage du Pont-Neuf, laquelle avait été enlevée tout à coup par ordre supérieur, mis dans une chaise de poste à minuit, avec un portefeuille plein de billets de banque, et envoyée aux États-Unis, etc.

« Suffit, dit Marcel, nous connaissons cela. Zélia improvise, et quant à Mlle Mimi (ainsi s'appelait Mlle Pinson en petit comité), ses renseignements sont imparfaits. Vos clercs d'avoué n'ont gagné qu'une entorse en voltigeant sur les ruisseaux; votre banquier a offert une orange, et votre brodeuse est si peu aux États-Unis, qu'elle est visible tous les jours, de midi à quatre heures, à l'hôpital de la Charité, où elle a pris un logement par suite de manque de comestibles. »

Eugène était assis auprès de Mlle Pinson. Il crut remarquer, à ce dernier mot, prononcé avec une indifférence complète, qu'elle pâlissait. Mais, presque aussitôt, elle se leva, alluma une cigarette, et s'écria d'un air délibéré ;

« Silence à votre tour! Je demande la parole. Puisque le sieur Marcel ne croit pas aux fables, je vais raconter une histoire véritable, *et quorum pars magna fui.*

— Vous parlez latin? dit Eugène.

— Comme vous voyez, répondit Mlle Pinson; cette sentence me vient de mon oncle, qui a servi sous le grand Napoléon, et qui n'a jamais manqué de le dire avant de réciter une bataille. Si vous ignorez ce que ces mots signifient, vous pouvez l'apprendre sans payer. Cela veut dire : « Je vous en donne ma parole d'honneur. » Vous saurez donc que, la semaine passée, je m'étais rendue, avec deux de mes amies, Blanchette et Rougette, au théâtre de l'Odéon.

— Attendez que je coupe la galette, dit Marcel.

— Coupez, mais écoutez, reprit Mlle Pinson. J'étais donc allée avec Blanchette et Rougette à l'Odéon, voir une tragédie. Rougette, comme vous savez, vient de perdre sa grand'mère; elle a hérité de quatre cents francs. Nous avions pris une baignoire; trois étudiants se trouvaient au parterre; ces jeunes gens nous avisèrent, et, sous prétexte que nous étions seules, nous invitèrent à souper.

— De but en blanc? demanda Marcel; en vérité c'est très galant. Et vous avez refusez, je suppose.

— Non, monsieur, dit Mlle Pinson, nous acceptâmes, et, à l'entr'acte, sans attendre la fin de la pièce, nous nous transportâmes chez Viot.

— Avec vos cavaliers?

Avec nos cavaliers. Le garçon commença, bien entendu, par nous dire qu'il n'y avait plus rien; mais une pareille inconvenance n'était pas faite pour nous arrêter. Nous ordonnâmes qu'on allât par la ville chercher ce qui pouvait manquer. Rougette prit la plume, et commanda un festin de noces : des crevettes, une omelette au sucre, des beignets, des moules, des œufs à la neige, tout ce qu'il y a dans le monde des marmites. Nos jeunes inconnus, à dire vrai, faisaient légèrement la grimace....

— Je le crois parbleu bien! dit Marcel.

— Nous n'en tînmes compte. La chose apportée, nous commençâmes à faire les jolies femmes. Nous ne trouvions rien de bon, tout nous dégoûtait. A peine un plat était-il entamé, que nous le renvoyions pour en demander un autre. — Garçon, emportez cela; ce n'est pas tolérable; où avez-vous pris des horreurs pareilles? Nos inconnus désirèrent manger, mais il ne leur fut pas loisible. Bref,

nous soupâmes comme dînait Sancho, et la colère nous porta même à briser quelques ustensiles.

— Belle conduite! et comment payer?

— Voilà précisément la question que les trois inconnus s'adressèrent. Par l'entretien qu'ils eurent à voix basse, l'un d'eux nous parut posséder six francs, l'autre infiniment moins, et le troisième n'avait que sa montre, qu'il tira généreusement de sa poche. En cet état, les trois infortunés se présentèrent au comptoir dans le but d'obtenir un délai quelconque. Que pensez-vous qu'on leur répondit?

— Je pense, répliqua Marcel, que l'on vous a gardé en gage, et qu'on les a conduits au violon.

— C'est une erreur, dit Mlle Pinson. Avant de monter dans le cabinet, Rougette avait pris ses mesures, et tout était payé d'avance. Imaginez le coup de théâtre, à cette réponse de Viot : Messieurs, tout est payé! Nos inconnus nous regardèrent comme jamais trois chiens n'ont regardé trois évêques, avec une stupéfaction piteuse mêlée d'un pur attendrissement. Nous, cependant, sans feindre d'y prendre garde, nous descendîmes et fîmes venir un fiacre. — Chère marquise, me dit Rougette, il faut reconduire ces messieurs chez eux. — Volontiers, chère comtesse, repris-je. Nos pauvres amoureux ne savaient plus quoi dire. Je vous demande s'ils étaient penauds! ils se défendaient de notre politesse, ils ne voulaient pas qu'on les reconduisît, ils refusaient de dire leur adresse.... Je le crois bien! ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à des femmes du monde, et ils demeuraient rue du Chat-qui-Pêche!.... »

Les deux étudiants, amis de Marcel, qui jusque-là n'avaient guère fait que fumer et boire en silence, semblèrent peu satisfaits de cette histoire. Leurs visages se rembrunirent; peut-être en savaient-ils autant que Mlle Pinson sur ce malencontreux souper, car ils jetèrent sur elle un regard inquiet, lorsque Marcel lui dit en riant :

« Nommez les masques, mademoiselle Mimi. Puisque c'est de la semaine dernière, il n'y a plus d'inconvénient.

— Jamais, monsieur, dit la grisette. On peut berner un homme, mais lui faire tort dans sa carrière, jamais!

— Vous avez raison, dit Eugène, et vous agissez en cela plus sagement peut-être que vous ne pensez. De tous ces jeunes gens qui peuplent les écoles, il n'y en a presque pas un seul qui n'ait derrière lui quelque faute ou quelque folie, et cependant c'est de là que sortent tout les jours ce

qu'il y a en France de plus distingué et de plus respectable : des médecins, des magistrats....

— Oui, reprit Marcel, c'est la vérité. Il y a des pairs de France en herbe qui dînent chez Flicoteaux, et qui n'ont pas toujours de quoi payer la carte. Mais, ajouta-t-il en clignant de l'œil, n'avez-vous pas revu vos inconnus?

— Pour qui nous prenez-vous? répondit Mlle Pinson d'un air sérieux et presque offensé. Connaissez-vous Blanchette et Rougette? et supposez-vous que moi-même....

— C'est bon, dit Marcel, ne vous fâchez pas. Mais voilà, en somme, une belle équipée. Trois écervelées qui n'avaient peut-être pas de quoi dîner le lendemain, et qui jettent l'argent par les fenêtres pour le plaisir de mystifier trois pauvres diables qui n'en peuvent mais !

— Pourquoi nous invitent-ils à souper? » répondit Mlle Pinson.

⁂

Avec la galette parut, dans sa gloire, l'unique bouteille de vin de Champagne qui devait composer le dessert. Avec le vin on parla chanson. « Je vois, dit Marcel, je vois, comme dit Cervantès, Zélia qui tousse; c'est signe qu'elle veut chanter. Mais, si ces messieurs le trouvent bon, c'est moi qu'on fête, et qui par conséquent prie Mlle Mimi, si elle n'est pas enrouée par son anecdote, de nous honorer d'un couplet. Eugène, continua-t-il, sois donc un peu galant, trinque avec ta voisine, et demande-lui un couplet pour moi. »

Eugène rougit et obéit. De même que Mlle Pinson n'avait pas dédaigné de le faire pour l'engager lui-même à rester, il s'inclina, et lui dit timidement : « Oui, mademoiselle, nous vous en prions. »

En même temps il souleva son verre, et toucha celui de la grisette. De ce dernier choc sortit un son clair et argentin; Mlle Pinson saisit cette note au vol, et d'une voix pure et fraîche la continua longtemps en cadence.

« Allons, dit-elle, j'y consens, puisque mon verre me donne le *la*. Mais que voulez-vous que je vous chante? Je ne suis pas bégueule, je vous en préviens, mais je ne sais pas de couplets de corps de garde. Je ne m'encanaille pas la mémoire.

— Connu, dit Marcel, vous êtes une vertu; allez votre train, les opinions sont libres.

— Eh bien! reprit Mlle Pinson, je vais vous chanter à la bonne venue des couplets qu'on a faits sur moi.

— Attention! Quel est l'auteur?

— Mes camarades du magasin. C'est de la poésie faite à l'aiguille; ainsi je réclame l'indulgence.

— Y a-t-il un refrain à votre chanson?

— Certainement; la belle demande!

— En ce cas-là, dit Marcel, prenons nos couteaux, et, au refrain, tapons sur la table, mais tâchons d'aller en mesure. Zélia peut s'abstenir si elle veut.

— Pourquoi cela, malhonnête garçon? demanda Zélia en colère.

— Pour cause, répondit Marcel; mais si vous désirez être de la partie, tenez, frappez avec un bouchon, cela aura moins d'inconvénients pour nos oreilles et pour vos blanches mains. »

Marcel avait rangé en rond les verres et les assiettes, et s'était assis au milieu de la table, son couteau à la main. Les deux étudiants du souper de Rougette, un peu ragaillardis, ôtèrent le fourneau de leurs pipes pour frapper avec le tuyau de bois; Eugène rêvait, Zélia boudait. Mlle Pinson prit une assiette, et fit signe qu'elle voulait la casser, ce à quoi Marcel répondit par un geste d'assentiment, en sorte que la chanteuse, ayant pris les morceaux pour s'en faire des castagnettes, commença ainsi les couplets que ses compagnes avaient composés, après s'être excusée d'avance de ce qu'ils pouvaient contenir de trop flatteur pour elle.

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connait.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut, de cette façon,
La rendre sage.
On ne peut la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaîté.

Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes,
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille;
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerirette!
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon,
Faut être honnête.
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange,
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain.
Aux trois jours elle a fait la guerre,
Landerirette!
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra sa cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson!

Les couteaux et les pipes, voire même les chaises, avaient fait leur tapage, comme de raison, à la fin de chaque couplet. Les verres dansaient sur la table, et les bouteilles, à moitié pleines, se balançaient joyeusement en se donnant de petits coups d'épaule.

« Et ce sont vos bonnes amies, dit Marcel, qui vous ont fait cette chanson-là? Il y a un teinturier; c'est trop musqué. Parlez-moi de ces bons airs où on dit les choses! »

Et il entonna d'une voix forte :

Nanette n'avait pas encore quinze ans....

« Assez, assez, dit Mlle Pinson; dansons plutôt, faisons un tour de valse. Y a-t-il ici un musicien quelconque?

— J'ai ce qu'il vous faut, répondit Marcel; j'ai une guitare; mais, continua-t-il en décrochant l'instrument, ma guitare n'a pas ce qu'il lui faut; elle est chauve de trois de ses cordes.

— Mais voilà un piano, dit Zélia; Marcel va nous faire danser. »

Marcel lança à sa maîtresse un regard aussi furieux que si elle l'eût accusé d'un crime. Il est vrai qu'il en savait assez pour jouer une contredanse; mais c'était pour lui, comme pour bien d'autres, une espèce de torture à laquelle il se soumettait peu volontiers. Zélia, en le trahissant, se vengeait du bouchon.

« Êtes-vous folle? dit Marcel; vous savez bien que ce piano n'est là que pour la gloire, et qu'il n'y a que vous qui l'écorchiez, Dieu le sait. Où avez-vous pris que je sache faire danser? Je ne sais que la *Marseillaise*, que je joue d'un seul doigt. Si vous vous adressiez à Eugène, à la bonne heure; voilà un garçon qui s'y entend! Mais je ne veux pas l'ennuyer à ce point, je m'en garderai bien. Il n'y a que vous ici d'assez indiscrète pour faire des choses pareilles sans crier gare. »

Pour la troisième fois, Eugène rougit, et s'apprêta à faire ce qu'on lui demandait d'une façon si politique et si détournée. Il se mit donc au piano, et un quadrille s'organisa.

Ce fut presque aussi long que le souper. Après la contredanse vint une valse; après la valse, le galop, car on galope encore au quartier Latin. Ces dames surtout étaient infatigables, et faisaient des gambades et des éclats de rire à réveiller tout le voisinage. Bientôt Eugène, doublement

fatigué par le bruit et par la veillée, tomba, tout en jouant machinalement, dans une sorte de demi-sommeil, comme les postillons qui dorment à cheval. Les danseuses passaient et repassaient devant lui comme des fantômes dans un rêve; et, comme rien n'est plus aisément triste qu'un homme qui regarde rire les autres, la mélancolie, à laquelle il était sujet, ne tarda pas à s'emparer de lui. « Triste joie, pensait-il, misérables plaisirs! instants qu'on croit volés au malheur! Et qui sait laquelle de ces cinq personnes qui sautent si gaiement devant moi est sûre, comme disait Marcel, d'avoir de quoi dîner demain? »

Comme il faisait cette réflexion, Mlle Pinson passa près de lui; il crut la voir, tout en galopant, prendre à la dérobée un morceau de galette resté sur la table, et le mettre discrètement dans sa poche.

*
* *

Le jour commençait à paraître quand la compagnie se sépara. Eugène, avant de rentrer chez lui, marcha quelque temps dans les rues pour respirer l'air frais du matin. Suivant toujours ses tristes pensées, il se répétait tout bas, malgré lui, la chanson de la grisette :

Elle n'a qu'une robe au monde
Et qu'un bonnet.

« Est-ce possible? se demandait-il. La misère peut-elle être poussée à ce point, se montrer si franchement, et se railler d'elle-même? Peut-on rire de ce qu'on manque de pain? »

Le morceau de galette emporté n'était pas un indice douteux. Eugène ne pouvait s'empêcher d'en sourire, et en même temps d'être ému de pitié.

« Cependant, pensait-il encore, elle a pris de la galette et non du pain; il se peut que ce soit par gourmandise. Qui sait? C'est peut-être l'enfant d'une voisine à qui elle veut rapporter un gâteau, peut-être une portière bavarde, qui raconterait qu'elle a passé la nuit dehors, un Cerbère qu'il faut apaiser. »

Ne regardant pas où il allait, Eugène s'était engagé par hasard dans ce dédale de petites rues qui sont derrière le carrefour Bucy, et dans lesquelles une voiture passe à peine. Au moment où il allait revenir sur ses pas, une femme enveloppée dans un mauvais peignoir, la tête nue,

les cheveux en désordre, pâle et défaite, sortit d'une vieille maison. Elle semblait tellement faible, qu'elle pouvait à peine marcher; ses genoux fléchissaient; elle s'appuyait sur les murailles, et paraissait vouloir se diriger vers une porte voisine, où se trouvait une boîte aux lettres, pour y jeter un billet qu'elle tenait à la main. Surpris et effrayé, Eugène s'approcha d'elle, et lui demanda où elle allait, ce qu'elle cherchait, et s'il pouvait l'aider. En même temps, il étendit le bras pour la soutenir, car elle était près de tomber sur une borne. Mais, sans lui répondre, il recula avec une sorte de crainte et de fierté. Elle posa son billet sur la borne, montra du doigt la boîte, et paraissant rassembler toutes ses forces : « Là! » dit-elle seulement; puis, continuant à se traîner aux murs, elle regagna sa maison. Eugène essaya en vain de l'obliger à prendre son bras et de renouveler ses questions. Elle rentra lentement dans l'allée sombre et étroite d'où elle était sortie.

Eugène avait ramassé la lettre; il fit d'abord quelques pas pour la mettre à la poste, mais il s'arrêta bientôt. Cette étrange rencontre l'avait si fort troublé, et il se sentait frappé d'une sorte d'horreur mêlée d'une compassion si vive, que, avant de prendre le temps de la réflexion, il rompit le cachet presque involontairement. Il lui semblait odieux et impossible de ne pas chercher, n'importe par quel moyen, à pénétrer un tel mystère. Évidemment cette femme était mourante; était-ce de maladie ou de faim? Ce devait être, en tout cas, de misère. Eugène ouvrit la lettre, elle portait sur l'adresse : « A monsieur le baron de *** », et renfermait ce qui suit :

« Lisez cette lettre, monsieur, et, par pitié, ne rejetez pas ma prière. Vous pouvez me sauver, et vous seul le pouvez. Croyez ce que je vous dis, sauvez-moi, et vous aurez fait une bonne action, qui vous portera bonheur. Je viens de faire une cruelle maladie, qui m'a ôté le peu de force et de courage que j'avais. Le mois d'août, je rentre en magasin; mes effets sont retenus dans mon dernier logement, et j'ai presque la certitude qu'avant samedi je me trouverai tout à fait sans asile. J'ai si peur de mourir de faim, que ce matin j'avais pris la résolution de me jeter à l'eau, car je n'ai rien pris encore depuis près de vingt-quatre heures. Lorsque je me suis souvenue de vous, un peu d'espoir m'est venu au cœur. N'est-ce pas que je ne me suis pas trompée? Monsieur, je vous en supplie à

genoux, si peu que vous ferez pour moi me laissera respirer encore quelques jours. Moi, j'ai peur de mourir, et puis je n'ai que vingt-trois ans! Je viendrai peut-être à bout, avec un peu d'aide, d'atteindre le premier du mois. Si je savais des mots pour exciter votre pitié, je vous les dirais, mais rien ne me vient à l'idée. Je ne puis que pleurer dans mon impuissance, car, je le crains bien, vous ferez de ma lettre comme on fait quand on en reçoit trop souvent de pareilles : vous la déchirerez sans penser qu'une pauvre femme est là qui attend les heures et les minutes avec l'espoir que vous aurez pensé qu'il serait par trop cruel de la laisser ainsi dans l'incertitude. Ce n'est pas l'idée de donner un louis, qui est si peu de chose pour vous, qui vous retiendra, j'en suis persuadée; aussi il me semble que rien ne vous est plus facile que de plier votre aumône dans un papier, et de mettre sur l'adresse : « A mademoiselle Bertin, rue de l'Éperon. » J'ai changé de nom depuis que je travaille dans les magasins, car le mien est celui de ma mère. En sortant de chez vous, donnez cela à un commissionnaire. J'attendrai mercredi et jeudi, et je prierai avec ferveur pour que Dieu vous rende humain.

« Il me vient à l'idée que vous ne croyez pas à tant de misère; mais si vous me voyiez, vous seriez convaincu.

« Rougette. »

Si Eugène avait d'abord été touché en lisant ces lignes, son étonnement redoubla, on le pense bien, lorsqu'il vit la signature. Ainsi c'était cette même fille qui avait follement dépensé son argent en parties de plaisir, et imaginé ce souper ridicule raconté par Mlle Pinson, c'était elle que le malheur réduisait à cette souffrance et à une semblable prière! Tant d'imprévoyance et de folie semblait à Eugène un rêve incroyable. Mais point de doute, la signature était là; et Mlle Pinson, dans le courant de la soirée, avait également prononcé le nom de guerre de son amie Rougette, devenue Mlle Bertin. Comment se trouvait-elle tout à coup abandonnnée, sans secours, sans pain, presque sans asile? Que faisaient ses amies de la veille, pendant qu'elle expirait peut-être dans quelque grenier de cette maison? Et qu'était-ce que cette maison même où l'on pouvait mourir ainsi?

Ce n'était pas le moment de faire des conjectures; le plus pressé était de venir au secours de la faim.

Eugène commença par entrer dans la boutique d'un restaurateur qui venait de s'ouvrir, et par acheter ce qu'il put y trouver. Cela fait, il s'achemina, suivi du garçon, vers le logis de Rougette; mais il éprouvait de l'embarras à se présenter brusquement ainsi. L'air de fierté qu'il avait trouvé à cette pauvre fille lui faisait craindre, sinon un refus, du moins un mouvement de vanité blessée; comment lui avouer qu'il avait lu sa lettre!

Lorsqu'il fut arrivé devant la porte :

« Connaissez-vous, dit-il au garçon, une jeune personne qui demeure dans cette maison, et qui s'appelle Mlle Bertin?

— Oh que oui! monsieur, répondit le garçon. C'est nous qui portons habituellement chez elle. Mais si monsieur y va, ce n'est pas le jour. Actuellement elle est à la campagne.

— Qui vous l'a dit? demanda Eugène.

— Pardi! monsieur, c'est la portière. Mlle Rougette aime à bien dîner, mais elle n'aime pas beaucoup à payer. Elle a plus tôt fait de commander des poulets rôtis et des homards que rien du tout; mais pour voir son argent, ce n'est pas une fois qu'il faut y retourner. Aussi nous savons, dans le quartier, quand elle y est ou quand elle n'y est pas...

— Elle est revenue, reprit Eugène. Montez chez elle, laissez-lui ce que vous portez, et si elle vous doit quelque chose, ne lui demandez rien aujourd'hui. Cela me regarde et je reviendrai. Si elle veut savoir qui lui envoie ceci, vous lui répondrez que c'est le baron de***. »

Sur ces mots, Eugène s'éloigna. Chemin faisant, il rajusta comme il put le cachet de la lettre, et la mit à la poste.

« Après tout, pensa-t-il, Rougette ne refusera pas, et si elle trouve que la réponse à son billet a été un peu prompte, elle s'en expliquera avec son baron. »

***

Les étudiants, non plus que les grisettes, ne sont pas riches tous les jours. Eugène comprenait très bien que, pour donner un air de vraisemblance à la petite fable que le garçon devait faire, il eût fallu joindre à son envoi le louis que demandait Rougette; mais là était la difficulté. Les louis ne sont pas précisément la monnaie courante de la rue Saint-Jacques. D'une autre part, Eugène venait de

s'engager à payer le restaurateur, et, par malheur, son tiroir, en ce moment, n'était guère mieux garni que sa poche. C'est pourquoi il prit sans différer le chemin de la place du Panthéon.

En ce temps-là demeurait encore sur cette place ce fameux barbier qui a fait banqueroute, et s'est ruiné en ruinant les autres. Là, dans l'arrière-boutique, où se faisaient en secret la grande et la petite usure, venait tous les jours l'étudiant pauvre et sans souci, amoureux peut-être, emprunter à énorme intérêt quelques pièces dépensées gaiement le soir, et chèrement payées le lendemain. Là entrait furtivement la grisette, la tête basse, le regard honteux, venant louer pour une partie de campagne un chapeau fané, un châle reteint, une chemise achetée au mont-de-piété. Là, des jeunes gens de bonne maison, ayant besoin de vingt-cinq louis, souscrivaient pour deux ou trois mille francs de lettres de change. Des mineurs mangeaient leur bien en herbe; des étourdis ruinaient leur famille, et souvent perdaient leur avenir. Depuis la courtisane titrée, à qui un bracelet tourne la tête, jusqu'au cuistre nécessiteux qui convoite un bouquin ou un plat de lentilles, tout venait là comme aux sources du Pactole, et l'usurier barbier, fier de sa clientèle et de ses exploits jusqu'à s'en vanter, entretenait la prison de Clichy en attendant qu'il y allât lui-même.

Telle était la triste ressource à laquelle Eugène, bien qu'avec répugnance, allait avoir recours pour obliger Rougette, ou pour être du moins en mesure de le faire; car il ne lui semblait pas prouvé que la demande adressée au baron produisît l'effet désirable. C'était de la part d'un étudiant beaucoup de charité, à vrai dire, que de s'engager ainsi pour une inconnue; mais Eugène croyait en Dieu : toute bonne action lui semblait nécessaire.

Le premier visage qu'il aperçut, en entrant chez le barbier, fut celui de son ami Marcel, assis devant une toilette, une serviette au cou, et feignant de se faire coiffer. Le pauvre garçon venait peut-être chercher de quoi payer son souper de la veille; il semblait fort préoccupé, et fronçait les sourcils d'un air peu satisfait, tandis que le coiffeur, feignant de son côté de lui passer dans les cheveux un fer parfaitement froid, lui parlait à demi-voix dans son accent gascon. Devant une autre toilette, dans un petit cabinet, se tenait assis, également affublé d'une serviette, un étranger fort inquiet, regardant sans cesse de côté et

d'autre, et, par la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique, on apercevait, dans une vieille psyché, la silhouette passablement maigre d'une jeune fille, qui, aidée de la femme du coiffeur, essayait une robe à carreaux écossais.

« Que viens-tu faire ici à cette heure? » s'écria Marcel, dont la figure reprit l'expression de sa bonne humeur habituelle, dès qu'il reconnut son ami.

Eugène s'assit près de la toilette, et expliqua en peu de mots la rencontre qu'il avait faite et le dessein qui l'amenait.

« Ma foi, dit Marcel, tu es bien candide. De quoi te mêles-tu, puisqu'il y a un baron? Tu as vu une jeune fille intéressante qui éprouvait le besoin de prendre quelque nourriture; tu lui as payé un poulet froid, c'est digne de toi; il n'y a rien à dire. Tu n'exiges d'elle aucune reconnaissance, l'incognito te plaît; c'est héroïque. Mais aller plus loin, c'est de la chevalerie. Engager sa montre ou sa signature pour une lingère que protège un baron, et que l'on n'a pas l'honneur de fréquenter, cela ne s'est pratiqué, de mémoire humaine, que dans la Bibliothèque bleue.

— Ris de moi si tu veux, répondit Eugène. Je sais qu'il y a dans ce monde beaucoup plus de malheureux que je n'en puis soulager. Ceux que je ne connais pas, je les plains; mais si j'en vois un, il faut que je l'aide. Il m'est impossible, quoi que je fasse, de rester indifférent devant la souffrance. Ma charité ne va pas jusqu'à chercher les pauvres, je ne suis pas assez riche pour cela; mais quand je les trouve, je fais l'aumône.

— En ce cas, reprit Marcel, tu as fort à faire; il n'en manque pas dans ce pays-ci.

— Qu'importe! dit Eugène, encore ému du spectacle dont il venait d'être témoin : vaut-il mieux laisser mourir les gens et passer son chemin? Cette malheureuse est une étourdie, une folle, tout ce que tu voudras; elle ne mérite peut-être pas la compassion qu'elle fait naître; mais cette compassion, je la sens. Vaut-il mieux agir comme ses bonnes amies, qui déjà ne semblent pas plus se soucier d'elle que si elle n'était plus au monde, et qui l'aidaient hier à se ruiner? A qui peut-elle avoir reconrs? A un étranger qui allumera un cigare avec sa lettre, ou à Mlle Pinson, je suppose, qui soupe en ville et danse de tout son cœur, pendant que sa compagne meurt de faim? Je t'avoue, mon cher Marcel, que tout cela, bien sincère-

ment, me fait horreur. Cette petite évaporée d'hier soir, avec sa chanson et ses quolibets, riant et babillant chez toi, au moment même où l'autre, l'héroïne de son conte, expire dans un grenier, me soulève le cœur. Vivre ainsi en amies, presque en sœurs, pendant des jours et des semaines, courir les théâtres, les bals, les cafés, et ne pas savoir le lendemain si l'une est morte et l'autre en vie, c'est pis que l'indifférence des égoïstes, c'est l'insensibilité de la brute. Ta Mlle Pinson est un monstre, et tes grisettes que tu vantes, ces mœurs sans vergogne, ces amitiés sans âme, je ne sais rien de si méprisable ! »

Le barbier, qui, pendant ces discours, avait écouté en silence, et continué de promener son fer froid sur la tête de Marcel, sourit d'un air malin lorsque Eugène se tut. Tour à tour bavard comme une pie, ou plutôt comme un perruquier qu'il était, lorsqu'il s'agissait de méchants propos, taciturne et laconique comme un Spartiate dès que les affaires étaient en jeu, il avait adopté la prudente habitude de laisser toujours d'abord parler ses pratiques, avant de mêler son mot à la conversation. L'indignation qu'exprimait Eugène en termes si violents lui fit toutefois rompre le silence.

« Vous êtes sévère, monsieur, dit-il en riant et en gasconnant. J'ai l'honneur de coiffer Mlle Mimi, et je crois que c'est une excellente personne.

— Oui, dit Eugène, excellente en effet, s'il est question de boire et de fumer.

— Possible, reprit le barbier, je ne dis pas non. Les jeunes personnes, ça rit, ça chante, ça fume, mais il y en a qui ont du cœur.

— Où voulez-vous en venir, père Cadédis? demanda Marcel. Pas tant de diplomatie; expliquez-vous tout net.

— Je veux dire, répliqua le barbier en montrant l'arrière-boutique, qu'il y a là, pendue à un clou, une petite robe de soie noire que ces messieurs connaissent sans doute, s'ils connaissent la propriétaire, car elle ne possède pas une garde-robe très compliquée. Mlle Mimi m'a envoyé cette robe ce matin au petit jour; et je présume que, si elle n'est pas venue au secours de la petite Rougette, c'est qu'elle-même ne roule pas sur l'or.

— Voilà qui est curieux, dit Marcel, se levant et entrant dans l'arrière-boutique, sans égard pour la pauvre femme aux carreaux écossais. La chanson de Mimi en a donc menti, puisqu'elle met sa robe en gage? Mais avec quoi

diable fera-t-elle ses visites à présent? Elle ne va donc pas dans le monde aujourd'hui ? »

Eugène avait suivi son ami.

Le barbier ne les trompait pas : dans un coin poudreux, au milieu d'autres hardes de toute espèce, était humblement et tristement suspendue l'unique robe de Mlle Pinson.

« C'est bien cela, dit Marcel; je reconnais ce vêtement pour l'avoir vu tout neuf il y a dix-huit mois. C'est la robe de chambre, l'amazone et l'uniforme de parade de Mimi. Il doit y avoir à la manche gauche une petite tache grosse comme une pièce de cinq sous causée par le vin de Champagne. Et combien avez-vous prêté là-dessus, père Cadédis? Car je suppose que cette robe n'est pas vendue, et qu'elle ne se trouve dans ce boudoir qu'en qualité de nantissement.

— J'ai prêté quatre francs, répondit le barbier; et je vous assure, monsieur, que c'est pure charité. A tout autre je n'aurais pas avancé plus de quarante sous; car la pièce est diablement mûre; on y voit à travers, c'est une lanterne magique. Mais je sais que Mlle Mimi me payera; elle est bonne pour quatre francs.

— Pauvre Mimi, reprit Marcel. Je gagerais tout de suite mon bonnet qu'elle n'a emprunté cette petite somme que pour l'envoyer à Rougette.

— Ou pour payer quelque dette criarde, dit Eugène.

— Non, dit Marcel, je connais Mimi; je la crois incapable de se dépouiller pour un créancier.

— Possible encore, dit le barbier. J'ai connu Mlle Mimi dans une position meilleure que celle où elle se trouve actuellement; elle avait alors un grand nombre de dettes. On se présentait journellement chez elle pour saisir tout ce qu'elle possédait, et on avait fini, en effet, par lui prendre tous ses meubles, excepté son lit, car ces messieurs savent sans doute qu'on ne prend pas le lit d'un débiteur. Or, Mlle Mimi avait dans ce temps-là quatre robes fort convenables. Elle les mettait toutes les quatre l'une sur l'autre, et elle couchait avec pour qu'on ne les saisît pas; c'est pourquoi je serais surpris si, n'ayant plus qu'une seule robe aujourd'hui, elle l'engageait pour payer quelqu'un.

— Pauvre Mimi! répéta Marcel. Mais, en vérité, comment s'arrange-t-elle? Elle a donc trompé ses amis? Elle possède donc un vêtement inconnu? Peut-être se trouve-t-elle malade d'avoir trop mangé de galette, et, en effet, si

elle est au lit, elle n'a que faire de s'habiller. N'importe, père Cadédis, cette robe me fait peine, avec ses manches pendantes qui ont l'air de demander grâce; tenez, retranchez-moi quatre francs sur les trente-cinq livres que vous venez de m'avancer : et mettez-moi cette robe dans une serviette, que je la rapporte à cette enfant. Eh bien! Eugène, continua-t-il, que dis à cela ta charité chrétienne?

— Que tu as raison, répondit Eugène, de parler et d'agir comme tu fais, mais que je n'ai peut-être pas tort, j'en fais le pari, si tu veux.

— Soit, dit Marcel, parions un cigare, comme les membres du Jockey-Club. Aussi bien, tu n'as plus que faire ici. J'ai trente et un francs, nous sommes riches. Allons de ce pas chez Mlle Pinson; je suis curieux de la voir. »

Il mit la robe sous son bras, et tous deux sortirent de la boutique.

⁂

« Mademoiselle est allée à la messe, répondit la portière aux deux étudiants, lorsqu'ils furent arrivés chez Mlle Pinson.

— A la messe! dit Eugène surpris.

— A la messe! répéta Marcel. C'est impossible, elle n'est pas sortie. Laissez-nous entrer; nous sommes de vieux amis.

— Je vous assure, monsieur, répondit la portière, qu'elle est sortie pour aller à la messe, il y a environ trois quarts d'heure.

— Et à quelle église est-elle allée?

— A Saint-Sulpice, comme de coutume, elle n'y manque pas un matin.

— Oui, oui, je sais qu'elle prie le bon Dieu; mais cela me semble bizarre qu'elle soit dehors aujourd'hui.

— La voici qui rentre, monsieur; elle tourne la rue; vous la voyez vous-même. »

Mlle Pinson, sortant de l'église, revenait chez elle, en effet. Marcel ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il courut à elle, impatient de voir de près sa toilette. Elle avait, en guise de robe, un jupon d'indienne foncée, à demi caché sous un rideau de serge verte dont elle s'était fait, tant bien que mal, un châle. De cet accoutrement singulier, mais qui, du reste, n'attirait pas les regards, à cause de sa couleur sombre, sortaient sa tête gracieuse coiffée de son bonnet blanc, et ses petits pieds chaussés de brodequins.

Elle s'était enveloppée dans son rideau avec tant d'art et de précaution, qu'il ressemblait vraiment à un vieux châle, et qu'on ne voyait presque pas la bordure. En un mot, elle trouvait moyen de plaire encore dans cette friperie, et de prouver, une fois de plus sur terre, qu'une jolie femme est toujours jolie.

« Comment me trouvez-vous? dit-elle aux deux jeunes gens en écartant un peu son rideau, et en laissant voir sa fine taille serrée dans son corset. C'est un déshabillé du matin que Palmyre vient de m'apporter.

— Vous êtes charmante, dit Marcel. Ma foi, je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir si bonne mine avec le châle d'une fenêtre.

— En vérité? reprit Mlle Pinson; j'ai pourtant l'air un peu paquet.

— Paquet de roses, répondit Marcel. J'ai presque regret maintenant de vous avoir rapporté votre robe.

— Ma robe? Où l'avez-vous trouvée?

— Où elle était, apparemment.

— Et vous l'avez tirée de l'esclavage!

— Eh, mon Dieu! oui, j'ai payé sa rançon. M'en voulez-vous de cette audace?

— Non pas! à charge de revanche. Je suis bien aise de revoir ma robe; car, à vous dire vrai, voilà déjà longtemps que nous vivons tous les deux ensemble, et je m'y suis attaché insensiblement. »

En parlant ainsi, Mlle Pinson montait lestement les cinq étages qui conduisaient à sa chambrette, où les deux amis entrèrent avec elle.

« Je ne puis pourtant, reprit Marcel, vous rendre cette robe qu'à une condition.

— Fi donc! dit la grisette. Quelque sottise! Des conditions? Je n'en veux pas.

— J'ai fait un pari, dit Marcel; il faut que vous nous disiez franchement pourquoi cette robe était en gage.

— Laissez-moi donc d'abord la remettre, répondit Mlle Pinson; je vous dirai ensuite mon pourquoi. Mais je vous préviens que, si vous ne voulez pas faire antichambre dans mon armoire ou sur la gouttière, il faut, pendant que je vais m'habiller, que vous vous voiliez la face comme Agamemnon.

— Qu'à cela ne tienne, dit Marcel; nous sommes plus honnêtes qu'on ne pense, et je ne hasarderai pas même un œil.

— Attendez, reprit Mlle Pinson; je suis pleine de confiance, mais la sagesse des nations nous dit que deux précautions valent mieux qu'une. »

En même temps elle se débarrassa de son rideau, et l'étendit délicatement sur la tête des deux amis, de manière à les rendre complètement aveugles.

« Ne bougez pas, leur dit-elle; c'est l'affaire d'un instant.

— Prenez garde à vous, dit Marcel. S'il y a un trou au rideau, je ne réponds de rien. Vous ne voulez pas vous contenter de notre parole, par conséquent elle est dégagée.

— Heureusement ma robe l'est aussi, dit Mlle Pinson; et ma taille aussi, ajouta-t-elle en riant et en jetant le rideau par terre. Pauvre petite robe! Il me semble qu'elle est toute neuve. J'ai un plaisir à me sentir dedans!

— Et votre secret? nous le direz-vous maintenant? Voyons, soyez sincère, nous ne sommes pas bavards. Pourquoi et comment une jeune personne comme vous, sage, rangée, vertueuse et modeste, a-t-elle pu accrocher ainsi, d'un seul coup, toute sa garde-robe à un clou?

— Pourquoi?... pourquoi?... répondit Mlle Pinson, paraissant hésiter. Puis elle prit les deux jeunes gens chacun par un bras, et leur dit en les poussant vers la porte : Venez avec moi, vous le verrez.

Comme Marcel s'y attendait, elle les conduisit rue de l'Éperon.

*
* *

Marcel avait gagné son pari. Les quatre francs et le morceau de galette de Mlle Pinson étaient sur la table de Rougette, avec les débris du poulet d'Eugène.

La pauvre malade allait un peu mieux, mais elle gardait encore le lit; et, quelle que fût sa reconnaissance envers son bienfaiteur inconnu, elle fit dire à ces messieurs, par son amie, qu'elle les priait de l'excuser, et qu'elle n'était pas en état de les recevoir.

« Que je la reconnais bien là! dit Marcel; elle mourrait sur la paille dans sa mansarde, qu'elle ferait encore la duchesse vis-à-vis de son pot à l'eau. »

Les deux amis, bien qu'à regret, furent donc obligés de s'en retourner chez eux comme ils étaient venus, non sans rire entre eux de cette fierté et de cette discrétion si étrangement nichées dans une mansarde.

Après avoir été à l'École de Médecine suivre les leçons du jour, ils dînèrent ensemble, et, le soir venu, ils firent un tour de promenade au boulevard Italien. Là, tout en fumant le cigare qu'il avait gagné le matin :

« Avec tout cela, disait Marcel, n'es-tu pas forcé de convenir que j'ai raison d'aimer, au fond, et même d'estimer ces pauvres créatures? Considérons sainement les choses sous un point de vue philosophique. Cette petite Mimi, que tu as tant calomniée, ne fait-elle pas, en se dépouillant de sa robe, une œuvre plus louable, plus méritoire, j'ose même dire plus chrétienne, que le bon roi Robert en laissant un pauvre couper la frange de son manteau? Le bon roi Robert, d'une part, avait évidemment quantité de manteaux; d'un autre côté, il était à table, dit l'histoire, lorsqu'un mendiant s'approcha de lui, en se traînant à quatre pattes, et coupa avec des ciseaux la frange d'or de l'habit de son roi. Madame la reine trouva la chose mauvaise, et le digne monarque, il est vrai, pardonna généreusement au coupeur de franges; mais peut-être avait-il bien dîné. Vois quelle distance entre lui et Mimi! Mimi, quand elle a appris l'infortune de Rougette, assurément était à jeun. Sois convaincu que le morceau de galette qu'elle avait emporté de chez moi était destiné par avance à composer son propre repas. Or, que fait elle? Au lieu de déjeuner, elle va à la messe, et en ceci elle se montre encore au moins l'égale du roi Robert, qui était fort pieux, j'en conviens, mais qui perdait son temps à chanter au lutrin, pendant que les Normands faisaient le diable à quatre. Le roi Robert abandonne sa frange, et, en somme, le manteau lui reste. Mimi envoie sa robe tout entière au père Cadédis, action incomparable en ce que Mimi est femme, jeune, jolie, coquette et pauvre; et note bien que cette robe lui est nécessaire pour qu'elle puisse aller, comme de coutume, à son magasin, gagner le pain de sa journée. Non seulement donc elle se prive du morceau de galette qu'elle allait avaler, mais elle se met volontairement dans le cas de ne pas dîner. Observons en outre que le père Cadédis est fort éloigné d'être un mendiant, et de se traîner à quatre pattes sous la table. Le roi Robert, renonçant à sa frange, ne fait pas un grand sacrifice, puisqu'il la trouve toute coupée d'avance, et c'est à savoir si cette frange était coupée de travers ou non, et en état d'être recousue ; tandis que Mimi, de son propre mouvement, bien loin d'attendre qu'on lui vole sa robe, arrache elle-même de dessus son pauvre corps

ce vêtement, plus précieux, plus utile que le clinquant de tous les passementiers de Paris. Elle sort vêtue d'un rideau; mais sois sûr qu'elle n'irait pas ainsi dans un autre lieu que l'église. Elle se ferait plutôt couper un bras que de se laisser voir ainsi fagotée au Luxembourg ou aux Tuileries; mais elle ose se montrer à Dieu, parce qu'il est l'heure où elle prie tous les jours. Crois-moi, Eugène, dans ce seul fait de traverser avec son rideau la place Saint-Michel, la rue de Tournon et la rue du Petit-Lion, où elle connaît tout le monde, il y a plus de courage, d'humilité et de religion véritable que dans toutes les hymnes du bon roi Robert, dont tout le monde parle pourtant, depuis le grand Bossuet jusqu'au plat Anquetil, tandis que Mimi mourra inconnue dans son cinquième étage, entre un pot de fleurs et un ourlet.

— Tant mieux pour elle, dit Eugène.

— Si je voulais maintenant, dit Marcel, continuer à comparer, je pourrais te faire un parallèle entre Mucius Scævola et Rougette. Penses-tu, en effet, qu'il soit plus difficile à un Romain du temps de Tarquin de tenir son bras, pendant cinq minutes, au-dessus d'un réchaud allumé, qu'à une grisette contemporaine de rester vingt-quatre heures sans manger? Ni l'un ni l'autre n'ont crié, mais examine par quel motifs. Mucius est au milieu d'un camp, en présence d'un roi étrusque qu'il a voulu assassiner; il a manqué son coup d'une manière pitoyable, il est entre les mains des gendarmes. Qu'imagine-t-il? Une bravade. Pour qu'on l'admire avant qu'on le pende, il se roussit le poing sur un tison (car rien ne prouve que le brasier fût bien chaud, ni que le poing soit tombé en cendres). Là-dessus, le digne Porsenna, stupéfait de sa fanfaronnade, lui pardonne et le renvoie chez lui. Il est à parier que ledit Porsenna, capable d'un tel pardon, avait une bonne figure, et que Scævola se doutait que, en sacrifiant son bras, il sauvait sa tête. Rougette, au contraire, endure patiemment le plus horrible et le plus lent des supplices, celui de la faim; personne ne la regarde. Elle est seule au fond d'un grenier, et elle n'a là pour l'admirer ni Porsenna, c'est-à-dire le baron, ni les Romains, c'est-à-dire les voisins, ni les Étrusques, c'est-à-dire ses créanciers, ni même le brasier, car son poêle est éteint. Or, pourquoi souffre-t-elle sans se plaindre? Par vanité d'abord, cela est certain, mais Mucius est dans le même cas, par grandeur d'âme ensuite, et ici est sa gloire; car si elle reste muette derrière son verrou,

c'est précisément pour que ses amis ne sachent pas qu'elle se meurt, pour qu'on n'ait pas pitié de son courage, pour que sa camarade Pinson, qu'elle sait bonne et toute dévouée, ne soit pas obligée, comme elle l'a fait, de lui donner sa robe et sa galette. Mucius, à la place de Rougette, eût fait semblant de mourir en silence, mais c'eût été dans un carrefour ou à la porte de Flicoteaux. Son taciturne et sublime orgueil eût été une manière délicate de demander à l'assistance un verre de vin et un croûton. Rougette, il est vrai, a demandé un louis au baron, que je persiste à comparer à Porsenna. Mais ne vois-tu pas que le baron doit évidemment être redevable à Rougette de quelques obligations personnelles? Cela saute aux yeux du moins clairvoyant. Comme tu l'as, d'ailleurs, sagement remarqué, il se peut que le baron soit à la campagne, et dès lors Rougette est perdue. Et ne crois pas pouvoir me répondre ici par cette vaine objection qu'on suppose à toutes les belles actions des femmes, à savoir qu'elles ne savent ce qu'elles font, et qu'elles courent au danger comme les chats sur les gouttières. Rougette sait ce qu'est la mort; elle l'a vue de près, au pont d'Iéna, car elle s'est déjà jetée à l'eau une fois, et je lui ai demandé si elle avait souffert. Elle m'a dit que non, qu'elle n'avait rien senti, excepté au moment où on l'avait repêchée, parce que les bateliers la tiraient par les jambes, et qu'ils lui avaient, à ce qu'elle disait, *raclé* la tête sur le bord du bateau.

— Assez! dit Eugène, fais-moi grâce de tes affreuses plaisanteries. Réponds-moi sérieusement : crois-tu que de si horribles épreuves, tant de fois répétées, toujours menaçantes, puissent enfin porter quelques fruits? Ces pauvres filles, livrées à elles-mêmes, sans appui, sans conseil, ont-elles assez de bon sens pour avoir de l'expérience? Y a-t-il un démon attaché à elles, qui les voue à tout jamais au malheur et à la folie, ou, malgré tant d'extravagances, peuvent-elles revenir au bien? En voilà une qui prie Dieu, dis-tu? elle va à l'église, elle remplit ses devoirs, elle vit honnêtement de son travail; ses compagnes paraissent l'estimer... et vous autres, mauvais sujets, vous ne la traitez pas vous-mêmes avec votre légèreté habituelle. En voilà une autre qui passe sans cesse de l'étourderie à la misère, de la prodigalité aux horreurs de la faim. Certes, elle doit se rappeler longtemps les leçons cruelles qu'elle reçoit. Crois-tu que, avec de sages avis, une conduite réglée, un peu d'aide, on puisse faire de telles femmes des

êtres raisonnables? S'il en est ainsi, dis-le-moi; une occasion s'offre à nous. Allons de ce pas chez la pauvre Rougette: elle est sans doute encore bien souffrante, et son amie veille à son chevet. Ne me décourage pas, laisse-moi agir. Je veux essayer de les ramener dans la bonne route, de leur parler un langage sincère; je ne veux leur faire ni sermon ni reproches. Je veux m'approcher de ce lit, leur prendre la main, et leur dire.... »

En ce moment, les deux amis passaient devant le café Tortoni. La silhouette de deux jeunes femmes, qui prenaient des glaces près d'une fenêtre, se dessinait à la clarté des lustres. L'une d'elles agita son mouchoir, et l'autre partit d'un éclat de rire.

« Parbleu! dit Marcel, si tu veux leur parler, nous n'avons que faire d'aller si loin, car les voilà, Dieu me pardonne! Je reconnais Mimi à sa robe, et Rougette à son panache blanc, toujours sur le chemin de la friandise. Il paraît que monsieur le baron a bien fait les choses.

— Et une pareille folie dit Eugène, ne t'épouvante pas?

— Si fait, dit Marcel; mais je t'en prie, quand tu diras du mal des grisettes, fais une exception pour la petite Pinson. Elle nous a conté une histoire à souper, elle a engagé sa robe pour quatre francs, elle s'est fait un châle avec un rideau; et qui dit ce qu'il sait, qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, n'est pas obligé à davantage. »



LA MOUCHE

1853

En 1756, lorsque Louis XV, fatigué des querelles entre la magistrature et le grand conseil à propos de l'impôt des deux sous[1], prit le parti de tenir un lit de justice, les membres du parlement remirent leurs offices. Seize de ces démissions furent acceptées, sur quoi il y eut autant d'exils. « Mais, pourriez-vous, disait Mme de Pompadour à l'un des présidents, pourriez-vous voir de sang-froid une poignée d'hommes résister à l'autorité d'un roi de France? N'en auriez-vous pas mauvaise opinion? Quittez votre petit manteau, monsieur le président, et vous verrez tout cela comme je le vois. »

Ce ne furent pas seulement les exilés qui portèrent la peine de leur mauvais vouloir, mais aussi leurs parents et leurs amis. Le *décachetage* amusait le roi. Pour se désennuyer de ses plaisirs, il se faisait lire par sa favorite tout ce qu'on trouvait de curieux à la poste. Bien entendu que, sous le prétexte de faire lui-même sa police secrète, il se divertissait de mille intrigues qui lui passaient ainsi sous les yeux; mais quiconque, de près ou de loin, tenait aux chefs des factions, était presque toujours perdu. On sait que Louis XV, avec toutes sortes de faiblesses, n'avait qu'une seule force, celle d'être inexorable.

Un soir qu'il était devant le feu, les pieds sur le manteau de la cheminée, mélancolique à son ordinaire, la marquise, parcourant un paquet de lettres, haussait les épaules en riant. Le roi demanda ce qu'il y avait.

« C'est que je trouve là, répondit-elle, une lettre qui n'a pas le sens commun, mais c'est une chose touchante et qui fait pitié.

— Qu'y a-t-il au bas? dit le roi.

— Point de nom : c'est une lettre d'amour.

— Et qu'y a-t-il dessus?

1. Deux sous pour livre du dixième du revenu. (*Note de l'auteur.*

— Voilà le plaisant. C'est qu'elle est adressée à Mlle d'Annebault, la nièce de ma bonne amie, Mme d'Estrades. C'est apparemment pour que je la voie qu'on l'a fourrée avec ces papiers.

— Et qu'y a-t-il dedans? dit encore le roi.

— Mais je vous dis, c'est de l'amour. Il est question aussi de Vauvert et de Nauflette. Est-on un gentilhomme dans ces pays-là? Votre Majesté les connaît-elle? »

Le roi se piquait de savoir la France par cœur, c'est-à-dire la noblesse de France. L'étiquette de sa cour, qu'il avait étudiée, ne lui était pas plus familière que les blasons de son royaume : science assez courte, le reste ne comptant pas; mais il y mettait de la vanité, et la hiérarchie était devant ses yeux comme l'escalier de marbre de son palais; il y voulait marcher en maître. Après avoir rêvé quelques instants, il fronça le sourcil comme frappé d'un mauvais souvenir, puis, faisant signe à la marquise de lire, il se rejeta dans sa bergère, en disant avec un sourire :

« Va toujours, la fille est jolie. »

Mme de Pompadour, prenant alors son ton le plus doucement railleur, commença à lire une longue lettre toute remplie de tirades amoureuses :

« Voyez un peu, disait l'écrivain, comme les destins me persécutent! Tout semblait disposé à remplir mes vœux et vous-même, ma tendre amie, ne m'aviez-vous pas fait espérer le bonheur? Il faut pourtant que j'y renonce, et cela pour une faute que je n'ai pas commise. N'est-ce pas un excès de cruauté de m'avoir permis d'entrevoir les cieux, pour me précipiter dans l'abîme? Lorsqu'un infortuné est dévoué à la mort, se fait-on un barbare plaisir de laisser devant ses regards tout ce qui doit faire aimer et regretter la vie? Tel est pourtant mon sort; je n'ai plus d'autre asile, d'autre espérance que le tombeau, car, dès l'instant que je suis malheureux, je ne dois plus songer à votre main. Quand la fortune me souriait, tout mon espoir était que vous fussiez à moi; pauvre aujourd'hui, je me ferais horreur si j'osais encore y songer, et, du moment que je ne puis vous rendre heureuse, tout en mourant d'amour, je vous défends de m'aimer.... »

La marquise souriait à ces derniers mots.

« Madame, dit le roi, voilà un honnête homme. Mais qu'est-ce qui l'empêche d'épouser sa maîtresse?

— Permettez, Sire, que je continue :

« Cette injustice qui m'accable, me surprend de la part

du meilleur des rois. Vous savez que mon père demandait pour moi une place de cornette ou d'enseigne aux gardes, et que cette place décidait de ma vie, puisqu'elle me donnait le droit de m'offrir à vous. Le duc de Biron m'avait proposé; mais le roi m'a rejeté d'une façon dont le souvenir m'est bien amer, car si mon père a sa manière de voir (je veux que ce soit une faute), dois-je toutefois en être puni? Mon dévouement au roi est aussi véritable, aussi sincère que mon amour pour vous. On verrait clairement l'un et l'autre, si je pouvais tirer l'épée. Il est désespérant qu'on refuse ma demande; mais que ce soit sans raison valable qu'on m'enveloppe dans une pareille disgrâce, c'est ce qui est opposé à la bonté bien connue de Sa Majesté....

— Oui-da, dit le roi, ceci m'intéresse.

« Si vous saviez combien nous sommes tristes! Ah! mon amie, cette terre de Nauflette, ce pavillon de Vauvert, ces bosquets! je m'y promène seul tout le jour. J'ai défendu de ratisser; l'odieux jardinier est venu hier avec son manche à balai ferré. Il allait toucher le sable.... La trace de vos pas, plus légère que le vent, n'était pourtant pas effacée. Le bout de vos petits pieds et vos grands talons blancs étaient encore marqués dans l'allée : ils semblaient marcher devant moi, tandis que je suivais votre belle image, et ce charmant fantôme s'animait par instants, comme s'il se fût posé sur l'empreinte fugitive. C'est là, c'est en causant le long du parterre qu'il m'a été donné de vous connaître, de vous apprécier. Une éducation admirable dans l'esprit d'un ange, la dignité d'une reine avec la grâce des nymphes, des pensées dignes de Leibnitz avec son langage si simple, l'abeille de Platon sur les lèvres de Diane, tout cela m'ensevelissait sous le voile de l'adoration. Et pendant ce temps-là ces fleurs bien-aimées s'épanouissaient autour de nous. Je les ai respirées en vous écoutant, dans leur parfum vivait votre souvenir. Elles courbent à présent la tête; elles me montrent la mort....

— C'est du mauvais Jean-Jacques, dit le roi. Pourquoi me lisez-vous cela?

— Parce que Votre Majesté me l'a ordonné pour les eaux yeux de Mlle d'Annebault.

— Cela est vrai, elle a de beaux yeux.

« Et quand je rentre de ces promenades, je trouve mon père seul, dans le grand salon, accoudé auprès d'une chandelle, au milieu de ces dorures fanées qui couvrent nos lambris vermoulus. Il me voit venir avec peine.... mon

chagrin dérange le sien.... Athénaïs! au fond de ce salon, près de la fenêtre, est le clavecin où voltigeaient vos doigts délicieux, qu'une seule fois ma bouche a touchés, pendant que la vôtre s'ouvrait doucement aux accords de la plus suave musique.... si bien que vos chants n'étaient qu'un sourire. Qu'ils sont heureux, ce Rameau, ce Lulli, ce Duni, que sais-je? et bien d'autres! Oui, oui, vous les aimez, ils sont dans votre mémoire, leur souffle a passé sur vos lèvres. Je m'assieds aussi à ce clavecin, j'essaye d'y jouer un de ces airs qui vous plaisent; qu'ils me semblent froids, monotones! je les laisse et les écoute mourir, tandis que l'écho s'en perd sous cette voûte lugubre. Mon père se retourne et me voit désolé, qu'y peut-il faire? Un propos de ruelle, d'antichambre, a fermé nos grilles. Il me voit jeune, ardent, plein de vie, ne demandant qu'à être au monde; il est mon père et ne peut rien....

— Ne dirait-on pas, dit le roi, que ce garçon s'en allait en chasse, qu'on lui tue son faucon sur le poing? A qui en a-t-il par hasard?

— Il est bien vrai, reprit la marquise, continuant la lecture d'un ton plus bas, il est bien vrai que nous sommes proches voisins et parents éloignés de l'abbé Chauvelin....

— Voilà donc ce que c'est! dit Louis XV en bâillant. Encore quelque neveu des enquêtes et requêtes. Mon parlement abuse de ma bonté; il a vraiment trop de famille.

— Mais si ce n'est qu'un parent éloigné!

— Bon, ce monde-là ne vaut rien du tout. Cet abbé Chauvelin est un janséniste; c'est un bon diable, mais c'est un démis. Jetez cette lettre au feu, et qu'on ne m'en parle plus. »

*
* *

Les derniers mots prononcés par le roi n'étaient pas tout à fait un arrêt de mort, mais c'était à peu près une défense de vivre. Que pouvait faire, en 1756, un jeune homme sans fortune, dont le roi ne voulait pas entendre parler? Tâcher d'être commis, ou se faire philosophe, poète peut-être, mais sans dédicace, et le métier, en ce cas, ne valait rien.

Telle n'était pas, à beaucoup près, la vocation du chevalier de Vauvert, qui venait d'écrire avec des larmes la lettre dont le roi se moquait. Pendant ce temps-là, seul avec son père, au fond du vieux château de Naulletté, il marchait par la chambre d'un air triste et furieux.

« Je veux aller à Versailles, disait-il.

— Et qu'y ferez-vous?

— Je n'en sais rien; mais que fais-je ici?

— Vous me tenez compagnie; il est bien certain que cela ne peut être fort amusant pour vous, et je ne vous retiens en aucune façon. Mais oubliez-vous que votre mère est morte?

— Non, monsieur, et je lui ai promis de vous consacrer la vie que vous m'avez donnée. Je reviendrai, mais je veux partir; je ne saurais plus rester dans ces lieux.

— D'où vient cela?

— D'un amour extrême. J'aime éperdument Mlle d'Annebault.

— Vous savez que c'est inutile. Il n'y a que Molière qui fasse des mariages sans dot. Oubliez-vous aussi ma disgrâce?

— Eh! monsieur, votre disgrâce, me serait-il permis, sans m'écarter du plus profond respect, de vous demander ce qui l'a causée? Nous ne sommes pas du parlement. Nous payons l'impôt, nous ne le faisons pas. Si le parlement lésine sur les deniers du roi, c'est son affaire et non la nôtre. Pourquoi M. l'abbé Chauvelin nous entraîne-t-il dans sa ruine?

— M. l'abbé Chauvelin agit en honnête homme. Il refuse d'approuver le dixième, parce qu'il est révolté des dilapidations de la cour. Rien de pareil n'aurait eu lieu du temps de Mme de Châteauroux. Elle était belle, au moins, celle-là, et elle ne coûtait rien, pas même ce qu'elle donnait si généreusement. Elle était maîtresse et souveraine, et elle se disait satisfaite si le roi ne l'envoyait pas pourrir dans un cachot lorsqu'il lui retirerait ses bonnes grâces. Mais cette Étioles, cette Le Normand, cette Poisson insatiable!

— Et qu'importe?

— Qu'importe! dites-vous? Plus que vous ne pensez. Savez-vous seulement que, à présent, tandis que le roi nous gruge, la fortune de sa grisette est incalculable? Elle s'était fait donner au début cent quatre-vingt mille livres de rente; mais ce n'était qu'une bagatelle, cela ne compte plus maintenant; on ne saurait se faire une idée des sommes effrayantes que le roi lui jette à la tête; il ne se passe pas trois mois de l'année où elle n'attrape au vol, comme par hasard, cinq ou six cent mille livres, hier sur les sels, aujourd'hui sur les augmentations du trésorier des écuries; avec les logements qu'elle a dans toutes les

maisons royales, elle achète la Selle, Crécy, Aulnay, Brinborion, Marigny, Saint-Remi, Bellevue et tant d'autres terres, des hôtels à Paris, à Fontainebleau, à Versailles, à Compiègne, sans compter une fortune secrète placée en tous pays dans toutes les banques de l'Europe, en cas de disgrâce probablement, ou de la mort du souverain. Et qui paye tout cela, s'il vous plaît?

— Je l'ignore, monsieur, mais ce n'est pas moi.

— C'est vous, comme tout le monde; c'est la France, c'est le peuple qui sue sang et eau, qui crie dans la rue, qui insulte la statue de Pigalle. Et le parlement ne veut plus de cela, il ne veut plus de nouveaux impôts. Lorsqu'il s'agissait des frais de la guerre, notre dernier écu était prêt; nous ne songions pas à marchander. Le roi victorieux a pu voir clairement qu'il était aimé par tout le royaume, plus clairement encore lorsqu'il faillit mourir. Alors cessa toute dissidence, toute faction, toute rancune; la France entière se mit à genoux devant le lit du roi et pria pour lui. Mais si nous payons, sans compter, ses soldats ou ses médecins, nous ne voulons plus payer ses maîtresses, et nous avons autre chose à faire que d'entretenir Mme de Pompadour.

— Je ne la défends pas, monsieur. Je ne saurais lui donner ni tort ni raison; je ne l'ai jamais vue.

— Sans doute; et vous ne seriez pas fâché de la voir, n'est-il pas vrai, pour avoir là-dessus quelque opinion? Car, à votre âge, la tête juge par les yeux. Essayez donc, si bon vous semble, mais ce plaisir-là vous sera refusé.

— Pourquoi, monsieur?

— Parce que c'est une folie, parce que cette marquise est aussi invisible dans ses petits boudoirs de Brinborion que le Grand Turc dans son sérail; parce qu'on vous fermera toutes les portes au nez. Que voulez-vous faire? Tenter l'impossible? chercher fortune comme un aventurier?

— Non pas, mais comme un amoureux. Je ne prétends point solliciter, monsieur, mais réclamer contre une injustice. J'avais une espérance fondée, presque une promesse de M. de Biron; j'étais à la veille de posséder ce que j'aime, et cet amour n'est point déraisonnable; vous ne l'avez pas désapprouvé. Souffrez donc que je tente de plaider ma cause. Aurai-je affaire au roi ou à Mme de Pompadour, je l'ignore, mais je veux partir.

— Vous ne savez pas ce que c'est que la cour, et vous voulez vous y présenter!

— Eh! j'y serai peut-être reçu plus aisément par cette raison que j'y suis inconnu.

— Vous inconnu, chevalier! y pensez-vous? Avec un nom comme le vôtre!... Nous sommes vieux gentilshommes, monsieur; vous ne sauriez être inconnu.

— Eh bien donc! le roi m'écoutera.

— Il ne voudra pas seulement vous entendre. Vous rêvez Versailles, et vous croirez y être quand votre postillon s'arrêtera.... Supposons que vous parveniez jusqu'à l'antichambre, à la galerie, à l'Œil-de-Bœuf : vous ne verrez entre Sa Majesté et vous que le battant d'une porte; il y aura un abîme. Vous vous retournerez, vous chercherez des biais, des protecteurs, vous ne trouverez rien. Nous sommes parents de M. de Chauvelin; et comment croyez-vous que le roi se venge? Par la torture pour Damiens; par l'exil pour le parlement, mais pour nous autres, par un mot, ou, pis encore, par le silence. Savez-vous ce que c'est que le silence du roi, lorsque, avec son regard muet, au lieu de vous répondre, il vous dévisage en passant et vous anéantit? Après la Grève et la Bastille, c'est un certain degré de supplice qui, moins cruel en apparence, marque aussi bien que la main du bourreau. Le condamné, il est vrai, reste libre, mais il ne lui faut plus songer à s'approcher ni d'une femme, ni d'un courtisan, ni d'un salon, ni d'une abbaye, ni d'une caserne. Devant lui tout se ferme et se détourne, et il se promène ainsi au hasard dans une prison invisible.

— Je m'y remuerai tant que j'en sortirai.

— Pas plus qu'un autre. Le fils de M. de Meynières n'était pas plus coupable que vous. Il avait, comme vous, des promesses, les plus légitimes espérances. Son père, le plus dévoué sujet de Sa Majesté, le plus honnête homme du royaume, repoussé par le roi, est allé, avec ses cheveux gris, non pas prier, mais essayer de persuader la grisette. Savez-vous ce qu'elle a répondu? Voici ses propres paroles, que M. de Meynières m'envoie dans une lettre : « Le roi est le maître; il ne juge pas à propos de vous marquer son mécontentement personnellement; il se contente de vous le faire éprouver en privant monsieur votre fils d'un état; vous punir autrement, ce serait commencer une affaire, et il n'en veut pas; il faut respecter ses volontés. Je vous plains cependant, j'entre dans vos peines, j'ai été mère; je sais ce qu'il doit vous en coûter pour laisser votre fils sans état. » Voilà le style de cette créature, et vous voulez vous mettre à ses pieds!

— On dit qu'ils sont charmants, monsieur.

— Parbleu! oui. Elle n'est pas jolie, et le roi ne l'aime pas, on le sait. Il cède, il plie devant cette femme. Pour maintenir son étrange pouvoir, il faut bien qu'elle ait autre chose que sa tête de bois.

— On prétend qu'elle a tant d'esprit!

— Et point de cœur; le beau mérite!

— Point de cœur! elle qui sait si bien déclamer les vers de Voltaire, chanter la musique de Rousseau! elle qui joue Alzire et Colette! C'est impossible, je ne le croirai jamais.

— Allez-y voir, puisque vous le voulez. Je conseille et n'ordonne pas, mais vous en serez pour vos frais de voyage. Vous aimez donc beaucoup cette demoiselle d'Annebault?

— Plus que ma vie.

— Allez, monsieur. »

*
* *

On a dit que les voyages font tort à l'amour, parce qu'ils donnent des distractions; on a dit aussi qu'ils le fortifient, parce qu'ils laissent le temps d'y rêver. Le chevalier était trop jeune pour faire de si savantes distinctions. Las de la voiture, à moitié chemin, il avait pris un bidet de poste, et arrivait ainsi, vers cinq heures du soir, à l'auberge du Soleil, enseigne passée de mode, du temps de Louis XIV.

Il y avait à Versailles un vieux prêtre qui avait été curé près de Naufflette; le chevalier le connaissait et l'aimait. Ce curé, simple et pauvre, avait un neveu à bénéfices, abbé de cour, qui pouvait être utile. Le chevalier alla donc chez le neveu, lequel, homme d'importance, plongé dans son rabat, reçut fort bien le nouveau venu et ne dédaigna pas d'écouter sa requête.

« Mais, parbleu! dit-il, vous venez au mieux. Il y a ce soir opéra à la cour, une espèce de fête, de je ne sais quoi. Je n'y vais pas, parce je boude la marquise, afin d'obtenir quelque chose; mais voici justement un mot de M. le duc d'Aumont, que je lui avais demandé pour quelqu'un, je ne sais plus qui. Allez là. Vous n'êtes pas encore présenté, il est vrai, mais pour le spectacle cela n'est pas nécessaire. Tâchez de vous trouver seul sur le passage du roi au petit foyer. Un regard, et votre fortune est faite. »

Le chevalier remercia l'abbé, et, fatigué d'une nuit mal dormie et d'une journée à cheval, il fit, devant un miroir

d'auberge, une de ces toilettes nonchalantes qui vont si bien aux amoureux. Une servante peu expérimentée l'accommoda du mieux qu'elle put, et couvrit de poudre son habit pailleté. Il s'achemina ainsi vers le hasard. Il avait vingt ans.

La nuit tombait lorsqu'il arriva au château. Il s'avança timidement vers la grille et demanda son chemin à la sentinelle. On lui montra le grand escalier. Là, il apprit du suisse que l'opéra venait de commencer, et que le roi, c'est-à-dire tout le monde, était dans la salle[1].

« Si monsieur le marquis veut traverser la cour, ajouta le suisse (à tout hasard, on donnait du marquis), il sera au spectacle dans un instant. S'il aime mieux passer par les appartements.... »

Le chevalier ne connaissait point le palais. La curiosité lui fit répondre d'abord qu'il passerait par les appartements; puis, comme un laquais se disposait à le suivre pour le guider, un mouvement de vanité lui fit ajouter qu'il n'avait que faire d'être accompagné. Il s'avança seul donc, non sans quelque émotion.

Versailles resplendissait de lumière. Du rez-de-chaussée jusqu'au faîte, les lustres, les girandoles, les meubles dorés, les marbres étincelaient. Hormis aux appartements de la reine, les deux battants etaient ouverts partout. A mesure que le chevalier marchait, il était frappé d'un étonnement et d'une admiration difficiles à imaginer; car ce qui rendait tout à fait merveilleux le spectacle qui s'offrit à lui, ce n'était pas seulement la beauté, l'éclat de ce spectacle même, c'était la complète solitude où il se trouvait dans cette sorte de désert enchanté.

A se voir seul, en effet, dans une vaste enceinte, que ce soit dans un temple, un cloître ou un château, il y a quelque chose de bizarre, et, pour ainsi dire, de mystérieux. Le monument semble peser sur l'homme : les murs le regardent; les échos l'écoutent; le bruit de ses pas trouble un si grand silence, qu'il en ressent une crainte involontaire, et n'ose marcher qu'avec respect.

Ainsi d'abord fit le chevalier; mais bientôt la curiosité

1. Il ne s'agit point ici de la salle actuelle construite par Louis XV, ou plutôt par Mme de Pompadour, mais terminée seulement en 1769 et inaugurée en 1770 pour le mariage du duc de Berri (Louis XVI) avec Marie-Antoinette. Il s'agit d'une sorte de théâtre mobile qu'on transportait dans une galerie ou un appartement, selon la coutume de Louis XIV. (*Note de l'auteur.*)

prit le dessus et l'entraína. Les candélabres de la galerie des glaces, en se mirant, se renvoyaient leurs feux. On sait combien de milliers d'amours, que de nymphes et de bergères se jouaient alors sur les lambris, voltigeaient aux plafonds, et semblaient enlacer d'une immense guirlande le palais tout entier. Ici de vastes salles, avec des baldaquins en velours semé d'or, et des fauteuils de parade conservant encore la roideur majestueuse du grand roi; là des ottomanes chiffonnées, des pliants en désordre autour d'une table de jeu; une suite infinie de salons toujours vides où la magnificence éclatait d'autant mieux qu'elle semblait plus inutile; de temps en temps des portes secrètes s'ouvrant sur des corridors à perte de vue; mille escaliers, mille passages se croisant comme dans un labyrinthe; des colonnes, des estrades faites pour des géants; des boudoirs enchevêtrés comme des cachettes d'enfants; une énorme toile de Vanloo près d'une cheminée de porphyre; une boîte à mouches oubliée à côté d'un magot de la Chine; tantôt une grandeur écrasante, tantôt une grâce efféminée; et partout, au milieu du luxe, de la prodigalité et de la mollesse, mille odeurs enivrantes, étranges et diverses, les parfuns mêlés des fleurs et des femmes, une tiédeur énervante, l'air de la volupté.

Être en pareil lieu à vingt ans, au milieu de ces merveilles, et s'y trouver seul, il y avait à coup sûr de quoi être ébloui. Le chevalier avançait au hasard, comme dans un rêve.

« Vrai palais de fées! » murmurait-il; et, en en effet, il lui semblait voir se réaliser pour lui un de ces contes où les princes égarés découvrent des châteaux magnifiques.

Étaient-ce bien des créatures mortelles qui habitaient ce séjour sans pareil? Étaient-ce des femmes véritables qui venaient de s'asseoir dans ces fauteuils, et dont les contours gracieux avaient laissé à ces coussins cette empreinte légère, pleine encore d'indolence? Qui sait? derrière ces rideaux épais, au fond de quelque immense et brillante galerie, peut-être allait-il apparaître une princesse endormie depuis cent ans, une fée en paniers, une Armide en paillettes, ou quelque hamadryade de cour, sortant d'une colonne de marbre, entr'ouvrant un lambris doré!

Étourdi, malgré lui, par toutes ces chimères, le chevalier, pour mieux rêver, s'était jeté sur un sofa, et il s'y

serait peut-être oublié longtemps s'il ne s'était souvenu qu'il était amoureux. Que faisait, pendant ce temps-là, Mlle d'Annebault, sa bien-aimée, restée, elle, dans un vieux château?

« Athénaïs! s'écria-t-il tou à coup, que fais-je ici à perdre mon temps? Ma raison est-elle égarée? Où suis-je donc, grand Dieu! et que se passe-t-il en moi? »

Il se leva et continua son chemin à travers ce pays nouveau, et il s'y perdit, cela va sans dire. Deux ou trois laquais, parlant à voix basse, lui apparurent au fond d'une galerie. Il s'avança vers eux et leur demanda sa route pour aller à la comédie.

« Si monsieur le marquis, lui répondit-on (toujours d'après la même formule), veut bien prendre la peine de descendre par cet escalier et de suivre la galerie à droite, il trouvera au bout trois marches à monter, il tournera alors à gauche, et quand il aura traversé le salon de Diane, celui d'Apollon, celui des Muses et celui du Printemps, il redescendra encore six marches, puis, en laissant à droite la salle des gardes, comme pour gagner l'escalier des ministres, il ne peut manquer de rencontrer là d'autres huissiers qui lui indiqueront le chemin.

— Bien obligé, dit le chevalier, et, avec de si bons renseignements, ce sera bien ma faute si je ne m'y retrouve pas. »

Il se remit en marche avec courage, s'arrêtant toujours malgré lui pour regarder de côté et d'autre, puis se rappelant de nouveau ses amours; enfin, au bout d'un grand quart d'heure, ainsi qu'on le lui avait annoncé, il trouva de nouveaux laquais.

« Monsieur le marquis s'est trompé, lui dirent ceux-ci, c'est par l'autre aile du château qu'il aurait fallu prendre; mais rien n'est plus facile que de la regagner. Monsieur n'a qu'à descendre cet escalier, puis il traversera le salon des Nymphes, celui de l'Été, celui de....

— Je vous remercie », dit le chevalier.

Et je suis bien sot, pensa-t-il encore, d'interroger ainsi les gens comme un badaud. Je me déshonore en pure perte, et quand, par impossible, ils ne se moqueraient pas de moi, à quoi me sert leur nomenclature, et tous les sobriquets pompeux de ces salons dont je ne connais pas un?

Il prit le parti d'aller droit devant lui, autant que faire se pourrait. — Car, après tout, se disait-il, ce palais est

fort beau, il est très grand, mais il n'est pas sans bornes, et fût-il long comme trois fois notre garenne, il faudra bien que j'en voie la fin.

Mais il n'est pas facile, à Versailles, d'aller longtemps droit devant soi, et cette comparaison rustique de la royale demeure avec une garenne déplut peut-être aux nymphes de l'endroit, car elles recommencèrent de plus belle à égarer le pauvre amoureux, et, sans doute pour le punir, elles prirent plaisir à lui faire tourner et retourner sur ses propres pas, le ramenant sans cesse à la même place, justement comme un campagnard fourvoyé dans une charmille; c'est ainsi qu'elles l'enveloppaient dans leur dédale de marbre et d'or.

Dans les *Antiquités de Rome*, de Piranési, il y a une série de gravures que l'artiste appelle « ses rêves » et qui sont un souvenir de ses propres visions durant le délire d'une fièvre. Ces gravures représentent de vastes salles gothiques: sur le pavé sont toutes sortes d'engins et de machines, roues, câbles, poulies, leviers, catapultes, etc., etc., expression d'énorme puissance mise en action et de résistance formidable. Le long des murs vous apercevez un escalier, et sur cet escalier, grimpant, non sans peine, Piranési lui-même. Suivez les marches un peu plus haut, elles s'arrêtent tout à coup devant un abîme. Quoi qu'il soit advenu du pauvre Piranési, vous le croyez du moins au bout de son travail, car il ne peut faire un pas de plus sans tomber; mais levez les yeux, et vous voyez un second escalier qui s'élève en l'air, et, sur cet escalier encore, Piranési sur le bord d'un autre précipice. Regardez encore plus haut, et un escalier encore plus aérien se dresse devant vous, et encore le pauvre Piranési continuant son ascension, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'éternel escalier et Piranési disparaissent ensemble dans les nues, c'est-à-dire dans le bord de la gravure.

Cette fiévreuse allégorie représente assez exactement l'ennui d'une peine inutile, et l'espèce de vertige que donne l'impatience. Le chevalier voyageant toujours de salon en salon et de galerie en galerie, fut pris d'une sorte de colère.

« Parbleu! dit-il, voilà qui est cruel. Après avoir été si charmé, si ravi, si enthousiasmé de me trouver seul dans ce maudit palais (ce n'était plus le palais des fées), je n'en pourrai donc pas sortir! Peste soit de la fatuité qui m'a inspiré cette idée d'entrer ici comme le prince Fanfarinet

avec ses bottes d'or massif, au lieu de dire au premier laquais venu de me conduire tout bonnement à la salle de spectacle! »

Lorsqu'il ressentait ces regrets tardifs, le chevalier était, comme Piranési, à la moitié d'un escalier, sur un palier, entre trois portes. Derrière celle du milieu, il lui sembla entendre un murmure si doux, si léger, si voluptueux, pour ainsi dire, qu'il ne put s'empêcher d'écouter. Au moment où il avançait, tremblant de prêter une oreille indiscrète, cette porte s'ouvrit à deux battants. Une bouffée d'air embaumé de mille parfums, un torrent de lumière à faire pâlir la galerie des glaces, vinrent le frapper si soudainement qu'il recula de quelques pas.

« Monsieur le marquis veut-il entrer? demanda l'huissier qui avait ouvert la porte.

— Je voudrais aller à la comédie, répondit le chevalier.

— Elle vient de finir à l'instant même. »

En même temps, de fort belles dames, délicatement plâtrées de blanc et de carmin, donnant, non pas le bras, ni même la main, mais le bout des doigts à de vieux et jeunes seigneurs, commençaient à sortir de la salle de spectacle, ayant grand soin de marcher de profil pour ne pas gâter leurs paniers. Tout ce monde brillant parlait à voix basse, avec une demi-gaieté, mêlée de crainte et de respect.

« Qu'est-ce donc? dit le chevalier, ne devinant pas que le hasard l'avait conduit précisément près du foyer.

— Le roi va passer », répondit l'huissier.

Il y a une sorte d'intrépidité qui ne doute de rien, elle n'est que trop facile : c'est le courage des gens mal élevés. Notre jeune provincial, bien qu'il fût raisonnablement grave, ne possédait pas cette faculté. A ces seuls mots : « Le roi va passer », il resta immobile et presque effrayé.

Le roi Louis XV, qui faisait à cheval, à la chasse, une douzaine de lieues sans y prendre garde, était, comme l'on sait, souverainement nonchalant. Il se vantait, non sans raison, d'être le premier gentilhomme de France, et ses maîtresses lui disaient, non sans cause, qu'il en était le mieux fait et le plus beau. C'était une chose considérable que de le voir quitter son fauteuil, et daigner marcher en personne. Lorsqu'il traversa le foyer, avec un bras posé ou plutôt étendu sur l'épaule de M. d'Argenson, pendant que son talon rouge glissait sur le parquet (il avait mis cette paresse à la mode), toutes les chuchoteries cessèrent; les

courtisans baissaient la tête, n'osant pas saluer tout à fait, et les dames, se repliant doucement sur leurs jarretières couleur de feu, au fond de leurs immenses falbalas, hasardaient ce bonsoir coquet que nos grand'mères appelaient une révérence, et que notre siècle a remplacé par le brutal « shakehand » des Anglais.

Mais le roi ne se souciait de rien, et ne voyait que ce qui lui plaisait. Alfiéri était peut-être là, qui raconte ainsi sa présentation à Versailles, dans ses Mémoires :

« Je savais que le roi ne parlait jamais aux étrangers qui n'étaient pas marquants; je ne pus cependant me faire à l'impassible et sourcilleux maintien de Louis XV. Il toisait l'homme qu'on lui présentait de la tête aux pieds, et il avait l'air de n'en recevoir aucune impression. Il me semble cependant que, si l'on disait à un géant : *Voici une fourmi que je vous présente*, en la regardant il sourirait, ou dirait peut-être : Ah! le petit animal! »

Le taciturne monarque passa donc à travers ces fleurs, ces belles dames et toute cette cour, gardant sa solitude au milieu de la foule. Il ne fallut pas au chevalier de longues réflexions pour comprendre qu'il n'avait rien à espérer du roi, et que le récit de ses amours n'obtiendrait là aucun succès.

« Malheureux que je suis! pensa-t-il, mon père n'avait que trop raison lorsqu'il me disait qu'à deux pas du roi je verrais un abîme entre lui et moi. Quand bien même je hasarderais à demander une audience, qui me protégera? qui me présentera? Le voilà, ce maître absolu qui peut d'un mot changer ma destinée, assurer ma fortune, combler tous mes souhaits. Il est là, devant moi ; en étendant la main, je pourrais toucher sa parure... et je me sens plus loin de lui que si j'étais encore au fond de ma province! Comment lui parler? comment l'aborder? qui viendra donc à mon secours? »

Pendant que le chevalier se désolait ainsi, il vit entrer une jeune dame assez jolie, d'un air plein de grâce et de finesse; elle était vêtue fort simplement, d'une robe blanche, sans diamants ni broderies, avec une rose sur l'oreille. Elle donnait la main à un seigneur *tout à l'ambre*, comme dit Voltaire, et lui parlait tout bas derrière son éventail. Or le hasard voulut qu'en causant, en riant et en gesticulant, cet éventail vînt à lui échapper et à tomber sous un fauteuil, précisément devant le chevalier. Il se précipita aussitôt pour le ramasser, et comme, pour cela,

il avait mis un genou en terre, la jeune dame lui parut si charmante, qu'il lui présenta l'éventail sans se relever. Elle s'arrêta, sourit, et passa, remerciant d'un léger signe de tête; mais au regard qu'elle avait jeté sur le chevalier, il sentit battre son cœur sans savoir pourquoi. — Il avait raison. — Cette jeune dame était la petite d'Etioles, comme l'appelaient encore les mécontents, tandis que les autres, en parlant d'elle, disaient la « marquise », comme on dit la Reine.

*
* *

« Celle-là me protégera, celle-là viendra à mon secours! Ah! que l'abbé avait raison de me dire qu'un regard déciderait de ma vie! Oui, ces yeux si fins et si doux, cette petite bouche radieuse et délicieuse, ce petit pied noyé dans un pompon.... Voilà ma bonne fée! »

Ainsi pensait, presque tout haut, le chevalier rentrant à son auberge. D'où lui venait cette espérance subite? Sa jeunesse seule parlait-elle, ou les yeux de la marquise avaient-ils parlé?

Mais la difficulté restait toujours la même. S'il ne songeait plus maintenant à être présenté au roi, qui le présenterait à la marquise?

Il passa une grande partie de la nuit à écrire à Mlle d'Annebault une lettre à peu près pareille à celle qu'avait lue Mme de Pompadour.

Retracer cette lettre serait fort inutile. Hormis les sots, il n'y a que les amoureux qui se trouvent toujours nouveaux en répétant toujours la même chose.

Dès le matin le chevalier sortit et se mit à marcher en rêvant dans les rues. Il ne lui vint pas à l'esprit d'avoir encore recours à l'abbé protecteur, et il ne serait pas aisé de dire la raison qui l'en empêchait. C'était comme un mélange de crainte et d'audace, de fausse honte et de romanesque. Et, en effet, que lui aurait répondu l'abbé, s'il lui avait conté son histoire de la veille? « Vous vous êtes trouvé à propos pour ramasser un éventail; avez-vous su en profiter? Qu'avez-vous dit à la marquise? — Rien. — Vous auriez dû lui parler. — J'étais troublé, j'avais perdu la tête. — Cela est un tort; il faut savoir saisir l'occasion; mais cela peut se réparer. Voulez-vous que je vous présente à monsieur un tel? il est de mes amis; à madame une telle? elle est mieux encore. Nous tâcherons

de vous faire parvenir jusqu'à cette marquise qui vous a fait peur, et cette fois, etc., etc. »

Or le chevalier ne se souciait de rien de pareil. Il lui semblait qu'en racontant son aventure il l'aurait, pour ainsi dire, gâtée et déflorée. Il se disait que le hasard avait fait pour lui une chose inouïe, incroyable, et que ce devait être un secret entre lui et la fortune; confier ce secret au premier venu, c'était, à son avis, en ôter tout le prix et s'en montrer indigne. — Je suis allé seul hier au château de Versailles, pensait-il; j'irai bien seul à Trianon (c'était en ce moment le séjour de la favorite).

Une telle façon de penser peut et doit même paraître extravagante aux esprits calculateurs, qui ne négligent rien et laissent le moins possible au hasard; mais les gens les plus froids, s'ils ont été jeunes (tout le monde ne l'est pas, même au temps de la jeunesse), ont pu connaître ce sentiment bizarre, faible et hardi, dangereux et séduisant, qui nous entraîne vers la destinée : on se sent aveugle, et on veut l'être; on ne sait où l'on va, et l'on marche. Le charme est dans cette insouciance et dans cette ignorance même; c'est le plaisir de l'artiste qui rêve, de l'amoureux qui passe la nuit sous les fenêtres de sa maîtresse; c'est aussi l'instinct du soldat; c'est surtout celui du joueur.

Le chevalier, presque sans le savoir, avait donc pris le chemin de Trianon. Sans être fort paré, comme on disait alors, il ne manquait ni d'élégance, ni de cette façon d'être qui fait qu'un laquais, vous rencontrant en route, ne vous demande pas où vous allez. Il ne lui fut donc pas difficile, grâce à quelques indications prises à son auberge, d'arriver jusqu'à la grille du château, si l'on peut appeler ainsi cette bonbonnière de marbre qui vit jadis tant de plairs et d'ennuis. Malheureusement, la grille était fermée et un gros suisse, vêtu d'une simple houppelande, se promenait, les mains derrière le dos, dans l'avenue intérieure, comme quelqu'un qui n'attend personne.

« Le roi est ici! se dit le chevalier, ou la marquise n'y est pas. Évidemment, quand les portes sont closes et que les valets se promènent, les maîtres sont enfermés ou sortis. »

Que faire? Autant il se sentait, un instant auparavant, de confiance et de courage, autant il éprouvait tout à coup de trouble et de désappointement. Cette seule pensée : « Le roi est ici! » l'effrayait plus que n'avaient fait la veille ces trois mots : « Le roi va passer! » car ce n'était

alors que de l'imprévu, et maintenant il connaissait ce froid regard, cette majesté impassible.

« Ah, bon Dieu! quel visage ferais-je si j'essayais, en étourdi, de pénétrer dans ce jardin, et si j'allais me trouver face à face devant ce monarque superbe, prenant son café au bord d'un ruisseau? »

Aussitôt se dessina devant le pauvre amoureux la silhouette désobligeante de la Bastille; au lieu de l'image charmante qu'il avait gardée de cette marquise passant en souriant, il vit des donjons, des cachots, du pain noir, l'eau de la question; il savait l'histoire de Latude. Peu à peu venait la réflexion; et peu à peu s'envolait l'espérance.

« Et cependant, se dit-il encore, je ne fais point de mal, ni le roi non plus. Je réclame contre une injustice; je n'ai jamais chansonné personne. On m'a si bien reçu hier à Versailles, et les laquais ont été si polis! De quoi ai-je peur? De faire une sottise. J'en ferai d'autres qui répareront celle-là. »

Il s'approcha de la grille et la toucha du doigt; elle n'était pas tout à fait fermée. Il l'ouvrit et entra résolument. Le suisse se retourna d'un air ennuyé.

« Que demandez-vous? où allez-vous?

— Je vais chez Mme de Pompadour.

— Avez-vous une audience?

— Oui.

— Où est votre lettre? »

Ce n'était plus le marquisat de la veille, et, cette fois, il n'y avait plus de duc d'Aumont. Le chevalier baissa tristement les yeux, et s'aperçut que ses bas blancs et ses boucles de cailloux du Rhin étaient couverts de poussière. Il avait commis la faute de venir à pied dans un pays où l'on ne marchait pas. Le suisse baissa les yeux aussi, et le toisa, non de la tête aux pieds, mais des pieds à la tête. L'habit lui parut propre, mais le chapeau était un peu de travers et la coiffure dépoudrée :

« Vous n'avez point de lettre. Que voulez-vous?

— Je voudrais parler à Mme de Pompadour.

— Vraiment! Et vous croyez que ça se fait comme ça.

— Je n'en sais rien. Le roi est-il ici?

— Peut-être. Sortez et laissez-moi en repos. »

Le chevalier ne voulait pas se mettre en colère; mais, malgré lui, cette insolence le fit pâlir.

« J'ai dit quelquefois à un laquais de sortir, répondit-il, mais un laquais ne me l'a jamais dit.

— Laquais! moi? un laquais! s'écria le suisse furieux.

— Laquais, portier, valet et valetaille, je ne m'en soucie point, et très peu m'importe. »

Le suisse fit un pas vers le chevalier, les poings crispés et le visage en feu. Le chevalier, rendu à lui-même par l'apparence d'une menace, souleva légèrement la poignée de son épée.

« Prenez garde, dit-il, je suis gentilhomme, et il en coûte trente-six livres pour envoyer en terre un rustre comme vous.

— Si vous êtes gentilhomme, monsieur, moi, j'appartiens au roi ; je ne fais que mon devoir, et ne croyez pas.... »

En ce moment, le bruit d'une fanfare, qui semblait venir du bois de Satory, se fit entendre au loin et se perdit dans l'écho. Le chevalier laissa son épée retomber dans le fourreau, et, ne songeant plus à la querelle commencée :

« Eh morbleu! dit-il, c'est le roi qui part pour la chasse. Que ne le disiez-vous tout de suite?

— Cela ne me regarde pas, ni vous non plus.

— Écoutez-moi, mon cher ami. Le roi n'est pas là, je n'ai pas de lettre, je n'ai pas d'audience. Voici pour boire, laissez-moi entrer. »

Il tira de sa poche quelques pièces d'or. Le suisse le toisa de nouveau avec un souverain mépris.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il dédaigneusement. Cherche-t-on ainsi à s'introduire dans une demeure royale? Au lieu de vous faire sortir, prenez garde que je ne vous y enferme.

— Toi, double maraud! dit le chevalier, retrouvant sa colère et reprenant son épée.

— Oui, moi », répéta le gros homme.

Mais, pendant cette conversation, où l'historien regrette d'avoir compromis son héros, d'épais nuages avaient obscurci le ciel ; un orage se préparait. Un éclair rapide brilla, suivi d'un violent coup de tonnerre, et la pluie commençait à tomber lourdement. Le chevalier, qui tenait encore son or, vit une goutte d'eau sur son soulier poudreux grande comme un petit écu.

« Peste! dit-il, mettons-nous à l'abri. Il ne s'agit pas de se laisser mouiller. »

Et il se dirigea lestement vers l'antre du Cerbère, ou, si l'on veut, la maison du concierge, puis, là, se jeta sans façon dans le grand fauteuil du concierge même :

« Dieu! que vous m'ennuyez! dit-il, et que je suis malheureux! Vous me prenez pour un conspirateur, et vous ne comprenez pas que j'ai dans ma poche un placet pour Sa Majesté! je suis de province, mais vous n'êtes qu'un sot. »

Le suisse, pour toute réponse, alla dans un coin prendre sa hallebarde, et resta ainsi debout, l'arme au poing.

« Quand partirez-vous? » s'écria-t-il d'une voix de Stentor.

La querelle, tour à tour oubliée et reprise, semblait cette fois devenir tout à fait sérieuse, et déjà les deux grosses mains du suisse tremblaient étrangement sur sa pique; qu'allait-il advenir? je ne sais, lorsque, tournant tout à coup la tête : « Ah! dit le chevalier, qui vient là? »

Un jeune page, montant un cheval superbe (non pas anglais; dans ces temps-là les jambes maigres n'étaient pas à la mode), accourait à toute bride et au triple galop. Le chemin était trempé par la pluie; la grille n'était qu'entr'ouverte. Il y eut une hésitation; le suisse s'avança et ouvrit la grille. Le page donna de l'éperon; le cheval, arrêté un instant, voulut reprendre son train, manqua du pied, glissa sur la terre humide et tomba.

Il est fort peu commode, presque dangereux, de faire relever un cheval tombé à terre. Il n'y a cravache qui tienne. La gesticulation des jambes de la bête, qui fait ce qu'elle peut, est extrêmement désagréable, surtout lorsque l'on a soi-même une jambe aussi prise sous la selle.

Le chevalier, toutefois, vint à l'aide sans réfléchir à ces inconvénients, et il s'y prit si adroitement que bientôt le cheval fut redressé et le cavalier dégagé. Mais celui-ci était couvert de boue, et ne pouvait qu'à peine marcher en boitant. Transporté, tant bien que mal, dans la maison du suisse, et assis à son tour dans le grand fauteuil :

« Monsieur, dit-il au chevalier, vous êtes gentilhomme, à coup sûr. Vous m'avez rendu un grand service, mais vous m'en pouvez rendre un plus grand encore. Voici un message du roi pour Mme la marquise, et ce message est très pressé, comme vous le voyez, puisque mon cheval et moi, pour aller plus vite, nous avons failli nous rompre le cou. Vous comprenez que, fait comme je suis, avec une jambe éclopée, je ne saurais porter ce papier. Il faudrait, pour cela, me faire porter moi-même. Voulez-vous y aller à ma place? »

En même temps, il tirait de sa poche une grande enveloppe dorée d'arabesques, accompagnée du sceau royal.

« Très volontiers, monsieur », répondit le chevalier, prenant l'enveloppe. Et, leste et léger comme une plume, il partit en courant sur la pointe du pied.

*
* *

Quand le chevalier arriva au château, un suisse était encore devant le péristyle :

« Ordre du roi, » dit le jeune homme, qui, cette fois, ne redoutait plus les hallebardes; et, montrant sa lettre, il entra gaiement au travers d'une demi-douzaine de laquais.

Un grand huissier, planté au milieu du vestibule, voyant l'ordre et le sceau royal, s'inclina gravement, comme un peuplier courbé par le vent, puis, de l'un de ses doigts osseux, il toucha, en souriant, le coin d'une boiserie.

Une petite porte battante, masquée par une tapisserie, s'ouvrit aussitôt comme d'elle-même. L'homme osseux fit un signe obligeant : le chevalier entra, et la tapisserie, qui s'était entr'ouverte, retomba mollement derrière lui.

Un valet de chambre silencieux l'introduisit alors dans un salon, puis dans un corridor, sur lequel s'ouvraient deux ou trois petits cabinets, puis enfin dans un second salon, et le pria d'attendre un instant.

« Suis-je encore ici au château de Versailles? se demandait le chevalier. Allons-nous recommencer à jouer à cligne-musette? »

Trianon n'était, à cette époque, ni ce qu'il est maintenant, ni ce qu'il avait été. On a dit que Mme de Maintenon avait fait de Versailles un oratoire, et Mme de Pompadour un boudoir. On a dit aussi de Trianon que *ce petit château de porcelaine* était le boudoir de Mme de Montespan. Quoi qu'il en soit de tous ces boudoirs, il paraît que Louis XV en mettait partout. Telle galerie où son aïeul se promenait majestueusement était alors bizarrement divisée en une infinité de compartiments. Il y en avait de toutes les couleurs; le roi allait papillonnant dans ces bosquets de soie et de velours. « Trouvez-vous de bon goût mes petits appartements meublés? demanda-t-il un jour à la belle comtesse de Séran. — Non, dit-elle, je les voudrais bleus. » Comme le bleu était la couleur du roi, cette réponse le flatta. Au second rendez-vous, Mme de Séran trouva le salon meublé en bleu, comme elle l'avait désiré.

Celui dans lequel, en ce moment, le chevalier se trouvait seul, n'était ni bleu, ni blanc, ni rose, mais tout en

glaces. On sait combien une jolie femme qui a une jolie taille gagne à laisser ainsi son image se répéter sous mille aspects. Elle éblouit, elle enveloppe, pour ainsi dire, celui à qui elle veut plaire. De quelque côté qu'il regarde, il la voit; comment l'éviter? Il ne lui reste plus qu'à s'enfuir, ou à s'avouer subjugué.

Le chevalier regardait aussi le jardin. Là, derrière les charmilles et les labyrinthes, les statues et les vases de marbre, commençait à poindre le goût pastoral, que la marquise allait mettre à la mode, et que plus tard Mme Dubarry et la reine Marie-Antoinette devaient pousser à un si haut degré de perfection. Déjà apparaissaient les fantaisies champêtres où se réfugiait le caprice blasé. Déjà les Tritons boursouflés, les graves déesses et les nymphes savantes, les bustes à grandes perruques, glacés d'horreur dans leurs niches de verdure, voyaient sortir de terre un jardin anglais au milieu des ifs étonnés. Les petites pelouses, les petits ruisseaux, les petits ponts allaient bientôt détrôner l'Olympe pour le remplacer par une laiterie, étrange parodie de la nature, que les Anglais copient sans la comprendre, vrai jeu d'enfant devenu alors le passe-temps d'un maître indolent, qui ne savait comment se désennuyer de Versailles dans Versailles même.

Mais le chevalier était trop charmé, trop ravi de se trouver là pour qu'une réflexion critique pût se présenter à son esprit. Il était, au contraire, prêt à tout admirer, et il admirait en effet tournant sa missive dans ses doigts, comme un provincial fait de son chapeau, lorsqu'une jolie fille de chambre ouvrit la porte et lui dit doucement :

« Venez, monsieur. »

Il la suivit, et après avoir passé de nouveau par plusieurs corridors plus ou moins mystérieux, elle le fit entrer dans une grande chambre où les volets étaient à demi fermés. Là, elle s'arrêta et parut écouter.

« Toujours cligne-musette », se disait le chevalier.

Cependant, au bout de quelques instants, une porte s'ouvrit encore, et une autre fille de chambre, qui semblait devoir être aussi jolie que la première, répéta du même ton les mêmes paroles :

« Venez, monsieur. »

S'il avait été ému à Versailles, il l'était maintenant bien autrement, car il comprenait qu'il touchait au seuil du temple qu'habitait la divinité. Il s'avança le cœur palpi-

tant : une douce lumière, faiblement voilée par de légers rideaux de gaze, succéda à l'obscurité; un parfum délicieux, presque imperceptible, se répandit autour de lui, la fille de chambre écarta timidement le coin d'une portière de soie, et, au fond d'un grand cabinet de la plus élégante simplicité, il aperçut la dame à l'éventail, c'est-à-dire la toute-puissante marquise.

Elle était seule, assise devant une table, enveloppée d'un peignoir, la tête appuyée sur sa main, et paraissant très préoccupée. En voyant entrer le chevalier, elle se leva par un mouvement subit et comme involontaire.

« Vous venez de la part du roi? »

Le chevalier aurait pu répondre, mais il ne trouva rien de mieux que de s'incliner profondément, en présentant à la marquise la lettre qu'il lui apportait. Elle la prit, ou plutôt s'en empara avec une extrême vivacité. Pendant qu'elle la décachetait, ses mains tremblaient sur l'enveloppe.

Cette lettre, écrite de la main du roi, était assez longue. Elle la dévora d'abord, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, puis elle la lut avidement avec une attention profonde, le sourcil froncé et serrant les lèvres. Elle n'était pas belle ainsi, et ne ressemblait plus à l'apparition magique du petit foyer. Quand elle fut au bout, elle sembla réfléchir. Peu à peu, son visage, qui avait pâli, se colora d'un léger incarnat (à cette heure-là elle n'avait pas de rouge) : non seulement la grâce lui revint, mais un éclair de vraie beauté passa sur ses traits délicats; on aurait pu prendre ses joues pour deux feuilles de rose. Elle poussa un demi-soupir, laissa tomber la lettre sur la table, et se retournant vers le chevalier :

« Je vous ai fait attendre, monsieur, lui dit-elle avec le plus charmant sourire, mais c'est que je n'étais pas levée, et je ne le suis même pas encore. Voilà pourquoi j'ai été forcée de vous faire venir par les cachettes; car je suis assiégée ici presque autant que si j'étais chez moi. Je voudrais répondre un mot au roi. Vous ennuie-t-il de faire ma commission? »

Cette fois il fallait parler ; le chevalier avait eu le temps de reprendre un peu de courage.

« Hélas! madame, dit-il tristement, c'est beaucoup de grâce que vous me faites; mais, par malheur, je n'en puis profiter.

— Pourquoi cela?

— Je n'ai pas l'honneur d'appartenir à Sa Majesté.

— Comment donc êtes-vous venu ici?

— Par un hasard. J'ai rencontré en route un page qui s'est jeté par terre, et qui m'a prié....

— Comment, jeté par terre! répéta la marquise en éclatant de rire. (Elle paraissait si heureuse en ce moment, que la gaieté lui venait sans peine.)

— Oui, madame, il est tombé de cheval à la grille. Je me suis trouvé là, heureusement, pour l'aider à se relever, et, comme son habit était fort gâté, il m'a prié de me charger de son message.

— Et par quel hasard vous êtes-vous trouvé là?

— Madame, c'est que j'ai un placet à présenter à Sa Majesté.

— Sa Majesté demeure à Versailles.

— Oui, mais vous demeurez ici.

— Oui-da! En sorte que c'était vous qui vouliez me charger d'une commission.

— Madame, je vous supplie de croire....

— Ne vous effrayez pas, vous n'êtes pas le premier. Mais à propos de quoi vous adresser à moi? Je ne suis qu'une femme.... comme une autre. »

En prononçant ces mots d'un air moqueur, la marquise jeta un regard triomphant sur la lettre qu'elle venait de lire.

« Madame, reprit le chevalier, j'ai toujours ouï dire que les hommes exerçaient le pouvoir et que les femmes....

— En disposaient, n'est-ce pas? Eh bien! monsieur, il y a une reine de France.

— Je le sais, madame, et c'est ce qui fait que je me suis *trouvé là* ce matin. »

La marquise était plus qu'habituée à de semblables compliments, bien qu'on ne les lui fît qu'à voix basse; mais, dans la circonstance présente, celui-ci parut lui plaire très singulièrement.

« Et sur quelle foi, dit-elle, sur quelle assurance avez-vous cru pouvoir parvenir jusqu'ici? car vous ne comptiez pas, je suppose, sur un cheval qui tombe en chemin.

— Madame, je croyais.... j'espérais....

— Qu'espériez-vous?

— J'espérais que le hasard.... pourrait faire....

— Toujours le hasard! Il est de vos amis, à ce qu'il paraît; mais je vous avertis que, si vous n'en avez pas d'autres, c'est une triste recommandation. »

Peut-être la fortune offensée voulut-elle se venger de cette irrévérence; mais le chevalier, que ces dernières questions avaient de plus en plus troublé, aperçut tout à coup, sur le coin de la table, précisément le même éventail qu'il avait ramassé la veille. Il le prit, et, comme la veille, il le présenta à la marquise, en fléchissant le genou devant elle.

« Voilà, madame, lui dit-il, le seul ami que j'aie ici. »

La marquise parut d'abord étonnée, hésita un moment, regardant tantôt l'éventail, tantôt le chevalier.

« Ah! vous avez raison, dit-elle enfin; c'est vous, monsieur, je vous reconnais. C'est vous que j'ai vu hier après la comédie, avec M. de Richelieu. J'ai laissé tomber cet éventail, et vous vous êtes *trouvé là*, comme vous disiez.

— Oui, madame.

— Et fort galamment, en vrai chevalier, vous me l'avez rendu : je ne vous ai pas remercié, mais j'ai toujours été persuadée que celui qui sait, d'aussi bonne grâce, relever un éventail, sait aussi, au besoin, relever le gant; et nous aimons assez cela, nous autres.

— Et cela n'est que trop vrai, madame; car, en arrivant tout à l'heure, j'ai failli avoir un duel avec le suisse.

— Miséricorde! dit la marquise, prise d'un second accès de gaieté, avec le suisse! et pourquoi faire?

— Il ne voulait pas me laisser entrer.

— C'eût été dommage. Mais, monsieur, qui êtes-vous? que demandez-vous?

— Madame, je me nomme le chevalier de Vauvert, M. de Biron avait demandé pour moi une place de cornette aux gardes.

— Oui-da! je me souviens encore. Vous venez de Nauflette; vous êtes amoureux de Mlle d'Annebault....

— Madame, qui a pu vous dire?...

— Oh! je vous préviens que je suis fort à craindre. Quand la mémoire me manque, je devine. Vous êtes parent de l'abbé Chauvelin, et refusé pour cela, n'est-ce pas? Où est votre placet?

— Le voilà, madame; mais, en vérité, je ne puis comprendre....

— A quoi bon comprendre? Levez-vous, et mettez votre papier sur cette table. Je vais répondre au roi; vous lui porterez en même temps votre demande et ma lettre.

— Mais, madame, je croyais vous avoir dit....

— Vous irez. Vous êtes entré ici de par le roi, n'est-il

pas vrai? Eh bien! vous entrerez là-bas de par la marquise de Pompadour, dame du palais de la reine. »

Le chevalier s'inclina sans mot dire, saisi d'une sorte de stupéfaction. Tout le monde savait depuis longtemps combien de pourparlers, de ruses et d'intrigues la favorite avait mis en jeu, et quelle obstination elle avait montrée pour obtenir ce titre, qui, en somme, ne lui apporta rien qu'un affront cruel du Dauphin. Mais il y avait dix ans qu'elle le désirait; elle le voulait, elle avait réussi. M. de Vauvert, qu'elle ne connaissait pas, bien qu'elle connût ses amours, lui plaisait comme une bonne nouvelle.

Immobile, debout derrière elle, le chevalier observait la marquise qui écrivait d'abord de tout son cœur, avec passion, puis qui réfléchissait, s'arrêtait, et passait sa main sur son petit nez, fin comme l'ambre. Elle s'impatientait : un témoin la gênait. Enfin elle se décida et fit une rature; il fallait avouer que ce n'était plus qu'un brouillon.

En face du chevalier, de l'autre côté de la table, brillait un beau miroir de Venise. Le très timide messager osait à peine lever les yeux. Il lui fut cependant difficile de ne pas voir dans ce miroir, par-dessus la tête de la marquise, le visage inquiet et charmant de la nouvelle dame du palais.

« Comme elle est jolie! pensait-il. C'est malheureux que je sois amoureux d'une autre; mais Athenaïs est plus belle, et d'ailleurs ce serait, de ma part, une si affreuse déloyauté!...

— De quoi parlez-vous? dit la marquise. (Le chevalier, selon sa coutume, avait pensé tout haut sans le savoir.) Qu'est-ce que vous dites?

— Moi, madame? j'attends.

— Voilà qui est fait », répondit la marquise, prenant une autre feuille de papier; mais, au petit mouvement qu'elle venait de faire pour se retourner, le peignoir avait glissé sur son épaule.

La mode est une chose étrange. Nos grand'mères trouvaient tout simples d'aller à la cour avec d'immenses robes qui laissaient leur gorge presque découverte, et l'on ne voyait à cela nulle indécence; mais elles cachaient soigneusement leurs dos, que les belles dames d'aujourd'hui montrent au bal ou à l'Opéra. C'est une beauté nouvellement inventée.

Sur l'épaule frêle, blanche et mignonne de Mme de Pompadour, il y avait un petit signe noir qui ressemblait à une mouche tombée dans du lait. Le chevalier, sérieux

comme un étourdi qui veut avoir bonne contenance, regardait ce signe, et la marquise tenant sa plume en l'air, regardait le chevalier dans la glace.

Dans cette glace, un coup d'œil rapide fut échangé, coup d'œil auquel les femmes ne se trompent pas, qui veut dire d'une part : « Vous êtes charmante », et de l'autre : « Je n'en suis pas fâchée. »

Toutefois la marquise rajusta son peignoir.

« Vous regardez ma mouche, monsieur?

— Je ne regarde pas, madame; je vois et j'admire.

— Tenez, voilà ma lettre; portez-la au roi avec votre placet.

— Mais madame.....

— Quoi donc?

— Sa Majesté est à la chasse; je viens d'entendre sonner dans le bois de Satory.

— C'est vrai, je n'y songeais plus; eh bien! demain, après-demain, peu importe. — Non, tout de suite. Allez, vous donnerez cela à Lebel. Adieu, monsieur. Tâchez de vous souvenir que cette mouche que vous venez de voir, il n'y a dans le royaume que le roi qui l'ait vue; et quant à votre ami le hasard, dites-lui, je vous prie, qu'il s'accoutume à ne pas jaser tout seul aussi haut que tout à l'heure. Adieu, chevalier. »

Elle toucha un petit timbre, puis, relevant sur sa manche un flot de dentelles, tendit au jeune homme son bras nu.

Il s'inclina encore, et du bout des lèvres effleura à peine les ongles roses de la marquise. Elle n'y vit pas une impolitesse, tant s'en faut, mais un peu trop de modestie.

Aussitôt reparurent les petites filles de chambre (les grandes n'étaient pas levées), et derrière elles, debout comme un clocher au milieu d'un troupeau de moutons, l'homme osseux, toujours souriant, indiquait le chemin.

*
* *

Seul, plongé dans un vieux fauteuil, au fond de sa petite chambre, à l'auberge du Soleil, le chevalier attendit le lendemain, puis le surlendemain; point de nouvelles.

« Singulière femme! douce et impérieuse, bonne et méchante, la plus frivole et la plus entêtée! Elle m'a oublié. Oh, misère! Elle a raison, elle peut tout, et je ne suis rien. »

Il s'était levé, et se promenait par la chambre.



La Mouche

(Dessin original de Bida.)

« Rien, non, je ne suis qu'un pauvre diable. Que mon père disait vrai! La marquise s'est moquée de moi; c'est tout simple, pendant que je la regardais, c'est sa beauté qui lui a plu. Elle a été bien aise de voir dans ce miroir et dans mes yeux le reflet de ses charmes, qui, ma foi, sont véritablement incomparables! Oui, ses yeux sont petits, mais quelle grâce! Et Latour, avant Diderot, a pris pour faire son portrait la poussière de l'aile d'un papillon. Elle n'est pas bien grande, mais sa taille est bien prise. — Ah! Mlle d'Annebaut! Ah! mon amie chérie! est-ce que moi aussi j'oublierais? »

Deux ou trois petits coups secs frappés sur la porte le réveillèrent de son chagrin :

« Qu'est-ce? »

L'homme osseux, tout de noir vêtu, avec une belle paire de bas de soie, qui simulaient des mollets absents, entra et fit un grand salut.

« Il y a ce soir, monsieur le chevalier, bal masqué à la cour, et Mme la marquise m'envoie vous dire que vous êtes invité.

— Cela suffit, monsieur, grand merci. »

Dès que l'homme osseux se fut retiré, le chevalier courut à la sonnette : la même servante qui, trois jours auparavant, l'avait accommodé de son mieux, l'aida à mettre le même habit pailleté, tâchant de l'accommoder mieux encore.

Après quoi le jeune homme s'achemina vers le palais, invité cette fois, et plus tranquile en apparence, mais plus inquiet et moins hardi que lorsqu'il avait fait le premier pas dans ce monde encore inconnu de lui.

Étourdi, presque autant que la première fois, par toutes les splendeurs de Versailles, qui, ce soir-là, n'était pas désert, le chevalier marchait dans la grande galerie, regardant de tous les côtés, tâchant de savoir pourquoi il était là; mais personne ne semblait songer à l'aborder. Au bout d'une heure, il s'ennuyait et allait partir, lorsque deux masques, exactement pareils, assis sur une banquette, l'arrêtèrent au passage. L'un des deux le visa du doigt, comme s'il eût tenu un pistolet; l'autre se leva et vint à lui :

« Il paraît, monsieur, lui dit le masque, en lui prenant le bras nonchalamment, que vous êtes assez bien avec notre marquise.

— Je vous demande pardon, madame, mais de qui parlez-vous?

— Vous le savez bien.
— Pas le moins du monde.
— Oh! si fait.
— Point du tout.
— Toute la cour le sait.
— Je ne suis pas de la cour.
— Vous faites l'enfant. Je vous dit qu'on le sait.
— Cela se peut, madame, mais je l'ignore.
— Vous n'ignorez pas, cependant, qu'avant-hier un page est tombé de cheval à la grille de Trianon. N'étiez-vous pas là, par hasard?
— Oui, madame.
— Ne l'avez-vous pas aidé à se relever?
— Oui, madame.
— Et n'êtes-vous pas entré au château?
— Sans doute.
— Et ne vous a-t-on pas donné un papier?
— Oui, madame.
— Et ne l'avez-vous pas porté au roi?
— Assurément.
— Le roi n'était pas à Trianon; il était à la chasse, la marquise était seule... n'est-ce pas?
— Oui, madame.
— Elle venait de se réveiller; elle était à peine vêtue. excepté, à ce qu'on dit, d'un grand peignoir.
— Les gens qu'on ne peut pas empêcher de parler disent ce qui leur passe par la tête.
— Fort bien, mais il paraît qu'il a passé entre sa tête et la vôtre un regard qui ne l'a pas fâchée.
— Qu'entendez-vous par là, madame?
— Que vous ne lui avez pas déplu.
— Je n'en sais rien, et je serais au désespoir qu'une bienveillance si douce et si rare, à laquelle je ne m'attendais pas, qui m'a touché jusqu'au foud du cœur, pût devenir la cause d'un mauvais propos.
— Vous prenez feu bien vite, chevalier; on croirait que vous allez provoquer toute la cour; vous ne finirez jamais de tuer tant de monde.
— Mais, madame, si ce page est tombé, et si j'ai porté son message.... Permettez-moi de vous demander pourquoi je suis interrogé. »

Le masque lui serra le bras et lui dit : « Monsieur, écoutez.
— Tout ce qui vous plaira, madame.

— Voici à quoi nous pensons, maintenant. Le roi n'aime plus la marquise, et personne ne croit qu'il l'ait jamais aimée. Elle vient de commettre une imprudence ; elle s'est mis à dos tout le parlement, avec ses deux sous d'impôt, et aujourd'hui elle ose attaquer une bien plus grande puissance, la Compagnie de Jésus. Elle y succombera ; mais elle a des armes, et, avant de périr, elle se défendra.

— Eh bien ! madame, qu'y puis-je faire ?

— Je vais vous le dire. M. de Choiseul est à moitié brouillé avec M. de Bernis ; ils ne sont sûrs, ni l'un ni l'autre, de ce qu'ils voudraient essayer. Bernis va s'en aller, Choiseul prendra sa place ; un mot de vous peut en décider.

— En quelle façon, madame, je vous prie ?

— En laissant raconter votre visite de l'autre jour.

— Quel rapport peut-il y avoir entre ma visite, les jésuites et le parlement ?

— Écrivez-moi un mot : la marquise est perdue. Et ne doutez pas que le plus vif intérêt, la plus entière reconnaissance....

— Je vous demande encore bien pardon, madame, mais c'est une lâcheté que vous me demandez là.

— Est-ce qu'il y a de la bravoure en politique ?

— Je ne me connais pas à tout cela. Mme de Pompadour a laissé tomber son éventail devant moi ; je l'ai ramassé, je le lui ai rendu ; elle m'a remercié, elle m'a permis, avec cette grâce qu'elle a, de la remercier à mon tour.

— Trêve de façons : le temps se passe ; je me nomme la comtesse d'Estrades. Vous aimez Mlle d'Annebault, ma nièce... ne dites pas non, c'est inutile ; vous demandez un emploi de cornette... vous l'aurez demain, et, si Athénaïs vous plaît, vous serez bientôt mon neveu.

— Oh ! madame, quel excès de bonté !...

— Mais il faut parler.

— Non, madame.

— On m'avait dit que vous aimiez cette petite fille.

— Autant qu'on peut aimer ; mais, si jamais mon amour peut s'avouer devant elle, il faut que mon honneur y soit aussi.

— Vous êtes bien entêté, chevalier ! Est-ce là votre dernière réponse ?

— C'est la dernière, comme la première.

— Vous refusez d'entrer aux gardes ? Vous refusez la main de ma nièce ?

— Oui, madame, si c'est à ce prix. »

Mme d'Estrades jeta sur le chevalier un regard perçant, plein de curiosité; puis, ne voyant sur son visage aucun signe d'hésitation, elle s'éloigna lentement, et se perdit dans la foule.

Le chevalier, ne pouvant rien comprendre à cette singulière aventure, alla s'asseoir dans un coin de la galerie.

« Que pense faire cette femme? se disait-il; elle doit être un peu folle. Elle veut bouleverser l'État au moyen d'une sotte calomnie, et, pour mériter la main de sa nièce, elle me propose de me déshonorer! Mais Athénaïs ne voudrait plus de moi, ou, si elle se prêtait à une pareille intrigue, ce serait moi qui la refuserais! Quoi! tâcher de nuire à cette bonne marquise, la diffamer, la noircir... jamais! non, jamais!.... »

Toujours fidèle à ses distractions, le chevalier, très probablement, allait se lever et parler tout haut, lorsqu'un petit doigt, couleur de rose, lui toucha légèrement l'épaule. Il leva les yeux, et vit devant lui les deux masques pareils qui l'avaient arrêté.

« Vous ne voulez donc pas nous aider un peu? » dit l'un des masques, déguisant sa voix. Mais, bien que les deux costumes fussent tout à fait semblables, et que tout parût calculé pour donner le change, le chevalier ne s'y trompa point. Le regard ni l'accent n'étaient plus les mêmes.

« Répondrez-vous, monsieur?

— Non, madame.

— Écrirez-vous?

— Pas davantage.

— C'est vrai que vous êtes obstiné. Bonsoir, lieutenant.

— Que dites-vous, madame?

— Voilà votre brevet et votre contrat de mariage. »

Et elle lui jeta son éventail.

C'était celui que le chevalier avait déjà ramassé deux fois. Les petits amours de Boucher se jouaient sur le parchemin, au milieu de la nacre dorée. Il n'y avait pas à en douter, c'était l'éventail de Mme de Pompadour.

« O ciel! marquise, est-il possible?...

— Très possible, dit-elle en soulevant, sur son menton, sa petite dentelle noire.

— Je ne sais, madame, comment répondre....

— Il n'est pas nécessaire. Vous êtes un galant homme, et nous nous reverrons; car vous êtes chez nous. Le roi

vous a placé dans la cornette blanche. Souvenez-vous que, pour un solliciteur, il n'y a pas de plus grande éloquence que de savoir se taire à propos....

« Et pardonnez-nous, ajouta-t-elle en riant et en s'enfuyant, si, avant de vous donner notre nièce, nous avons pris des renseignements[1]. »

1. Mme d'Estrades, peu de temps après, fut disgraciée avec M. d'Argenson, pour avoir conspiré, sérieusement cette fois, contre Mme de Pompadour. (*Note de l'auteur.*)



MADAME DE POMPADOUR
(D'après le pastel de Fantin-Latour).
Musée du Louvre.

CONTES ET NOUVELLES

Lorsqu'en 1907 on célébra le cinquantenaire de l'anniversaire de la mort d'Alfred de Musset, Marcel Prévost, au nom de la Société des gens de lettres dont le poète ne faisait pas partie, a fait une très juste remarque.

Les *Contes* et les *Nouvelles* de Musset se distinguent du reste de son œuvre par une qualité singulière, qui leur ôte de l'intérêt anecdotique mais leur vaut un caractère général et durable; ce sont les seules pages, dans cette œuvre tumultueuse, enfiévrée, qui respirent le calme, la sérénité.

Certes on y rencontre des souvenirs personnels de l'écrivain, des observations prises directement dans la vie. Il est rare que le héros ne soit pas Musset lui-même.

Qui donc est le Valentin des *Deux Maîtresses*? Qui donc est l'étudiant de *Bernerette*? De même les milieux, les personnages secondaires sont à l'ordinaire fournis par la réalité. Mais le ton demeure impersonnel, un peu indifférent et pour tout dire classique. C'est que les *Nouvelles* sont les dernières œuvres de Musset : il a commencé à les écrire juste au moment où s'apaisait le grand orage de sa jeunesse, de 1837 à 1839, au moment où il approchait de sa trentième année.

Il les a composées en pleine possession de son talent, et aussi de son habileté d'ouvrier; elles sont très *littéraires*, bien composées, bien écrites, mais parfois elles ne sont pas autre chose parce que le tumulte sentimental s'est apaisé et qu'à vingt-huit ans il cessa d'écrire en vers. Le *Fils du Titien* est une œuvre jolie, l'*Histoire d'un Merle blanc* est un chef-d'œuvre de goût et de fantaisie, *Mimi Pinson* une peinture délicieuse des mœurs des grisettes parisiennes au temps de Louis-Philippe, *Margot* et la *Mouche* sont des récits charmants pleins de couleur et de vie. On vient de les lire. Les autres *Nouvelles* offrent un intérêt moins grand. Nous nous contentons de les analyser et d'en citer quelques passages.

La *Confession d'un Enfant du Siècle* était une sorte de réquisitoire passionné plutôt qu'un roman; dans l'intérêt de son œuvre et afin de varier ses travaux, Alfred de Musset voulut composer ces récits à la place d'un roman qu'il s'était engagé, par écrit, à donner à la *Revue des Deux Mondes*.

*
**

Le sujet qu'il se proposait d'abord de développer, pour composer le volume, était celui d'*Emmeline*.

Emmeline est une petite bourgeoise extrêmement riche, Mlle Duval, librement élevée, rieuse, primesautière, pleine d'esprit et de cœur, qui épouse par amour un gentilhomme sans fortune, plus âgé qu'elle, un officier, M. le comte de Marsan. Celui-ci dans une partie de chasse a arrêté le cheval d'Emmeline qui s'emportait. L'union fut d'abord heureuse. Forcé de s'éloigner quelque temps, le comte confie sa femme à sa tante, la marquise d'Ennery, cervelle à l'envers, ayant eu beaucoup d'aventures et s'amusant à les conter à sa nièce qu'elle ne parvient pas à pervertir. Celle-ci évince sans hésitation un beau soupirant, et pour donner un aliment à son besoin d'action, Mme de Marsan groupe autour d'elle dans son hôtel parisien une réunion de gens d'esprit parmi lesquels se trouve un jeune homme, Gilbert, vers qui l'attire une communauté parfaite de goûts, des impressions semblables, une même passion pour la musique. Gilbert se sentant compris risque une déclaration en vers que l'on a lue dans les *Poésies* de Musset :

Si je vous le disais pourtant que je vous aime.

Emmeline isolée, négligée par son mari, succombe à son amour. Le comte de Marsan s'en aperçoit vite, et annonce à sa femme l'intention de la quitter, ne voulant pas profiter de sa fortune en semblable circonstance. Cette grandeur d'âme excite le remords de la comtesse et les deux amants tristement se séparent.

*
**

Tout différent est le sujet de la fantaisie psychologique intitulée les *Deux Maîtresses*.

L'auteur commence ainsi son étude :

— Croyez-vous, Madame, qu'il soit possible d'être amoureux de deux personnes à la fois? Si pareille question m'était faite je répondrais que je n'en crois rien. C'est pourtant ce qui est arrivé à un de mes amis, dont je vous raconterai l'histoire, afin que vous en jugiez vous-même.

En général, lorsqu'il s'agit de justifier un double amour on a d'abord recours aux contrastes. L'une était grande, l'autre petite; l'une avait quinze ans, l'autre en avait trente. Bref, on tente de prouver que deux femmes qui ne se ressemblent ni d'âge, ni de figure, ni de caractère peuvent inspirer deux passions différentes. Je n'ai pas ce prétexte pour m'aider ici, car les deux femmes dont il s'agit se ressemblaient au contraire un peu. L'une était mariée, il est vrai, et l'autre très pauvre; mais

elles avaient presque le même âge, et elles étaient toutes deux brunes et fort petites. Bien qu'elles ne fussent ni sœurs, ni cousines, il y avait entre elles un air de famille : de grands yeux noirs, même finesse de taille; c'étaient deux ménechmes femelles.

Valentin le héros de l'aventure avait en lui pour ainsi dire deux personnages différents. Il dédoublait à sa façon, sa personnalité. Sa double aventure avec Mme de Parnes, la grande dame, et Mme Delaunay, la veuve pauvre, rappelle Faublas, plus que don Juan. Elle est sans grandeur. Il courtise l'une et l'autre parce qu'il est inoccupé, comme un chasseur qui veut ajouter deux victimes à son tableau. Il use de subterfuges un peu puérils : un portrait qui ressemble aux deux héroïnes et qu'il oublie chez l'une et chez l'autre. A l'aide d'un mouchoir dérobé à chacune d'elles, il excite leur mutuelle jalousie; il trouve à l'une trop de naïveté et à l'autre trop peu d'orgueil et d'esprit.

Il ne cesse de peindre les deux intérieurs dont la variété l'enchante.

Il est chez la marquise.

L'heure du souper arrive; un jeune officier rougit de plaisir en présentant sa main à la marquise; on l'entoure, on la suit, chacun veut s'en approcher et brigue la faveur d'un mot tombé de ses lèvres; c'est alors qu'elle passe près de Valentin et lui dit à l'oreille : A demain. Que de jouissance dans un mot pareil! Demain cependant, à la nuit tombante, le jeune homme monte à tâtons un escalier sans lumière; il arrive à grand'-peine au troisième étage, et frappe doucement à une petite porte; elle s'est ouverte, il entre; Mme Delaunay, devant sa table, travaillait seule en l'attendant; il s'asseoit près d'elle; elle le regarde, lui prend la main et lui dit qu'elle le remercie de l'aimer encore. Une seule lampe éclaire faiblement la modeste chambrette, mais sous cette lampe est un visage ami, tranquille et bienveillant; il n'y a plus là ni témoins empressés, ni admiration, ni triomphe. Mais Valentin fait plus que de ne pas regretter le monde, il l'oublie; la vieille mère arrive, s'asseoit dans sa bergère, et il faut écouter jusqu'à dix heures les histoires du temps passé, caresser le petit chien qui gronde, rallumer la lampe qui s'éteint. Quelquefois c'est un roman nouveau qu'il faut avoir le courage de lire; Valentin laisse tomber le livre pour effleurer en le ramassant le petit pied de sa maîtresse; quelquefois c'est un piquet à deux sous la fiche qu'il faut faire avec la bonne dame, et avoir soin de n'avoir pas trop beau jeu. En sortant de là, le jeune homme revient à pied; il a soupé hier avec du vin de Champagne, en fredonnant une contredanse; il soupe ce soir avec une tasse de lait, en faisant quelques vers pour son amie. Pendant ce temps-là, la marquise est furieuse qu'on lui ait manqué de parole; un grand laquais poudré apporte un billet plein de tendres reproches et sentant le musc; le billet est décacheté, la fenêtre ouverte, le temps est



LES DEUX MAITRESSES

(Dessin original de Bida.)

« ...Mme Delaunay faisait de la tapisserie. Depuis un mois, Valentin l'avait vue travailler à un ouvrage de ce genre. »

beau, Mme de Parnes va venir; voilà notre étourdi grand seigneur. Ainsi, toujours différent de lui-même, il trouvait moyen d'être vrai en n'étant jamais sincère, et l'amant de la marquise n'était pas celui de la veuve.

Notre étourdi faisait comme font tous les hommes : ne pouvant se corriger de sa folie, il tentait de lui donner l'apparence de la raison. Cependant il y avait de certains jours où son cœur se refusait, malgré lui, au double rôle qu'il soutenait. Il tâchait de troubler le moins possible le repos de Mme Delaunay; mais la fierté de la marquise eut plus d'un caprice à supporter. « Cette femme n'a que de l'esprit et de l'orgueil », disait-il d'elle quelquefois. Il arrivait aussi qu'en quittant le salon de Mme de Parnes, la naïveté de la veuve le faisait sourire, et qu'il trouvait qu'à son tour elle avait trop peu d'orgueil et d'esprit. Il se plaignait de manquer de liberté. Tantôt une boutade lui faisait renoncer à un rendez-vous; il prenait un livre, et s'en allait dîner seul à la campagne. Tantôt il maudissait le hasard qui s'opposait à une entrevue qu'il demandait. Mme Delaunay était, au fond du cœur, celle qu'il préférait; mais il n'en savait rien lui-même, et cette singulière incertitude aurait peut-être duré longtemps si une circonstance, légère en apparence, ne l'eût éclairé tout à coup sur ses véritables sentiments.

On était au mois de juin, et les soirées au jardin étaient délicieuses. La marquise, en s'asseyant sur un banc de bois près de la cascade, s'avisa un jour de le trouver dur.

« Je vous ferai cadeau d'un coussin », dit-elle à Valentin.

Le lendemain matin, en effet, arriva une causeuse élégante, accompagnée d'un beau coussin en tapisserie, de la part de Mme de Parnes.

Vous vous souvenez peut-être que Mme Delaunay faisait de la tapisserie. Depuis un mois, Valentin l'avait vue travailler constamment à un ouvrage de ce genre dont il avait admiré le dessin, non que ce dessin eût rien de remarquable : c'était, je crois, une couronne de fleurs, comme toutes les tapisseries du monde; mais les couleurs en étaient charmantes. Que peut faire, d'ailleurs, une main aimée que nous ne le trouvions un chef-d'œuvre? Cent fois, le soir, près de la lampe, le jeune homme avait suivi des yeux, sur le canevas, les doigts habiles de la veuve; cent fois, au milieu d'un entretien animé, il s'était arrêté, observant un religieux silence, tandis qu'elle comptait ses points; cent fois il avait interrompu cette main fatiguée et lui avait rendu le courage par un baiser.

Quand Valentin eut fait porter la causeuse de la marquise dans une petite salle attenante au jardin, il y descendit et examina son cadeau. En regardant de près le coussin, il crut le reconnaître; il le prit, le retourna, le remit à sa place, et se demanda où il l'avait vu. « Fou que je suis, se dit-il, tous les coussins se ressemblent, et celui-là n'a rien d'extraordinaire. » Mais une petite tache faite sur le fond blanc attira tout à coup

ses yeux; il n'y avait pas à se tromper. Valentin avait fait lui-même cette tache, en laissant tomber une goutte d'encre sur l'ouvrage de Mme Delaunay, un soir qu'il écrivait près d'elle.

Cette découverte le jeta, comme vous pensez, dans un grand étonnement. « Comment est-ce possible? se demanda-t-il; comment la marquise peut-elle m'envoyer un coussin fait par Mme Delaunay? » Il regarda encore : plus de doute, ce sont les mêmes fleurs, les mêmes couleurs. Il en reconnaît l'éclat, l'arrangement; il les touche comme pour s'assurer qu'il n'est pas trompé par une illusion; puis il reste interdit, ne sachant comment s'expliquer ce qu'il voit.

Comparant l'usage que la marquise fait de ce coussin qui a coûté tant de peine à l'ouvrière, Valentin se brouille avec l'orgueilleuse grande dame. Il se représente sa double vie : le pavillon de l'hôtel mondain et la chambrette de Mme Delaunay, les grands dîners et les petits déjeuners, le piano et l'aiguille à tricoter, les deux mouchoirs, le coussin brodé.

« Non, se dit-il enfin, ce n'est pas entre deux femmes que j'ai à choisir, mais entre deux routes que j'ai voulu suivre à la fois et qui ne peuvent mener au même but; l'une est la folie et le plaisir; l'autre est l'amour; laquelle dois-je prendre? laquelle conduit au bonheur? »

Et il se décide à présenter sa mère à Mme Delaunay.

*
* *

L'aventure de *Bernerette* telle que Musset l'a écrite est simple, avons-nous dit.

Un étudiant en droit, *Frédéric*, sur le point de retourner dans sa famille ses études étant terminées, s'éprend de sa voisine, Bernerette, qu'il prend pour une grisette.

Celle-ci, qui avait joué la comédie en province, vivait avec un jeune homme dont elle voulait à tout prix se debarrasser. Celui-ci apprend la trahison de sa maîtresse, se tue, et Bernerette retourne chez sa mère tandis que Frédéric regagne Besançon où sa famille fête le retour de l'enfant prodigue devenu avocat.

On veut le marier; sa fiancée devient son amie, mais feint d'en aimer un autre, et Frédéric revient à Paris où il retrouve un camarade, Gérard, devenu très riche, avec lequel il mène la grande vie.

Un beau jour sur le boulevard il retrouva Bernerette au bras d'un cavalier. Elle se mit à rire; il la suivit et profita d'un moment où elle était seule pour l'inviter à dîner. Elle accepte et accepte aussi l'hospitalité chez Frédéric, lui disant que le jeune homme avec qui il l'a rencontrée est un marchand de nouveautés qui veut l'épouser. Le lendemain une partie carrée s'organise à la campagne.

Le soir comme on rentrait à Paris, on mit pied à terre un moment pour laisser reposer les chevaux, et Bernerette voyant scintiller la brillante étoile de Vénus se mit à chanter sur un air allemand les vers suivants qu'un passage d'Ossian avait inspirés à Frédéric :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère.

Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser.
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile qui descend sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit; —
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête : —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

Peu à peu la liaison devient régulière. Frédéric dépense en plaisir tout l'argent qu'il peut se procurer, mais sentant un beau jour l'impossibilité de continuer ce genre de vie, il se sépare de celle qu'il aimait, puis il revient à elle un moment. Elle tente alors de s'empoisonner, il la veut épouser. Son père s'y oppose et l'éloigne après qu'il a pu se convaincre d'une nouvelle infidélité de Bernerette qui meurt bientôt; mais déjà il avait épousé la fiancée qu'on lui destinait jadis et qui l'aimait en secret.

Ce récit fut inspiré à Musset par le souvenir de ses passagères amours avec une grisette, sa voisine, qu'il emmena passer quelques jours dans la maison de campagne de son ami Alfred Tattet, à Margency, dans la vallée de Montmorency.

Là, la jeune fille, enivrée par l'air des bois et la liberté, donnait carrière à une inaltérable gaîté, posa, sans le savoir, pour les deux figures éminemment parisiennes de Bernerette et de Mimi Pinson.

L'aventure véritable était quelque peu décousue; il en sut faire un récit plus attachant.

Pensant que la mort seule pouvait faire excuser les fautes de

la fille égarée et attendrir le lecteur des péchés de jeunesse sévèrement expiés, il condamna son héroïne à une fin tragique; ainsi Murger fit mourir Mimi, et Dumas fils Marguerite Gautier, la Dame aux Camélias.

La vraie Bernerette continua de courir les champs. Mais il s'émut sur la fin tragique qu'il venait d'inventer et de conter au point d'en pleurer et de dire à son frère : « Les larmes et la prière sont d'essence divine. C'est un Dieu qui nous a donné la faculté de pleurer, et puisque les larmes viennent de lui, la prière retourne à lui. » Dès la nuit suivante il commençait *L'Espoir en Dieu.*

⁂

Assez originale est la donnée de la nouvelle intitulée *Croisilles.*

Croisilles, fils d'un orfèvre riche, revient de Paris, où son père l'avait envoyé pour une affaire de commerce, au Havre, sa ville natale. Chemin faisant il rêve à Mlle Julie Godeau, la perle du Havre, riche héritière fort courtisée. Le père, possesseur d'une immense fortune, n'était pas homme à laisser entrer dans son salon le fils d'un orfèvre, mais Mlle Godeau avait les plus beaux yeux du monde et ne paraissait pas fâchée quand Croisilles, bien tourné, la regardait au passage. En arrivant au Havre le pauvre garçon apprend une terrible nouvelle; son père a fait faillite et s'est enfui en Amérique.

Le désespoir s'empare de lui, mais avant de se précipiter dans la mer, il veut, étant très croyant, faire une suprême tentative. Elle est folle. Il va demander au père Godeau la main de sa fille. Celui-ci fait à cette demande baroque l'accueil qu'on devine; mais Mlle Godeau, qui a écouté derrière la porte, laisse tomber aux pieds de l'amoureux évincé son bouquet de violettes.

Celui-ci reprenant espoir écrit à la belle Julie et lui demande combien il lui faut d'argent pour avoir des chances d'obtenir sa main. « Cent mille écus », répond la demoiselle.

Croisilles aussitôt vend à un juif, à vil prix, la maison de son père, achète avec cet argent une cargaison de marchandises et s'embarque pour aller la vendre; quelques jours plus tard, Julie Godeau, à qui il a écrit le soir, de la goëlette, lit dans un journal qu'elle a fait naufrage, que les passagers sont sauvés, mais toute la cargaison est perdue.

« Pauvre garçon, pense-t-elle, émue jusqu'aux larmes, il s'est ruiné pour moi. »

Indépendamment de la fortune qu'elle devait attendre de son père, Mlle Godeau avait à elle appartenant le bien que sa mère lui avait laissé. Elle n'y avait jamais songé; en ce moment, pour la première fois de sa vie, elle se souvint qu'elle pouvait disposer de cinq cent mille francs. Cette pensée la fit sourire; un projet bizarre, hardi, tout féminin, presque aussi fou que

Croisilles lui-même, lui traversa l'esprit; elle berça quelque temps son idée dans sa tête, puis se décida à l'exécuter.

Elle commença par s'enquérir si Croisilles n'avait pas quelque parent. Sa femme de chambre découvrit au quatrième étage d'une vieille maison du Havre une tante à demi percluse qui n'était pas sortie depuis quatre ou cinq ans.

Cette pauvre femme, fort âgée, semblait avoir été mise ou plutôt laissée au monde comme un échantillon des misères humaines. Aveugle, goutteuse, presque sourde, elle vivait seule dans un grenier, mais une gaieté plus forte que le malheur et la maladie la soutenait à quatre-vingts ans et lui faisait encore aimer la vie; ses voisins ne passaient jamais devant sa porte sans entrer chez elle, et les airs surannés qu'elle fredonnait égayaient toutes les filles du quartier. Elle possédait une petite rente viagère qui suffisait à l'entretenir; tant que durait le jour, elle tricotait; pour le reste, elle ne savait pas ce qui s'était passé depuis la mort de Louis XIV.

Ce fut chez cette respectable personne que Julie se fit conduire en secret. Elle se mit pour cela dans tous ses atours; plumes, dentelles, rubans, diamants, rien ne fut épargné : elle voulait séduire ; mais sa vraie beauté en cette circonstance fut le caprice qui l'entraînait. Elle monta l'escalier roide et obscur qui menait chez la bonne dame, et, après le salut le plus gracieux, elle parla à peu près ainsi :

« Vous avez, madame, un neveu nommé Croisilles, qui m'aime et qui a demandé ma main ; je l'aime aussi et voudrais l'épouser; mais mon père, M. Godeau, fermier général de cette ville, refuse de nous marier, parce que votre neveu n'est pas riche. Je ne voudrais pour rien au monde être l'occasion d'un scandale, ni causer de la peine à personne; je ne saurais donc avoir la pensée de disposer de moi sans le consentement de ma famille. Je viens vous demander une grâce que je vous supplie de m'accorder; il faudrait que vous vinssiez vous-même proposer ce mariage à mon père. J'ai, grâce à Dieu, une petite fortune qui est toute à votre service; vous prendrez, quand il vous plaira, cinq cent mille francs chez mon notaire, vous direz que cette somme appartient à votre neveu, et elle lui appartient en effet : ce n'est point un présent que je veux lui faire, c'est une dette que je lui paye, car je suis cause de la ruine de Croisilles, et il est juste que je la répare. Mon père ne cédera pas aisément; il faudra que vous insistiez et que vous ayez un peu de courage; je n'en manquerai pas de mon côté. Comme personne au monde, excepté moi, n'a de droit sur la somme dont je vous parle, personne ne saura jamais de quelle manière elle aura passé entre vos mains. Vous n'êtes pas très riche non plus, je le sais, et vous pouvez craindre qu'on ne s'étonne de vous voir doter ainsi votre neveu; mais songez que mon père ne vous connaît pas, que vous vous montrez fort peu par la ville, et que par conséquent il vous sera facile de feindre que

vous arrivez de quelque voyage. Cette démarche vous coûtera sans doute, il faudra quitter votre fauteuil et prendre un peu de peine, mais vous ferez deux heureux, madame, et si vous avez jamais connu l'amour, j'espère que vous ne me refuserez pas. »

La bonne dame, pendant ce discours, avait été tour à tour surprise, inquiète, attendrie et charmée. Le dernier mot la persuada.

« Oui, mon enfant, répéta-t-elle plusieurs fois, je sais ce que c'est, je sais ce que c'est ! »

En parlant ainsi, elle fit un effort pour se lever ; ses jambes affaiblies la soutenaient à peine ; Julie s'avança rapidement, et lui tendit la main pour l'aider ; par un mouvement presque involontaire, elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre. Le traité fut aussitôt conclu ; un cordial baiser le scella d'avance, et toutes les confidences nécessaires s'ensuivirent sans peine.

Toutes les explications étant faites, la bonne dame tira de son armoire une vénérable robe de taffetas qui avait été sa robe de noce. Ce meuble antique n'avait pas moins de cinquante ans, mais pas une tache, pas un grain de poussière ne l'avait défloré; Julie en fut dans l'admiration. On envoya chercher un carrosse de louage, le plus beau qui fût dans toute la ville. La bonne dame prépara le discours qu'elle devait tenir à M. Godeau ; Julie lui apprit de quelle façon il fallait toucher le cœur de son père, et n'hésita pas à avouer que la vanité était son côté vulnérable.

« Si vous pouviez imaginer, dit-elle, un moyen de flatter ce penchant, nous aurions partie gagnée. »

La bonne dame réfléchit profondément, acheva sa toilette sans mot dire, serra la main de sa future nièce, et monta en voiture. Elle arriva bientôt à l'hôtel Godeau ; là, elle se redressa si bien en entrant, qu'elle semblait rajeunie de dix ans. Elle traversa majestueusement le salon où était tombé le bouquet de Julie, et quand la porte du boudoir s'ouvrit, elle dit d'une voix ferme au laquais qui la précédait :

« Annoncez la baronne douairière de Croisilles. »

Ce mot décida du bonheur des deux amants ; M. Godeau en fut ébloui. Bien que les cinq cent mille francs lui semblassent peu de chose, il consentit à tout pour faire de sa fille une baronne, et elle le fut ; qui eût osé lui en contester le titre ? A mon avis, elle l'avait bien gagné.

⁂

Le *Secret de Javotte* fut publié un peu plus tard. Le conte débute ainsi :

— Vers huit heures du soir, en automne, deux jeunes gens revenant de la chasse, suivaient à cheval la route de Noisy.



LE SECRET DE JAVOTTE

(Dessin original de Bida.)

« ...Vers huit heures du soir, en automne, deux jeunes gens revenant de la chasse, suivaient à cheval la route de Noisy. »

Ces deux jeunes gens sont deux frères : l'aîné, Tristan de Berville, officier distingué dans l'armée, qui venait de courir en Algérie les chances de la guerre ; le plus jeune, Armand, déjà muni par une précoce expérience du monde, avec un esprit souvent léger en apparence, avait beaucoup de sens et de raison. Il restait à la maison et tenait compagnie à sa vieille mère, la baronne de Berville, qui habitait à Paris l'hiver sa maison du Marais et dans la belle saison sa petite terre des Clignets.

C'est en chassant avec des voisins de campagne que Tristan avait rencontré la belle Mme de Vernage; la plus coquette des marquises, une veuve de trente ans qui se plaît à faire tourner la tête des jeunes gens et qui, dévote en apparence, déclare qu'elle veut vivre en paix dans sa terre, monter à cheval et prier Dieu.

Armand raille son frère qui s'est épris de cette jolie femme. Il a raison. C'est une assez méprisable créature qui accuse l'officier d'avoir refusé de se battre avec un de ses camarades à propos d'une grisette rencontrée à l'Opéra. Celui-ci court à Paris chercher son ami pour qu'il vienne la démentir ; il apprend la mort de ce témoin de son honneur.

Comment se défendre désormais contre une calomnie sourde et répétée à voix basse par une femme malfaisante qui veut nuire ?

Soudain il songe à Javotte, c'est le nom de la grisette. Retrouver Javotte ne fut pas chose facile. Elle avait maintes fois déménagé, s'était fait appeler de noms différents et est devenue chanteuse.

Elle reçoit son ami de passage avec aménité et l'officier aperçoit sur la cheminée la carte d'un certain La Bretonnière, voisin de campagne de la marquise de Vernage, toujours fourré chez elle, son rival par conséquent. Ce que veut Tristan c'est le bracelet donné à Javotte et sur lequel sont gravés à côté l'un de l'autre, son nom et celui de son ami qui n'est plus, preuve irrefutable qu'ils n'ont point voulu se battre pour Javotte. Preuve irréfutable de leur bonne entente.

Au moment où il va obtenir cette preuve écrite, La Bretonnière paraît, l'officier impatienté le provoque.

Cependant il a obtenu de Javotte qu'elle lui rendît le bracelet auquel il tient tant ; il lui envoie en échange un bijou beaucoup plus précieux, mais Javotte vient d'entrer dans les chœurs à l'Opéra; elle attend au lendemain pour l'échange et veut aller porter elle-même à son ami d'autrefois le gage qu'il désire ; celui-ci vient d'être tué dans son duel avec La Bretonnière.

⁂

Quand nous aurons cité *Pierre et Camille*, nous aurons épuisé la liste des nouvelles d'Alfred de Musset. C'est le récit touchant de deux époux, le chevalier et Mme des Arcis, qui s'adorent

et la naissance de leur fille sourde et muette. Cette aventure très triste finit, après la mort dramatique de la mère, par un mariage avec un jeune sourd-muet et la naissance d'un petit enfant qui, lui, possède l'ouïe et la parole.

Les détails sont assez intéressants mais le récit tout entier est empreint de mélancolie.

*
* *

Nous avons maintenant sous les yeux l'œuvre complète de l'écrivain. Ce qui fait le charme de ses *Nouvelles*, ce sont les touches délicates, les finesses, les envolées. Il se laisse aller à sa grâce et à sa fantaisie; il prête à ses personnages ses mélodies.

Cependant à la fin de sa tâche il était las de ces récits qu'on lui réclamait pour le paiement d'avances demandées à la *Revue*.

— On veut faire de moi un manœuvre de la pensée, disait-il à son frère, un serf attaché à la glèbe, un galérien condamné aux travaux forcés.

Il passa de la lassitude au découragement et eut même un moment la pensée d'en finir avec un coup de pistolet.

Une invitation de Rachel qui l'invita à aller passer quelques jours chez elle, à Montmorency, une autre visite à Berryer chez qui il retrouva sa marraine au milieu d'une société charmante, lui firent oublier un moment ses idées sombres, mais rentré chez lui il sentit de nouveau le poids de son boulet et ne put vaincre sa répugnance à écrire en prose. Il envoya l'*Idylle* au directeur de la *Revue* pour le faire patienter. *Silvia* parut ensuite.

« C'est en vers, disait-il, qu'un poète peut se permettre de livrer au public l'expression vraie de ses sentiments et non dans le langage *dont abuse le premier venu.* » Et il ne fut heureux que lorsqu'à la fin des *Nouvelles* il écrivit : *Finis prosæ.*

TABLE DES MATIÈRES

THÉATRE

CONTES ET NOUVELLES

TABLE DES GRAVURES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 2317-5-23.

COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Édition illustrée des dessins des maîtres anciens

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Œuvres de Molière (d'après l'édition de 1734) *illustrées des dessins et des culs-de-lampe* de Boucher et du portrait de Molière par Coypel. 2 vol. de 512 pages chacun.

Œuvres de Corneille *illustrées des dessins* de Gravelot, placés en tête de chaque pièce, de culs-de-lampe et de deux portraits de Corneille. 2 vol. de 512 pages chacun.

Fables de La Fontaine *illustrées* de 81 gravures du XVIIIe siècle, tirées du *La Fontaine en estampes*, de 31 fac-similés des dessins d'un manuscrit du XIVe siècle et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Racine (d'après l'édition de 1760) *illustrées* d'un portrait, de 12 gravures hors texte, de 12 en-têtes et de 49 culs-de-lampe, par Jacques De Sève. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Fénelon. *Les Aventures de Télémaque, illustrées* d'un portrait de Fénelon et de 24 gravures de Monnet d'après l'édition de 1785. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Beaumarchais. *Théâtre et Mémoires, illustrés* de 3 dessins de Gravelot d'après les originaux du XVIIIe siècle, de 5 gravures de Saint-Quentin, de 6 dessins inédits et de 2 portraits. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Florian. *Les Fables*, avec un portrait par Queverdo, 80 dessins de Grandville et 40 culs-de-lampe; *Le Théâtre et les Pastorales* avec les dessins de Marillier et de Queverdo. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres d'Alfred de Musset. *Premières Poésies. Poésies nouvelles. Comédies et Proverbes. Contes et Nouvelles.* Œuvres illustrées de 16 dessins originaux de Bida, de portraits de Musset par Devéria, Gavarni, Landelle et Dufaut, de son médaillon par David d'Angers, de sa statue par Antonin Mercié, de 12 dessins de Grandville et de culs-de-lampe de Watteau. 2 vol. de 432 et 494 pages.

Œuvres de Boileau-Despréaux (d'après l'édition de 1729). *Les Satires, les Epîtres, l'Art poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Epigrammes, Œuvres en prose, illustrés* d'un portrait de l'auteur, par Hyacinthe Rigaud, gravé par Ravenet, de 8 gravures hors texte, par Bernard Picart le Romain, de 2 en-têtes et de 10 culs-de-lampe. 1 vol. de 435 pages.

Œuvres de Lesage. *Gil Blas de Santillane, illustré* d'un portrait de Lesage, par J.-B. Guélard, de 16 gravures hors texte, d'après l'édition de 1747, la dernière publiée du vivant de l'auteur, d'un fleuron et de 11 culs-de-lampe. — *Le Diable boiteux* illustré de 8 gravures hors texte, d'après l'édition de 1737, par Dubercelle, et de 3 culs-de-lampe. 2 vol. de 415 et 475 pages.

Mme de Sévigné. *Lettres choisies*, illustrées d'un portrait de l'auteur, gravé par Delegorge, d'après le pastel original de Nanteuil; du fac-similé d'une lettre de Mme de Sévigné à Ménage; du portrait de Mme de Grignan, gravé par M. Aubert, d'après Mignard; du château des Rochers; du château de Grignan, d'après une aquarelle du temps, exécutée pour Roger de Gaignières (1642-1715); des ruines du château de Grignan, gravées par Baugean, d'après Veyrenc; du portrait de Mme de Simiane, d'après Largillière; de la façade de l'hôtel Carnavalet, par Mansard; de la cour d'entrée de l'hôtel Carnavalet, avec la statue de Louis XIV, par Antoine Coysevox; du salon de réception de Mme de Sévigné à l'hôtel Carnavalet (la cour d'entrée et le salon de réception d'après les clichés originaux); du portrait de la marquise de Sévigné, femme de Charles de Sévigné; de 3 culs-de-lampe. 1 vol. de 590 pages.

La Bruyère. *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, précédés des "Caractères de Théophraste" traduits du grec. Ouvrage illustré d'un portrait de La Bruyère, gravé par Drevet, d'après St-Jean; du fac-similé d'une lettre autographe de La Bruyère à Phélypeaux, comte de Pontchartrain; d'un dessin de Grandville et de neuf dessins de Penguilly l'Haridon; et d'un fleuron. 1 vol. de 452 pages.

Les Contes de Charles Perrault en vers et en prose *(Contes de ma Mère Loye)* suivis des *Contes des Fées*, par Mme d'Aulnoy, Hamilton, Mme de Murat, Mlle Lhéritier de Villandon, Mlle de la Force, Mme Leprince de Beaumont, ouvrage illustré d'un portrait de Ch. Perrault par Edelinck, d'après Tortebat, et de vingt-quatre vignettes composées par des artistes contemporains. 1 vol. de 464 pages.

Chateaubriand. *Œuvres choisies — Itinéraires de Paris à Jérusalem — Les Natchez — Atala — René — illustrés* de deux portraits de Chateaubriand, par Girodet-Triozon, gravés par Aubry Lecomte et Hopwood; de dix-sept dessins de Staal gravés par Delannoy et Geofroy et de cinq vignettes par Garneray, F. Benoist, A. Anglin. 2 vol. de 468 et 516 pages.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Œuvres de Shakespeare *illustrées* d'un portrait de *Shakespeare*, de 9 gravures hors texte, de Westal, Hamilton et Smirke, d'après l'édition anglaise publiée de 1791 à 1802. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Daniel De Foë. *Les Aventures de Robinson Crusoé, illustrées* du portrait de l'auteur, de 16 gravures hors texte et de plusieurs dessins. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Dante Alighieri. *La Divine Comédie, illustrée* de 100 gravures, d'après l'édition publiée à Venise en 1757 et dédiée à l'impératrice Elizabeth Petrowna, avec le portrait de Dante. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Gœthe. *Faust, Werther, Hermann et Dorothée, Mignon, Poésies diverses*, édition *illustrée* d'un portrait de Gœthe par Eug. Delacroix et de 29 reproductions d'eaux-fortes de Tony Johannot et autres. Traduction revue. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Cervantes. *Les Aventures de Don Quichotte, illustrées* de 31 planches du XVIIIe siècle et d'un portrait par Josel de Castillo. 1 vol. de 450 pages.

Les Grands Tragiques Grecs. *Sophocle, Eschyle, Euripide, illustrés* de la reproduction des statues et des bustes, de très belles gravures tirées des éditions du XVIIIe siècle et de nombreux dessins d'après Flaxman, Mme Giacomelli, Etex. 2 vol. de 450 pages chacun.

Œuvres de Swift.

Voyages de Gulliver, illustrés d'un portrait gravé à Londres par Geo Vertue, de onze dessins de Granville, dont neuf hors texte, d'un fleuron et de 6 culs-de-lampe, précédés d'une Étude de Swift, par Prévost-Paradol.

Œuvres de Sterne.

Voyage sentimental en France, illustré d'un portrait par E. Fischer, d'après J. Reynolds, de cinq gravures sur bois, hors texte, par Bastin et Nicholls, d'après des dessins originaux de Jacque et Fussel, précédé d'une Notice biographique et littéraire sur Lawrence Sterna, par Walter Scott.

Les deux œuvres en 1 vol. illustré de 420 pages.

Ovide. *Les Métamorphoses* (traduction de Gros, d'après l'édition Panckoucke de 1835-1836-1837), *illustrées* de 16 gravures d'après les dessins de Eisen, Monnet, J.-M. Moreau, par Le Mire, Née, Basan, De Launay, Le Veau, Binet, De Ghendt, De Longueil et Simonet. 1 vol. de 431 pages.

Virgile. *L'Enéide* (traduction de Desfontaines, d'après l'édition de 1743), *illustrée* d'un frontispice par F. Chauveau et de 12 gravures de C.-N. Cochin, père et fils. 1 vol. de 419 pages.

Walter Scott. *Quentin Durward* (traduction de Defauconqret), *illustré* de 3 dessins de Raffet, d'une œuvre d'Alfred Johannot gravée par Tavernier, des portraits de Walter Scott gravé par Hopwood, Louis XI gravé par Morin, du portrait de Charles le Téméraire et du château de Plessis-lez-Tours d'après deux anciennes gravures, d'un dessin de S. Proust gravé par Fünden, de trois autres gravures de Bosselman, Le Loup, Beaugean d'après Goblain.

Walter Scott. *Ivanhoë*, illustré de 12 gravures d'après les peintures ou les dessins de T. Philips Stone, S. A. Hart, P. Dewint, R. Westall, gravées par S. W. Reynolds, Freeman, Cocheran, Finden et Charles Heath. 1 vol. de 511 pages.

3089-10-23

